


DOMI
NUS
ILLU
MINA
TIO
MEA
Taylor Institution.



LE
CABINET
DES FÉES.

CE VOLUME CONTIENT

La suite des Aventures d'Abdalla, fils d'Hanif, ou son Voyage à l'île de Borico, Traduction de l'Arabe.

LE CABINET
DES FÉES,
OU
COLLECTION CHOISIE
DES CONTES DES FÉES,

ET AUTRES CONTES MERVEILLEUX,

Ornés de Figures.

TOME TREIZIÈME.

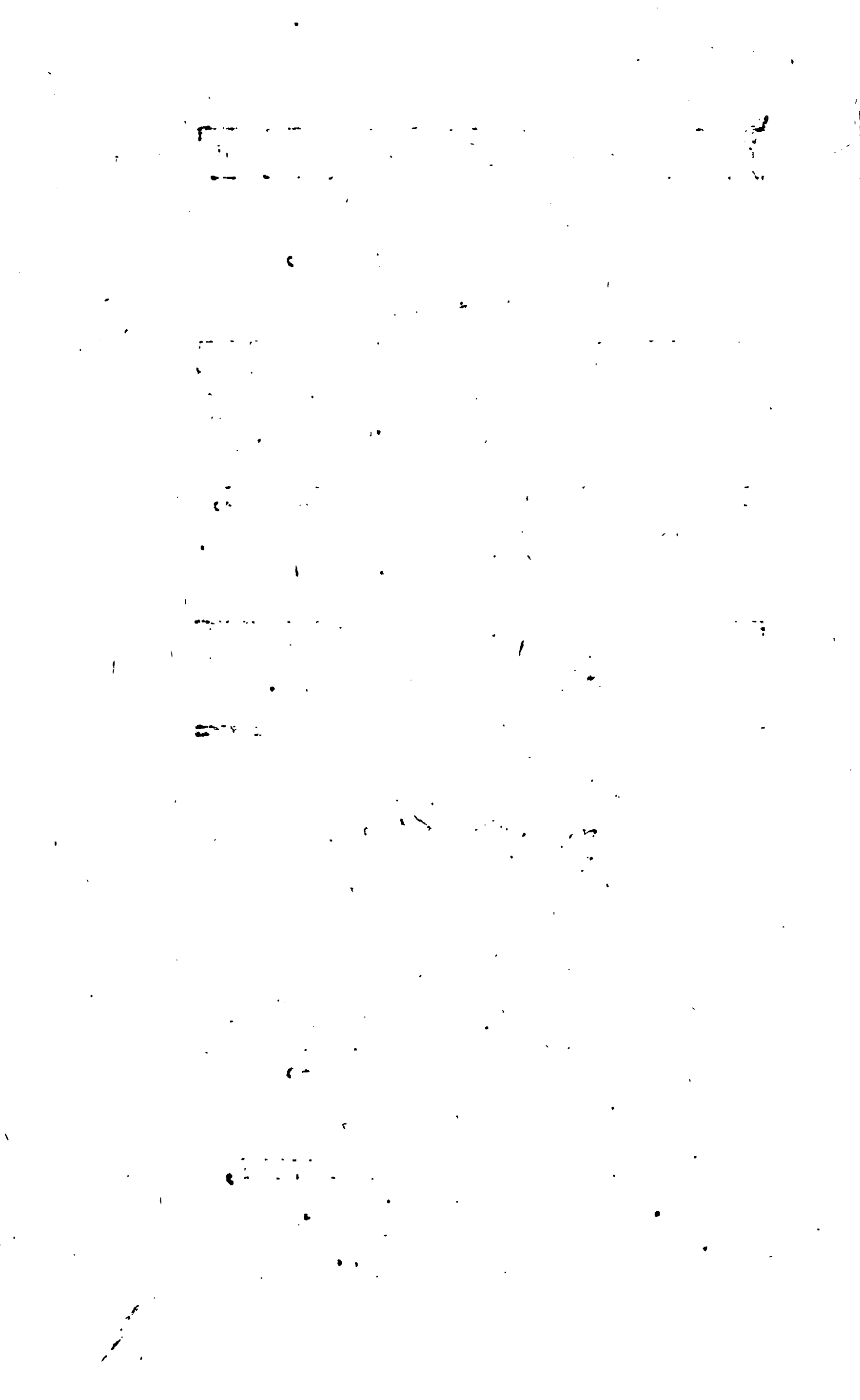


A AMSTERDAM,

Et se trouve à PARIS,

RUE ET HÔTEL SERPENTE,

M. DCC. LXXXV.





LES AVENTURES D'ABDALLA, FILS D'HANIF.

Hiſtoire du Géant Hardoun & de la belle Nour: & l'Hiſtoire du Génie Féridoun & de la Princeſſe Cheroudak.

CETTE île, pourſuivit-il, eſt aſſez grande ; & elle a été autrefois fort habitée. Je ne vous dirai point d'où ſes habitans avoient tiré leur origine ; mais ils vivoient ſans ambition & ſans diſtinction de rangs. Les familles alliées entre elles formoient dans le milieu une eſpèce de ville ſans murs. Chacun s'appliquoit ſuivant ſon inclination, les uns à cultiver le riz & le gros

millet dans les campagnes, les autres à tirer des cocotiers toutes les utilités que vous ſavez qu'ils produiſent. L'exercice ordinaire des jeunes gens étoit de chaſſer dans les bois aux gazelles, animaux timides, que les filles même ne craignoient pas de pourſuivre.

Nour, la plus jolie chaſſeuſe de toute l'île, s'étoit comme approprié les côteaux d'une haute montagne aſſez voiſine de la ville. Tous les matins on la voyoit partir, le carquois plein de flèches, & l'arc à la main, pour y aller; & parce qu'elle aimoit la ſolitude, ordinairement elle y alloit ſeule. S'étant un jour aſſiſe, fort fatiguée, à l'ombre de quelques arbres, qu'un doux vent agitoit, elle entendit à côté d'elle un bruit ſoudain, & vit un homme d'une grandeur démeſurée. A la grandeur près, il n'avoit rien de déſagréable. Il étoit jeune, ſon regard n'étoit pas rude, de grands cheveux châtains, naturellement bouclés, lui flottoient ſur les épaules, & il tenoit ſous ſon bras un cédre ébranché, qui, dans les occaſions pouvoit lui ſervir d'appui ou de défenſe. Ce prodigieux homme demeura quelque tems debout, puis il alla, ſans rien dire, s'aſſeoir auprès de Nour, qui étoit preſque morte d'effroi. Quel deſtin peu favorable, lui dit-elle en reprenant ſes eſprits, m'a condamnée à trouver un tombeau dans ton eſtomac? Ne blâmez pas

les destins de vous avoir conduite ici, répondit le Géant, & ne me soupçonnez point de cruauté. S'il falloit en accuser l'un de nous deux, vous seriez certainement plus embarrassée que moi à vous justifier, puisque je ne fais que languir depuis que je vous ai vue la premiere fois. Je n'ai jusqu'à présent osé me montrer à vous, de peur de vous épouvanter; je me suis contenté de vous contempler sans être vu. Que je fus hier enchanté! que j'enviai le bonheur de la fontaine dont les ruisseaux font entendre d'ici leur murmure! Nour rougit à ces derniers mots, parce que le jour d'auparavant, elle s'étoit baignée avec peu de précaution dans cette fontaine, croyant n'être observée de personne. Je ne dis rien qui doive vous troubler, continua le Géant; achevez de perdre cette peur mal fondée qui vous a d'abord saisie. Si la grandeur de mon corps vous étonne, faites attention à ses justes proportions, c'est en cela que la véritable beauté consiste. Je puis d'ailleurs hardiment vous vanter ma naissance.

Je m'appelle Hardoun. Je suis fils du grand génie Feridoun & de la princesse Cheroudah, fille du sultan Raz-Andaz, roi des cent îles. Ce prince est le chef de tous les sages de l'Orient. Toutes ces îles n'étoient d'elles-mêmes que des rochers stériles, mais par ses enchantemens il

les rendit fertiles, & en fit autant de petits royaumes. Dans chaque île il y avoit une ville grande & bien peuplée, dans chaque ville un palais magnifique, dans chaque palais un trône d'or, & sur chaque trône une figure de Raz-Andaz, majestueusement assise, qui parloit, devant laquelle on plaidoit, & qui rendoit une justice exacte à chacun. Par une bizarrerie dont le sage Raz-Andaz n'auroit pas dû être capable, il avoit fait dépendre tous ces enchantemens de la virginité de Cheroudah, sa fille unique, qu'il gardoit à cause de cela, avec des soins incroyables; s'étant lui-même enfermé exprès avec elle dans un lieu inaccessible aux hommes.

Feridoun, étant devenu amoureux de cette princesse, surprit pourtant la vigilance du Sage; Cheroudah trouva bon qu'il l'enlevât. Les enchantemens de son père furent remplacés par d'autres plus admirables dans l'instant qu'ils cessèrent. Cheroudah jouit de la liberté & de son fidelle génie. En me voyant, vous voyez l'unique fruit de leurs amours. J'avois environ dix ans, lorsqu'un jour Feridoun parut fort triste. Pressé par mon aïeul de déclarer la cause de son chagrin; c'est vous-même sans le savoir, dit-il; vous m'avez pardonné ma témérité, mais vos protecteurs plus inflexibles que vous, ne me

l'ont pas encore pardonnée. Turasch, Roi des génies, a condamné cet enfant à être abandonné à lui-même, & nous défend de lui faire part de nos sciences. Vous ne le verrez peut-être plus. Il me prit entre ses bras, & disparoissant, il me porta dans l'île de Subù, & me dit les larmes aux yeux : » Mon fils, ne fuyez point les » grands travaux ; ne regrettez pas les voluptés » des enchantemens ; suivez la vertu, afin que » votre gloire vienne de vous-même. Par mon » aide vous pourrez aller par-tout, mais n'at- » tendez que cela de moi, jusqu'à ce que l'in- » dignation de Turasch soit passée ». Il s'évanouit en soupirant : je restai avec les tigres & les éléphans sauvages, dont je devins bientôt l'effroi. J'ai parcouru depuis ce tems-là beaucoup de terres & de mers par le secours de mon père, & j'ai rendu la tranquillité à divers pays que des monstres ravageoient. J'avois abordé ici dans le même dessein, si de pareils besoins s'offroient, mais hélas ! j'ai perdu moi-même le repos que je prétendois procurer aux autres ; au lieu de faire éclater ma vertu, je me suis toujours caché, de peur d'être privé de votre vue. Hardoun regarda tristement Nour en cet endroit de son récit ; ensuite il chanta une longue chanson qu'il avoit composée à sa louange. Sa voix bruyante, qu'il entrecoupoit de tems en

tems du son aigu d'un grand sifflet, fit taire tous les oiseaux des environs. Quand il eut achevé Nour lui dit son nom & l'entretint de sa famille; après quoi, feignant d'être charmée de sa conquête, elle lui promit de revenir souvent, & lui donna pour gage de son amitié une de ses flèches que le géant mit aussi-tôt dans sa chevelure, au-dessus de son front. Nour se retira, & se promit bien de ne plus s'exposer à semblable aventure. Elle ne sortit plus; Hardoun la chercha inutilement dans tous les lieux qu'elle avoit accoutumé de fréquenter.

Il souffrit, pendant cette absence, tous les maux que l'amour entraîne après lui. Tantôt il s'imaginoit que les parens de Nour la retenoient malgré elle; & tantôt qu'une langueur mortelle, ou quelqu'autre malheur l'empêchoit de paroître. Il résolut enfin de descendre lui-même en personne dans la ville. La poitrine couverte d'une peau de lion, & son arbre à la main, il quitta la montagne. A peine fut-il apperçu du peuple, que toutes les maisons furent fermées, & que tous ceux qui se trouvèrent à découvert, abandonnèrent ce qu'ils faisoient, pour prendre la fuite. Hardoun voyant que tout fuyoit devant lui, courut légérement après les derniers, & en attrapa un qu'il leva de terre, en le menaçant de le jeter de l'autre côté de la

montagne, s'il ne lui apprenoit la maiſon de Nour. Le pauvre homme déjà à demi-briſé, la lui montra. Nour brodoit un ſer-apah (*a*) pour Scimdy, jeune homme à qui ſes parens l'avoient promiſe en mariage. Dès qu'elle eût jeté la vue ſur Hardoun, qui, après avoir arraché la porte, ſe courboit pour entrer; elle ſe cacha les yeux avec ſes deux mains, & demeura immobile en attendant la mort. Mais le géant lui tint un langage ſi doux, qu'il la raſſura. Elle compoſa ſon viſage comme le premier jour. Elle lui fit accroire qu'elle l'aimoit, que ſans une longue maladie, elle n'auroit pas manqué au rendez-vous de la montagne, & qu'elle n'y manqueroit plus déſormais. Le géant adouci, lui demanda quelques gages de la ſincérité de ſes diſcours. Nour, qui ne ſongeoit qu'à l'éloigner, lui donna le ſer-apah même qu'elle ornoit. Hardoun l'attacha ſur ſon épaule, & fier de cette parure & du bon ſuccès de ſon voyage, il reprit le chemin de la montagne.

Les habitans ne l'eurent pas plutôt perdu de vue, qu'ils s'aſſemblèrent chez Nour. Informés des particularités de la viſite, les uns dirent qu'on ne pouvoit ſans crime renvoyer la fille à la montagne, parce que le géant ne manqueroit

(*a*) Eſpèce de veſte.

pas de la forcer, & par conséquent de la tuer. Mais les autres répliquèrent que le salut de Nour causeroit la destruction de la ville ; que le géant reviendroit, & qu'il renverseroit tout. Il fut déterminé que Nour entretiendroit toujours Hardoun dans de bonnes espérances, & lui promettroit de l'épouser dans un certain tems limité, pendant lequel on imagineroit les moyens de le faire périr.

Cette résolution prise, Nour fut envoyée au fils de Feridoun, qu'elle trouva assis sur une pierre, d'où il se leva pour venir au-devant d'elle. Nour l'aborda avec une fausse joie, & lui débita beaucoup de mensonges obligeans. Hardoun l'invita d'entrer dans une grotte qui lui servoit de palais. D'abord cette proposition causa un assez grand trouble dans l'esprit défiant de la fille ; mais comme elle étoit en la puissance du géant, & que d'un autre côté cet amant ne paroissoit avoir pour elle que des sentimens fort respectueux, elle ne s'opposa pas à sa volonté. Ils descendirent donc ensemble dans une vallée détournée qu'un ruisseau d'eau pure traversoit ; & Hardoun l'introduisit dans une vaste caverne, où il la fit asseoir sur un lit de mousse. Tandis qu'elle considéroit un lieu si sauvage, il ramassa tout ce qu'il avoit de plus précieux, & l'ayant apporté à ses pieds, il lui montra chaque chose,

& lui dit : » depuis le tems que mon amour me
» retient dans cette montagne, j'y ai découvert
» des veines d'or très-pur, dont j'ai détaché ces
» grands morceaux que je vous présente. Ce
» vase que vous voyez est d'une seule topase;
» c'est un présent que me fit, il y a deux ans,
» le roi de Queronde, après que j'eus étouffé
» un dragon qui désoloit son pays. La poudre
» noire que ce même vase renferme, est un
» chef-d'œuvre de médecine; mêlée avec de
» l'encens, elle guérit toutes sortes de blessures.
» Voici un grand nombre de pierres précieuses
» que j'ai recueillies en diverses contrées. Celle-
» ci éclaire la nuit, celle-là résiste à la force du
» Tary (*a*); cette autre naît dans la tête du
» poisson couronné, elle est claire ou trouble,
» selon le tems qu'il fait sur la mer. En voilà
» une qui représente la langue humaine; elle fait
» réussir ceux qui se mêlent des amours d'autrui.
» Le pied de cette belle aigrette est tout couvert
» de diamans; Sobaschid, sultan des monta-
» gnards de l'île de Borneo, me l'a donnée pour
» honorer mon aïeul en ma personne. Ne re-
» fusez pas, charmante Nour, ce grand collier
» de grosses perles, je l'ai arraché au faux-dieu
» Mehahdeu, dont j'ai brisé la statue & détruit

(*a*) Vin qu'on tire des palmiers.

» le temple dans l'île d'Aru ». Enfin Hardoun offrit à sa maîtresse des dons d'une valeur inestimable, & elle choisit ce qui lui agréa le plus. Elle mangea aussi quelques fruits qu'il lui présenta. Elle ne pouvoit s'empêcher d'être touchée de la générosité & de la magnificence de son amant ; mais l'ingrate étouffa des sentimens si justes. Pour continuer à le tromper, elle lui promit, en sortant, de sonder la volonté de ses parens sur l'alliance qu'il désiroit faire avec eux, & le flatta d'une réponse prompte & favorable. Le fils de Feridoun la conduisit jusqu'au pied de la montagne.

Elle fut reçue dans la ville avec d'autant plus de joie qu'on la croyoit morte. Dès le même jour les habitans se rassemblèrent, & creusèrent un puits d'une profondeur prodigieuse, qu'ils couvrirent de quelques branchages & d'un peu de terre, dans le dessein d'y attirer le géant. Les parens de Nour mirent en même tems la dernière main au mariage de leur fille. Scimdy se rendit chez eux avec grande compagnie ; on ne pensa plus qu'à célébrer joyeusement les nôces. Mais Mordrek, autre jeune homme qui avoit aspiré pendant plusieurs années à la possession de Nour, ne se vit pas plutôt assuré du bonheur de son rival, qu'il fit éclater le plus affreux désespoir. Il rompit son bâton sur son genou, suivant

la coutume de sa nation, & après en avoir jeté publiquement les morceaux en l'air, il sortit de la ville, en courant, dans l'intention d'aller se précipiter.

Arrivé sur le haut d'un rocher, où plusieurs autres amans désespérés avoient trouvé la fin de leur vie; « Rocher, s'écria-t-il, écoute les » dernières paroles d'un malheureux! quelque » dur que tu sois, Nour, la perfide Nour, l'est » plus que toi. Ah Nour! je suis l'objet de ton » mépris, & tu as préféré Scimdy à l'infortuné » Mordrek. Tu as aujourd'hui accepté Scimdy » pour ton époux. Scimdy, grand Dieu! Scimdy » le rebut de la nature. Quel prix a-t-il jamais » gagné par son adresse? A quelles danses a-t-il » réussi? quand s'est-il distingué dans nos forêts » avec son arc? quels vers a-t-il faits? dans » quelle Agani a-t-il jamais célébré ta bouche & » tes yeux? Il est plus riche que moi. Il t'a donc » achetée? Ah! que son esclave lui demeure: & » toi barbare, puisses-tu être écrasée sous le poids » de ta chaîne, & me suivre bientôt ». En disant ces paroles, il voulut s'élancer dans le précipice; mais une main puissante le saisit soudainement par derrière, & lui serra l'épaule & la poitrine avec tant de force, que cet homme, qui ne cherchoit que la mort, craignit de mourir quelques momens plutôt qu'il ne l'avoit projeté.

C'étoit Hardoun qui ayant entendu ce qu'il avoit dit, s'étoit avancé sans faire aucun bruit. En arrêtant Mordrek, il poussa du fond de sa vaste poitrine, un gémissement qui fit trembler jusqu'aux échos, qui n'osèrent le répéter. Le malheureux Mordrek ne fut pas fâché de le voir. Il lui raconta tout au long ce qui se passoit, & l'assura que la nuit qui approchoit, devoit achever le triomphe de Scimdy. Le Géant lui commanda de le mener droit & sans délai où étoit l'assemblée, & lui jura qu'il alloit tirer une vengeance horrible de l'attentat de toute la ville. Mordrek remercia secrettement la fortune, marcha devant le géant, lui servit de guide, & lui montra, pour l'animer davantage, l'abîme qu'on lui avoit creusé. Les chants d'allégresse, & le son joyeux des cimbales & des cornets d'argent leur auroit fait discerner la maison de Nour, s'ils ne l'avoient pas déjà connue. Hardoun, que son affront avoit mis dans une colère épouvantable, fut d'abord tenté d'embrasser cette maison, & de la secouer; mais la pensée qui lui vint que sa maîtresse pouvoit avoir été forcée à fausser sa foi, suspendit sa furie. Il entra à genoux par une très-grande porte, dans une cour, où, suivant les mœurs d'alors, les époux, leurs parens, & tous leurs amis & amies, soupoient au frais sur de grands

tapis. Peuple maudit & abominable, leur cria-t-il, traîtres qui méprisez dieu & la bonne foi; & qui avez la hardiesse d'offenser les enfans des génies, votre dernière heure est venue. Ces effrayantes paroles, & la vue de celui qui les avoit prononcées, jetèrent tous les habitans dans une consternation inconcevable. Les uns se coulèrent sous les tapis, les autres grimpèrent sur les arbres, le plus grand nombre se prosterna en demandant la vie, les mains jointes par-dessus la tête. Les plus proches parens de Nour & de Scimdy, prirent Nour entre leurs bras, & l'opposèrent au géant comme un bouclier, dans l'espérance qu'un si bel objet seroit capable d'arrêter sa fureur. Ils ne se trompèrent point, car il ne l'eut pas plutôt envisagée, qu'il se modéra, & qu'il se repentit d'avoir effrayé celle qu'il adoroit. Tout changé en un moment; il s'approcha d'elle, & dit à ceux qui la tenoient, qu'ils n'avoient rien à craindre, pourvu que la nuit même ils le fissent jouir de ses amours. Eux qui, dans l'état où ils étoient, auroient abandonné au géant toutes les filles de la ville, lui accordèrent très-volontiers sa demande, & lui protestèrent qu'ils n'auroient jamais pensé à donner un époux à Nour, s'ils avoient osé se figurer qu'un homme aussi extraordinaire que lui, eût voulu se marier comme les autres

hommes. Le fils de Feridoun approuva ce discours, & mit son doigt sur la tête d'un chacun, en signe de réconciliation, puis il s'assit à côté de la craintive Nour, que tous les conviés encouragèrent à servir & à entretenir cet hôte formidable.

Pendant qu'elle l'amusoit, les principaux de l'assemblée se réunirent à l'écart, & conjurèrent contre lui. Nour, dirent-ils, lui fera avaler autant de tary qu'elle voudra; son yvresse sera infailliblement suivie d'un sommeil profond; quand il sera endormi, nous saurons bien empêcher ce monstre de s'éveiller jamais. Sans différer, le maître de la maison fit remplir du tary le plus fumeux, un grand seau de porcelaine de la Chine, & le fit présenter à Hardoun par sa fille. Le géant également charmé de la liqueur & de la main, vida le seau tout d'une haleine. On eut soin de le remplir. Hardoun ne fut pas plus paresseux à le mettre à sec. Ce manège fut continué si long-tems, qu'à la fin toute la compagnie s'apperçut que le géant n'étoit plus maître de sa tête. Il ne prononçoit que des discours confus & sans suite; ses yeux troublés se fermoient malgré lui, le sommeil l'emporta sur sa foible résistance, on l'entendit ronfler. Ce fut là le signal de la victoire, pour les perfides qui l'environnoient. Ils lui lièrent les mains

& les pieds avec de grosses cordes, & s'étant armés de tout ce qui se présenta, on vit comme autant de pigmées grimper sur ce corps vaste & robuste, & le percer en même-tems par-tout. Ce crime rendit Nour à Scimdy, & la joie à tous les conviés. Quelques jours après Nour mena son mari & ses parens à la caverne, d'où ils tirèrent de grandes richesses.

Mais Feridoun ne fut pas long-tems sans savoir ce qui étoit arrivé à son fils, & il résolut d'en venger la mort d'une manière digne de sa douleur & de son amour. Les habitans de l'île s'étant rendus de toutes parts à la ville, pour y célébrer une fête, & mériter des prix que la belle Nour devoit distribuer de sa main; il se trouva subitement au milieu d'eux, & leur ayant dit d'une voix terrible qui il étoit, il toucha Nour du bout de son doigt. Tous les membres de cette jeune femme crurent à vue d'œil, elle devint presque aussi grande que l'avoit été Hardoun, demeurant toujours néanmoins parfaitement belle, & ses traits conservant leurs charmes en grandissant. Si mon fils vivoit, dit alors le génie, craindriez-vous encore que ses caresses ne causassent la mort à cette créature ? Et tandis qu'il vivoit, mon pouvoir n'étoit-il pas aussi grand qu'il l'est après sa mort ? Ne m'étoit-il pas alors possible de faire de Nour ce que je

viens d'en faire ? Ah malheureux ! vous feriez peut-être excusables si mon fils avoit caché son origine à cette ingrate ; si vous aviez ignoré l'étendue de ma puissance, si la tendresse que j'avois pour lui vous eût été inconnue. Puisque rien ne vous justifie, portez tous la peine d'un crime que nulle peine ne peut effacer. Cruelle Nour, de géante que tu es, deviens montagne ; Et vous, parens barbares, coupables alliés, infortunés concitoyens de cette bête féroce, renfermez-vous dans ses entrailles pour les ronger. Aussi-tôt Nour prit la forme d'une haute montagne qui occupa toute la place que tenoit la ville, & il ne parut plus personne dans toute l'île. Mais neuf mois après cette transformation, la montagne trembla, gémit, fit de grands mugissemens qui étonnèrent les îles voisines. Leurs habitans passèrent en foule dans celle-ci, pour être témoins d'un spectacle qui sembloit se préparer. Après avoir attendu quelque tems, ils virent sortir par mille ouvertures un prodigieux nombre de souris qui se perdirent dans les bois. Ce fut ainsi qu'avec des douleurs très-aiguës, la misérable Nour rendit sous une forme honteuse, tous les complices de sa cruauté. Telle fut la fin de la vengeance de Feridoun ; mais sa douleur ne finit point. Il aime cette île, il la hait ; il la protège, il

il la détefte : il y verfe plus de larmes, que fon fils n'y a verfé de fang. C'eft le théâtre de l'affliction la plus opiniâtre. Auffi n'y fouffre-t-il pour habitans que des affligés. Elle eft donc habitée, dis-je au Santon? Elle l'eft de cinq Santons, en me comptant, répondit-il. Les quatre autres s'affembleront ici demain pour faire la prière du point du jour. Le Santon fe leva, & après avoir rangé le lieu où nous étions, il nous montra deux petits lits de repos, & fe retira dans fon oratoire, où il paffa prefque toute la nuit à pleurer.

Le matin, les quatre Santons fe rendirent chez lui, & nous faluèrent en gardant le filence : il y en avoit trois jeunes & un vieux. Nous allâmes nous purifier tous à une fontaine qui étoit à côté de la cabane, & nous entrâmes dans l'oratoire pour faire la prière. Notre hôte fervit d'Iman. Lorfque la priere fut achevée, il nous fit affeoir autour d'un coffre plus long que large, qui étoit au milieu de l'oratoire : & ayant tiré d'une niche l'Alcoran, il en lut un chapitre, que nous écoutâmes avec beaucoup d'attention & de refpect. Il remit enfuite le divin livre à fa place, puis il s'approcha du coffre, & fe coucha deffus en l'arrofant de fes larmes. La contenance des autres Santons étoit fort trifte, & la nôtre auffi, par imitation. Après qu'il fe

fut relevé, il nous regarda tous deux, & dit: Musulmans, je vais vous montrer le sujet de mes pleurs. Il ouvrit le coffre : nous y vîmes le corps d'une jeune femme parfaitement belle, si bien conservé, qu'il sembloit qu'elle dormît, ou qu'elle ne fît que d'expirer. Le Santon nous laissa considérer assez long-tems cet objet dont la vue fit couler de ses yeux de nouveaux torrens; après quoi il referma le coffre, & nous remena dans la chambre, où nous nous assîmes. Les visages changèrent un peu, & s'ils ne passèrent point de la tristesse à la joie, du moins parurent-ils moins sombres. Le vieux Santon commença la conversation, en disant que Feridoun ne viendroit qu'à la troisième prière. Si cela est, dit notre hôte, ces étrangers qui veulent le consulter, demeureront ici assez de tems pour apprendre les differentes aventures qui nous ont rassemblés dans cette île : & comme ils sont sans doute frappés de ce qu'ils viennent de voir, je leur raconterai d'abord la mienne, si la compagnie le trouve bon. Tous les Santons ayant témoigné qu'ils en étoient contens, nous lui marquâmes de notre part combien nous étions sensibles au soin qu'il prenoit de prévenir nos prières.



AVENTURE du Santon, mari de la jeune femme.

JE ſuis, dit-il, fils d'un riche marchand de Maſſulipatan. Mon père m'éleva dans le négoce & dans les travaux qui en ſont inſéparables; & quand je fus en âge d'être marié, il me fit épouſer l'infortunée Kakoulé, que je pleure. Elle avoit l'eſprit cultivé, des mœurs douces, un amour tendre pour moi. A l'égard de la beauté, vous pouvez en juger par les traits que la mort & le tombeau n'ont point encore effacés. Deux ans après notre mariage, mon père fut informé qu'un commis qu'il avoit à Macaſſar, & qui étoit chargé du plus riche de ſes magaſins, avoit diſſipé par ſes débauches une grande partie des marchandiſes qu'on lui avoit confiées. Je m'offris d'aller arrêter ce déſordre, & de me jeter pour cela dans le premier vaiſſeau qui mettroit à la voile. Mes offres furent agréables à mon père, mais elles plongèrent ma chère Kakoulé dans une ſi horrible triſteſſe, que ſa douleur l'auroit emportée, ſi je ne lui avois permis de me ſuivre. Elle renonça donc généreuſement à la tranquillité & aux commodités, auxquelles elle avoit juſqu'alors été accoutumée. Nous nous embar-

quâmes avec un grand nombre de perſonnes de toutes ſortes de nations & de conditions. Mais bientôt l'agitation du vaiſſeau, l'air de la mer, les inſomnies, le changement de nourriture, & mille autres déſagrémens attachés à la navigation, causèrent une révolution dans le tempérament de mon épouſe. Elle tomba malade; & dans très-peu de jours elle ſuccomba ſous la violence de ſon mal. » Je meurs contente, me » dit-elle, puiſque je meurs auprès de toi : la » ſeule grâce que je te demande, c'eſt qu'un » même tombeau nous enferme, quand le ciel » aura terminé tes jours ». Dès qu'elle eût rendu l'eſprit, & que les premiers mouvemens de mon déſeſpoir furent un peu paſſés, je mis ſon corps dans le même coffre où vous l'avez vu, & je ſuppliai les officiers du vaiſſeau de me permettre de le garder. Tandis que la mer & les vents nous furent favorables, ils ne contrarièrent pas mes déſirs. Mais dès les premières apparences de tempête, quelques marchands ſuperſtitieux commencèrent à dire que ſi nous pétiſſions il ne falloit pas s'en étonner, puiſque contre les loix de la mer, nous avions un cadavre dans le vaiſſeau. Ces murmures, qui n'auroient pas eu de ſuite, ſi le beau tems étoit revenu, ſe multiplièrent à meſure que la tourmente ſe renforça; à la fin tout le vaiſſeau ſe ligua contre moi.

Mes prières, mes larmes & mes préſens même furent rejetés. Je me vis contraint de céder à leur aveugle obſtination. Je vous conjure, leur dis-je alors, de différer au moins encore un peu à livrer aux flots une ſi précieuſe victime? que l'inflexible Monkìr vous écoute, comme vous m'exaucerez. En diſant ces paroles, je paſſai à l'autre bout du bâtiment, & m'étant confondu pour quelques momens avec les matelots & les ſoldats, afin que ces hommes inexorables me perdiſſent de vue, j'allai, à l'inſçu de tout le monde, m'enfermer dans le coffre. » tu l'as » ſouhaité, chère épouſe, dis-je alors à Kakoulé, » comme ſi elle vivoit encore; ton déſir ſera » accompli: reçois cette dernière preuve de ma » tendreſſe ». Je fermai un reſſort que j'avois autrefois fait faire à ce coffre, pour des vues bien différentes, & embraſſant étroitement le corps inanimé, je me tins immobile comme ſi j'avois moi-même été privé de la vie. Apparemment que la fureur des vents augmenta encore, car peu de tems après, on enleva le coffre avec une infinité d'imprécations, & on le précipita dans les ondes. Je perdis abſolument toute connoiſſance, & je fus quelque tems le jouet des flots, qui jetèrent enfin le coffre ſur le bord de cette île. Feridoun, qui l'apperçut, le tira de l'eau, l'ouvrit, & voyant qu'il me

restoit encore un petit souffle de vie, il me la conserva par ses soins.

Feridoun est heureux, m'écriai-je, de vous posséder dans son île ; vous êtes un prodige d'amour & de fidélité : je connois un monarque qui vous préféreroit à ses plus beaux diamans. Quoique nos propres malheurs, dit le plus ancien des Santons, nous soient si présens, que nous ne pouvons presque être sensibles à autre chose ; ce que nous venons d'entendre nous attendrit toujours, lorsqu'on nous le raconte. Vous que la jeunesse rend plus vifs & plus impatiens que moi, poursuivit-il, en regardant les trois jeunes Santons, faites part de vos aventures à ces Musulmans. Les jeunes Santons témoignèrent qu'ils étoient prêts à obéir ; & l'un d'eux qui étoit assis auprès de moi, prit la parole.

Nous sommes tous trois, dit-il, natifs de la grande île du Schore-Pulou, & une loi, qui depuis un tems immémorial, y est rigoureusement observée, nous a rendus malheureux. Par cette loi, le troisieme enfant de chaque famille est privé de ce qui devroit lui revenir des biens de ses parens. Je dis qu'il en est privé, parce que quoique la loi porte seulement qu'il n'héritera point, à moins qu'il n'exécute un commandement que le Cadi lui fera lorsqu'il aura atteint l'âge de quinze ans, le commandement

eſt toujours ſi difficile, qu'il n'arrive preſque jamais que le jeune homme l'accompliſſe. L'ordre de la naiſſance nous a aſſujettis tous trois à cette loi inhumaine.

AVENTURE du premier des jeunes Santons triſtes.

A L'AGE de quinze ans, je fus donc préſenté au Cadi avec les formalités ordinaires, car cela ſe fait publiquement. Il m'ordonna de lui apporter trois dattes au noyau d'or. Après avoir reçu cet ordre, ma mère me donna ſecrettement une bonne ſomme d'argent, & je m'embarquai. En converſant dans le navire avec quelques voyageurs qui ſe racontoient les uns aux autres leurs aventures, je ne leur fis pas un myſtère de l'état de ma fortune. Je leur déclarai en plaiſantant le commandement que m'avoit fait notre Cadi, que je traitois de viſionnaire. Votre Cadi n'eſt pas ſi viſionnaire que vous penſez, interrompit un homme de la compagnie; les dattes au noyau d'or croiſſent en Afrique ſur le palmier bleu. Mon aïeul qui étoit en grand commerce avec le roi de Souffel (*a*), & qui avoit appris de lui-

(*a*) Peut-être Sofala.

même que ce palmier étoit dans une de ses provinces, m'en a entretenu plusieurs fois. Agréablement surpris d'une découverte si peu attendue, je voulus m'instruire des difficultés que j'avois à surmonter; mais l'homme qui avoit parlé m'assura qu'il ne savoit sur ce sujet que ce qu'il venoit de me dire. Nous mouillâmes à l'embouchure d'une moyenne rivière de la grande île de Sherne (*a*), où je trouvai la commodité d'un vaisseau qui alloit passer le canal qui sépare cette île de la terre ferme. Etant arrivé au Souffel, j'interrogeai plusieurs personnes sur ce que je cherchois. On me répondit unanimement que le palmier bleu étoit dans le royaume, mais qu'on ne savoit pas en quel endroit. De qui avez-vous donc appris qu'il y est, disois-je? A cela les habitans de Souffel me répondoient qu'ils l'avoient appris de leurs ancêtres, gens de bien, & qui n'avoient nul intérêt à les tromper. J'achetai un cheval, je pris des vivres & j'entrepris de parcourir tout le royaume, qui n'est pas grand. Après en avoir visité inutilement les deux tiers, je m'arrêtai un soir dans un vallon, où je m'endormis. Durant mon sommeil, je vis une dame habillée à la mode du pays, qui me demanda, avec beaucoup de dou-

(*a*) C'est Madagascar.

ceur, ce que je cherchois. Le palmier bleu, lui dis-je? si je savois où il est, peut-être que je ne serois pas déshérité. Je lui exposai la loi de ma patrie, & le commandement que j'étois chargé d'exécuter; & je la priai de m'accorder son secours. Puisque vous avez recours à moi, reprit-elle, ce sera votre faute si vous êtes déshérité. Au sortir de ce vallon vous trouverez une belle fontaine, d'où coule un ruisseau qui va se décharger dans un grand fleuve, qui n'est pas fort éloigné de cette source. Au fond de la fontaine vous appercevrez un petit caillou bleu, que vous ne manquerez pas de prendre, après quoi vous suivrez le ruisseau jusqu'au fleuve que vous côtoyerez jusqu'à un endroit où il se partage en deux branches pour former une île ou plutôt un jardin. C'est au milieu de ce jardin que se trouve le palmier bleu. Sur le bras du fleuve, qui est de ce côté-ci, il y a un fort beau pont de marbre, défendu par vingt-sept léopards qui ne laissent passer personne. Avant qu'ils vous puissent voir, mettez le caillou bleu dans votre bouche, & laissant paître votre cheval le long du fleuve, allez à pied au pont & passez hardiment, le caillou vous rendra invisible. Quand vous serez près du palmier, cueillez trois dattes & les emportez, sans toucher aux autres dattes; gardez-vous bien sur-tout d'en manger. La dame

disparut ; & d'abord que je fus éveillé, je suivis la route qu'elle m'avoit marquée. La fontaine, le caillou, le fleuve, le pont, les léopards, se présentèrent successivement à moi. En entrant dans le jardin, je fus successivement embaumé d'une odeur ravissante qui sortoit des fleurs & des fruits dont tous les arbres étoient chargés. Mais ni ces fruits, ni ces arbres, n'avoient rien de comparable au palmier bleu & à ses dattes. Son tronc sembloit être du plus précieux lapis (*a*) de Samarkande à grandes veines d'or, & ses longues feuilles avoient l'éclat des plus fins saphirs. Que vous dirai-je de ses fruits ? On ne peut rien imaginer de si attrayant. Je jure par Mahomet & par Ali son gendre, fils d'Abutalib, que c'est pour rendre témoignage à la vérité, que j'en parle ainsi, & non pour exagérer la force de la tentation qui me vainquit. En voyant ces dattes, je fus enflammé d'un tel désir d'en manger, que je crois encore à présent que je serois mort sur la place, si je ne m'étois satisfait. Je tirai donc de ma bouche le caillou bleu, j'étendis la main, & je commençai à arracher, à manger de ces merveilleux fruits. J'étois enchanté de leur goût : mais que le plaisir

(*a*) Le plus beau lapis vient de Samarkande & de Bokara.

fut court! les léopards me virent; ils accoururent en soufflant & en faisant de grands sauts, se jetèrent tous sur moi, & me renversèrent. J'allois être déchiré sans l'arrivée soudaine de la dame qui m'avoit apparu la nuit. A sa vue, ces bêtes cruelles s'enfuirent. Je me relevai sur les genoux, & me prosternant à ses pieds, je tâchai de lui exprimer mon repentir & ma reconnoissance. Vous avez manqué votre coup, me dit-elle, reconnoissez votre faute, & allez la pleurer dans l'île du génie Feridoun, mon parent, qui est encore plus affligé que vous. Elle me prit par la main, & m'ayant conduit au-delà du pont, elle m'ordonna de m'éloigner au plus vîte, & de rejeter, en passant, le caillou bleu dans la fontaine. Je le fis dès que j'y fus arrivé, & dans le moment la fontaine s'évanouit. M'étant retourné, je ne vis plus ni le fleuve, ni le pont. Fort étonné de toute cette aventure, mais beaucoup moins surpris des discours des habitans de Souffel, que je ne l'avois été auparavant, je repris le chemin de cette ville-là, où je rentrai en mer pour venir ici.



AVENTURE du ſecond des jeunes Santons triſtes.

LE commandement que me fit notre Cadi, dit le ſecond des jeunes Santons triſtes, n'étoit pas moins difficile que celui duquel on vient de parler; mais il eut cela de plus commode, que ce juge ne me cacha pas le chemin que je devois ſuivre. La belle Amberboi, fille du génie Arrout, ne vous refuſeroit pas ſes bonnes grâces, me dit-il, ſi vous pouviez les mériter. Allez donc vous montrer digne d'elle; ſon palais eſt dans l'île d'Hao. Je fis marché avec le patron d'un bâtiment portugais de Macao, qui, en retournant à la Chine, toucha à l'île d'Hao, & me mit à terre. Cette île eſt faite en pain de ſucre. De quelque côté qu'on y aborde, on découvre le palais de la fille d'Arrout, qui eſt bâti ſur la hauteur. Mais on ne peut ſe rendre à ce palais que par un eſcalier taillé dans le roc, que ſix portes magnifiques partagent en autant d'eſpaces égaux. Ayant frappé à la premiere porte, ſix derviches (a) ſe préſentèrent, & l'un d'eux tout

(a) Religieux Mahometans. Ils ſont ordinairement

courbé de vieilleſſe, me demanda qui j'étois, & où j'allois ? Je répondis conformément à la vérité. Si je pouvois compter ſur ta ſageſſe, reprit-il, je te donnerois de bons avis. Oh ! aſſurez-vous, lui repartis-je, que j'en profiterai à merveille ; donnez-les-moi ſeulement. Le derviche ſecoua la tête ; paſſe, paſſe, dit-il mon enfant, tu ne ferois rien de ce que je te dirois, tu as trop bonne opinion de toi-même. Juſqu'au revoir. Il me tourna les épaules avec ſes compagnons. Je montai lentement à la ſeconde porte, en faiſant réflexion qu'effectivement je ne me défiois pas aſſez de moi-même. Quand on l'eut ouverte, cinq Calenders (*a*) ſe mirent

---

vêtus de peaux d'animaux ſéchées au ſoleil ; ils vont tête & pieds nus, ils ſe raſent tout le poil qui croît ſur leur corps ; ils ſe brûlent les tempes ; ils ont les oreilles percées, & y portent de gros anneaux de jaſpe de diverſes couleurs.

(*a*) Religieux Mahométans plus eſtimés que les Derviches. Ils ſont vêtus d'une petite robe courte, ſans manches, tiſſue de poils de cheval ou de chameau mêlés avec de la laine ; ils ſe raſent le poil ; ils portent des chapeaux ornés de franges de crin, ils ont au cou un gros anneau de fer, & d'autres anneaux de même matière aux oreilles ; quelques-uns d'eux en ont encore un autre du poids de deux livres, attaché à la partie de leur corps qui ſert à la génération.

devant moi, & l'un d'eux me dit : Qui es-tu ? où vas-tu ? que veux-tu faire ? Je ſuis, répondis-je, un pauvre jeune homme, obligé par toutes ſortes de motifs à ſervir la reine Amberboi ; je ne ſuis ni adroit ni ſavant ; mais je ſaurai bien préférer ſes volontés aux miennes. O la divine ſcience ? s'écrièrent les cinq Calenders. Jeune homme, ſuis ton chemin. A la troiſieme porte, quatre Santons (*a*) m'arrêtèrent, & celui qui me paroiſſoit être leur chef, me dit : Tu viens, ſelon toutes les apparences, ſervir la reine ; quel ſalaire en eſperes-tu ? & combien de tems prétends-tu demeurer à ſon ſervice ? Je répondis que je ne voulois point d'autre récompenſe que le plaiſir de lui obéir ; que je la ſervirois autant que je l'aimerois, & que je l'aimerois toute ma vie. Bonne réponſe, dirent les Santons, en me faiſant place. Je les ſaluai, & aſſez content de moi, je gagnai la quatrième porte, où je rencontrai trois Mullahs (*b*). Eſt-ce par force, me dirent-ils, ou ſi c'eſt par amour, que tu viens ſervir la reine ? ſi elle te commande des choſes impoſſibles, lui obéiras-tu ? La reine eſt trop juſte, répondis-je, pour impoſer des loix dont l'exécution ſoit impoſſible.

(*a*) Prêtres Mahométans.

(*b*) Curés Mahométans.

Il eſt vrai qu'un preſſant motif d'intérêt m'a d'abord engagé à venir lui offrir mes ſervices; mais à préſent cette raiſon n'eſt plus, c'eſt de mon plein gré que je veux être à elle. Monte, répliquèrent les Mullahs. La cinquieme porte me fut ouverte par deux Imans (*a*); voici quelle fut leur queſtion : Si tu étois le maître de choiſir, qu'aimerois-tu mieux, ou demeurer avec la reine, ou qu'elle allât demeurer avec toi? Si j'étois maître de choiſir, je ne choiſirois pas, leur disje, je m'en rapporterois à la reine. Fort bien, repartirent les Imans, continue ta route. Une nymphe (*b*), des plus mignonnes, ſe trouva à la ſixieme porte. Si ma maîtreſſe vous juge indigne de ſes bontés, me dit-elle, que ferez-vous? Charmante nymphe, repartis-je, je la ſupplierai de m'en rendre digne; & je la défierai de m'empêcher de l'aimer. Si elle vous aime à ſon tour, répliqua la jeune nymphe, contentez-vous de ſa perſonne, & ne déſirez rien de plus.

Après cet avis, elle m'introduiſit dans l'appartement de la divine Amberboi, à qui je fis un don de moi-même en baiſant le bord de l'eſtrade qui portoit ſon trône. Levez-vous, me dit-elle, j'accepterai vos offres, ſi vous ſavez

(*a*) Docteurs Mahométans.

(*b*) A la lettre il faut traduire *Gine du ſecond ordre.*

obéir. Deux nymphes me prirent par les mains, & m'emmenèrent. Pendant un mois j'obéis exactement à tout ce qui me fut commandé, & je m'apperçus que les beaux yeux de la reine qui dans les commencemens étoient l'indifférence même, devenoient de jour en jour plus favorables. Elle m'aima enfin très-ardemment, & son cœur étant dans cette heureuse disposition, elle me tint un jour ce discours : Tu m'as gagnée par tes soumissions ; mais ce lieu est peu propre à nos plaisirs. Des gines curieuses & jalouses, qui se disent mes amies, en savent trop bien la route, nous y serions trop tôt découverts. Je sais un réduit délicieux où nous serons beaucoup moins exposés : allons-y. Je lui marquai que j'étois tout prêt à la suivre. Préparons-nous donc au départ, continua-t-elle, en me faisant entrer dans un grand cabinet. C'étoit son trésor. J'y vis avec étonnement six tables d'or, sur chacune desquelles il y avoit un grand vase de turquoise de vieille roche, rempli de richesses inestimables. Le premier étoit plein de topases ; le second d'émeraudes, le troisieme de rubis ; le quatrième de saphirs ; & le cinquieme de diamans & de perles parfaitement rondes, grosses comme des noix de galle. Le dernier vase qui étoit plus grand que les autres, renfermoit toutes sortes de bijoux si délicatement travaillés,

travaillés, que l'art y surpassoit la matière, quoique la matière ne fût qu'or & pierreries d'une perfection achevée. Mon cher, me dit Amberboi, prenez dans ce trésor tout ce qui vous plaira le plus, afin de l'emporter. J'étois ébloui; mais me souvenant fort bien du conseil de la nymphe: ma reine, répondis-je, je n'ai des yeux que pour vous seule; vous me faites injure. En disant cela, je fis semblant de vouloir sortir du cabinet. Amberboi me retint en me jetant au cou ses beaux bras; & avec un sourire qui sembla m'ouvrir les cieux, au moins, me dit-elle, ne refuserez-vous pas cette bague? Elle en prit une qui étoit dans le vase aux bijoux, & me la mit au doigt. Je considérai quelques momens la bague, & je m'apperçus qu'au lieu d'un diamant, c'étoit mon portrait qui y étoit enchassé. Je fus si surpris & si charmé d'une nouveauté si galante, que je dis à la belle Gine que je croirois commettre une grande incivilité, si je ne laissois pas cette bague où elle avoit elle-même daigné la mettre. Amberboi changea tout à coup de visage, & avec une contenance fière & dédaigneuse, imposteur, me dit-elle, fourbe, ingrat, parjure, tu aimes donc autre chose que moi? Fui, malheureux; fui, va t'idolâtrer. Ces paroles me frappèrent comme un coup de foudre. La fille d'Arrouf sortit. Cinquante nymphes de sa suite,

furieuſes comme des lionnes, entrèrent, & ſans que je fiſſe aucune réſiſtance, me traînèrent juſqu'à la ſeconde porte de l'eſcalier taillé dans le roc. Çette porte & les autres, juſqu'au bas de l'eſcalier, étoient ouvertes, & tous les gardes m'attendoient au paſſage pour précipiter ma ſortie. Les deux imans me ſaiſirent chacun par un bras, & me lancèrent avec impétuoſité aux mullahs; ceux-ci me pouſsèrent de toutes leurs forces vers les ſantons; les ſantons m'envoyèrent avec plus de roideur encore aux calenders, & les calenders me firent paſſer ſi rapidement l'eſpace qui étoit entr'eux & les derviches, que je ne ſais ſi je touchai à terre. Je tombai ſans haleine & à moitié mort au milieu de ces derniers, qui me laiſsèrent reſpirer un peu de tems en ſe moquant de moi, & en faiſant retentir toute la montagne de leurs huées. Quand je me fus remis, je l'avois bien prévu, mon fils, me dit le derviche, courbé de vieilleſſe, que vous n'auriez pas un grand ſuccès. La préſomption eſt la ſource de trop de vices, l'amour propre eſt trop impérieux où la vanité règne. Sortez, allez vous aſſeoir ſur ce rocher, ajouta-t-il, en attendant que quelque vaiſſeau paſſe. Je ſortis, il me montra un rocher ſur le bord de la mer, & il ferma la porte. J'allai me mettre ſur cette roche, & y pleurer ma folie. Je demeurai en ce lieu-là

plus de trois semaines, pendant lesquelles le derviche m'apporta tous les jours un peu de riz & quelques herbes amères. Mes cris & mes signaux arrêtèrent le premier navire qui parut à ma portée; il m'envoya sa chaloupe; & quand je fus sur le point d'y monter, le vieux derviche me conseilla de me réfugier dans cette île-ci le plutôt que je le pourrois. Je me trouve bien d'avoir suivi son conseil.

AVENTURE du troisième des jeunes Santons tristes.

L'ORDRE que me prononça le Cadi de notre ville, dit le troisieme des jeunes Santons tristes, indigna tous ceux qui l'entendirent, parce qu'ils le trouvèrent plus impossible à accomplir que tous les commandemens qu'il eût fait en pareil cas depuis dix ans. Va prendre, dit-il, l'âne du Daggial (a) dans la montagne de Caf, & me l'amène. Je retournai à la maison, fort triste. Ma tristesse attendrit jusqu'à mes frères. Ils consentirent que mon père & ma mère me donnassent une très-grosse somme, bien persuadés

(a) L'ante-Christ des Mahométans.

que de ma vie je ne leur serois à charge. Je passai à la première occasion, de l'île de Schore-Pulou dans la terre ferme, où j'achetai un esclave, deux bons chevaux, l'un pour moi, l'autre pour lui, & une mule pour porter des provisions. Je m'armai, j'armai aussi mon esclave, à qui je promis la liberté & des présens au retour de notre voyage, & nous prîmes le chemin des montagnes. Comme celle de Caf entoure toute la terre, il ne nous fut pas difficile d'en trouver la chaîne, & quand nous y fûmes, nous la suivîmes à petites journées, en nous traitant fort bien, & en nous informant avec soin du Daggial & de son âne dans tous les lieux habités. Nous marchâmes pendant trois grands mois sans en rien apprendre. Un matin, après avoir traversé un petit bois assez touffu, nous entendîmes derrière nous des cris menaçans, mêlés de quelques autres qui sembloient être poussés pour exciter la compassion. Frère, dis-je à mon esclave, détournons notre mule de la vue des passans, & retournons sur nos pas, pour voir ce que ces cris signifient. Si quelque malheureux a besoin de notre secours, hasardons nos vies. Le péril où ils sont tombés aujourd'hui, nous menace peut-être pour demain. L'esclave, qui étoit homme de résolution, fit passer la mule dans un hallier fort épais, & après l'avoir attachée,

il me rejoignit. Nous mîmes nos arcs en état; & nous courûmes au bruit. Nous vîmes trois hommes adossés à un gros arbre, qui se défendoient courageusement contre sept brigans. Nous décochâmes sans hésiter sur les assaillans, & de nos deux coups nous en mîmes deux par terre. Un succès pareil suivit notre seconde décharge. Les trois qui restoient vinrent à nous comme des tigres déchaînés; mais dans le tems que le cimetèrre tiré, nous nous disposions à les bien recevoir, les trois hommes que nous avions délivrés, & qui s'étoient mis à leur poursuite, les atteignirent, & les percèrent.

J'embrassai ces voyageurs, très-satisfait des remercimens qu'ils me firent, & je leur dis: Messieurs, je crois qu'il vous est assez indifférent aussi bien qu'à moi, d'entendre les dernières paroles de ces misérables; ainsi je vous conseille de venir avec moi vous donner une occupation moins ennuyeuse. Je les menai droit à la mule. Nous fîmes ensemble sur l'herbe un repas où ils mangèrent de très-bon appétit. Je leur racontai le sujet de mon voyage, & je les exhortai à me dire franchement ce qu'ils en pensoient. Une bonne œuvre n'est jamais perdue, dit l'un des trois voyageurs; nous pouvons vous instruire mieux que personne, de ce que vous cherchez, car nous demeurons au pied de la montagne où

est l'âne du Daggial, & nous n'ignorons pas ce qu'il faut que vous fassiez pour vous rendre maitre de cet animal. Loué soit dieu, chers amis, m'écriai-je, vous finissez mes peines. Ne nous flattons encore de rien, reprit le voyageur, on ne vient pas toujours à bout de ce qu'on entreprend, même avec le plus de connoissance. Continuons notre marche; quand vous serez sur les lieux, vous aurez tout le tems de consulter votre cœur. Au reste vos montures ne peuvent que vous nuire désormais; car il faut entrer bien avant dans les montagnes, par des chemins presque impraticables. Je demeurai quelque tems pensif, puis prenant courageusement mon parti, je fis vider les paniers de la mule, & je divisai nos vivres en cinq parts. Nous nous chargeâmes chacun de la nôtre, les trois voyageurs & moi; après quoi je dis à mon esclave: la cinquième te suffira pour aller jusqu'au premier lieu habité; je te donne, avec la liberté, ces trois animaux & cette bourse; prie dieu pour moi. Je lui mis dans la main une bourse où il y avoit vingt-cinq sequins. L'esclave ne reçut mes dons qu'en pleurant; pour moi, je suivis à pied mes conducteurs. Nous marchâmes six jours entre des précipices, & enfin nous arrivâmes dans une vallée bien arrosée & fort verdoyante, dans laquelle paissoit une grande

multitude d'animaux utiles. Il y avoit dans cette vallée de grandes maiſons groſſièrement bâties, où celui qui me portoit ordinairement la parole, me fit entrer, & où il me traita avec une magnificence ruſtique. Quand tout ſon monde fut retiré, il me dit : » ſeigneur, ſur le ſommet » de la montagne à laquelle nous touchons, » il y a un bois qui n'eſt compoſé que d'arbres » odoriférans. C'eſt dans ce bois que ſe tient » l'âne du Daggial, parce qu'il ne vit que de » bonnes odeurs. Il eſt noir comme de la poix, » & il a des aîles de même couleur. Il ne peut » ſouffrir, ni la moindre infection, ni la moindre » peſanteur ſuperflue, ni la moindre crainte dans » celui qui le monte. Les précautions à l'égard » des deux premiers articles, ſont aiſées à prendre ; mais, ſeigneur, peſez bien le troiſième ; » car ſi l'âne de Daggial vous ſent timide, » lorſque, comme un aigle, il s'élèvera avec » vous dans les nues, c'eſt fait de votre vie, » il vous précipitera du ciel en terre ». Le courage ne me manquera pas, mon cher hôte, lui répondis-je ; ne ſongeons qu'à nous remettre de nos fatigues. Deux jours après je le priai de me ſervir de guide. Ayant long-tems monté, nous nous arrêtâmes auprès d'une très-belle fontaine. Je m'y lavai depuis les piés jusqu'à la tête ; j'y lavai auſſi mon ſar-apat, & le peu de

vêtemens que j'avois gardés. Mon hôte prit congé de moi, en disant qu'il ne pouvoit aller plus loin, de peur d'encourir l'indignation du Daggial, & en me souhaitant toutes sortes de prospérités.

Je montai jusqu'au bois odoriférant, où je trouvai l'âne tel qu'on me l'avoit dépeint. Il me laissa approcher de lui, il souffrit même que je le caressasse, & je le caressai assez long-tems afin de l'accoutumer un peu à moi. Enfin, je sautai dessus, & dans l'instant il déploya ses grandes aîles, & commença à fendre l'air avec une rapidité merveilleuse. En moins d'une heure, je me vis au-dessus de l'océan. Je n'avois nulle peur; je me flattois même déjà que mon cœur ne pouvoit en être susceptible, lorsque je vis devant moi, au milieu des nues, un grand géant noir, armé d'un javelot de feu, qui m'attendoit pour me percer. Quoiqu'il fût noir, sa barbe, ses cheveux, & les autres poils de son corps étoient blancs. Il n'avoit qu'un œil & un sourcil; mais cet œil étinceloit comme une comète, & le regard en étoit horriblement effrayant. C'étoit le Daggial lui-même. Je l'avoue, une vision si épouvantable me troubla, je fus saisi de crainte. Peut-être me serois-je rassuré, mais c'est ce que l'âne n'attendit pas. Il se dressa en secouant l'échine du cou; forcé de lâcher

prise, je tombai dans la mer. J'eus assez de bonheur pour n'être pas suffoqué d'abord. Je revins au-dessus de l'eau, suivant la coutume, & comme je sai nager, & que d'ailleurs j'étois vêtu fort à la légère, je m'y soutins. Des pêcheurs qui n'étoient pas loin de-là, & qui avoient entendu le bruit de ma chute, s'avancèrent promptement avec leurs barques, & me tirèrent de l'eau. J'appris d'eux qu'ils étoient d'une île voisine de celle-ci, & avec quelle humanité le génie Feridoun accueilloit les fidèles affligés. Cela m'engagea, après m'être rétabli pendant quelques jours, à les supplier au nom même de ce généreux génie, de me passer dans son île; ce qu'ils m'accordèrent très-volontiers.

AVENTURE du vieux Santon chez la Reine des montagnes.

LE troisième des jeunes Santons tristes ayant cessé de parler; je me suis aussi rendu dans l'île de Feridoun, dit le vieux Santon, sur la grande réputation de générosité que ce génie s'est acquise à juste titre. Après avoir passé ma jeunesse dans les armées, où j'avois donné, dans toutes les occasions qui s'en étoient offertes, des preuves

de ma valeur à l'invincible Jehan-Guir; ce Sultan des Mogols, pour récompenser mes services, me mit à la tête de mille chevaux. Une marque si glorieuse de son estime ayant encore animé mon zèle, je continuai à le servir fidélement, & à prodiguer mon sang dans toutes les guerres qu'il entreprit. La dernière expédition à laquelle je me trouvai, fut le siége de Candahar, ce rempart de la Perse, que le Sophi croyoit insurmontable. La prise de cette importante place ayant terminé la campagne, tous les officiers eurent ordre de mener leurs troupes en divers endroits du royaume qui leur furent marqués. En mon particulier, on me commanda de mener la mienne à la frontière du pays d'Ancheran. Pour y arriver, il fallut traverser les hautes montagnes qui séparent le royaume de Thibet de la province de Cabul. Ces montagnes, ou plutôt les vallées qu'elles forment, font habitées. On y rencontre non-seulement des hameaux, mais aussi des villages très-peuplés.

Quoique je prisse les mesures les plus justes pour loger tous les soirs ma troupe dans les meilleurs endroits, il arriva pourtant que la grande difficulté des chemins nous ayant un jour empêchés de faire une assez longue traite, nous fûmes obligés d'arrêter dans un hameau qui n'étoit composé que de sept ou huit méchantes ca-

banes. Contraints de camper contre notre ordinaire, nous dépliâmes nos tentes; & comme il étoit d'assez bonne heure, nos officiers cherchèrent un lieu commode. Ils découvrirent, à l'extrémité d'une petite vallée assez agréable, un grand édifice qui n'étoit, ni tout-à-fait entier, ni tout-à-fait ruiné; & ils demandèrent aux gens du pays ce que c'étoit? C'est, leur dit un vieux montagnard, la forteresse de la reine de ces montagnes. Les légitimes possesseurs ayant été forcés de l'abandonner à cause des courses des Persans, cette dame s'en est emparée. Elle y demeure avec sa cour depuis environ quinze ans, & n'y souffre aucun étranger. Quelle personne est-ce que cette reine, reprirent les officiers, de quelle famille est elle? quelle est sa suite? fait-elle beaucoup de dépense? Je ne sai, repartit le montagnard, de quelle race elle est; elle a l'apparence d'une belle princesse, & néanmoins je ne crois pas que ce soit une femme composée de chair & d'os, car je l'ai vue plusieurs fois voler comme un oiseau. Ses gens font aussi des choses surprenantes, & ils sont en si grand nombre, qu'ils pourroient faire une petite armée. Ils ne s'arrêtent jamais ici, ils ne nous parlent que très-rarement, & personne ne sait de quoi ils subsistent. Nous n'osons approcher de la forteresse depuis que cette reine y demeure; plusieurs de

nous ayant pensé perdre la vie pour s'être trop avancés de ce côté-là avec leurs troupeaux. Par le croissant, dit là-dessus un des officiers, voici l'aventure la plus digne de notre curiosité que nous puissions rencontrer. Il ne faut pas la laisser échapper, & puisqu'il nous reste encore assez de jour, faisons passer nos cavaliers dans la forteresse ; elle est vaste, nous y serons plus à l'abri que sous des tentes. Vous verrez, ou que la reine n'osera paroître, ou qu'elle ne paroîtra que pour nous faire accueil. Croyez-moi, la vue d'une troupe comme la nôtre rendroit gracieux Asmough (*a*) même. Le paysan répliqua, qu'il ne leur conseilloit pas de se fier à cela ; mais les autres officiers qui étoient de jeunes étourdis pour la plupart, ne laissèrent point d'approuver la proposition téméraire de leur camarade. On vint me rendre compte de cette délibération. Etant au moins aussi curieux que ceux qui l'avoient faite, je commandai aux cavaliers de marcher, & aux montagnards d'apporter du bois, des vivres, & tout ce qu'il y avoit de lampes dans le hameau.

Lorsque nous fûmes entrés dans l'édifice, nous le visitâmes, & l'ayant trouvé en bon état

(*a*) Dive malin qu'Aherman emploie pour semer la discorde entre les hommes.

pour un lieu abandonné, nous distribuâmes les compagnies çà & là, le plus commodément qu'il nous fut possible. On fit grand feu partout, on mangea, on but, on se réjouit; chacun tint néanmoins ses armes en état. Je soupai avec tous mes officiers dans une belle salle que nous nous étions réservée, & qui fut éclairée de toutes les lampes du hameau, que j'avois fait suspendre tout autour des murailles. Après nous être divertis jusqu'après minuit, nous commençames à sentir les approches du sommeil; mais un tintamarre effroyable, qui se fit assez près du lieu où nous étions, nous obligea de penser à toute autre chose qu'à dormir. Notre nombre, & un courage signalé en mille occasions, ne nous permirent pas d'avoir peur: nous prîmes nos armes, & tournés du côté de la porte, nous attendîmes avec intrépidité ce qui devoit arriver. Le bruit cessa tout-à-coup; ce n'étoit apparemment qu'un signal. Peu après nous vîmes paroître la prétendue reine des montagnes, précédée d'une douzaine de gardes bien armés, accompagnée de plusieurs dames, très-richement parées, & suivie d'un grand nombre de gens, qui, à leur air, & à la beauté de leurs armes & de leurs habits, sembloient être autant de Rajas. La reine étoit aussi très-magnifiquement habillée.

J'arrêtai d'abord mes yeux sur elle, & elle me parut si aimable, & en même-tems si digne de respect, que je demeurai comme interdit. Quoi, seigneur, me dit-elle d'un ton familier, je vous surprens chez moi le sabre à la main ? Est-ce donc ainsi que vous faites vos visites ? Madame, répondis-je, j'espère que vous pardonnerez aisément cette incivilité à un homme qui s'attendoit à trouver ici des ennemis. Peut-être en avez-vous trouvé en effet, repartit la reine, mais il faut d'autres armes que celles que je vois pour les défaire. Comme je me préparois à répondre galamment à ce discours enjoué, un brutal, qui sembla se détacher de ma compagnie, s'avançant, & mettant insolemment la main sous le menton de la reine, lui dit qu'il s'offroit à se battre avec elle en la manière qu'elle l'entendoit. La reine fit un pas en arrière, en marquant un grand trouble. Une de ses dames sauta aux yeux du téméraire, auquel je donnai un grand soufflet. Au même instant, tous ceux qui étoient dans la salle haussèrent le sabre. Les officiers de la reine vouloient venger leur maîtresse, les miens crioient que le coupable seroit puni. Les soldats, dispersés dans la forteresse, accoururent au bruit. En très-peu de tems la salle fut si pleine, qu'on ne pouvoit presque s'y remuer.

La reine ſuſpendit pour un moment le déſordre, en demandant à celui qui l'avoit cauſé, qui il étoit ? Ce malheureux ne répondit pas un mot : ſur quoi ſes gens dirent qu'il étoit ſans doute du nombre des miens. Mes officiers ſubalternes qui ne l'avoient jamais vu, ſoutinrent avec moi qu'il étoit de la maiſon. L'on s'échauffa, il y eut pluſieurs démentis de donnés de part & d'autre, les coups ſuivirent, chacun s'acharna ſur ſon voiſin, les lampes furent abattues, le ſang commença à ruiſſeler de tous côtés. Les ténèbres, au lieu de rallentir la fureur des combattans, la redoublèrent, & le carnage dura preſque juſqu'au jour.

Alors ceux qui reſtoient virent, à la porte de la ſalle, la reine qui faiſoit de grands éclats de rire ; & qui, la joie peinte ſur le viſage, leur dit : » Ouvrez les yeux, miſérables, reconnoiſſez-vous, & apprenez à ne jamais loger dans la maiſon d'autrui ſans en avoir obtenu la permiſſion. J'avois deux profondes bleſſures, & quoique la perte que je venois de faire de preſque tout mon ſang m'eût ôté la force de parler, je ne laiſſai pas de voir l'exécrable fantôme, & de l'entendre. Cette ſeconde apparition fut ſuivie d'une affreuſe ſurpriſe. Nos yeux furent dégagés de l'enchantement funeſte qui les avoit faſcinés juſqu'à ce moment ; la rage qui nous

possédoit s'évanouit; nous nous trouvâmes sans ennemis, & nous reconnûmes que nous ne nous étions armés que contre nous-mêmes. D'abord tous ceux qui pûrent se mouvoir, transportés d'un juste ressentiment, coururent à la reine pour se venger cruellement de cette perfidie; mais elle disparut en continuant de se moquer de nous.

Réduits au quart de ce que nous avions été, nous ne pensâmes plus qu'à rendre les derniers devoirs aux morts, & à soulager les blessés. On fit à la hâte des brancards, & on nous porta dans les cabanes, où nous recouvrâmes peu-à-peu la santé. A mesure que quelqu'un guérissoit, je le faisois partir pour l'Ancheran, où j'avois envoyé les autres dès le lendemain de l'aventure. Ils croyoient tous que je ne manquerois pas d'aller les trouver; mais la honte de ce qui m'étoit arrivé, & le désespoir où m'avoit plongé la malheureuse destruction de la troupe la plus leste de l'armée de Jehan-Guir, m'ôtèrent l'assurance de reparoître devant lui. Aussi-tôt donc que je fus en état de marcher, je recommandai à ceux qui languissoient encore de venir me joindre au plutôt dans l'Ancheran; & au lieu d'en prendre moi-même la route, je tirai vers la mer. Vous ne doutez pas, Messieurs, que ce ne fût en maudissant l'abominable Dive, qui, après

après avoir fait changer de figure à la moitié de mes cavaliers, avoit mis cette moitié aux mains avec l'autre, par le moyen d'un ſpectre qui commença la querelle.

Le tems s'étant inſenſiblement écoulé pendant tous ces récits, notre Santon ſortit pour regarder le Soleil, & étant rentré, il nous avertit que l'heure de la ſeconde prière approchoit. Nous nous levâmes, & nous nous ſéparâmes les uns des autres, pour nous y préparer par le bain, & par de pieuſes réflexions. La prière faite, nous prîmes notre réfection en commun, & la compagnie ayant ſouhaité que nous lui fiſſions part de nos aventures, nous la contentâmes. Il n'eſt pas trop mal-aiſé, nous dit enſuite notre Santon, de deviner ce que vous déſirez ſavoir du génie Feridoun; mais ſouvenez-vous de ne lui donner que la qualité de génie (*a*), ne l'appelez ni dive, ni peri.

De grands ſoupirs dont le ſon venoit de dehors la cabane, nous annoncèrent le maître de l'île. Le Santon chez qui nous étions, alla prendre l'alcoran, & s'étant mis à la tête de ſes confrères, il nous ordonna de les ſuivre. Nous mar-

(*a*) Feridoun ne veut pas qu'on l'appelle dive, parce qu'il l'eſt, ni peri, parce qu'il ne l'eſt point. C'eſt un dive converti.

châmes jusqu'à l'entrée d'une grande allée que la nature avoit formée au milieu du bois, & nous nous y tînmes debout, rangés en haie. Feridoun se montra un moment après à l'autre extrémité, & il s'avança vers nous à grands pas. Les arbres agités par ses soupirs, faisoient un bruit pareil à celui que les grands vents excitent dans les forêts. Les plus hauts cocotiers ne lui venoient que jusqu'aux épaules; & néanmoins il étoit si bien proportionné dans tous ses membres, que sa stature ne paroissoit pas énorme. Il étoit très-beau de visage, mais d'une beauté mâle & pleine de majesté. Ses bras repliés l'un sur l'autre, embrassoient sa large poitrine. Il se tenoit la tête penchée sur le devant, & il regardoit fixement la terre, comme un homme abîmé dans une profonde mélancolie. Quand il fut à vingt pas de nous, il s'arrêta. J'avançai avec Almoraddin à la suite des santons; & après que nous l'eûmes tous salué trois fois comme on salue le sultan des Indes, en nous inclinant jusqu'à terre, notre chef ouvrit respectueusement l'alcoran, & y lut à haute voix ces versets.

» Au nom de dieu très-clément, & très-miséricordieux. Dis au peuple : j'ai appris par une
» inspiration que quelques génies m'ont écouté,
» lorsque je lisois l'alcoran, & qu'ils ont dit :

» nous avons ouï lire le miraculeux alcoran, il
» montre la voie droite, nous ajoutons foi à ce
» qu'il contient. Nous ne croyons pas que dieu
» ait des compagnons, nous sommes persuadés
» qu'il n'y a qu'un seul dieu, qui n'a ni femme
» ni ménage. Nos ignorans blasphêment contre
» sa divine majesté, quoique nous n'ayons ja-
» mais jugé qu'il leur fût permis de le faire. Il
» y a des hommes qui n'implorent que l'aide des
» esprits créés, & qui augmentent leur propre
» confusion, en assurant que dieu ne fera res-
» susciter personne. Quelques génies ont dit :
» nous avons été jusqu'au ciel, nous l'avons
» trouvé étoilé & gardé. Nous nous sommes
» arrêtés en un endroit un peu écarté, pour
» écouter. Une étoile épie les curieux, & les
» chasse. Nous ne savons pas si dieu haît les
» hommes qui sont en terre, ou s'il veut leur
» découvrir le droit chemin; mais nous sommes
» à présent du nombre de ceux qui croyent son
» unité. Ils ont dit : O peuple, nous étions au-
» paravant dans la voie de l'erreur, nous pen-
» sions que l'attention de dieu ne s'étendît pas
» jusque sur la terre; mais la vérité est que
» personne ne peut se soustraire à sa puissance.
» Nous avons ouï lire le livre qui enseigne la
» voie droite, nous y ajoutons foi. Celui qui
» croira en dieu, n'aura peur d'aucun malheur,

» ni d'aucune injuſtice. Il y en a parmi nous qui
» ſont bons & qui ſe confient en dieu.

En cet endroit le ſanton ferma le livre. Le génie tranquilliſé & conſolé par la lecture, demanda, auſſi doucement qu'il ie pouvoit faire, qui étoient, & ce que ſouhaitoient les deux Muſulmans qu'il voyoit pour la première fois. Cette qualité qu'il nous donnoit, nous aſſura de ſa bienveillance. Je fis ſigne à Almoraddin; & nous étant avancés: généreux génie, dis-je à Feridoun, vous n'ignorez peut-être pas qui nous ſommes, & ce qui nous a conduits devant vous; mais puiſque vous commandez qu'on vous le diſe, ce jeune homme, fils d'un marchand, a perdu les deux tiers de ſon bien, en manquant deux fois la belle Zulikhah, reine du Barroſtan, & il perdra encore le tiers qui lui reſte, s'il la manque cette fois-ci. Pour moi, je ſuis un des eſclaves de Chah-Jéhan. Pouſſé d'une louable curioſité, je voyage pour me cultiver l'eſprit & les mœurs, & principalement pour découvrir l'île de Borico, où ſourt une fontaine dont l'eau fait rajeunir ceux qui en boivent. O génie bienfaiſant, nous doutons du ſuccès de nos entrepriſes; éclairez-nous par vos conſeils. Le génie répondit: que celui qui s'eſt tû ſuive ponctuellement les avis de celui qui a parlé; & que celui qui a parlé, eſpère tout de la bonne œuvre qu'il

fait. Nous nous baisâmes profondément, après avoir reçu cette courte réponse, & les santons nous ayant dit tout bas de nous retirer, nous retournâmes à la cabane

Quoique ce soit à vous à régler ma conduite, dit alors Almoraddin en m'embrassant, si vous voulez m'en croire, nous repasserons à notre navire, nos gens pourroient s'impatienter. Repassons-y, lui répondis-je, mais que ce soit pour en rapporter quelques témoignages de notre reconnoissance. Nous descendîmes donc au rivage, & étant rentrés dans la chaloupe, nous retournâmes au navire, nous criâmes, en y montant, que nous ne venions chercher personne. L'étonnement & la joie éclatèrent ensemble dans tout l'équipage. Le pilote qui avoit tremblé jusqu'alors, nous accabloit d'interrogations, auxquelles nous différâmes de satisfaire. Almoraddin choisit par mon conseil, trois pièces de brocard d'or pour Feridoun, & composa le présent destiné pour les santons, de cinq pièces de fin drap, de cinq belles jattes de porcelaine, & d'un sac de prunes de Bokara & d'abricots Kichmiches. Nous retournâmes dans l'île, & après avoir mis tout cela à la porte de la cabane du santon qui n'étoit pas encore revenu; notre devoir est rempli, dis-je à Almoraddin, embarquons-nous tout de bon. Un vent frais qui s'étoit levé pen-

dant la nuit, nous promettoit une heureuse navigation.

CONTINUATION DE l'HISTOIRE d'Almoraddin & de la Reine Zulikhah.

EN effet nous n'eûmes pas plutôt déplié les voiles, que le navire fut légérement emporté entre le nord & l'orient. Quand nous eûmes contenté la curiosité du pilote & des mariniers, nous nous retirâmes en particulier, Almoraddin & moi, pour raisonner. L'oracle qui nous avoit d'abord paru fort consolant, nous embarrassa. Pour réussir, dit Almoraddin, je dois suivre ponctuellement vos avis. Cette ponctualité m'inquiète; car avec la meilleure volonté du monde, si je viens à manquer à la moindre circonstance, je n'aurai pas été ponctuel, l'entreprise échouera, & ce ne sera pas la faute de l'oracle. Je ne suis pas moins intrigué que vous, lui répondis-je. Le succès que je désire, doit être la récompense du secours que je vous donne; mais si par inadvertance je laisse échapper quelque observation à faire, ma bonne œuvre sera défectueuse, & nous serons tous deux frustrés de notre attente. Mais, continuai-je, ne rafinons-nous pas un peu

trop ? Je ne ſaurois croire que le génie ait voulu nous tromper ; or ce ſeroit nous tromper, que d'exiger de nous une exactitude, dont communément les hommes ne ſont pas capables. Conſidérons nos devoirs d'un œil plus ſimple. Et comme j'ai plus de raiſon que vous de m'attacher à vos intérêts, racontez-moi plus au long que la première fois ce qui s'eſt paſſé entre vous & la reine du Barroſtan, n'oubliez pas la plus petite circonſtance. Almoraddin fit ce que je ſouhaitois. J'épluchai avec une attention ſingulière toutes les particularités de ſes aventures ; elles firent le ſujet ordinaire de mes réflexions dans le reſte du voyage de Sumatra.

A la vue du port, nous ornâmes le vaiſſeau d'une infinité de banderoles de toutes les couleurs. Nous entrâmes enſuite comme en triomphe, au bruit de notre artillerie. Nous jetâmes l'ancre à une juſte diſtance de la ville, ſans détacher perſonne pour y porter de nos nouvelles ; & en attendant qu'on vînt à nous, nous fîmes entendre une muſique de timbales, de karnas (*a*), & de pluſieurs autres ſortes d'inſtrumens, qui attira tout le peuple au bord de la mer. La reine & toute ſa cour nous regardoient avec autant

(*a*) Karna eſt une eſpèce de hautbois long d'une braſſe & demie, & qui a un pied d'ouverture par le bas.

d'admiration que de curiosité ; toutes les fenêtres & les terrasses du palais étoient remplies de monde. Un officier, escorté de dix soldats, s'avança enfin dans une chaloupe, pour nous demander de la part de cette princesse, qui nous étions, & ce que nous prétendions : mais dès qu'il eut jeté les yeux sur Almoraddin, il le reconnut ; & au lieu de lui faire ces questions, il lui dit : » Dieu » veuille que vous observiez mieux la loi de » notre reine que les deux autres fois. Pourquoi » différez-vous de descendre ? craignez-vous de » n'être pas reçu à bras ouverts ? » Ce qui m'arrête, répondit Almoraddin, c'est l'incertitude où je suis de ce qui peut arriver au meilleur de mes amis. Il me montra, en disant ces paroles. Si j'allois, continua-t-il, être encore dépouillé & renvoyé, le retiendroit-on malgré lui ? que la reine daigne s'expliquer là-dessus. L'officier alla faire son rapport, & étant revenu peu de tems après ; la loi, dit-il à Almoraddin, vous mettroit en possession de la personne de la reine, & en possession de ses biens, si vous remplissiez la condition marquée ; elle ne vous accorderoit rien de plus. L'équité exige donc aussi que si vous manquez à la condition, cette même loi ne confisque au profit de la reine que votre personne & vos biens. Ainsi votre ami est en sûreté. Si vous faites une troisième faute, il sera libre

de demeurer ou de vous ſuivre ; mais il faut qu'il jure qu'en ce cas là il ne vous donnera aucun ſecours juſqu'à ce que vous ſoyez ſorti des états de notre maîtreſſe. Que ne m'a-t-elle donc gardé, reprit Almoraddin, puiſque la loi me rendoit ſon eſclave ! L'officier répliqua : elle laiſſe la liberté à ſes amans, ou afin qu'ils reviennent, ou parce qu'elle ne ſauroit ſouffrir long-tems leur vue. Les coupables, repartit Almoraddin, en rougiſſant, méritent ſon indignation ; ils méritent auſſi de revenir.

Je prêtai le ſerment qu'on ſouhaitoit de moi. Ayant fait avancer le navire, nous deſcendîmes, précédés de nos joueurs d'inſtrumens, & ſuivis du reſte de notre monde, tous habillés très-proprement. Dès que je vis Zulikhah, je ceſſai d'être ſurpris des folies d'Almoraddin. Je crois fermement que les pucelles du paradis ne ſont pas plus belles. Le jour que vous arrivez, dit-elle à ſon amant, je vous prends pour un prodige d'amour ; pourquoi faut-il que la nuit me détrompe ? Almoraddin demeura muet un moment, puis ne ſachant que répondre au reproche, il fit valoir du mieux qu'il put l'excès d'amour qu'elle lui attribuoit elle-même. Il me préſenta de fort bonne grâce à Zulikhah, baucoup plus éloquent ſur notre amitié, qu'il ne l'avoit été ſur ſon amour. Après les premiers complimens,

je m'écartai adroitement pour aller retrouver nos gens. Je les renvoyai la plupart au vaiſſeau, en leur réitérant certains ordres que je leur avois déjà donnés. Avec les autres je me tranſportai dans un des logemens du Bazar, où je préparai tout ce que j'avois à faire ce jour là. Les choſes étant en état, je retournai au palais.

Almoraddin, aſſis à côté de la reine, & tout occupé de ſes beautés, faiſoit ſemblant d'admirer le chant, la danſe & les tours de ſoupleſſe d'une troupe de jolies Kenchenys (*a*). Je me mêlai parmi elles, pour être plus en liberté de voir & d'écouter les courtiſans, & je me mis à faire mille bouffonneries. Je remarquai qu'Almoraddin plaiſoit à toute la Cour; qu'on déploroit ſon ſort; & que ce n'étoit qu'avec douleur qu'on s'attendoit à le voir malheureuſement renvoyé le lendemain. Quelques-uns diſoient que la reine étoit plus à plaindre que lui, & qu'elle l'aimoit ſans doute, comme elle en avoit ſujet. D'autres ajoutoient que rien ne pouvoit être plus doulouteux à une jeune princeſſe que d'être contrainte de voir tomber un amant aimé dans une faute que la ſéparation ſeule expioit. Les jeux furent ſuivis d'un grand ſouper, où je

(*a*) Danſeuſes & chanteuſes de profeſſion. Il y en a beaucoup dans les Indes.

n'obſervai rien de particulier, ſinon que la joie que faiſoit paroître Zulikhah, n'étoit qu'une joie étudiée. Je le reconnus par le ſérieux où elle retomboit toujours malgré elle, & d'où elle ne ſortoit qu'avec un petit effort. En devenant ſérieuſe, elle enviſageoit Almoraddin; en ceſſant de l'être, elle tournoit ſes yeux ailleurs, & s'amuſoit avec les autres convives. Je conjecturai de là qu'elle aimoit Almoraddin, & qu'elle ne ſe ſavoit pas trop de gré de cette inclination. M'étant dérobé de la compagnie ſur la fin du repas, je trouvai à la porte de la rue, comme je m'y attendois, trois de nos gens les mieux faits, avec les préſens d'Almoraddin.

Le Barroſtan produit de la poudre d'or, du poivre, du camphre & du benjoin. J'avois réglé là-deſſus nos préſens. Les porteurs étoient habillés, par mon ordre, à la mode du pays; je m'habillai comme eux, & je les conduiſis dans la ſalle du feſtin. Nous nous rangeâmes tous ſur une ligne, nos préſens dans les mains, vis-à-vis de la reine, qui, n'ayant été avertie de rien, fut fort ſurpriſe. Nous fîmes le ſalam en grand ſilence. Le premier porteur s'avança & mit ſon préſent aux pieds de Zulikhah, puis il revint à ſa place. Son préſent étoit la plus belle corbeille qui ſoit jamais ſortie de la Chine, pleine de paſtilles très-rares, avec un peu de camphre par-

dessus seulement pour la forme. Le second présent, de la même manière, une masse d'ambre gris du poids de six livres, couvert de petits morceaux de benjoin, dans un bassin d'émail du Japon. Le troisième offrit un petit arbre d'or massif, planté dans un vase de cristal de roche, rempli de poudre d'or qui servoit de terre à l'arbre. Quand mon tour fut venu, je m'avançai aussi, mais au lieu de poser, comme les autres, mon présent sur l'estrade, je le mis entre les mains de Zulikhah, en lui disant: » reine de » l'or & des parfums, ne dédaignez pas les pré- » mices du poivre. J'ose vous prier d'accepter » ces grains, parce que je sais qu'ils changeront » de nature, & qu'ils deviendront très-précieux » entre des mains accoutumées à faire des mi- » racles. ». Mon présent étoit une grande boëte de vermeil doré, pleine de fort belles perles. Zulikhah l'ouvrit, & après avoir considéré ce qui étoit dedans, elle dit avec enjouement, qu'elle ne savoit pas encore qu'il y eût du poivre blanc d'une si charmante espece. Elle nous remercia ensuite, & nous congédia de la même façon qu'elle auroit fait si nous avions été effectivement ses sujets.

Nous sortîmes; mais comme je me revêtois de mes habits, deux de nos mariniers arrivèrent tout hors d'haleine, & me dirent:

» Seigneur, tout eſt en combuſtion dans le na-
» vire, nos gens commencent à s'égorger les
» uns les autres; les moins forts, ou plutôt
» les plus enragés, menacent de mettre le feu
» aux poudres, tout eſt perdu ſi Almoraddin
» diffère de paroître. » Auſſi-tôt je pris avec moi ces deux hommes, & les ayant menés avec précipitation devant la reine & devant Almoraddin, je leur fis répéter ce qu'ils venoient de me dire. Almoraddin demanda très-inſtamment la permiſſion d'aller calmer les eſprits, & l'ayant obtenue à condition de retourner inceſſamment au palais, il courut avec moi au port. D'abord que nous fûmes entrés dans le vaiſſeau, les menaces des combattans, le cliquetis des armes, les gémiſſemens des bleſſés, en un mot, tout le bruit qu'on avoit entendu, ceſſa. C'étoit une pure comédie que j'avois fait jouer, afin de pouvoir entretenir Almoraddin, & lui donner mes derniers conſeils après avoir tout examiné. Il les reçut avec une grande docilité. Je le reconduiſis moi-même à la reine, à qui il fit un récit agréable du carnage imaginaire qu'il venoit d'arrêter. Lorſque l'heure fut venue, la belle Zulikhah commanda à ſes officiers de me loger dans un des appartemens du palais, & en préſence de toute ſa cour, elle introduiſit dans ſa chambre l'amoureux Almoraddin.

SUITE DE L'HISTOIRE d'Almoraddin, & de la Reine Zulikhah.

DANS le court tête-à-tête que j'avois eu l'adresse de nous ménager dans le vaisseau, j'avois tenu à-peu-près ce discours à Almoraddin. » Puisque suivant l'oracle du génie Feridoun, votre sort est attaché à l'exécution de mes avis, écoutez-moi. Je conjecture que Zulikhah vous aime, qu'elle voudroit vous avoir pour époux; & que cependant, par une bisarrerie qui paroît incompréhensible, c'est elle-même qui vous empêche de le devenir. Elle est sans doute contrainte d'en user ainsi. Quelque loi secrette l'oblige à tendre des pièges aux hommes qu'elle attire. Vous voilà sur le point d'entrer dans la chambre nuptiale; c'est là, sans doute, que vous avez tout à craindre. Ce qui s'y passe se réduit à un fort petit nombre d'actions. D'aimables esclaves vous présentent des liqueurs & des confitures, vous en prenez; on vous déshabille, vous vous couchez. Et je m'endors, interrompit Almoraddin en soupirant. Quoi! repris-je, déjà de sombres vapeurs vous appesantissent les paupières? Je ne vous dis pas cela, répondit-

il, je n'eus jamais moins d'envie de dormir. Prévenons, continuai-je, ce funeſte ſommeil qui vous a déjà ruiné deux fois ».

» Il n'eſt point naturel. Je me défie des mains qui vous ôtent vos habits ; elles ont pu vous frotter adroitement de quelque drogue aſſoupiſſante. Je me défie encore plus de ce que vous mangez. Mais ce qui m'eſt parfaitement ſuſpect, c'eſt ce que vous buvez. Tous les jours on endort auſſi vîte, & pour autant de tems qu'on veut, les gens qu'il importe d'endormir. Il n'eſt point de liqueur qui ne s'allie avec l'opium. Si vous m'en croyez, vous vous abſtiendrez de manger. Ne buvez pas non plus ; faites pourtant ſemblant de boire. Ne ſouffrez point que les eſclaves vous deshabillent. Si, comme je l'eſpère, votre raiſon vous reſte lorſque vous ſerez couché ; ne laiſſez pas de ronfler, afin que la reine trompée par cette ruſe innocente, aille, ſans aucune crainte, prendre ſa place auprès de vous ». Almoraddin fut très-attentif à ces avis, & me promit de les exécuter avec toute l'adreſſe & toute la ponctualité poſſible.

Je me flattois d'avoir touché au but ; & quand j'entrai dans mon lit, je ne doutois pas que je n'euſſe donné un roi au Barroſtan. Je me trouvois au comble de la joie en ſongeant que ce

roi étoit mon meilleur ami. Mais je ne fus pas assez heureux pour m'endormir sur une pensée si douce. Il m'en survint d'autres qui me remplirent l'ame de mille inquiétudes. Je me figurai que le lit où l'on faisoit coucher Almoraddin, étoit un lit enchanté; que son sommeil étoit l'effet de quelque talisman, & que par conséquent toutes mes précautions avoient été inutiles. Ces cruelles réflexions me tourmentèrent sans relâche : la peur que j'avois que mon ami ne dormît, me fit veiller presque toute la nuit.

Dans le tems que l'aurore, en répandant la rosée, faisoit l'ablution générale de tout ce qu'elle éclairoit; je fis la mienne, qui fut aussi-tôt suivie des génuflexions, & de la prière prescrite par le livre (*a*) de gloire. Je joignis aux invocations ordinaires des vœux très-ardens; mais ce ne fut pas sans distraction que je m'acquittai de ces devoirs : car, quoiqu'il fût si matin, j'entendois un bruit sourd & confus dans tout le palais. Comme j'achevois, un des eunuques de la reine vint me prier de sa part de passer dans son appartement. En y allant, cet homme ne diminua pas mes alarmes. Il me dit que le chef des eunuques venoit de charger un grand nombre de gens d'aller avertir les grands-officiers, les

(*a*) L'alcoran.



Jugez de nous par ce que vous nous voyez faire.

C. P. Marillier inv. 1783. R. Delvaux Sculp.

émirs, les magistrats de la police, les docteurs, les imans, les supérieurs des derviches, & les chefs du peuple, de se rendre dans la salle du divan. Et l'étranger, lui dis-je, que devient-il? Je n'en sais rien, répliqua l'eunuque; il a fait tant de bien à la reine, que s'il est encore malheureux, il mérite au moins un congé solennel.

Ayant été introduit chez la reine, je pensai mourir de joie. Zulikhah, vermeille comme la plus vive des Houris (*a*) du paradis, & Almoraddin pénétré, ou plutôt enivré de plaisir, m'attendoient à demi-habillés. Dès qu'ils m'apperçurent, ils sautèrent au cou l'un de l'autre, & s'avançant vers moi sans se quitter, ils me dirent: Jugez de nous par ce que vous nous voyez faire. Ils m'embrassèrent tous deux à mon tour, & me serrèrent avec un emportement que je leur pardonnai aisément. Votre ami m'a trompée, me dit la charmante Zulikhah; mais c'est vous qui êtes le maître fourbe; vous porterez la peine de votre crime & du sien. Cher ami, ajouta l'heureux Almoraddin, je vous dois ma félicité. Que votre bonheur, interrompis-je, soit un prélude de celui que le prophète nous a promis.

(*a*) Mahomet remplit son paradis de belles filles, qui ne cessent jamais d'être pucelles, & il les appelle houris.

Jouissez l'un de l'autre, vivez contens en attendant les voluptés parfaites du séjour délicieux où coulent les fleuves de lait & de malvoisie. Mon lit & le vôtre, ont été cette nuit l'image de ce monde-ci ; mes inquiétudes ont assurément égalé vos plaisirs. Cette réflexion morale donna lieu à des plaisanteries. Les époux me racontèrent les aventures de la nuit. Le piége, ainsi que je l'avois prévu, étoit dans la liqueur. Almoraddin fit beaucoup valoir la dextérité avec laquelle il l'avoit répandue dans le haut de sa robe; la reine fit une description fort divertissante des attentions qu'elle avoit eues, & de la sécurité parfaite avec laquelle elle s'étoit couchée en entendant ronfler Almoraddin.

Le soin de s'habiller succéda à cette agréable conversation. Les femmes de la reine la revêtirent de ses habillemens les plus pompeux. Des esclaves fort adroits ornèrent Almoraddin de tant de pierreries, que j'étois tenté de le comparer au Grand-Mogol mon maître, lorsqu'il daigne accepter les hommages des autres souverains. On ne lui mit toutefois sur la tête qu'un turban commun; mais il y en avoit un autre très-riche qui lui étoit destiné. Le chef des eunuques le porta dans ses mains immédiatement devant la reine, lorsque nous la suivîmes au divan.

La joie & l'admiration paroissoient à l'envi sur tous les visages de la nombreuse assemblée qui y étoit. On y gardoit un silence qui tenoit de l'extase. Zulikhah s'assit sur son trône avec une grande majesté : Almoraddin se tint debout à sa droite, & le chef des eunuques à sa gauche. Elle parla en ces termes : « Mes chers amis, » vous savez tous que la reine Aïschah, ma » tante, à qui dieu fasse miséricorde, m'a laissé » ce royaume par son testament ; mais, excepté » mes quatre principaux ministres, vous ignorez » tous à quelle condition elle me l'a laissé. Je » veux aujourd'hui vous faire part de sa dernière » volonté, puisque je l'ai fidèlement exécutée. » Vénérable interprète de la loi, continua-t-elle » en se tournant vers le Mufti, levez-vous, lisez » tout haut la clause dont l'obscure rigueur m'a » tant de fois fait désespérer de me marier ». Le Mufti se leva, & ayant tiré de son sein un rouleau, il le développa, & lut à haute voix ces paroles.

« Quoique je ne sois pas mariée ; mon in» tention n'est pas que Zulikhah demeure » vierge : la synagogue céleste des Prophètes » qui bénissent dieu, & qui tous ont eu des » mères, ne me sauroit guères de gré d'une » telle disposition testamentaire. J'ordonne, au » contraire, à ma nièce de se marier, pourvu

» que ce soit à un étranger, d'un âge & d'une
» condition convenables. Mais le choix ne dé-
» pendra, ni d'elle, ni d'aucune autre per-
» sonne. Bien loin de choisir parmi les étran-
» gers qui viendront la rechercher, sous peine
» d'être privée de la couronne, elle empêchera
» suffisamment chacun d'eux de devenir son
» époux, & cela dans les circonstances les plus
» propres à en remplir le devoir essentiel. Qui-
» conque ne prendra point possession d'elle, sera
» puni par le bannissement, & par un dépouil-
» lement général. Que son mariage se fasse
» ainsi ».

Après la lecture, le Mufti remit le testament dans son sein, & se rassit, & la reine reprit son discours. « Par cette clause, dit-elle,
» j'étois obligée d'attirer les étrangers ; de les
» mettre dans les délicates circonstances expri-
» mées dans le testament ; & d'opposer à leurs
» désirs un obstacle, suffisant à la vérité, mais
» non absolument invincible. La condition des
» étrangers fut bien-tôt fixée dans mon con-
» seil. Le choix de l'obstacle nous embarrassa
» long-tems, mon exacte fidélité ne s'accom-
» modant point d'un empêchement qui n'eût
» pas suffi. A la fin, nous nous déterminâmes
» à employer l'opium, & je publiai ma loi.
» Vous avez tous été témoins du succès qu'elle

» a eu ; cent téméraires qui n'ont plus reparu,
» vous ont enrichi de leurs dépouilles. Le seul
» Almoraddin, mes chers amis, a signalé sa
» constance & son amour ; mais j'en atteste les
» anges qui écrivent nos actions, son amour
» & sa constance ne lui eussent servi de rien,
» s'il n'eût triomphé de l'empêchement qui
» avoit jusqu'à présent arrêté tous les autres,
» & qui deux fois l'avoit fait échouer lui-
» même ».

D'abord, un murmure agréable s'éleva dans l'assemblée ; les Emirs ayant battu des mains, tout le monde les imita, & se mit à crier : *Vive la belle Zulikhah ! Vive notre reine qui s'est mariée ! Qu'elle nous donne bientôt des princes qui aient un cœur pour nous aimer, des bras pour nous défendre, & une langue pour louer dieu !* Quand les applaudissemens eurent un peu cessé : la reine se leva, & ayant pris des mains du chef des eunuques le turban royal, elle le mit sur la tête d'Almoraddin, qu'elle fit asseoir à côté d'elle, en disant à la compagnie : Reconnoissez votre maître & mon époux. Les acclamations recommencèrent avec plus d'éclat qu'auparavant. Toutes les voix se réunirent. On répéta une infinité de fois : *Ils sont dignes l'un de l'autre.* Tous les ordres rendirent ensuite leurs hommages au nouveau souverain, qui leur parla,

avec une présence d'esprit dont je fus charmé. Les grandes largesses qu'il fit au peuple après cette importante cérémonie, & les aumônes abondantes qu'il distribua aux derviches & aux hôpitaux, lui attirèrent de toutes parts une foule de bénédictions. On publia aux quatre coins du royaume, que désormais les étrangers, quelque riches & quelque jeunes qu'ils fussent, pourroient y venir en toute sûreté.

Le couronnement du sultan Almoraddin fut solemnisé dans le Barostan, par des fêtes magnifiques qui durèrent quarante jours. Il fut défendu à tout le monde de prendre le deuil, & de prononcer la moindre parole triste, sous peine de danser un quisqua (*a*) dans la rue, ou de donner un festin public à six personnes que le cadi nommeroit. On alluma dans tous les carrefours de grands feux, où l'on faisoit cuire de la viande & du riz pour régaler les pauvres. Le bazar & les autres places furent parées de branches d'arbres qu'on renouveloit tous les jours. Depuis le lever du soleil jusqu'au soir, la grande karna des soixante ne cessa de sonner. Cette trompette est l'instrument le plus bruyant de l'orient. Elle a au moins quarante-six pieds de

---

(*a*) Danse comique qui est toute en cabrioles figurées, & en gestes bouffons.

long, & elle eſt ſi large, qu'un grand homme debout pourroit y entrer. On l'appelle la karna des ſoixante, parce que pour en jouer, ſoixante hommes embouchent autant de tuyaux de figure ordinaire, qui portent leur ſouffle dans le grand. Pour moi j'avoue que le ſon qui en ſortoit, me faiſoit plus de peur que de plaiſir.

Nous avions continuellement de nouveaux ſpectacles dans la cour du palais, qui fut toujours tendue de riches pièces d'étoffes qu'on changeoit de trois en trois jours. C'étoient les dépouilles, non des ennemis, mais des aventuriers qui n'avoient que trop voulu être amis de Zulikhah. Entre ces ſpectacles, il y en eut un de piété qui édifia beaucoup les muſulmans, ce fut celui que donnèrent les derviches.

Ils vinrent en corps au nombre de cent, à la ſuite de leur chef, homme d'une ſainteté ſublime. D'abord, les officiers du ſultan leur ſervirent une grande abondance de mêts, dont ils uſèrent avec une liberté exemplaire, & une faim qui découvroit aux moins clairvoyans la rigueur de leurs jeûnes ordinaires. Ils prirent enſuite l'Aſſerai (*a*), qui les fit ſoudainement entrer dans un enthouſiaſme admirable. Ils cou-

---

(*a*) Poudre que les derviches ſavent préparer, & qui leur inſpire une gaieté ſurprenante.

rurent tous ramasser quantité de bancs qui étoient dans la cour ; & en ayant composé une pile, ils y mirent le feu ; puis ils se prirent par les mains, & dansèrent en rond assez long-tems, en chantant les louanges du chameau qui porte l'alcoran à la Mecque. Après cette danse, ils avalèrent chacun une prise de Maslak (*a*), qui les remplit d'une fureur divine. Ils se dépouillèrent nus comme l'étoit le sultan Adam après sa création ; & s'étant armés de petits couteaux fort aigus, ils s'avancèrent, en sautant, jusqu'à la fenêtre de la reine. A sa vue, le chef de cette sainte troupe, ravi hors de lui-même, s'écria : *O sultane, ô fleur de beauté, ô lumiere de nos prunelles, ô joie de notre foie, nous t'aimons tous ; accepte nos cœurs, & en contemple l'image ineffaçable* (*b*) ! Au même moment, avec une constance capable de convertir tous les infidèles, il enfonça la pointe de son couteau dans sa chair, & grava profondément la figure d'un cœur au milieu de sa poitrine. Les autres Derviches imitèrent son zèle héroïque, & répandans courageusement leur sang pour la gloire de la belle Zulikhah, ils

(*a*) Autre poudre dont les derviches ont le secret, & qui les anime beaucoup plus que l'asserai.

(*b*) Les derviches conservent par le secours de quelques drogues les cicatrices des incisions qu'ils se font.

répétèrent à haute voix : *Accepte nos cœurs, & en contemple l'image ineffaçable.* Ils se mirent ensuite à tourner (*a*) tous sur le talon, sans changer de place, & leur tournoiement fut si rapide, qu'à peine pouvoit-on discerner si c'étoient des hommes qui pirouettoient. Ils ne laissoient pas d'avoir l'ame tranquille, nonobstant un mouvement si vif, puisqu'ils prononçoient, avec une lenteur extrême le tendre discours de leur chef : *O Sultane, ô fleur de beauté, ô lumiere de nos prunelles, ô joie de notre foie, nous t'aimons tous !* A la fin, ils tombèrent pêle-mêle à la renverse, comme s'ils avoient été privés de vie. La sultane les fit traiter splendidement d'abord qu'ils se relevèrent, & on leur compta, par son ordre, une somme d'argent fort considérable.

La félicité dont jouissoit Almoraddin, ne diminua nullement son amitié. Cher Abdalla, me disoit-il quelquefois, le plaisir de régner cède dans mon cœur aux charmes de notre union; si je pouvois comparer quelque chose au bonheur de posséder la belle Zulikhah, j'y comparerois celui de vous avoir pour ami. Souvent, afin de nous entretenir avec plus de liberté, nous nous dérobions aux yeux de toute la cour; & ordi-

---

(*a*) Cette espece de danse se nomme *czemach.*

nairement la reine venoit se mettre de la partie, aussi-tôt qu'elle s'appercevoit de notre absence. Dès les premiers jours, je la suppliai de m'apprendre par quel motif la reine Aïschah, sa tante, avoit fait un testament si extraordinaire. Almoraddin qui n'étoit pas encore trop instruit de cette affaire, ne témoigna pas moins de curiosité que moi. Voici ce que Zulikhah nous raconta à diverses reprises.

HISTOIRE de la Reine Aïschah & du Roi Kerker.

D'UN grand nombre d'enfans; dit-elle, que le sultan Morad, mon ayeul, avoit eu de plusieurs femmes, il ne lui restoit que le prince Kerker & la princesse Aïschah lorsqu'il mourut. Kerker étant monté sur le trône, s'occupa de ses devoirs, sans se presser de se marier, quoiqu'il fût déjà âgé de vingt-cinq ans. Aïschah n'en avoit que quinze : c'étoit une beauté parfaite, mais elle avoit encore plus d'esprit qu'elle n'étoit belle. Elle aimoit les langues étrangères, les sciences & les arts, & s'y appliquoit avec tant de succès, que tout le monde la regardoit comme un prodige. Kerker l'admiroit, & en

baisant cinq fois par jour la poussiere des pieds du Prophète, il remercioit dieu de lui avoir donné une sœur si accomplie. Aïschah de son côté avoit pour lui la respectueuse tendresse que méritoit un frere si aimable, & un maître si complaisant. Cette douce correspondance faisoit leur bonheur, & celui de leurs sujets.

Un jour revenant de la chasse, ils apperçurent, auprès d'une fontaine qui n'est pas fort éloignée de cette ville, un jeune homme & une jeune fille, habillés très-pauvrement, & qui paroissoient étrangers. Accablés de fatigue, ils se reposoient, & mangeoient quelques amandes qu'ils mouilloient dans l'eau de la fontaine. Le jeune homme avoit tout au plus vingt-ans. Une physionomie heureuse, un regard assuré, une taille haute & bien prise prévenoient en sa faveur. La fille pouvoit être âgée de dix-huit ans. Elle avoit les cheveux noirs, de grands yeux, dont la vivacité sembloit avoir été affoiblie par quelque maladie dangereuse. La pâleur de ses joues confirmoit ce soupçon. Quoiqu'elle fût gâtée du hâle & de la poussiere, on voyoit bien qu'elle étoit naturellement blanche. Ses dents seules avoient triomphé des injures de la fortune; elles étoient d'une beauté surprenante.

Ils se levèrent aux approches du sultan & d'Aïschah, & le jeune étranger dit à Kerker:

O Prince ! un frère & une sœur bien unis méritent quelque chose. Kerker regarda la Princesse en souriant, & dit : Ils méritent vraiment beaucoup ; vous n'êtes pas, ce me semble, si étrangers que vous le paroissez. Nous ne sommes en cette île que depuis avant-hier, reprit le jeune homme. Que la terre vous soit toujours favorable, qu'elle prenne tous vos pas pour des caresses, puisque vous nous jugez dignes de quelques secours ma sœur & moi. Je commence à vous entendre, répliqua le sultan ; suivez-nous du mieux que vous pourrez. Kerker & Aïschah continuèrent leur chemin, & en rentrant dans le palais, ils commandèrent qu'on reçût ces mendians avec charité, & qu'on les revêtit honnêtement. Ils arrivèrent peu de tems après.

Les ordres du sultan ayant été ponctuellement exécutés, l'officier qu'il en avoit chargé vint sur le soir lui dire : O glorieux monarque, ces étrangers que vous m'avez recommandés, ne sont plus ce qu'ils étoient ; ils ont l'air grand, & ils semblent nés pour commander. Amenez-les ici, répondirent Kerker & Aïschah, qui étoit présente, nous voulons les revoir. Quand ils se présentèrent, ils parurent effectivement tout autres. Ils s'avancèrent avec une contenance noble & aisée. Le jeune homme fit un remerciment spirituel & bien tourné, & la fille ne fit

pas briller moins de graces dans le peu de paroles qu'elle dit pour marquer ſa reconnoiſſance. Après quelques diſcours généraux & peu intéreſſans, Aïſchah leur demanda comment ils s'appeloient, & les contraignit de s'aſſeoir, en les invitant à raconter leurs aventures.

Je m'appelle Ortogrul, reprit le jeune homme; & ma ſœur ſe nomme Menoulon. Nous ſommes de Guncalam (*a*). Des parens riches & nobles nous ont donné une éducation proportionnée à notre naiſſance. Nous étions déjà grands lorſque notre père mourut. Chadijah, ſon épouſe, étoit pourtant encore aſſez jeune. La douleur qu'elle reſſentit de ſa mort fut ſi vive, qu'elle crut ne pouvoir l'appaiſer que par un ſecond mariage. Un Naïre (*b*) qui avoit long-tems fait la guerre ſous ſon mari, ſut lui plaire. Il ſe diſoit du ſang royal de Patane (*c*), & il faiſoit ſouvent devant nous de pompeux dénombremens de ſes biens. D'abord qu'il l'eut épouſée, il lui conſeilla de changer d'air, & de le ſuivre dans ſa délicieuſe patrie, qu'il comparoit ſans ceſſe au jardin d'Eden. La complaiſance eſt un fruit que l'amour produit toujours quand il eſt

(*a*) Dans la preſqu'île orientale des Indes.

(*b*) Noble Indien.

(*c*) Dans la même preſqu'île.

ſincère. Chadijah ſe laiſſa gagner. Elle prit ſes bijoux & ſon argent, & me recommandant aux ſoins de deux tuteurs, elle partit avec ſon mari, & emmena ma ſœur.

La petite caravane fit un heureux voyage juſqu'au défilé des montagnes de Mahaſpin, qui ſont à l'entrée du royaume de Patane; mais là, une troupe de voleurs l'environna le ſabre à la main. Leur nombre étoit ſi grand, que la réſiſtance parut dangereuſe. Ils pillèrent & emportèrent impunément tout ce qu'ils trouvèrent de plus précieux. Après une ſi grande perte, notre mère remercia le ciel de l'aveuglement de ces ſcélérats, dont pas un, à ce qu'elle croyoit, n'avoit fait attention à la beauté & à la jeuneſſe de ma ſœur. Elle ſe trompoit. Un des voleurs étoit épris des charmes de Menoulon; mais il n'avoit oſé l'enlever, de peur d'être obligé de faire part aux autres d'un ſi précieux butin. Tandis que ſa troupe s'avançoit vers les antres qui lui ſervoient d'azile, il ſe détache, avec deux de ſes amis, & ayant coupé par un détour qu'il connoiſſoit, il ſe remontra tout-à-coup aux voyageurs affligés. Ma belle, dit-il, en mettant la main ſur Menoulon; je jurerois que vous me ſoupçonniez de vous avoir oubliée : mais mon prompt retour vous fait voir que l'idée d'une jolie perſonne ne s'efface pas ſi aiſément. Le Naïre,

irrité de l'audace du voleur, le perça; & en même tems il fut attaqué par les deux autres. Chadijah, devenue courageuse par le danger des deux personnes qu'elle aimoit le plus au monde, se saisit d'une épée qui honoroit inutilement la ceinture d'un lâche esclave, & courut défendre la vie de son mari, & l'honneur de sa fille. Le voleur amoureux & ses camarades, ne purent résister à la fureur des époux, qui les sacrifièrent à leur juste vengeance.

Il n'est pas facile d'exprimer ce qu'ils souffrirent pour arriver à Patane. Notre mère s'attendoit à y trouver un palais, des richesses, toutes les délices dont la peinture flatteuse lui avoit tant de fois charmé l'imagination. Mais son Naïre étoit un perfide qui lui en avoit imposé. Il n'avoit pas même une retraite qui fût à lui dans Patane. Chadijah & sa fille furent conduites par ce fourbe chez une de ses anciennes amies, qui, n'étant pas trop à son aise, témoigna bientôt que l'hospitalité qu'on lui faisoit faire l'incommodoit. Notre pauvre mère, déchue de ses vaines espérances, fut saisie d'une douleur inconcevable. Le souvenir de ce qu'elle avoit perdu, le désespoir d'avoir été trompée, & les affreuses circonstances où elle se voyoit, la plongèrent dans une noire mélancolie qui la précipita dans le tombeau. Le Naïre peu touché de sa mort,

parut souffrir impatiemment les regrets de Menoulon. Il eut la cruauté de les interrompre, pour lui proposer de recevoir de sa main un époux qu'il lui destinoit, disoit-il, depuis longtems. C'étoit un de ses parens, qui, comme lui, vivoit aux dépens d'autrui; & qui bientôt commença à témoigner son indigne amour par de choquantes assiduités. Ma sœur s'opposa courageusement aux vues & aux sollicitations de ces deux misérables. Il survint entr'eux, & l'amie du Naïre, une brouillerie; & celle-ci pour se venger, m'apprit, par une longue lettre, la triste situation de Menoulon.

Je montai à cheval sans faire part de mes desseins à mes tuteurs, de crainte qu'ils ne m'arrêtassent. J'avois quelque argent, que je regardois comme une somme très-considérable, faute d'expérience. Arrivé à Patane, je cherchai la femme qui m'avoit écrit; mais comme elle s'étoit apparemment raccommodée avec son ami, je ne pus la joindre. Ma sœur avoit aussi disparu: on l'avoit cachée chez une dame. Après une longue recherche je la découvris enfin, & je l'enlevai, ne voyant point d'autre moyen sûr de la ravoir. Il n'étoit pas possible de fuir par terre; bien éloigné d'être en état d'acheter un cheval pour ma sœur, j'avois vendu le mien; ainsi le Naïre & son parent, nous eussent bientôt

ratrapés.

rattrapés. Nous nous embarquâmes donc dans un vaisseau qui alloit partir, & nous ne nous informâmes seulement pas de la route qu'il devoit tenir.

Dès le commencement de la navigation, ma sœur tomba malade. Il seroit ennuyeux, grand prince, poursuivit Ortogrul, de vous raconter les disgraces dont nous fûmes accablés dans la suite. Réduits à une extrême indigence, nous nous vîmes contraints de nous défaire même de nos habits, & de nous revêtir de haillons. Avant-hier, le vaisseau ayant relâché au bord de cette île, nous obtînmes sans peine qu'on nous mît à terre.

Un homme aimable qui dit des choses touchantes, & qui les dit bien, fait toujours de grandes impressions. Aïschah ne détourna pas les yeux du visage d'Ortogrul pendant tout son discours, incertaine à quoi elle prenoit le plus de plaisir, ou à le regarder, ou à l'entendre. D'un autre côté, les appas de Menoulon n'étoient pas oisifs. Kerker en sentit toute la force. Quel fond de beauté! disoit-il en lui-même, elle effacera tout ce qu'on a jamais vu de plus merveilleux, dès qu'elle sera un peu remise de ses fatigues. De tels sentimens ne sont pas ordinairement sans effet. Le sultan & sa sœur firent à leurs hôtes, les offres les plus obligeantes; &

après les avoir conduits eux-mêmes dans un appartement magnifique, ils donnèrent à Menoulon des femmes, & à Ortogrul des hommes pour les servir, & leur fournir abondamment tout ce qui leur feroit nécessaire.

Kerker & Aïschah soupèrent ensemble, & mangèrent fort peu. L'amour déguisé en compassion, leur suggéra de belles réflexions sur ce qu'ils avoient entendu. Le sultan loua Ortogrul; & Aïschah, Menoulon. Ils s'écoutèrent l'un l'autre avec plus de plaisir qu'ils ne s'en faisoient à eux-mêmes en parlant. Ils se séparèrent rêveurs, & se couchèrent inquiets. La nuit, le sommeil leur refusa ses douceurs, qu'ils ne regrettèrent point.

Aussi-tôt que le soleil se fit revoir, le sultan appela un jeune esclave, qui couchoit au pied de son lit, & lui commanda de tirer de sa garderobe, & de porter de sa part à l'étranger, une veste de brocard, une ceinture tissue de fil d'or, un surtout de mousseline, des souliers brodés, un turban de fine toile de toutes sortes de couleurs, un crit (a), & un sabre. Aïschah s'étant levée de très-bonne heure, demanda, selon sa coutume, des nouvelles de son frère; & ayant appris ce qu'il avoit fait à l'égard d'Or-

(a) Le crit est un poignard qui a la lame ondée.

togrul ; elle lui envia la gloire d'une attention qu'elle se reprocha de n'avoir point eue la première. Se hâtant de réparer sa faute, elle fit venir les femmes qui servoient Menoulon, & après leur avoir ordonné d'apporter tous leurs soins à la parer, elle leur donna des chemises de mousseline, un caleçon de soie rouge, enrichi d'une broderie d'or très-délicate, un jupon de gaze, un petit manteau de drap d'or, un beau collier de perles, & des pabouches ornées de fleurs d'argent (*a*).

Les étrangers firent usage de tous ces présens. S'ils avoient plû avec des habits communs, ils enchantèrent avec leurs nouveaux ajustemens. Aïschah s'imagina voir un prince, quand Ortogrul se présenta à ses regards ; & Kerker auroit pris Menoulon pour la belle Sidi, ou quelqu'autre déesse, s'il n'avoit pas été musulman. Dans la journée, on proposa une partie de chasse. La princesse força Menoulon d'entrer avec elle dans un riche palanquin ouvert : le sultan & Ortogrul montèrent à cheval, & se mirent des deux côtés du palanquin. Dans le chemin, la

---

(*a*) Dans ces îles des Indes les femmes n'ont point d'autres coëffures que leurs cheveux qu'elles mettent en boucles d'une manière très-mignone. De là vient qu'on ne voit pas dans le présent d'Aïschah de parures de tête.

conversation fut vive; il y eut des espèces de déclarations d'amour qui furent faites & reçues avec beaucoup d'esprit. La belle étrangère, par la délicatesse & l'enjouement de ses reparties, acheva d'enlever le cœur du sultan. Lorsqu'il fut question d'agir, Ortogrul mania son cheval avec une dextérité si surprenante, & il tira toujours si juste, qu'il se fit admirer de tous les chasseurs. Est-ce là, disoient-ils, ce gueux qui demandoit hier l'aumône? qui le reconnoîtroit? La princesse pouvoit à peine s'empêcher de faire éclater son amour par ses applaudissemens.

Le soir quand elle fut seule avec son frère, elle lui dit: « A vous parler franchement, je voudrois qu'Ortogrul fût né prince. » A en juger par ses manières, pour moi je crois qu'il l'est en effet. Je le crois aussi, repartit le sultan; & sans être devin, je vous dirai bien pourquoi vous désireriez que nos conjectures fussent vraies. Avouez que vous ne le haïssez pas. Aïschah rougit, & laissa échapper un petit soupir. Il faut que la confidence soit complette, continua Kerker; si vous aimez le frère, j'adore la sœur. Je ne sais ce que le ciel nous réserve, mais je ne vois que trop que nos hôtes feront le bonheur ou le malheur de notre vie. Ils se proposèrent ensuite de ne rien négliger pour se rendre heureux; & comme on se flatte aisément, ils se promirent

le succès le plus favorable, qu'ils fondèrent principalement sur leur propre mérite, & sur le bon esprit des étrangers.

Les jours suivans, ils profitèrent de toutes les occasions qu'ils purent faire naître de témoigner leur tendresse, & d'expliquer leurs intentions. Les étrangers répondirent à tant d'empressement avec une modestie qui ne découvroit que des sentimens de reconnoissance. Cette réserve déconcerta un peu les amans; mais quel fut leur étonnement lorsqu'au sortir d'un dîné, Ortogrul & Menoulon se jetèrent à leurs pieds, & les supplièrent de trouver bon qu'ils poursuivissent leur voyage. Une prière si désagréable, & si peu attendue, fit frémir le sultan; & remplit le cœur de sa sœur d'un dépit que rien ne fut capable de dissiper dans la suite. Kerker les fit lever, puis d'un ton qui n'exprimoit pas toute la colère dont il brûloit, il leur dit: « Vous nous » trouvez donc bien odieux, puisque vous ne » pouvez pas même souffrir notre vue. Mani- » fester soi-même son ingratitude, c'est y mettre » le comble. Des vaisseaux partent d'ici tous » les jours, que ne vous dérobiez-vous sans » rien dire? Vous avez apparemment voulu » vous faire un spectacle de notre trouble, & » terminer par un plaisir si piquant pour des » âmes noires, tous les divertissemens que

» notre simplicité vous a procurés. Ne deviez-
» vous pas songer en même tems, que la fu-
» reur pouvoit succéder à l'amour, & effacer
» l'insulte par la vengeance la plus cruelle ? »

» Prince, reprit Ortogrul, nous nous expo-
» sons volontairement à cette vengeance ; & si
» vous continuez à nous croire ingrats, nous la
» désirons. Que l'ange du sang partage nos ames
» en cent parties immortelles, & qu'il les plonge
» toutes dans le soufre qui embrase le centre
» de la terre, si nous ne sommes pas pénétrés
» de la plus sincère reconnoissance ». Ce dis-
cours fut interrompu par l'arrivée de l'émir de
la mer qui vint annoncer au sultan qu'un cou-
rier de la reine d'Achen étoit à la porte. Les
sultans des différentes parties de cette île ont
eu de tout tems de grands égards pour les reines
d'Achen, soit à cause de la puissance de ces
princesses, soit parce que c'est d'elles qu'ils ont
reçu la connoissance de l'envoyé de dieu. Kerker
ordonna qu'on fît entrer le courier, qui lui pré-
senta une lettre conçue à peu près en ces termes.

« Sultan, mon parent & mon ami. Un brave
» qui est à ma cour depuis quelques jours, ayant
» appris que vous aviez chez vous son plus
» grand ennemi, m'a priée de vous faire con-
» sentir qu'il aille se battre avec lui. Je ne lui

» ai point refusé sa demande; & comme j'ai
» résolu de vous conduire moi-même ce champion, je suis persuadée que vous ferez à la
» mienne toute l'attention que mérite votre parente & votre amie ».

ZANAPIULAH, *reine d'Achen.*

Kerker ayant lu cette lettre, la fit lire à sa sœur, & la montra avec une joie maligne à Ortogrul, qui en parcourut toutes les lignes sans s'émouvoir. Si c'est à moi qu'on en veut, dit-il au courier, je suis prêt à me défendre. Peut-on savoir qui est ce brave que la reine d'Achen honore de sa protection? Il se fait sans doute connoître dans cette lettre, répondit le courier, en lui en donnant une qu'Ortogrul lut tout haut. En voici la substance.

« Ce n'est pas assez que nous ayons partagé
» les effets de l'amour, il faut que toute la
» terre soit informée de ce partage, & qu'elle
» l'apprenne de toi-même. J'ai pour ma part
» les sentimens d'honneur qu'il fait naître dans
» les cœurs nobles : la perfidie, qui est la
» portion des lâches, t'est restée. C'est ce que
» ton aveu, ou ta mort, publieront incessamment. Règle le choix des armes. »

PIR-ASKÉ.

Tu diras à ce Pir-Aské, que je ne connois point, dit Ortogrul au messager, que j'accepte le défi, & que je le ferai repentir de sa folie. A l'égard du choix des armes, je m'en remets à la volonté du sultan & de la princesse. Aïs-chah rompit alors le silence. Tous les instrumens, dit-elle, que les hommes ont inventés jusqu'ici pour se faire périr, peuvent être utilement employés en cette rencontre. Que Pir-Aské n'oublie donc aucun des siens, reprit Ortogrul; qu'il apporte sa sarbacane (*a*) & ses flèches, sa massue, son crit, son sabre, son ganjar. L'air gai, avec lequel il prononça ces paroles, fit sourire Kerker, qui écrivit sur le champ une lettre fort respectueuse à la reine d'Achen. Quand le courier fut parti, nous vous posséderons donc encore quelque-tems, dit-il à Ortogrul & à Menoulon, nous avons cette obligation à votre ennemi. Préparez-vous à défendre votre vie, ajouta-t-il, en regardant Ortogrul, on continuera de vous obéir ici. Ce que mon inclination vous refuseroit à juste titre,

(*a*) Les sarbacanes, dont les Indiens se servent, sont longues de six ou sept pieds. Elles sont ordinairement d'ébène; les grands tireurs soufflent leurs flèches jusqu'à cent pas de distance, & ne manquent presque jamais le but.

je le dois à ma gloire. En disant cela, il se retira avec sa sœur; & les étrangers n'eurent plus la liberté de les voir, jusqu'au jour du combat.

La reine d'Achen étant enfin arrivée avec sa cour, on lui fit tous les honneurs imaginables. Le brave qu'elle amenoit ne se montra qu'avec un masque sur le visage, & ne parla à personne. Le jour de l'action, la cour du palais fut entourée de gardes. Zanapiulah, & Kerker qu'elle s'étoit associé pour juger sur la conduite des combattans, se placèrent sur un superbe échaffaut couvert d'étoffes d'or & d'argent. Ortogrul & son ennemi entrèrent par deux portes différentes, avantageusement montés, & armés de toutes leurs armes. Un héraut, interprète de la volonté des juges, qui les attendoit au milieu du champ de bataille, cria, d'une voix fort haute, que la reine leur défendoit de se servir d'aucune autre arme que du sabre. Puis s'étant retiré près de l'échaffaut, il fit signe aux trompettes, qui sonnèrent la charge.

Les deux champions firent aussi tôt briller leurs larges cimeterres, & coururent l'un contre l'autre bien couverts de leurs boucliers (*a*). Leur

(*a*) Les guerriers Indiens, sur-tout les insulaires, portent dans les combats des bouchers d'osier. Ils ont aussi des cuirasses de coton, piquées fort lâche.

adresse & leur vigueur tint long-tems la victoire & les spectateurs en suspens. Au commencement, le cavalier masqué étoit plus ardent & plus impétueux qu'Ortogrul, parce qu'il étoit plus irrité, & que celui-ci se ménageoit. Mais dans la suite, les forces d'Ortogrul semblèrent croître à mesure que son ennemi s'affoiblissoit. A la fin, il lui donna tout de suite trois grands coups qui lui enlevèrent un reste de bouclier qu'il avoit encore au poing. Ce malheur, & les huées des assistans, qui le haïssoient à cause de son masque, le mirent dans une fureur qui lui fit oublier la loi du combat. Il jette son sabre, & empoignant le crit qu'il avoit à sa ceinture, il joint Ortogrul, l'embrasse, & cherche, avec une pointe cruelle, le défaut de sa cuirasse de coton pour le percer par derrière. A l'instant, l'assemblée poussa de grands cris. Les juges indignés d'une contravention si manifeste, se levèrent, & commandèrent au capitaine des gardes de s'assurer du coupable. L'homme masqué fut traîné en prison; Ortogrul au contraire fut conduit avec honneur à son appartement, où Menoulon l'avoit devancé. Ils ne s'étoient fait aucune blessure considérable.

Dès le lendemain matin, Zanapiulah & sa suite, Kerker & toute sa maison, Ortogrul, Menoulon, & les principaux émirs du Barrostan,

s'assemblèrent dans la salle du Divan, où l'on fit comparoître le cavalier criminel. Il se prosterna devant ses juges, & il s'écria : « grande reine, » généreux sultan, j'ai mérité votre indigna» tion; mais pardonnez à un amant trahi, & » à un ami lâchement trompé ». Zanapiulah prit la parole, & lui dit : « Pir-Aské, j'ignore en» core la cause de votre haine; vous ne devez » ma protection qu'au service que vous m'avez » rendu. Levez-vous; & quoiqu'il n'y ait nulle » apparence que vous puissiez justifier une ac» tion de la nature de celle qui vous désho» nore, expliquez-vous ».

HISTOIRE de Daen Bosamco, Prince de Macassar.

Ne m'appellez plus Pir-Aské, dit-il en se levant, & en arrachant son masque, je suis Daën Bosamco, fils aîné du roi de Macassar. Le dessein d'observer de près les mouvemens de l'empereur du Japon, qui méditoit d'envahir l'île de Célèbes, m'ayant conduit à Getigam (*a*), j'y vivois inconnu depuis quelques mois, lors-

(*a*) Capitale d'un royaume situé au nord de Célèbes.

qu'un jour j'apperçus, à l'extrémité d'une rue assez détournée, une troupe de gens armés qui se battoient. J'approchai avec deux esclaves qui me suivoient, & je vis un jeune cavalier attaqué par dix hommes qui alloient le mettre en pièces. Choqué de l'indignité de l'action, j'ordonnai à mes esclaves de faire diversion de leur côté, & frappant à droite & à gauche, je perçai jusqu'au jeune homme, qui, par la vue du secours, reprit une nouvelle vigueur. Après un combat fort opiniâtre, la victoire nous demeura : victoire si sanglante, que ne pouvant plus nous soutenir, il fallut nous reporter chez moi. En guérissant, nous nous liâmes d'une amitié très-étroite, qui de ma part étoit sincère. Je me fis connoître à celui que j'avois délivré, & il me découvrit aussi qui il étoit. Il se donne ici le nom d'Ortogrul; à Getigam, il s'appeloit Olub; mais il m'apprit que j'avois sauvé la vie à Ibrahim, sultan de Guncalam. Nous étions presque inséparables. Le plaisir d'être avec lui, m'engageoit souvent à l'accompagner à la cour d'Abassah, reine de Getigam, où il aimoit, où il n'étoit que trop aimé. L'objet de son attachement étoit à ce qu'il disoit, la jeune princesse de Sanguin (*a*), que la reine

(*a*) Royaume dans l'île de Célèbes.

faiſoit élever avec la princeſſe Konguitay, ſa fille, que je retrouve déguiſée en Menoulon, & dont je devins éperduement amoureux. Je ſentis, avec joie, naître une paſſion ſi favorable à celle de mon ami, à qui je procurois l'occaſion de parler ſeul à ſa maîtreſſe, toutes les fois que je pouvois détacher ſon aimable compagne. A la vérité, Konguitay n'écoutoit qu'avec indifférence les tendres aſſurances que je lui donnois de mon amour; mais ſes froideurs n'ayant fait qu'augmenter ma flamme, je pris le chemin le plus court pour arriver au bonheur après lequel je ſoupirois, & je m'adreſſai à ſa mère. Dès que j'eus inſtruit Abaſſah de ma naiſſance & de mes déſirs: « Prince, me dit-elle, toute tranſ-
» portée d'allégreſſe, je vous accorde l'heu-
» reuſe Konguitay; je puis bien l'appeler heu-
» reuſe, puiſqu'elle a plû à l'héritier du plus
» puiſſant des rois de Célèbes. Votre mariage
» ne ſera différé qu'autant de tems qu'il vous
» en faudra pour obtenir le conſentement du
» ſultan de Macaſſar. » J'allai avec un empreſſement non pareil, faire part de ma joie à mon ami. Je dépêchai, par mer & par terre, des couriers à Macaſſar.

Quelques jours après, Olub ne parut plus. Pour ſurcroît d'affliction, étant allé au palais, on me dit que Konguitay étoit malade, & que

la reine & la princesse de Sanguin ne se montroient point. Je fis pendant un mois de vains efforts pour les voir ; & , ce qui pensa me désespérer , je ne reçus , durant ce long intervalle , aucune réponse de mon père. A la fin , il me fut permis d'entrer dans l'appartement d'Abassah. Il étoit tendu de noir. Cent femmes habillées de même couleur , qui se frappoient la poitrine en gémissant , environnoient un sofa déchiré , où la reine étoit assise , les yeux baignés de larmes. J'ai perdu ma fille , me cria-t-elle d'abord qu'elle me vit ; votre ami vous a enlevé Konguitay ; Olub , le perfide Olub , est coupable de ce crime. Une foule de sanglots l'empêcha d'en dire davantage.

A cette funeste nouvelle mes sens se troublèrent , la rage s'empara de mon cœur , tout mon sang s'embrasa. Je vous vengerai , Madame , dis-je à la reine ; vous pouvez vous fier à la parole d'un prince doublement joué. Je sortis du palais avec la précipitation d'un forcené. Il ne se trouva point de vaisseau prêt à faire voile. Tous ceux d'Abassah étoient en mer pour chercher les fugitifs. Elle les avoit fait partir dès le lendemain de l'enlèvement , avec des ordres cachetés que les capitaines ne devoient ouvrir qu'à une certaine distance de l'île. Ce ne fut qu'après avoir désespéré de recouvrer sa fille

aſſez tôt pour en cacher la honte, qu'elle divulgua ſon malheur.

Un billet que m'écrivit la belle princeſſe de Sanguin, dont les appas auroient certainement dû m'arrêter, ne retarda pas d'un moment mon départ.

Je traverſai l'île par terre. Quand je fus arrivé à Macaſſar, le ſultan me dit qu'il avoit déſaprouvé mon choix, & que j'avois dû connoître ſes ſentimens par ſon ſilence. De peur de m'expoſer à des railleries offenſantes, je gardai auſſi le ſilence ſur tout ce qui étoit arrivé; & ayant fait armer ſecrettement un bon vaiſſeau, je m'embarquai. J'eus ſoin d'informer du motif de mon entrepriſe les ſoldats & l'équipage. Je déguiſai mon nom, ma patrie, mon viſage même, pour mieux aſſurer ma vengeance. Mon deſſein étoit d'aller droit à Guncalam; mais, grande reine, l'occaſion de ſignaler mon courage dans votre flotte que je rencontrai aux mains avec celle des infidelles de Malaca, me parut trop belle pour la négliger. Je pris donc part à votre victoire. Le ciel ſe joignit bientôt à vous, pour récompenſer mon zèle. Je découvris que le raviſſeur étoit avec ſa proie dans cette cour.

Ah! ſi le ſort des armes ne favoriſoit que la vertu, ce couple inſolent ne m'écouteroit pas maintenant avec tant de tranquillité. A la vue

du traître, toute ma haine se ralluma. Un emportement aveugle me rendit d'abord imprudent, & ensuite téméraire. A l'entrée du combat, je m'oubliai moi-même; sur la fin, le désespoir & la fureur effacèrent vos ordres de mon esprit. J'ai voulu venger, par un seul coup, l'amour outragé, & l'amitié violée; si c'est là un crime, en fut-il jamais de plus digne de pardon.

Ce discours avoit excité des passions fort différentes dans les personnes intéressées. Les plus vives couleurs de la pudeur & de la confusion éclatoient sur le visage de la belle Konguitay. L'étonnement sembloit adoucir Kerker, & redoubler la colere de l'implacable Aïschah. La fierté s'allioit avec la joie dans les regards du sultan de Guncalam. La seule Zanapiulah paroissoit exempte d'agitation. Le prince de Macassar n'eut pas plutôt fini, qu'Ibrahim se leva, & prit la parole.



HISTOIRE d'Ibrahim, Sultan de Guncalam & de la Princesse Konguitay.

REINE d'Achem, dit-il, si mes prières sont de quelque poids, je les joins à celles du généreux Daën Bosamco. Il n'a pas été maître de sa colère. D'ailleurs, les idées dont il est encore frappé, & la droiture de ses intentions, autorisent suffisamment tout ce qu'il a fait. Mais si les apparences le justifient, qu'il se contente d'avoir tiré ce secours de son erreur, & trouvez bon que je la dissipe.

Il est vrai que je suis Ibrahim, sultan de Guncalam. Un jour après avoir donné audience à mon peuple, je fus abordé par un vieux Fakir, qui me dit d'un ton brusque : *Prince, digne de la belle Konguitay, fais-moi la charité*. Je lui répondis qu'il demandoit l'aumône avec trop d'orgueil, & je passai outre. *Prince, digne de la belle Konguitay*, reprit-il en me suivant, *fais-moi la charité*. Je me retournai plein d'impatience, & afin de faire taire cet importun, je lui jetai un sequin. D'abord qu'il l'eut ramassé, il le baisa, & m'adressa ce remercîment : *Tes premiers désirs*

seront remplis comme tu me fais l'aumône; mais ne te rebutes non plus que moi. Qui fait la charité d'une manière désagréable, est en danger de la demander quelque jour. Bon homme, lui dis-je, garde pour d'autres ce que tu sais de l'avenir, & parle-moi de Konguitay, dont tu crois que je suis digne. *Konguitay*, répondit-il, *est fille unique d'Abassah, reine de Getigam : nulle princesse ne l'égale en beauté.* Ces derniers mots firent une telle impression sur mon esprit & sur mon cœur, que j'aimai sur le champ Konguitay, & que je résolus de tout risquer pour m'en faire aimer. Il m'eût été facile de la demander, comme roi, par les voies ordinaires. Mais jaloux de son cœur, je m'en proposai la conquête; le mien dédaigna d'avoir obligation de son bonheur à mon rang; & je ne voulus obtenir Konguitay, que de Konguitay même.

Ayant mis ordre à mes affaires, je me rendis secrettement à Getigam dans une frégate. Quoique ce bâtiment fût du nombre des miens, personne ne m'y connoissoit, excepté le pilote & quelques esclaves affidés. Je m'introduisis à la cour sous le nom d'Olub. Si j'avois été charmé de Konguitay sans en avoir aucune idée distincte, j'achevai, en la voyant, de perdre ce qui pouvoit encore m'être resté de liberté. Sacrifice fortuné, puisqu'après quelques travaux que je trou-

vai doux, celle que j'adorois daigna l'accepter, & m'assurer de sa tendresse. J'étois dans cette heureuse situation, ô Daën Bosamco, lorsque vous exposâtes si vaillamment votre vie pour moi.

Je vous cachai ma véritable passion, parce que ma maîtresse, qui avoit ses raisons, me l'ordonna, & pour écarter d'autant plus sûrement vos soupçons & ceux d'Abassah, je feignis un attachement différent. Pouvez-vous me reprocher d'autre réserve ? Je vous dédommageai même de celle-là ; & vous connûtes Ibrahim dans un tems où Konguitay ne connoissoit encore qu'Olub. Il ne m'étoit permis d'avoir ni plus d'ouverture par rapport à vous, ni moins de secret par rapport à la princesse. Sur quoi fondez-vous donc vos plaintes ? Mais de quel droit les étendez-vous jusques sur Konguitay, qui ne vous a jamais flatté de la plus légère espérance ? Elle toléra vos empressemens, tandis qu'ils furent respectueux ; mais quand ils devinrent impétueux & violens, quand elle vit sa liberté sur le point d'être opprimée, devoit-elle encore souffrir ?

Sa peine me fit renoncer alors au plaisir délicat d'être aimé comme Olub. Fuyez, lui dis-je, le plus modeste & le plus soumis de tous les amans sera votre guide. Cet amant vous offre

un trône pour asile, & Ibrahim, sultan de Guncalam, pour époux. Konguitay me regarda long-tems sans parler, puis elle me répondit : Je vous suivrai ; mais souvenez-vous que je veux toujours reconnoître Olub dans le sultan.

Notre évasion ne fut traversée d'aucun obstacle. Ma frégate, qui avoit été cachée jusqu'alors parmi les vaisseaux marchands, s'éloigna des Célèbes par un bon vent. Notre faute, quelque nécessaire qu'elle nous eût paru, ne fut pourtant pas impunie. Konguitay fut attaquée d'une maladie qui la mit plusieurs fois à deux doigts de la mort ; & au bout de deux mois de navigation, un ouragan mit en désordre toutes nos voiles. Pour comble de malheur, nous nous vîmes poursuivis de si près par six vaisseaux, que nous désespérâmes d'échapper. Nous voguâmes jusqu'à la nuit du côté d'une terre que nous avions apperçue de loin. Quand les ténèbres eurent couvert la face de l'océan, le patron me dit : « C'est à présent qu'il faut montrer que vous êtes roi, & donner des preuves » de votre fermeté & de votre prudence. Les » vaisseaux que vous avez vus sont de Gerigam, » mes yeux m'en ont assuré. Demain, dès le » matin, ils prendront le nôtre qui ne peut » fuir, ni résister. Suivez donc mon avis, & » profitez de la nuit. Nous ne sommes pas

» loin de la côte de Sumatra, je vous y con-
» duirai sûrement dans la chaloupe. Mais au-
» paravant, déguisez-vous d'une manière à
» n'être pas soupçonné d'être ce que vous êtes;
» car ne doutez pas que la reine de Getigam
» n'ait promis de grandes récompenses à ceux
» qui vous livreront à elle. Hâtez-vous, il n'y
» a pas de tems à perdre ». Le conseil du pilote nous parut si sensé, que la princesse, toute débile qu'elle étoit, fut la première à dire qu'il falloit l'exécuter. Nous nous travestîmes en mendians; la chaloupe nous porta à terre; & nous marchâmes tout le reste de la nuit, pour nous éloigner du lieu de notre descente. Nous ne manquâmes pas de préparer une histoire feinte, & quantité de gestes & de contenances propres à exciter la compassion. Je ne sais quel fut le sort de la frégate; mais il y a bien de l'apparence que tous ceux qui y étoient ne furent pas également fidèles à garder le secret, puisque le prince Daën Bosamco fut quelques jours après si bien instruit à Achem. Pour revenir à nous deux, ajouta Ibrahim, il me semble que nous sommes pleinement justifiés; moi, auprès de lui; & lui, auprès de ses juges: moi, par mon innocence; & lui, par son erreur même.

La reine Zanapiulah conféra quelque tems à voix basse avec Kerker; ensuite jetant ses re-

gards sur les deux rivaux : « Réconciliez-vous, „ leur dit-elle, ce n'est qu'à cette condition „ que nous pardonnons à Daën Bosamco sa „ désobéissance, & que nous nous abstenons „ de reprocher à Ibrahim & à Konguitay la „ hardiesse de leur fuite. Je me charge d'ap- „ paiser la reine de Getigam, & d'obtenir son „ agrément pour leur mariage. Daën Bosamco, „ continua-t-elle en envisageant le prince de „ Macassar, je voudrois vous procurer une pa- „ reille félicité. N'imagineriez - vous aucun „ moyen de vous consoler de la perte de Kon- „ guitay ? La princesse de Sanguin vous seroit- „ elle indifférente ? A cette question, Daën „ Bosamco tressaillit de joie, & répondit : „ Ah ! généreuse Zanapiulah, je me rappelle „ jour & nuit ses perfections, & mille petites „ marques de bonté, qui m'accusent d'une in- „ gratitude dont je n'ose presque espérer le „ pardon. Et moi j'espère vous le ménager, „ reprit la reine d'Achem : je saurai d'ailleurs „ accorder votre union avec les intérêts des „ sultans de Macassar & de Sanguin ». Tout le Divan applaudit à une sentence si sage & si douce. Les deux princes s'embrassèrent, en se faisant mille protestations sincères d'une éternelle amitié. On se retira. Kerker & sa sœur, lassés de se contraindre, s'enfermèrent ensemble

dans leur cabinet. Jugez de leur conversation par les passions qui devoient les agiter après ce qu'ils venoient de voir & d'entendre. Le roi de Guncalam, qui les avoit toujours observés, ne put les laisser long-tems dans la triste situation où il se doutoit bien qu'ils étoient.

Entrant tout-à-coup dans le cabinet : « Ne » dédaignez pas, leur dit-il, la prière d'Ibra-» him, qui, en qualité de suppliant, vient » vous demander pardon de vous avoir trom-» pés. La ruine de vos espérances cause le cha-» grin qui vous accable ; elles eussent été moins » vives si j'avois eu plus de sincérité. Je ne vous » dirai point que dans l'état où la fortune » m'avoit réduit, la prudence & l'amour me » défendoit de prendre un autre parti. Ce n'est » pas pour me défendre que je me présente » devant vous, c'est pour avouer ma faute, & » vous assurer que j'en suis assez puni par les » obligations immenses que je vous ai. Votre » trouble me pénètre d'une douleur qui em-» poisonne toute la joie que je devrois ressentir. » Je serois à jamais inconsolable, s'il m'étoit » impossible de calmer l'orage que j'ai excité. » Mais il me semble qu'une sœur & un frère » que je viens vous offrir, pourroient vous re-» présenter Olub & Menoulon ; & que sans » cesser d'aimer, il vous seroit facile de finir

» vos peines ». En achevant ces paroles, il tira de sa poche deux portraits qu'il présenta fort respectueusement, l'un au sultan, & l'autre à la princesse. Pendant qu'ils les considéroient, il continua de parler. « Au défaut de mon cœur,
» madame, dit-il à la sœur de Kerker, je ne
» puis vous en donner un qui me soit plus
» cher. Si vous faites attention aux traits, la
» ressemblance est parfaite entre mon frère &
» moi, excepté qu'il est de quelques années
» plus jeune : à l'égard de la fortune, le
» royaume de Ligor qu'il possède n'est guères
» moins considérable que celui de Guncalam.
» Puis adressant le discours au sultan ; Ma sœur
» n'est point flattée dans ce portrait, poursui-
» vit-il, elle n'a que quinze ans ; si ses traits
» vous touchent, parlez ; je vous la livre, &
» je lui donne mon royaume pour dot ». Et vous, interrompit Aïschah, que vous réservez-vous ? Getigam, répondit Ibrahim ; j'y reprendrai le nom d'Olub, & j'y serai le premier sujet de Konguitay.

A cette réponse, Aïschah saisie d'un transport composé de tout ce que l'admiration, l'amour & le désespoir ont de plus vif, jeta à terre le portrait du roi de Ligor, & sortit en s'écriant : O Dieu, pourquoi m'avez-vous fait voir le plus grand, le plus généreux, le plus

aimable des mortels, si vous ne vouliez pas me le donner!

Kerker, naturellement moins emporté, se laissa fléchir. Peu après la jeune princesse de Guncalam, dont la beauté l'avoit d'abord ébloui, prit dans son cœur la place de Konguitay. La médiation de la reine d'Achem eut un prompt effet à Macassar, à Sanguin & à Getigam. Le mariage de Kerker & de la charmante sœur d'Ibrahim, suivit de près les deux autres. Ibrahim abandonna sa couronne, malgré la longue résistance de son beau-frere, qui, en l'acceptant enfin, céda la sienne à la triste Aïschah.

Cette princesse perpétuellement occupée d'Ortogrul, ne put jamais se résoudre à en aimer d'autre. Ses sujets la prièrent inutilement de se marier: les princes étrangers la recherchèrent en vain. Quelquefois elle sembloit accorder à ces derniers de petites faveurs pour animer leur espérance; mais de nouveaux mépris, de nouvelles insultes, effaçoient bientôt ces agréables impressions. Elle ne voyoit en eux que le seul Ortogrul, que le seul étranger qui causoit son martyre; & comme elle ne pouvoit l'aimer, sans le hair, ni le haïr sans l'aimer, elle se plaisoit à faire sentir à tous les autres, cette bisarre disposition de son cœur. Sur la fin de

ſes jours, elle me demanda au ſultan Kerker, mon père; & elle me déſigna ſon héritière dans le teſtament qui m'a engagée à vous raconter ſon hiſtoire. J'y étois, comme vous avez vu, deſtinée à donner, après ſa mort, des preuves plus étonnantes de haine & d'amour aux étrangers, qu'elle n'en avoit donné elle-même pendant ſa vie.

Suite des Aventures d'Abdalla, fils d'Hanif.

Tant que les réjouiſſances du mariage d'Almoraddin durèrent, je m'abſtins de parler de départ & de ſéparation; me contentant de faire en mon particulier mes recherches ordinaires touchant l'île de Borico, quand l'occaſion s'en préſenteroit. Mais dès que les fêtes furent finies, & que le ſultan eût commencé à s'appliquer aux affaires, je ſongeai ſérieuſement à mes obligations, & à remplir, par de nouvelles courſes, l'attente de mon maître, l'invincible Chah-Jehan. Je repaſſai auſſi dans mon eſprit l'oracle de Feridoun, dont la première partie avoit eu un accompliſſement ſi parfait, & il me ſembla que puiſqu'il m'étoit permis de tout eſpérer, je

ne devois pas différer de tout tenter. Je tins donc ce discours à mon ami en présence de la sultane : » si je séjournois ici plus long-tems, je » me rendrois coupable d'inconstance ou de pa» resse ; vous savez par quel motif j'ai quitté » les douceurs de ma patrie. L'heureuse fin de » vos travaux m'assure du succès de ceux qui me » restent à entreprendre ; ce seroit un crime de » douter de la promesse du génie ». La sultane que nous avions instruite de tout dans les con-versations précédentes, prit la parole. » Ma re» connoissance, dit-elle, m'inspire un peu d'au» dace ; j'ai la témérité de m'imaginer que » je puis entrer pour quelque chose dans l'ex» plication de l'oracle. Ce que vous avez fait » pour Almoraddin & pour moi, mérite certai» nement la récompense que vous attendez, » mais pourquoi n'établiriez-vous l'espoir de » l'obtenir, que sur le seul mérite de cette » bonne œuvre, sans vous rien promettre de » ceux qui en ont profité ? Ce seroit bien nous » mépriser, dit le sultan, que d'en user ainsi. » Je n'ose m'opposer au départ d'Abdalla : qu'il » trouve bon du moins que mon amitié le force » à prendre ici tout ce qui lui sera nécessaire pour » voyager commodément. Vaisseaux, hommes, » argent, munitions, tout est à lui. Sachez-m'en » gré, ajouta-t-il, chère Zulikhah, & décou-

» vrez tout mon amour dans la violence que
» je me fais; sans vous, je suivrois moi-même
» le plus généreux de tous les amis ». La sultane exprima, par un regard plein de tendresse, l'agréable émotion où la mettoient ces sentimens, & recommençant à parler : » Ce sont-là, dit-elle,
» de vrais secours; mais ils sont d'une espece
» si commune, que je ne saurois me résoudre
» à y borner le sens de la prédiction. N'en dou-
» tez pas, Feridoun a prétendu promettre de
» nouvelles lumieres, & je me trompe fort
» si je ne les dois fournir. Je dispose de celles
» du sage Rem-Corim ». De qui nous parlez-vous, Madame, interrompis-je; quelle retraite cache cet homme éclairé?

» Rem-Corim, reprit Zulikhah, est un prince
» voisin, & notre tributaire. Les autres payent
» leur tribut en argent, ou en marchandises;
» il a toujours payé le sien en conseils & en ins-
» tructions, que mon aïeul, mon père & ma
» tante estimoient plus que tous les trésors. Il
» réunit en lui seul tous les personnages que
» vous cherchez. C'est un vieillard qui ne res-
» sent aucune des incommodités de la vieillesse;
» c'est un voyageur fameux; c'est un sage dont
» les connoissances s'étendent fort au-delà des
» bornes prescrites aux découvertes des hommes
» ordinaires. Ah! courons le consulter, m'é-

» criai-je ; Feridoun a eu ſur vous les vues que
» vous penſez. Nous pourrons partir dans quel-
» ques jours, répondit la ſultane : auſſi-bien
» faut-il qu'Almoraddin, pour ſe faire voir à
» ſes ſujets, parcoure le Baroſtan. Pendant le
» voyage on vous préparera le vaiſſeau qui vous
» a apporté ici ; je vous en parle comme s'il
» étoit à moi, ajouta-t-elle en riant, & je vous
» le deſtine avec la même confiance que ſi j'avois
» eu l'eſprit de le gagner ». J'acceptai l'offre de
la belle reine, qui mit un tel ordre aux prépa-
ratifs du voyage, que nous ſortîmes de la ville
quatre jours après.

Il ne faut point ſe figurer ici une marche ſem-
blable à celle du maître des Indes, lorſque laſſé
de ſes victoires ou de ſes profondes méditations,
il quitte Agra & Dheli, pour aller prendre le
frais dans le délicieux royaume de Cachemire.
Mais où il y a moins de monde, il y a auſſi
moins d'embarras. Notre eſcorte n'étoit com-
poſée que de cent cavaliers, dont cinquante ſui-
voient l'éléphant royal qui nous portoit. Cet ani-
mal étoit magnifiquement enharnaché ; à ſes
côtés marchoient deux autres éléphans prêts à
lui ſuccéder en cas de beſoin. Le petit château
dans lequel nous étions, étoit couvert de plaques
d'or qui jetoient un éclat merveilleux, & un
beau velours couleur de feu en rendoit le dedans

très-propre. Nous y voyagions fort à notre aise; assis sur de gros coussins de même étoffe. Les esclaves, les chameaux & les chariots chargés des provisions & du bagage, alloient devant, à une distance assez grande pour ne pas incommoder.

Les pays que nous traversâmes étoient fertiles & assez peuplés. Nous entrâmes dans trois villes de médiocre grandeur, où le sultan & la sultane eurent le plaisir de voir toutes les preuves de fidélité qu'ils pouvoient desirer. Le long des chemins dans toute la route, le peuple paroissoit transporté d'une joie pure, qu'il témoignoit par une infinité d'acclamations & de bénédictions. Les hommes, les femmes, les enfans même, avoient des sacs remplis de riz qu'ils jetoient à poignées derrière eux, pour amuser *le diable*, & le détourner du grand chemin, tandis que nous passions. Ce concours divertissant qui se renouveloit sans cesse, ne nous empêcha pas de prier la reine de nous entretenir de la contrée où nous allions, & du sage qui y commandoit.



Aventures du ſage Rem-Corim, Prince de la Longue-Vallée.

La contrée, dit-elle, s'appelle la Longue-Vallée, parce qu'ayant beaucoup de longueur ſur très-peu de largeur, elle eſt preſque toute environnée de hautes montagnes. Ce côté-ci, qui eſt le ſeul endroit par où l'on y puiſſe entrer, eſt fortifié par une groſſe rivière ſur laquelle il y a un pont, dont l'iſſue eſt fermée & difficile à forcer, la porte qui la ferme étant défendue de deux groſſes tours. La principale ville eſt à un trait d'arc de cette porte. Toute la vallée eſt habitée par une petite nation qui, de tout tems, ſuit des loix fort particulières. Quand le prince meurt, nul droit connu des autres peuples n'eſt conſulté pour remplir ſa place; il ſuffit même aux habitans qu'on ſoit du pays, pour être exclu de la première dignité; il leur faut un étranger, mais un étranger agréable aux dieux Huon & Barcob, qu'ils adorent. Juſqu'à ce que le haſard l'amène, le tiers du peuple eſt toujours ſous les armes, & le pont & la porte ſont ſoigneuſement gardés.

Lorſque Rem-Corim, qui ne ſongeoit à rien

moins qu'à terminer ici ses courses, arriva à cette porte, un interrègne de sept ans leur avoit fait souffrir tous les maux qui affligent les sociétés que nulle autorité bien affermie ne retient dans l'ordre. La gravité de sa contenance & sa vieillesse (car il étoit vieux) lui attirèrent d'abord le respect des gardes & même des anciens de la nation, auxquels ils le présentèrent, suivant la règle établie. » Vénérable vieillard, lui dit un » de ces anciens qui parloit arabe, & qui dans la » suite lui servit toujours d'interprète, savez-vous » en quel état nous sommes? venez-vous ici pour » régner? pour régner, moi? répondit le philo- » sophe, désabusez-vous, si vous croyez avoir » trouvé votre esclave. Admirateur de la nature, » je viens en examiner les secrets dans vos mon- » tagnes, comme j'ai fait en plusieurs autres ré- » gions. Je ne m'informe jamais ni des intérêts » des peuples, ni de leur conduite: pourvu qu'ils » pratiquent l'hospitalité, cela me suffit. Com- » mander aux autres, c'est leur être assujetti ». Cette réponse surprit celui qui avoit fait la question. Qui êtes-vous, poursuivit-il, où avez-vous commencé à voir le jour? Vaine curiosité, répliqua le santon; nul homme ne le sait présentement; & parmi les génies, il n'y en a que trois qui en aient connoissance. Chantez-nous quelque air religieux, reprit l'ancien; quel est

votre

votre culte ? Alors Rem-Corim chanta une longue hymne, où, après avoir célébré le ciel & la terre, le soleil & la lune, la nuit & le jour, il remercioit Dieu de les avoir créés. Le truchement interprétoit ses paroles à mesure qu'il les prononçoit. D'abord qu'il eut fini, tous les assistans remplirent l'air de sifflemens, (c'est leur manière d'applaudir) & crièrent tous d'une voix : il connoît nos dieux : huon est le ciel, barcob est la terre, huon est le soleil, barcob est la lune, huon est le jour, barcob est la nuit : aux épreuves, aux épreuves. Aussi-tôt plusieurs se détachèrent, & coururent à la ville avertir le peuple & les agguys (*a*). Le philosophe se vit, à son grand regret, accablé d'une foule tumultueuse qui n'envisageoit que lui, & qui ne parloit que de lui. Les agguys l'invitèrent à les suivre au temple, & lorsqu'il y fut arrivé, ils le présentèrent au dieu barcob, en lui disant de faire son offrande.

Le sage vieillard indigné, regarda fièrement l'idole, & ayant relevé de terre cinq ou six coquilles, il les jeta aux pieds de cette statue. Il s'attendoit à être déchiré par ces infidelles : mais au contraire les joyeux sifflemens recommencèrent, & l'on cria, à l'autre épreuve, à l'autre

(*a*) Prêtres.

épreuve. Pour faire cette épreuve, les agguys apportèrent le dieu huon, & ayant placé debout Rem-Corim à côté de la ſtatue, ils ſe mirent à conſidérer les deux viſages, & à en comparer les traits. Soit réalité, ſoit effort d'imagination, ils trouvèrent que la reſſemblance étoit parfaite, & en le déclarant authentiquement, ils firent ſur-tout bien remarquer pluſieurs verrues ornées de grands poils, qui défiguroient le viſage de Rem-Corim, & dont les pareilles n'embelliſſoient pas aſſurément celui d'huon. Ces marques de ſouveraineté parurent inconteſtables. La nombreuſe aſſemblée fit éclater de nouveaux tranſports; toutes les bouches s'ouvrirent pour éleve juſqu'aux nues le choix des dieux.

L'interprète s'adreſſa, après cela, au philoſophe, & lui dit: « Les peuples de la longue-vallée vous acceptent de la main des dieux pour leur prince; ils vous obéiront déſormais. Et qui de vous, interrompit le ſage, s'eſt trouvé au divan céleſte pour en rapporter l'ordre des dieux? Les dieux-mêmes, reprit l'ancien, ſe ſont expliqués. La ſuite de nos ſouverains eſt marquée dans les ſacrées archives: dès qu'un prince vient à mourir, ſon ſucceſſeur nous eſt toujours déſigné par un oracle. On va lire celui qui vous regarde, & qui a fait le ſujet de nos impatientes attentions durant un interrègne ſi périlleux». A ces

mots le plus respectable de tous les agguys tira de la poitrine du dieu huon, qui s'ouvroit comme une armoire, un vieux livre où il lut gravement ces sentences.

» L'homme qui méprisera les grandeurs, en » fera un bon usage : sa patrie se glorifiera de » l'avoir produit. Pour louer les dieux, il faut » les connoître, & savoir qu'ils n'ont pas besoin » de nos dons. Heureux l'homme sage, c'est le » vrai portrait de la divinité, c'est un dieu » mortel.

Cet oracle prétendu fut interprèté mot à mot à Rem-Corim. Les assistans persuadés qu'ils l'y voyoient évidemment dépeint, n'eurent la patience d'attendre, ni que l'agguy le lui appliquât, ni qu'il convînt lui-même de la justesse de l'application. Le temple retentit de mille sons perçans ; mille voix répétèrent : « il fuit les honneurs, c'est l'ami des dieux, il sait que les présens les plus magnifiques ne sont pour eux que de viles coquilles, c'est la vraie effigie du grand dieu huon, c'est un huon mortel : qu'il règne » ! Le philosophe fut enlevé avec une violence mêlée de respect, on le porta au palais, on le traita en prince, malgré qu'il en eût. Aussi-tôt que la nuit fut venue, les feux qu'on alluma sur toutes les hauteurs voisines de la ville, apprirent aux habitations les plus éloignées le bonheur de la

longue-vallée. Le lendemain un peuple innombrable assiégea le nouveau prince & le pressa d'une manière si soumise & en même tems si vive & si touchante, de prendre soin de la nation, qu'à la fin il se laissa gagner. Voilà, continua la belle Zulikhah, tout ce que je pourrois vous dire du sage que nous allons voir, s'il n'avoit lui-même raconté à ma tante Aïschah une aventure assez plaisante, qui dès la première année le mit en grande réputation parmi ses sujets.

L'ancien qui lui avoit d'abord servi de truchement, s'appeloit Craën Olnas. C'étoit un homme riche & fort autorisé dans la longue vallée. Rem-Corim l'ayant pris en amitié, le fit son premier ministre, & lui offrit dans le palais un logement commode que Craën Olnas acccepta, & où il alla demeurer avec sa famille. Parmi ses femmes il y en avoit une nommée Bimallem, qu'il aimoit beaucoup, quoique depuis quelques années certains airs de tristesse, qui la reprenoient souvent, eussent rendu son humeur peu réjouissante. Quelques instances que son époux lui eût faites avant l'arrivée de Rem-Corim, elle n'avoit jamais eu la complaisance de lui déclarer le sujet de son chagrin. Mais s'étant remplie d'une grande espérance à la vue de ce philosophe, elle dit à Craen-Olnas; menez-moi au prince que le ciel nous a

envoyé pour notre conſolation ; je lui découvrirai devant vous la cauſe de ma mélancolie ; je me perſuade que ſa profonde ſageſſe en trouvera le remede. Le mari très-ſatisfait de cette propoſition, obtint bientôt du philoſophe la permiſſion de lui préſenter Bimallem, qui lui dit la larme à l'œil, qu'il y avoit plus de trois ans qu'elle ſouffroit, ſans oſer manifeſter ſon mal à perſonne, tant il étoit étrange. Rem-Corim la pria d'avoir une entiere confiance en lui, & de déclarer ce qu'elle ſentoit. Il y a plus de trois ans, répondit-elle, que j'ai un gros ſerpent dans le corps. Ce ſerpent ſe ſaiſit de toute la nourriture que je prens, il me ronge les entrailles, il ne me laiſſe aucun repos ni le jour ni la nuit. Le ſage lui demanda doucement comment elle croyoit que ce pernicieux animal fût entré dans ſon corps. Bimallem repartit qu'il y étoit entré par la bouche un jour qu'elle s'étoit endormie dans ſon jadin.

Le philoſophe remarqua qu'elle avoit un fort bon viſage, & lui ayant tâté le pouls, il ne lui trouva pas la moindre émotion. Il lui fit quelques queſtions, & il conclut, des réponſes & des autres indices, que cette dame avoit l'eſprit bleſſé, & que le ſerpent dont elle ſe plaignoit, étoit un ſerpent imaginaire. Mais il n'eut garde de lui faire connoître ſa penſée. Au con-

traire, il confirma Bimallem dans son erreur, & lui dit ensuite, d'un ton imposant, qu'elle seroit guérie le lendemain. Il ajouta qu'elle avoit fort mal fait de différer si long-tems de recourir aux remèdes, parce que le serpent auroit été plus traitable, tandis qu'il étoit encore foible & petit. Je ne lui aurois pas donné le loisir de grandir, répliqua la dame, si j'avois osé en parler. Quoique Craën Olnas m'aime, & soit homme d'esprit, il n'auroit pas entendu raison sur ma maladie, il m'auroit même peut-être défendu d'en parler jamais, de peur qu'on ne me regardât comme une folle. Plut au ciel que vous fussiez venu plutôt! votre présence ranime mon courage; sans vous, seigneur, je n'aurois pas encore la hardiesse d'ouvrir la bouche sur un sujet si important. Il vous en coûtera un peu plus de peine, dit le prince; mais soyez assurée que demain au soir vous n'aurez plus de serpent. J'en ai bien exterminé d'autres dans ma vie. Le tuerez-vous, seigneur, reprit Bimallem? Je le ferai sortir de vos entrailles tout vivant, répondit Rem-Corim; vous pourrez vous-même lui arracher la vie, pour vous venger de tous les maux qu'il vous a faits. Je vais préparer un remede contre la vertu duquel je le défie de tenir. Vivez à votre ordinaire d'ici à demain; mais demain ne manquez pas de manger, dans la matinée,

un gros melon tout entier, puis vous vous mettrez au lit. Bimallem promit d'exécuter ponctuellement l'ordonnance, & comme elle se retiroit, le sage fit signe au mari de revenir après qu'il l'auroit remenée. Dès que Craën-Olnas fut revenu, le prince lui dit ce qu'il pensoit de la prétendue malade, & de quelle méthode il vouloit se servir pour la guérir. Il n'eut pas besoin de prier le ministre de garder le secret.

Le lendemain Rem-Corim composa, avec des simples un laxatif assez violent, qu'il fit porter vers le milieu du jour chez la malade, où il alla un moment après. Il la trouva avec un peu de colique, comme il s'y étoit attendu. Elle se plaignit fort des tranchées cruelles que le serpent lui causoit. Il joue de son reste, madame, dit le prince, voici sa dernière heure. La médecine qu'elle prit redoubla ses douleurs d'entrailles; & le rusé médecin qui s'étoit retiré pendant ce tems-là dans un cabinet, en étant averti, eut grand soin de lui faire dire, que ces douleurs venoient des efforts extrêmes que faisoit le serpent pour conserver son poste. Au bout de quelques heures, il entendit plusieurs voix qui crioient: Ah le voilà! ah comme il remue! ah qu'il est affreux! Il rentra avec précipitation, & trouva la malade & toutes les femmes occupées avec Craën-Olnas à considérer le bassin où la

médecine avoit été rendue. La frayeur étoit peinte sur tous leurs visages & dans leurs gestes. L'objet de leur attention & de leur effroi étoit une grosse anguille vivante, que le mari avoit adroitement mise dans le vase dès le matin, par l'ordre de Rem-Corim. Ah! seigneur, dit Bimallem, en se jetant aux pieds de ce prince, je vous dois la vie; vous m'avez délivré d'un monstre qui me dévoroit. Craën Olnas, de son côté, faisoit parfaitement bien son devoir, & n'épargnoit pas les exclamations. Le philosophe augmenta encore par de nouvelles réflexions l'idée qu'on avoit du prodige. Pour la graver plus profondément dans l'esprit de la dame, il lui fit raconter plusieurs fois toutes les circonstances d'une délivrance si heureuse. Elle disoit qu'ayant avalé la médecine, elle avoit senti un gonflement surprenant; que le serpent, après de longues agitations, étoit sorti tout d'un coup; qu'il n'avoit pas plutôt touché le fond du vase, qu'il s'étoit relevé avec une impétuosité épouvantable, & qu'elle l'avoit senti extraordinairement froid.

Tous les habitans du palais accoururent au spectacle, & virent avec horreur le faux serpent qui, par le conseil du prince, fut condamné au feu & exécuté sur le champ. Bimallem en conserva la cendre pour la montrer comme une curiosité; & elle jura que de sa vie elle ne dor-

miroit dans le jardin. Cette guérifon fit au nouveau prince un honneur infini, & lui attira l'affection de tous fes fujets qui ne pouvoient fe laffer de louer fa bonté & d'admirer fes lumières.

CONTINUATION DE L'HISTOIRE d'Abdalla.

LE grand peuple qui s'humilioit aux pieds de l'éléphant royal, & qui ébloui de l'éclat dont nous brillions à fes yeux, nous refpectoit comme des divinités, nous attribuoit fans doute une converfation beaucoup plus fublime. Le vieux philofophe vint nous recevoir à la porte du pont, avec une folennité qui me fit comprendre que la longue-vallée n'étoit pas un état méprifable. Je confidérai avec plaifir fur fon vifage les heureufes marques de fa vocation à la fouveraineté. C'étoit au refte un perfonnage d'une fort belle repréfentation, & qui, nonobftant fon âge avancé, parloit & agiffoit avec beaucoup de liberté & de vigueur. Je lui expofai fort au long l'hiftoire de l'ancien de Bengale, & les obfervations du favant fils de Gigim. Je m'étendis fur ce que j'avois fait jufqu'alors, & fur la méthode que je fuivois pour découvrir la route de l'île qui

devoit finir mes courſes. Je ne lui diſſimulai pas les lueurs d'eſpérance que les narrations de Rouſchen avoient d'abord fait naître dans mon eſprit, & le peu de ſolidité que j'y avois trouvé à la fin. L'oracle de Féridoun, l'explication que la ſultane y avoit donnée, & les plus vives démonſtrations de confiance terminèrent mon diſcours.

Rem-Corim, après avoir attentivement écouté, parla en cette ſorte : « commençons par retrancher les mouvemens ſuperflus. Amrou, fils de Gigim, aſſure que dans l'île de Borico les jours ſont égaux aux nuits ; il faut donc la chercher dans le milieu du globe de la terre, c'eſt-à-dire, dans un éloignement des deux extrémités glacées, peu différent de celui où nous ſommes (*a*). Vos recherches par là ſeront reſſerrées dans un eſpace de petite étendue par la largeur. Mais cet eſpace aura toujours beaucoup de tour. J'avoue que ce ſeroit une terrible entrepriſe que celle de traverſer les mers qui nous ſéparent de Kaledit (*b*) le grand continent caché, pour revenir, après de longs circuits, examiner celles qui diviſent ce même continent d'avec l'Afrique. Je ne vous parle point de la partie de l'Océan, qui

(*a*) L'île de Sumatra eſt ſous la ligne équinoxiale.

(*b*) L'Amérique.

nous met en commerce avec les Africains ; nous la connoiſſons aſſez pour être convaincus que l'île de Borico n'y eſt pas. Les périls qui vous menacent, & que vous prévoyez, ne vous étonneroient peut-être pas beaucoup, ſi je pouvois vous montrer cette île, comme je vous en ai déterminé le climat. Mais n'attendez pas cela de moi, à moins que vous ne vous diſpoſiez à entrer dans l'ordre des ſages, & que les génies conſentent que je vous initie à leurs myſtères. Ce que je vous propoſe eſt grand, ajouta-t-il, courageux Abdalla, conſultez-vous; je m'engage à vous menager l'agrément des puiſſances du Giniſtan.

Cette offre, ſi obligeante en apparence, me donna un peu de frayeur. J'euſſe bien voulu profiter des lumières communiquées à d'autres par les génies ; mais j'étois très-éloigné de déſirer d'avoir moi-même un rapport immédiat avec des créatures d'une eſpece ſi différente de la nôtre. Je cachai cependant une averſion qui auroit pu avoir pour moi de mauvaiſes ſuites ; & preſſé d'une envie ſoudaine qui me prit d'être inſtruit à fond des myſtères dont on me parloit : « j'ignore, dis-je à Rem-Corim, l'origine & les loix de la merveilleuſe ſociété des ſages; ſeroit-il permis aux hommes ordinaires de s'en informer ? Quoique les biens imparfaitement connus,

puissent être souhaités, ce n'est qu'à une connoissance parfaite que les désirs empressés doivent leur naissance. Les sages, reprit le vieillard, font gloire de publier jusqu'aux moindres circonstances de leur établissement. Leur histoire a des charmes qui leur gagnent autant de cœurs que les bienfaits qu'ils répandent à pleines mains sur les hommes. Elle est d'ailleurs instructive, parce que, mêlée avec celle du restaurateur de la magie, elle démasque cet abominable, & couvre d'infamie ses impies imitateurs. Je vous la raconterai ». Almoraddin & Zulikhah, qui avoient été présens à notre entretien, déclarèrent qu'ils prétendoient aussi assister au récit qu'il promettoit. Le prince de la longue-vallée répondit à celà avec beaucoup de politesse, & leur témoigna respectueusement sa reconnoissance. Nous nous rassemblâmes; le philosophe parla; je retins fidellement ses discours : les voici.



HISTOIRE de Dilſenguin, reſtaurateur de la magie, & de la princeſſe Périſirime, fondatrice de la féerie.

MEROU (*a*), l'une des plus anciennes villes du monde, fut ſoumiſe, dans ſes premiers tems, à deux Rois qui la partageoient également, dont l'un s'appeloit Schadi, & l'autre Giamſchid. Ils s'accordoient fort bien enſemble, quoique le premier fût idolâtre, & que le ſecond ſoutînt l'unité de dieu. Le roi Giamſchid avoit une fille unique, nommée Périſirime, célèbre par ſa beauté, par ſa ſcience & par ſa piété. Schadi étoit ſans enfans légitimes, ce qui l'avoit contraint de déſigner pour ſon ſucceſſeur un fils qu'il avoit eu d'une eſclave. Ce bâtard s'appeloit Dilſenguin.

On ne pouvoit rien voir de plus difforme que lui. Il avoit le corps velu comme un ours, les yeux petits & jaunâtres, les oreilles & la bouche d'une grandeur démeſurée, le front étroit, les tempes creuſes, le cou menu & très-long, & les épaules fort hautes. Son eſprit étoit encore

(*a*) Située dans le Khoraſſan.

plus défectueux que sa figure. Il avoit une curiosité sans bornes, une vivacité extrême qu'il n'appliquoit qu'au mal, une mémoire vaste, qu'il ne remplissoit que d'idées pernicieuses. Jamais on ne le vit rire qu'une seule fois; toujours rêveur & mélancolique, il fuyoit les compagnies. Les cimetières & les lieux les plus sombres avoient pour lui des charmes inconcevables; il y passoit presque tout son tems à des cérémonies criminelles, que Pirehzen, sa mère, lui avoit enseignées. Cet affreux assemblage de mauvaises qualités de corps & d'esprit, n'empêchoit pas Schadi d'aimer son fils.

Non content de lui destiner sa couronne, il se proposa de travailler à le rendre beaucoup plus puissant qu'il ne l'étoit lui-même, par l'union des deux souverainetés de Merou; & comme le seul moyen de parvenir à cette union, étoit de marier son fils avec Perifirime, il résolut de ne rien négliger pour procurer ce mariage. Si Merou & les provinces qui en dépendent, dit-il un jour à Giamschid, n'obéissoient qu'à un seul souverain, elles résisteroient aisément à toutes sortes d'ennemis, & ne craindroient pas de devenir un jour la proie de la race ambitieuse de Caïcaous (*a*). Giamschid convint de cette vérité.

(*a*) C'est le Nembrod des Hébreux.

Plus j'y ſonge, reprit Schadi, plus cette jonction ſi déſirable me paroît un ouvrage digne de nous. Pourquoi différer de l'entreprendre? Un mariage eſt-il ſi difficile à conclure? Croyez-moi, roi Giamſchid, Periſirime & Dilſenguin ſont faits l'un pour l'autre; ils ſont nos ſeuls héritiers; qu'un doux & ſacré nœud les lie, nos vœux ſeront accomplis.

Le père de la belle Periſirime demeura interdit à cette propoſition. Son trouble néanmoins ne parut que très-peu ſur ſon viſage, & il répondit d'un ton aſſez ferme: « roi Schadi, le mariage des enfans eſt une affaire que les pères ne doivent jamais décider ſeuls. Je connois la docilité de Periſirime; je ſai qu'elle eſt toujours prête à ſe ſoumettre à mes ordres; mais je n'en ai point à lui donner dans cette occaſion. A dieu ne plaiſe que j'abuſe du pouvoir que j'ai ſur elle, & du reſpect qu'elle a pour moi. Un engagement forcé eſt ordinairement une ſource de malheurs. Periſirime eſt libre: c'eſt principalement en lui conſervant ſa liberté, que je veux lui faire voir que je ſuis ſon père & ſon roi. Je ne vous dis pas de la contraindre, reprit Schadi; penſez-vous que je vouluſſe moi-même forcer Dilſenguin à ſe marier contre ſon gré ». Cette comparaiſon injurieuſe choqua Giamſchid, mais il diſſimula encore, & ſe contenta de répondre,

en raillant, que, ſelon toutes les apparences, Dilſenguin n'auroit pas grand beſoin d'être forcé pour ſe réſoudre à poſſéder Perifirime, & à gagner un royaume. Je tombe d'accord, répliqua Schadi, que l'affaire dont il eſt queſtion, eſt très-avantageuſe pour mon fils; mais j'ai ſi bonne opinion de Perifirime, que je ſuis perſuadé qu'elle ſe rendra aux raiſons qui nous invitent à réunir nos états. Faites-lui donc part de notre converſation, & diſpoſez doucement ſon cœur à agréer les hommages de mon fils. Il ne perdra déſormais nulle occaſion de lui plaire. Vous touchez-là le point eſſentiel, dit Giamſchid; ſi Dilſenguin peut ſe faire aimer de ma fille, il ne tiendra pas à moi qu'il ne l'épouſe ». Ces deux princes ſe ſéparèrent.

Le roi Schadi, qui n'ignoroit pas combien ſon fils étoit ambitieux, le charma, en lui communiquant, dès le même jour, ce qui s'étoit paſſé. Ce monſtre épuiſa les remercimens ordinaires, & en fit d'extravagans. Il promit de ne rien oublier pour ſe rendre digne de Perifirime, & il eut la vanité d'aſſurer que dans très-peu de jours il diſpoſeroit ſouverainement du cœur de cette princeſſe. Giamſchid ne parla à ſa fille que le lendemain. Quelque tour qu'il prit, elle trouva ſi odieuſe la propoſition qu'il lui fit, qu'elle penſa mourir de déplaiſir. Non, non, mon

mon père, dit-elle, il n'y aura jamais rien de commun entre Perifirime & Dilfenguin. Je n'entre point dans vos raifons de politique; vous êtes mon fouverain; mais vous n'aurez jamais affez de puiffance pour m'empêcher de mourir quand il me plaira, & je préférerai toujours la mort à un tel mariage. Le nom feul de cet amant me fait frémir. Où eft votre tendreffe, feigneur, continua-t-elle, en fe jetant à fes genoux, comment l'ai-je perdue? Elle verfoit un torrent de larmes en faifant cette demande fi touchante, & Giamfchid qui l'aimoit uniquement, ne put retenir les fiennes. Que vous me connoiffez mal, ma chère Perifirime, lui dit-il en la relevant, fi vous me foupçonnez de vouloir donner la moindre atteinte à votre liberté! & fi vous me croyez incapable d'une réfolution fi barbare, que vous êtes imprudente de vous alarmer comme vous faites! effuyez ces pleurs. J'approuve cette averfion pour Dilfenguin. A ces mots, une joie exceffive brilla fur le vifage de la princeffe; elle embraffa Giamfchid; elle exagéra la grâce qu'il venoit de lui faire; ils fe donnèrent une infinité de témoignages vifs & éloquens de la conformité de leurs fentimens. Ces transports firent enfin place à quelques réflexions fur la conduite qu'il falloit garder. Il y avoit à craindre que fi Perifirime maltraitoit tout

ouvertement Dilſenguin, ſon père & lui ne ſe portaſſent à des extrémités fâcheuſes. Giamſchid étoit d'avis qu'elle tâchât de diſſimuler la haîne, & qu'elle le ſouffrît quelquefois, mais la princeſſe, naturellement très-ſincère, n'y voulut jamais conſentir. Elle n'avoit pas encore achevé d'expliquer ſes raiſons, lorſqu'on vint avertir que Schadi & ſon fils demandoient à entrer. Quel contre-tems! il fallut ſe livrer, & recevoir la viſite, malgré le trouble & le chagrin qu'elle cauſoit.

L'extérieur de Schadi n'avoit rien d'extraordinaire, mais Dilſenguin étoit tout couvert d'or & de pierreries. Il ſalua Giamſchid en très-peu de paroles; puis s'étant doucement tourné vers Periſirime, il lui fit un compliment étudié. Elle voulut regarder ſon père, comme pour le conſulter, mais l'artificieux Schadi l'avoit déjà écarté en s'attachant à lui. Elle demeura d'abord dans le ſilence; Dilſenguin auroit pu remarquer dans ſes yeux & ſur ſon viſage tous les ſignes d'une extrême indignation; mais comme il ſe flattoit beaucoup, il prit le ſilence de cette princeſſe pour un ſimple effet de ſa pudeur & de ſa modeſtie; il attribua le feu qui paroiſſoit ſur ſes joues, à une révolution de ſang tout-à-fait favorable; & ſon air irrité, à une noble fierté, qui naiſſoit du plaiſir de le voir ſi ſoumis.

En cet état il la trouva la plus belle & la plus aimable personne de l'univers, & il sentit pour elle une passion dont il ne se croyoit pas lui-même susceptible. Elle se possédа assez pour ne répondre qu'en termes qui n'avoient rien de choquant. Peut-être auroit elle continué à l'entretenir de la même manière, s'il s'étoit tenu dans les bornes de la discrétion, & s'il n'avoit eu la témérité de mêler dans ses discours quelques paroles touchant leur mariage. Mais s'étant à la fin apperçue que sa tolérance ne servoit qu'à le rendre plus effronté, elle lui dit : « Dilsenguin, ce n'est pas à vous à parler d'une chose qui dépend de moi-même. Je ne pense rien sur le mariage dont vous avez osé faire mention ; ainsi le meilleur parti que vous puissiez prendre, c'est de n'en point parler. Ma langue est trop dans les intérêts de mon cœur, belle princesse, répartit Dilsenguin, pour s'abstenir de parler de ce qui fait l'objet de tous mes désirs. Il faut donc vous déclarer, répliqua Périfirime, que si vous voulez absolument que vos discours roulent sur notre mariage, je vous dirai vrai en assurant qu'il est impossible. Je hais vos vues ambitieuses & intéressées. Pour votre personne & vos mœurs, je n'en dis rien ; faites-vous justice vous-même.

Quoique Dilsenguin ne se fût pas attendu à

une réplique si dure, il ne se rebuta point. Il avoua qu'il n'étoit pas digne de Perisirime ; il entreprit de se disculper auprès d'elle, du côté de l'ambition & de l'intérêt, & il s'efforça de lui persuader qu'il ne l'auroit pas moins aimée, quand elle n'auroit été qu'une simple bergère. Certain désordre qui régnoit dans tout ce qu'il disoit, & la comparaison que la spirituelle princesse en fit avec son premier compliment, qui avoit été fort arrangé, lui firent soupçonner que Dilsenguin étoit véritablement amoureux. Elle ne se trompoit pas.

Cette réflexion l'affligea cruellement : convaincue que quand le cœur se met de la partie, les poursuites sont bien plus ardentes, que lorsque la politique seule fait agir. Pour empêcher donc son indigne amant de s'affermir dans ses idées, elle l'accabla de duretés, & lui répéta plusieurs fois qu'elle le haïroit toujours. Il soupira & jeta quelques larmes ; il fit tout ce qu'on auroit pu attendre d'un homme tendre, passionné, désespéré. La princesse ne fut pas d'humeur d'en souffrir plus long-tems, & rompant tout-à-coup la conversation, elle se retira, en disant qu'elle se trouvoit mal. Giamschid la suivit, après avoir pris fort à la hâte congé du roi Schadi. Celui-ci qui n'avoit pas perdu de vue son fils un seul moment, & qui n'au-

guroit rien de bon, le rejoignit, & lui demanda le résultat de son entretien avec Perisirime.

Un excès d'amour & de rage avoit ôté à ce malheureux l'usage de la voix. Immobile, il serroit les dents, & regardoit avec des yeux étincelans la porte par où la princesse venoit de sortir. Schadi attendit envain que la parole lui revînt; & voyant que sa raison s'égaroit, & qu'il commençoit d'avoir la contenance & les convulsions d'un insensé, il le fit enlever. On fut obligé de le lier dans son lit. Les trois premiers jours on ne put lui faire prendre aucune nourriture. Il ne connoissoit personne, il effrayoit par d'horribles contorsions tous ceux qui approchoient de lui. Le quatrieme jour sa fureur sembla se ralentir; on s'apperçut même qu'il parloit à voix basse; mais ceux qui l'écoutèrent n'entendirent que menaces & imprécations. Il dormit profondément la nuit d'après. Le lendemain Schadi se trouva à son réveil, & il ne fut pas peu surpris de le voir rire en ouvrant les yeux.

Il craignit que ce ne fût là un nouvel accès de folie; mais Dilsenguin tournant ses regards vers lui: » Je ris, seigneur, lui dit-il, parce que j'aurai le plaisir de me venger d'une manière digne de moi. Levant ensuite les yeux au ciel,

ô Zerdasche (*a*), s'écria-t-il, vrai modèle de sagesse! Son père lui demanda pourquoi il faisoit mention d'un roi que le ciel avoit foudroyé? Ne blasphêmez pas, répondit Dilsenguin, Zerdasch est au rang des dieux. Je l'ai vu cette nuit, il m'a déclaré son successeur; je dois dès aujourd'hui suivre ses traces. Si par une piété téméraire, vous prétendez m'en empêcher, vous serez vous-même la première victime que j'immolerai à sa divinité. En disant cela, il rompt ses liens, il se lève, il demande ses habits. Trois esclaves, qui le croyoient encore dans le délire, voulurent le saisir; il les terrassa, comme en se jouant. Etant habillé, il salua son père d'un air dédaigneux, & il sortit.

Ce pauvre vieillard, épouvanté de tout ce qu'il venoit de voir & d'entendre, se fit aussitôt porter chez Giamschid, à qui il raconta ce qui étoit arrivé. Giamschid avoit appris de sa fille le détail de la conversation qu'elle avoit eue; & s'attendant à quelqu'événement funeste, il s'étoit préparé à faire une vigoureuse résistance. D'abord il avoit logé la princesse dans le donjon de son palais, dont les murs étoient extrême-

(*a*) Inventeur de la magie, connu des Grecs sous le nom de Zoroastre. Il régna dans le pays où Merou est situé, & il mourut d'un coup de foudre.

ment forts, & lui avoit donné une garde de quatre cens hommes, des plus braves de son royaume. Il avoit en même tems expédié un ordre secret aux principaux chefs de ses sujets, de tenir leurs compagnies prêtes. Les nouvelles que lui apporta Schadi, diminuèrent un peu les inquiétudes de ce bon Roi.

On vint dire à ces deux princes que Dilsenguin, au sortir du palais, s'étoit mis à courir les rues de la ville, en criant qu'on le suivît avec des hoyaux & des pelles : qu'une grande foule de monde s'étoit jointe à lui : qu'il les avoit conduits dans les ruines d'une vieille tour, & leur avoit ordonné de fouir en un certain endroit : qu'en moins de rien, on avoit ouvert par le haut un souterrein dans lequel il s'étoit précipité. Les vieillards regardèrent cette action comme la dernière scène de la tragédie. Schadi ne laissa pas de faire publier sur le champ qu'il donneroit dix livres d'or à quiconque se feroit descendre dans le souterrein, & découvriroit ce que Dilsenguin étoit devenu. La récompense excita un grand nombre de gens déterminés, qui s'offrirent à l'envi pour cette expédition. Mais les quatre premiers qui se firent descendre dans le souterrein, en ayant été retirés sans vie, il ne se trouva plus personne qui voulût risquer la sienne. Giamschid alors se flatta tout de bon

de la mort de son ennemi, & Schadi ne douta plus de celle de son fils. Ils n'apprirent que trop tôt qu'ils étoient l'un & l'autre dans l'erreur.

Eblis (*a*), cet immortel persécuteur de la race d'Adam, avoit initié Dilsenguin aux mystères détestables de la magie, par l'entremise des manes de Zerdasch, & l'avoit choisi pour répandre dans le monde la connoissance de cet art pernicieux, que personne n'avoit encore fait profession d'enseigner. Les disciples de Zerdasch n'avoient pas survécu long-tems à leur maître; ses écrits ne paroissoient pas, & l'on n'en voyoit que de petits extraits entre les mains de quelques hommes & de quelques femmes impies, du nombre desquelles étoit la mère de Dilsenguin. Eblis avoit caché lui-même ces volumes abominables sous la plus ancienne des tours de Merou; & ce fut-là que Dilsenguin les alla chercher par le commandement de Zerdasch, qui l'avoit assuré que son obéissance seroit suivie de l'accomplissement parfait de ses désirs.

Ayant sauté comme un furieux dans l'ouverture qu'il avoit fait faire, il tomba dans un bourbier où il enfonça jusqu'à la ceinture. Là il s'abandonnoit à de nouvelles fureurs, lorsqu'il vit

(*a*) Eblis ou Azazel est, selon les Orientaux, le chef des anges apostats.

un fantôme qui avoit les mains sanglantes & le regard féroce, & qui lui parla en ces termes : »Tu m'as déjà vu, je suis Zerdasch. Ton courage répondra-t-il à la bonne opinion que j'en ai ? Prépare tes mains à me sacrifier les victimes qui vont se présenter». Ce fut dans ce tems-là qu'on descendit avec des cordes ceux que les dix livres d'or promises par Schadi, avoient engagés à la recherche de Dilsenguin ; & ce fut ce barbare qui les étrangla de ses propres mains à mesure qu'il put les atteindre. Le fantôme satisfait l'arracha de la boue, & à la lueur d'un grand feu follet, il le conduisit dans un labyrinthe, dont ils ne trouvèrent le centre qu'après avoir marché fort long-tems. Ce centre étoit un puits. Le fantôme s'en étant approché, prit Dilsenguin par les pieds, & le jeta dans le puits, la tête la première, en lui disant, sois dur & invulnérable. Dilsenguin fut emporté sous terre par un conduit large & glissant, fait en vis ; & sa descente fut si longue & si rapide, qu'il crut entrer ce jour-là dans les enfers. A la fin il s'arrêta.

Ses yeux purent à peine soutenir la lumière vive & subite dont ils furent frappés dans le lieu où il se trouva. C'étoit un temple bâti de marbre noir & de marbre blanc, d'une grandeur extraordinaire, couvert d'une voûte soutenue

par vingt-quatre colonnes accouplées. Il y avoit au milieu de cet édifice un vaste bassin de fonte, élevé de terre d'environ trois pieds, dont les bords étoient ornés de crapauds en bas-reliefs, & qui étoit rempli d'ambre gris, fondu & bouillant. On voyoit à la clef de la voûte, justement au-dessus du bassin, un globe de feu, qui tantôt obscur & tantôt très-brillant, remplissoit le temple d'éclairs. Les deux espèces de marbre étoient partagées, de manière que le noir composoit le pavé, les colonnes & la corniche, & que le blanc formoit tout le reste. Le noir étoit poli & fort luisant, mais le blanc étoit mat, & chargé de sculptures admirables qui représentoient les plus fameux crimes du prince des démons. L'impie Dilsenguin considéra très-attentivement tous ces ouvrages; & vil adorateur du perfide Eblis, il se prosterna & lui adressa cette courte prière : *Souveraine intelligence, qui dominez pendant la nuit, & dont le pouvoir s'étend encore sur les deux extrémités du jour, recevez-moi au nombre de vos sujets.*

Aussi-tôt qu'il eût achevé ce peu de paroles, la terre trembla, les éclairs du globe enflammé redoublèrent, d'horribles mugissemens se firent entendre; la liqueur bouillante s'enfla, & menaça de passer par-dessus les bords du bassin. Il en sortit deux ombres qui disoient d'une voix

enrouée, silence, silence, & qui firent signe à Dilsenguin de se dépouiller. Il obéit dans le moment, & quand il fut tout nud, les deux ombres se retirèrent pour faire place à trois autres ombres qui s'élancèrent hors du bassin, & qui, après avoir voltigé long-tems autour de lui, lui firent chacune un don. La première souffla sur lui, & le rendit infatigable. La seconde lui fourra une aspic dans la gorge, & lui dit : malice & cruauté. La troisième ombre entra elle-même toute entière dans sa bouche ; & il reçut la puissance de faire toutes sortes de prestiges & de transformations. Ces ombres ayant disparu, la liqueur ardente s'éleva fort haut à diverses reprises, & le globe de feu s'ébranla dans le milieu de la voûte.

Un trône d'une matière semblable au fer, lorsqu'ayant été rougi, il commence à se réfroidir, sortit peu à peu de l'ambre liquide. En même tems le globe s'ouvrit, & il en descendit un grand vieillard couvert d'une longue robe jaune, tenant un sceptre d'or de la main droite, & de la gauche un petit coffre qu'il posa sur ses genoux, lorsqu'il fut assis sur le trône. C'étoit le redoutable Eblis qui se montroit sous cette forme ; il avoit le régard triste, la barbe & les cheveux hérissés, un trou au lieu de nez, les lèvres grosses & fort avancées ; les extrémités

de ses pieds ressembloient à des griffes de hibou. Le petit mouvement qu'il fit en s'asseyant, couvrit son habit d'étincelles, qui s'écartèrent avec plus de vîtesse que ne font celles que de violens coups de marteau détachent d'un fer brûlant. Il fit signe à Dilsenguin de monter sur le bassin & de venir à lui sur la liqueur bouillante. Le nouveau magicien exécuta assez promptement le premier ordre, mais la crainte d'être consumé en un instant, le fit un peu balancer sur le second. Il franchit le pas néanmoins, & l'ambre s'affermit sous ses pieds. Etant auprès du trône, il se mit à genoux devant le vieillard qui lui donna le petit coffre. Dilsenguin, voulant marquer sa reconnoissance, leva les yeux & commença à remercier Eblis, en disant : roi souterrein..... Mais Eblis indigné que contre ses ordres, un mortel rompît le silence dans son temple, ne lui permit pas de continuer, & lui appliqua si rudement ses deux pieds sur l'estomac, qu'il le jeta à la renverse. Ce coup fit perdre connoissance au magicien ; & quand il revint à lui, il se retrouva tout habillé, assis à l'entrée du premier souterrein, avec le petit coffre auprès de lui.

L'ayant ouvert, il y vit trois rouleaux d'écorce d'arbres, qui contenoient les dogmes impurs de Zerdasch. Il les lut avec une applica-

tion incroyable, afin d'y découvrir les moyens d'exécuter inceſſamment l'infâme réſolution qu'il avoit priſe d'aſſouvir, à quelque prix que ce fût, ſes déſirs brutaux, & de rendre enſuite Periſirime la plus malheureuſe des créatures. Mais une puiſſance plus forte que la ſienne, renverſa ſes cruels deſſeins. Periſirime ſauvée alla fonder l'école des ſages, & vainquit glorieuſement Dilſenguin. Ces événemens mémorables, ajouta Rem-corim, appartiennent à l'hiſtoire de notre établiſſement. Nous ne le preſsâmes pas d'en dire davantage ce jour-là.

Comme nous nous promenions avec lui dans ſes beaux jardins où la dépenſe & l'induſtrie avoient réuni tout ce que la nature produit de plus merveilleux dans les autres climats, le gouverneur de ſon palais lui amena une jeune fille, & lui dit : » ſeigneur, vous voyez la belle Nahala, fille du ſcherif Motacem; fort effrayée, elle invoquoit votre nom aux portes du palais, lorſque je l'ai apperçue; elle m'a ſupplié, avec beaucoup d'inſtances, de la conduire à vos pieds. Nahala s'y étoit déjà proſternée, mais Rem-Corim ne la ſouffrit pas long-tems dans cette poſture. Que vous eſt-il arrivé, ma fille, lui dit-il, que ſouhaitez-vous? J'implore votre protection, grand prince, répondit-elle; je viens de me ſauver de chez mon père; quel

asile plus honorable pouvois-je choisir ? Et quelle persécution, reprit le philosophe, vous a obligé à chercher un asile ? Je ne vous déguiserez rien, répliqua-t-elle.

HISTOIRE de Zineddin & de la belle Nahala.

VOUS avez pu savoir de mon père même, qui est un de vos plus fidelles ministres, avec combien de soin & de tendresse il m'a élevée. Je le sais parfaitement, répartit Rem-Corim, il m'a parlé cent fois de vous, il faisoit sans cesse des vœux pour votre vie, & se croyoit heureux de pouvoir vous laisser de grands biens à sa mort. Ma mère, reprit Nahala, a un neveu à peu près de même âge que moi, nommé Zineddin, qu'elle fit venir de Palimban quelques jours avant ma circoncision (*a*), & qui fut cir-

---

(*a*) Dans les montagnes de Sumatra, à Macassar & ailleurs, on circoncit les filles, parce que les Mahométans de ces pays-là ne les excluent pas du paradis. Cette cérémonie, parmi les gens de distinction, se fait à l'âge de huit ans.

Ordinairement on circoncit dans le même tems, quoique

concis avec de grandes ſolennités en même tems que moi. Nous vécûmes enſemble juſqu'à l'âge de dix ans, comme ſi nous avions été frère & ſœur. Nous nous aimions réciproquement, nous ne pouvions être un moment l'un ſans l'autre. Jamais on ne vit deux humeurs plus ſemblables; les mêmes jeux nous plaiſoient; je ne faiſois rien ſans le conſeil de Zineddin; Zineddin n'entreprenoit rien ſans mon avis. Je décidois de la qualité des petits ajuſtemens qu'il devoit demander à ſa tante; & je n'en demandois aucun à mon père, que Zineddin ne m'eût auparavant déclaré ſon goût. Une ſi étroite liaiſon faiſoit plaiſir au Schetif Motacem & à ſon épouſe, qui projetoient depuis long-tems de nous donner l'un à l'autre.

Parvenus à l'âge où la raiſon achève de ſe développer, nous retranchâmes de notre familiarité ce qu'il en falloit retrancher pour nous conformer aux bonnes mœurs. Mais notre affection ne diminua point, & nous ſûmes accorder la tendreſſe avec la bienſéance, comme nous l'accordions avec la vertu. Quelquefois je trouvois, en ſortant le matin, un bouquet attaché à ma porte, & je devinois aiſément de quelle part ce

---

dans des chambres différentes, le garçon & la fille qu'on a deſſein de marier enſemble.

petit présent me venoit. Quelquefois il trouvoit une couronne de fleurs attachée à la sienne, & il n'étoit pas fort embarrassé à découvrir qui avoit fait cette galanterie. Nous nous donnions mutuellement diverses autres petites marques d'amitié. Nos parens ne l'ignoroient pas, mais d'un côté, persuadés de notre vertu, & de l'autre, ayant notre mariage en vue, ils n'en étoient pas mécontens. Tandis-qu'ils tinrent leur dessein caché, nous jouîmes d'une félicité digne d'envie.

Mais il y a environ un an & demi qu'ils crurent qu'il étoit tems de le manifester. Le scherif Motacem écrivit ses intentions au père de Zineddin, qui n'eut que des remercimens à lui faire. J'aimois Zineddin, il devoit me combler de richesses; c'étoit, à ce qu'il sembloit à mon père, tout ce que je pouvois désirer. Les mesures étant prises, ma mère & lui nous appelèrent un jour, & nous ouvrirent leurs cœurs. Le scherif porta la parole. « Mes enfans, nous dit-il, vous avez déjà eu bien des preuves de notre affection, mais nous allons vous en donner une plus sensible que toutes les autres. Nous ferons présent d'un époux à la belle Nahala, & d'une épouse à l'aimable Zineddin; & leur laissant dès à présent tous nos biens, nous ne songerons plus qu'à attirer sur eux par nos prières les bénédictions du ciel.

A cette propoſition, nous baiſsâmes les yeux, & nous gardâmes un profond ſilence. Quoi! mes enfans, reprit mon père, vous ne répondez rien? craignez-vous que nos offres ne ſoient captieuſes? Que nous ne voulions vous ſurprendre, lorſque nous vous donnerons les marques les plus fortes de notre tendreſſe? N'appréhendez rien de ſemblable, nous ne cherchons qu'à vous rendre heureux, & nos vues ſont véritablement les mêmes que les vôtres. Mon neveu, pourſuivit-il, en ſe tournant vers Zineddin, ſoyez ſincère, qui choiſirez-vous pour votre épouſe? n'eſt-il pas vrai que vous aimez Nahala? En même tems ma mère me fit la même queſtion par rapport à Zineddin; & nous nous trouvâmes, ce jeune homme & moi, dans un embarras inconcevable. Nos parens voyant que nous ne diſions pas un ſeul mot, ſe perſuadèrent qu'un peu de honte nous fermoit la bouche, & que nous ſerions d'accord ſi on nous laiſſoit ſeuls. Dans cette penſée ils ſortirent, en nous avertiſſant, d'un air aſſez enjoué, qu'ils reviendroient bientôt.

Je vous aime, Nahala, me dit Zineddin; mais.... Comme il ne continuoit pas, je lui dis auſſi de mon côté, je vous aime, Zineddin, mais..... Et je m'arrêtai. Achevez, ma chère Nahala, reprit-il, & dites que vous ne

m'aurez jamais pour mari, comme je ne vous aurai jamais pour femme. Vous dites vrai, repartis-je, mon attachement n'a rien de commun avec l'amour. Et le mien, répliqua-t-il, y est contraire. Nous comprîmes aisément que nous parlions de l'amitié qui nous unissoit, & que nous croyons incompatible avec l'amour. L'amitié ne fait point de mariages, dis-je à Zineddin; un autre génie préside à ces onéreux engagemens. L'amitié, reprit-il, s'oppose aux mariages; dès qu'on se marie, le génie tranquille fait place au génie inquiet. Nous allions conclure que nous nous aimerions toujours sans nous épouser, lorsque le scherif & ma mère entrèrent.

Eh bien, mes enfans, dit Motacem, à quoi en êtes-vous? serons-nous bientôt de nôces? Les nôces de Zineddin, lui répondis-je, ne seront pas si-tôt prêtes. Comment, interrompit ma mère, c'est donc mon neveu qui fait le rétif? Mes nôces, dit Zineddin, seront bien aussi-tôt prêtes que celles de Nahala. Mon père & ma mère se regardèrent l'un l'autre, sans savoir que dire ni que penser; & je crus qu'il étoit de mon devoir de les tirer de peine. « Nous nous sommes aimés jusqu'à présent, Zineddin & moi, leur dis-je, sans avoir la moindre vue de nous marier. Nous connoissons les charmes innocens d'une parfaite amitié, mais nous ignorons quels

ſont les plaiſirs que d'autres liaiſons peuvent produire. Il y auroit de l'imprudence à préférer un bien que nous ne connoiſſons pas, à des délices dont nous ſommes aſſurés. Nous n'avons que des idées très-déſavantageuſes de l'amour, & l'amitié nous paroît le plus excellent de tous les dons que le ciel ait accordés aux hommes. L'amitié eſt éclairée & l'amour eſt aveugle; l'amour eſt intéreſſé, & l'amitié ne fait penſer qu'aux intérêts de ce qu'on aime. Rien n'eſt comparable à l'amitié, rien de plus ſaint. La mienne m'attache fortement à Zineddin; d'autres liens ſont ſuperflus. Les mariages les mieux concertés ſont ſujets à de grands chagrins; je ne puis me deſtiner à en cauſer à Zineddin. Il vaut beaucoup mieux que je me prépare à conſoler ceux qui ne m'imiteront point. Je ſerai ſon amie juſqu'au dernier ſoupir, mais je ne ſerai jamais ſon épouſe. Zineddin ne parla pas moins réſolument que moi; & ce jour-là nous eûmes, pour la première fois de notre vie, le malheur de déplaire à nos parens.

Ils prétendirent forcer nos volontés. De l'humeur dont je ſuis, les moyens biſarres qu'ils mettoient en uſage pour venir à bout de leur deſſein, n'auroient ſervi qu'à me divertir, ſi Zineddin n'en avoit pas ſouffert. Je ne voyois qu'une perpétuelle contrariété de conduite. Tantôt

on nous défendoit de nous voir & de nous parler, tantôt on nous faisoit trouver ensemble, & l'on écartoit avec soin tout ce qui auroit pu interrompre notre conversation. On passoit toujours ainsi d'une extrémité à l'autre : & quand nous étions un jour en un certain état, nous prédisions à coup sûr ce que nous deviendrions le lendemain, en imaginant l'état contraire. A la fin, fatiguée d'une persécution qui ne faisoit qu'augmenter, & dont la moitié tomboit sur mon ami, j'ai pris, sans en rien dire à personne, le parti de recourir à votre équité.

L'esprit & la naïveté de la jeune Nahala nous plut infiniment. Belle fille, lui dit la Sultane, vous vous attirez plus d'une protection. Naturellement, continua-t-elle, en jetant sur nous un regard fort gai, la décision de cette affaire m'appartient : les hommes n'entendent rien aux mystères du cœur. Mon procès est gagné, madame, dit respectueusement Nahala, si je vous ai pour juge. Zulikhah sourit, & parla ensuite à Rem-Corim, qui commanda au gouverneur d'apprendre à Motacem que sa fille étoit chez la sultane, & de lui enjoindre de venir se présenter à cette princesse le lendemain avec Zineddin.

Ils ne manquèrent pas de comparoître à cet

aimable tribunal. Le ſcherif fit ſa plainte, montra les lettres du père de Zineddin, & s'efforça de prouver que la deſtinée des enfans étoit uniquement l'affaire des parens. Après qu'il eut fini ſon diſcours, on le fit paſſer dans une chambre voiſine, & la gracieuſe ſultane parla au jeune homme. » Rendez témoignage à la vérité, lui dit-elle; n'aimez-vous que Nahala, & Nahala n'aime-t-elle que vous? Zineddin aſſez embarraſſé, à ce qu'il paroiſſoit, rêva un moment, puis répondit : » perſonne ne partage l'amitié que j'ai pour elle, & je me flatte que je ne partage avec perſonne l'amitié qu'elle a pour moi. Votre réponſe ne me ſatisfait pas, reprit Zulikhah. Encore une fois, n'aimez-vous que Nahala? Le jeune homme rougit. Je l'avouerai, dit-il d'une voix timide, j'aime la belle Amine, fille de l'emir Horruz, & elle m'aime. Mais cet amour ne diminue pas l'amitié que j'ai pour la vertueuſe Nahala. Et Nahala pourſuivit la ſultane, n'aime-t-elle que vous? Je ne ſais, répliqua Zineddin. Si elle aimoit auſſi le brave Gaouth, fils du cheic Mouſſa, je n'en ſerois pas jaloux; un amant peut-il nuire à un ami? Gaouth adore Nahala, & quoiqu'elle le ſache bien, elle ne m'en a jamais rien dit. C'eſt qu'elle l'aime autrement qu'elle ne vous aime, interrompit la ſultane; on publie l'amitié, mais on a grand

ſoin de cacher l'amour. Qu'on introduiſe Nahala, ajouta-t-elle, en hauſſant la voix.

Dès qu'elle parut, Zulikhah lui dit d'un ton un peu railleur : quel plaiſir, Nahalah, de jouir toujours des plus pures délices d'une tranquille amitié, & d'ignorer toujours les douceurs inquiètes que d'autres liaiſons peuvent produire! Que l'aveugle amour eſt haïſſable ! qu'il eſt intéreſſé ! que ſes biens ſont incertains ! que ſes engagemens ſont onéreux ! quel ami, quel père, quel juge ne ſe rendroit pas à ces vérités ? Je vous félicite, Nahala, de la peine que vous avez priſe à les bien imprimer dans votre eſprit, & du choix que vous avez fait du célibat, afin d'être plus en état de conſoler ceux qui auroient le malheur de ſe marier. Zineddin que vous voyez, va épouſer Amine. Je ne doute point que l'amitié ſainte & déſintéreſſée que vous avez pour lui, ne vous engage, dès à préſent, à prévoir ſes chagrins pour les adoucir. Il n'eſt pas le ſeul à qui votre zèle ſoit néceſſaire, car d'autres mariages ſe préparent. Celui de Gaouth, fils du cheic Mouſſa, fait ſur-tout beaucoup de bruit.

Il eſt plus aiſé d'imaginer l'effet de ce diſcours, que de le dépeindre. Les rubis les plus hauts en couleur, auroient ſemblé pâles auprès des joues de Nahala. Elle n'oſoit, ni parler,

ni lever les yeux, ni presque respirer. Le trouble de cette belle personne nous toucha sensiblement, la reine mère en fut émue. Consolez vous, Nahala, reprit-elle ; vous avez plus gagné que vous n'aviez demandé. Il me suffit d'avoir vengé l'amour, de l'avoir vengé de vous par vous-même. Publiez désormais sa gloire, sans cesser de célébrer celle de l'amitié. Sacrifiez à l'amitié ; le cœur de Zineddin en est pour vous l'autel : mais puisque l'amour a placé le sien dans le cœur du brave Gaouth, ne rougissez pas de sacrifier aussi à l'amour.

Après ce doux arrêt, qui changea tout-à-coup la confusion de Nahala en une joie que la modestie tâcha vainement de modérer, la prudente Zulikhah fit sortir Zineddin & son amie. Puis elle demanda au prince Rem-Corim, s'il vouloit bien se charger de tout ce qui restoit à faire ? » Sage sultane, répondit ce prince, les partis sont si heureusement assortis, que vous ne devez pas douter un moment du succès des deux mariages. Le scherif & le cheic sont amis ; & je suis bien sûr que le père de Zineddin se fera un grand honneur de l'alliance de l'emir Horruz. Je porterai les paroles nécessaires ; & si je rencontre quelques difficultés, je ne manquerai pas de moyens pour les lever sur le champ. Les promesses du prince de la longue-

vallée furent en effet ſuivies d'une prompte exécution.

Nous attendions avec impatience qu'il reprît l'hiſtoire de Perifirime & de Dilſenguin ; & il le fit dès que ſes occupations indiſpenſables le lui permirent.

CONTINUATION DE l'HISTOIRE de Dilſenguin & de Periſirime.

LES rois Giamſchid & Schadi paſſoient, dit-il, aſſez triſtement leur tems : celui-ci, à cauſe de la perte qu'il croyoit avoir faite de ſon fils ; & celui-là parce que Schadi ne le quittoit preſque point. La belle Perifirime vivoit plus heureuſe dans ſa retraite. Elle avoit fait de ſi grands progrès dans les ſciences auxquelles elle s'étoit appliquée dès ſes plus tendres années, que perſonne ne l'égaloit dans l'orient. Tous les ſecrets des traditions anciennes lui étoient connus. La vertu prodigieuſe des plantes & des pierres ſembloit prendre de nouveaux accroiſſemens entre ſes mains. Le ciel étoit pour elle un livre toujours ouvert & toujours intelligible. Les nuits tempérées & l'air ſerein de ſon pays l'invitoient ſouvent à le conſulter, & à monter, pour cet effet,

ſur le donjon du palais. Giamſchid lui avoit donc fait plaiſir de la loger dans cette tour, qui d'ailleurs la mettoit hors d'inſulte.

Dès la troiſieme nuit elle s'attacha ſérieuſement à examiner les deſtins de Dilſenguin. Ce qu'elle apperçut d'abord l'effraya. Les jeunes filles de qualité qui lui ſervoient de compagnes, & qui l'avoient ſuivie ſur la plateforme, la virent pâlir & trembler. Mais peu à peu elle ſe raſſura, & à la fin la joie prit la place de l'épouvante. Quand elle fut rentrée dans ſa chambre, elle ſe proſterna & prononça cette prière ſacrée : *grande ame de l'univers, que toutes les créatures te révèrent, je te remercie du choix que tu as fait de moi pour être l'interprète des cieux.* Elle écrivit après cela un billet qu'elle donna à Barſine, en qui elle avoit le plus de confiance, avec ordre de le remettre à Giamſchid au point du jour. Ce Prince le trouva conçu à peu près en ces termes :

» Seigneur, notre ennemi n'eſt point mort,
» mais ſon père n'a pas ſujet de s'en réjouir.
» Ne vous troublez point de ce qui arrivera au-
» jourd'hui; je ne puis à préſent vous le dire;
» commandez ſeulement à tous vos ſujets de
» la ville de ſe tenir enfermés chez eux, & de
» ſe préparer à s'y défendre.

Giamſchid, qui avoit déjà pluſieurs fois fait l'expérience de la vérité des prédictions, & de la ſolidité des conſeils de ſa fille, fit auſſi-tôt avertir ſes principaux officiers de guerre d'aller mettre toutes les maiſons en état de défenſe, & plaça lui-même de nouveaux corps-de-garde dans ſon palais. Tout cela ne ſe put faire ſans éclat. Les ſujets de Schadi, qu'on appeloit communément les noirs, pour les diſtinguer de ceux de Giamſchid qu'on nommoit les blancs, prirent l'alarme, & coururent en tumulte avertir leur roi, qui envoya dans les rues des blancs découvrir ſi ce que ſon peuple diſoit étoit vrai. On lui rapporta qu'il ne paroiſſoit perſonne dans les rues, que toutes les maiſons étoient fermées, & qu'on y entendoit un grand bruit comme des gens qui ſe barricadent en attendant un aſſaut. Schadi ne comprenoit rien à cela. Quelle terreur panique s'eſt donc emparée de mon ami, diſoit-il, que craint-il? ſi c'étoit un ennemi de dehors, le péril ſeroit commun, il m'en donneroit avis. Eſt-ce moi qu'il appréhende, l'eſprit lui auroit donc tourné. Dieux immortels, la ſageſſe de cet ami m'eſt néceſſaire après la mort d'un fils! J'irai, j'irai moi-même diſſiper cette frayeur ſoudaine. Les emirs des troupes de Schadi, aſſemblés auprès de ſa perſonne, s'opposèrent unanimement à ſa réſolution. Que quelqu'un de

vous, reprit Schadi, aille donc tout-à-l'heure s'instruire des véritables dispositions de Giamschid.

L'emir qui se détacha, vit la paix & la guerre tout ensemble, en abordant ce prince : la paix dans ses paroles & la guerre dans ses actions, car il faisoit actuellement distribuer toutes sortes d'armes. L'émir s'inclina profondément, & lui témoigna l'inquiétude de son roi. Giamschid l'assura qu'il ne vouloit attaquer personne, & qu'il ne savoit pas trop lui-même contre qui il avoit à se défendre. L'emir rapporta ce discours à son maître, qui se confirma dans l'opinion où il étoit déjà que Giamschid avoit perdu l'esprit. Sans vouloir rien écouter, il se fit transporter chez cet ami qu'il croyoit si malheureux. Pendant son absence, ses généraux persuadés que les blancs n'avoient pas pris les armes sans dessein, ordonnèrent aussi aux noirs de s'armer.

Giamschid courut au-devant du Roi Schadi, d'aussi loin qu'il l'apperçut, & l'embrassa à son ordinaire. Venez, lui dit-il, que je vous rende raison de ma conduite. Il l'introduisit dans sa chambre, s'enferma seul avec lui, & lui montra le billet de Perifirime. Quelle foule de pensées fâcheuses s'éleva pour lors dans l'ame de ce prince, qui étoit aussi persuadé qu'aucun autre du profond savoir de Perifirime ! » Mon fils est

ici regardé comme un ennemi! mon fils vit, & je n'ai point ſujet de m'en réjouir! mon ami doit ſe précautionner, parce que mon fils n'eſt pas mort! Ces réflexions furent ſubitement interrompues par l'apparition d'un homme roux, très-hideux, qui, ſans rien dire, donna une lettre à Schadi, & une autre à Giamſchid. Le premier lut dans la ſienne:

» Dilſenguin, favori d'Eblis, confident de » Demerouſch, roi des Dives, ſucceſſeur du » grand Zerdaſch, & ſouverain de tout l'uni» vers, à Schadi. Tandis que je me propoſe » de fouler aux pieds tous les rois de la terre, je » t'avertis que tu mérites la mort pour trois » raiſons. Premiérement, parce que tu n'as pas » daigné épouſer l'adorable Pirehzen, ma mère. » Secondement, parce que tu n'es point venu » en perſonne me chercher dans ma retraite. » Troiſiémement, parce que tu es en liaiſon » avec mes ennemis. Quoique tu ne puiſſes nier » aucun de ces crimes, j'ai pitié de tes cheveux » blancs, & je veux bien t'enſeigner un moyen » de te ſouſtraire à ma juſtice. Je ſais avec qui » tu es: tire ton ſalut de ta faute même, & » lave à ce moment ton infidélité dans le ſang » de ce perfide que tu as devant les yeux. Ou » remets entre les mains de mon envoyé le cœur

» de cet indigne roitelet, ou ne compte plus
» ſur la vie.

La lettre de Giamſchid étoit conçue en ces termes :

» Dilſenguin, favori d'Eblis, &c. ſouverain
» de tout l'univers, & ſpécialement de la ville
» entière de Merou; à Giamſchid, mort & ma-
» lédiction. Dans l'exécution de l'arrêt que j'ai
» prononcé contre toi, admire ma bonté, tu
» n'auras point d'autre bourreau que ton ami,
» hâte-toi de lui préſenter ta poitrine, afin qu'il
» l'ouvre, & qu'il s'acquitte de la commiſſion
» expreſſe que je lui en ai donnée. S'il t'aime
» trop, ou s'il ne me craint pas aſſez pour
» m'obéir, je te réſerve des ſupplices incom-
» préhenſibles.

Le déplorable Schadi tomba en défaillance, après avoir lu ſa lettre. Giamſchid fit entrer ſes gardes, tant pour la ſûreté de ſa perſonne, qu'afin de procurer du ſoulagement au vieillard évanoui. L'homme roux voyant qu'on ne ſongeoit à rien moins qu'à exécuter l'ordre barbare de ſon maître, diſparut.

Peu de tems après, il ſortit du ſouterrein où étoit Dilſenguin, une fumée épaiſſe qui, s'éle-

avant à la hauteur des maisons, enveloppa la moitié de la ville que les noirs occupoient. Cette horrible fumée leur déroboit la lumière du jour, & s'insinuant jusques dans les recoins les plus cachés, elle y portoit une infection intolérable. En même tems une multitude effroyable de fantômes qui avoient la ressemblance de leurs parens morts, se répandirent dans toutes les maisons, en disant d'un ton lugubre, mais très-passionné : » Que faites-vous ici, lâches, qui souffrez que les blancs jouissent de la lumière, tandis que vous êtes ensevelis dans les ténèbres? Aux armes! aux armes! C'est Perifirime qui vous aveugle, c'est son père qui vous empoisonne; jusqu'à quand leurs sujets jouiront-ils de l'air & de la clarté qu'ils vous ont enviés? Vengeance! vengeance! Egorgez, massacrez, brûlez vos ennemis.

Les reproches de tant de furies déchaînées remplirent tous les noirs d'une rage inexprimable. Ils sortent, courent pêle-mêle dans les rues des blancs, portent partout le fer & le feu. Les emirs de leur parti, emportés de la même fureur, se mirent à la tête des troupes de Schadi, & marchèrent droit au palais de Giamschid. Tandis que les blancs purent se défendre à couvert, leurs ennemis exposés à leurs coups, souffrirent beaucoup plus qu'eux; mais

le feu appliqué aux maiſons, devint en peu de tems ſi violent, qu'ils furent contraints de ſe jeter dans les rues, & d'y attaquer à leur tour ceux contre qui ils s'étoient défendus. Le déſordre n'étoit pas ſi grand à l'entrée du palais aſſiégé, quoiqu'on ne s'y battît pas avec moins de vigueur. Giamſchid faiſoit tout ce qu'on pouvoit attendre d'un chef prudent & courageux, & remplaçoit ſans ceſſe, par des gens frais, ceux que la mort emportoit, ou que l'excès du travail contraignoit de ſe retirer pour reprendre haleine.

Schadi ſe tenoit accoudé ſur une fenêtre, ſeul, immobile, inconſolable, mécontent des ſiens, expoſé à la colère des autres. S'étant enfin apperçu que l'ardeur inſenſée de ſes ſoldats ſe rallentiſſoit, il ſe fit conduire ſur une tour avancée, & ſe montra tout à découvert aux aſſiégeans. A ſa vue, le combat ceſſa de part & d'autre. Il parla à ſes ſujets d'une manière ſi touchante, & leur remontra, avec une éloquence ſi animée, les maux irréparables qu'ils ſe faiſoient à eux-mêmes, qu'il leur fit tomber les armes des mains.

Mais Dilſenguin, bien inſtruit de ce qui ſe paſſoit, parut tout-à-coup en l'air, ſur un dragon d'une groſſeur monſtrueuſe, dont la gueule vomiſſoit une infinité de flammes. » Efféminés,

s'écria-t-il, en lançant sur les noirs des regards furieux, est-ce ainsi que vous vous vengez? Epargnez ces traîtres, comme j'épargnerai aujourd'hui leur infâme protecteur. Au même instant il fondit sur le malheureux Schadi & le livra à son dragon. Le dragon l'engloutit, mais ce qu'on ignoroit alors, il n'en mourut pas, & Dilsenguin se contenta de l'enfermer.

L'action barbare du magicien épouvanta les assiégés, & alluma dans les noirs une nouvelle fureur. Rien ne résista à leur premier choc. Giamschid abandonnant tout le reste, se retrancha avec un petit corps de réserve au pied du donjon, résolu d'y vendre chèrement sa vie. Mais sur ces entrefaites, une force inconnue le déroba aux yeux des siens, & le transporta sur la plate-forme où Perifirime l'attendoit avec Barsine, & trois autres de ses compagnes, dans un grand char attelé de huit cygnes. Il s'assit auprès de la princesse, sans presque savoir ce qu'il faisoit. Les cygnes ayant aussi-tôt pris l'essor, tournèrent leur vol rapide entre l'orient & le midi.



VOYAGE de Perifirime, & ſa retraite dans la péninſule inacceſſible.

LE vieux roi fut long-tems à revenir de ſon étonnement. Tout hors de lui-même, il regardoit ſa fille avec une eſpèce de vénération, ſans oſer ouvrir la bouche. Conſolez-vous, lui dit-elle en l'embraſſant, conſolez-vous de la perte que vous venez de faire de tant de bons ſujets, & ne craignez plus le fils de Schadi. Cet ignorant s'amuſe à préſent à pourſuivre dans l'air deux fantômes qui nous reſſemblent, & qu'Ormoz (*a*), roi des péris du Ginniſtan, lui a oppoſés. Dans le tems que ce ſcélérat attaquoit inhumainement celui à qui il doit la vie, Ormoz m'a amené lui-même ce chariot, & je me ſuis bien doutée que je ne tarderois guères à vous y voir. Le ciel vous promet pour l'avenir une longue ſuite de proſpérités. Ces paroles calmèrent l'eſprit du roi, & mirent de belle humeur Barſine & ſes trois compagnes, qui s'appeloient Rezené, Patma & Sidgim. La gaieté régna bientôt dans

(*a*) Ormoz ou Ormoſd, chef des génies favorables, connu aux Grecs ſous le nom d'Oroſinades.

le char miraculeux, dont la vîteſſe ſurpaſſoit celle des vents.

Ils prirent terre ſur le bord d'un grand fleuve qui arroſoit la plus charmante de toutes les ſolitudes. De quelque côté qu'on tournât les yeux, on ne voyoit que des fleurs d'une beauté raviſſante, des ombrages délicieux, des oiſeaux de toutes ſortes de couleurs, qui, n'ayant jamais été épouvantés, n'avoient pas encore appris à fuir. La compagnie ſortit du char, & s'approcha d'un bel arbre, qui ſembloit l'inviter à prendre le frais ſous ſes branches touffues, & à manger de ſes fruits. On ne dédaigna pas les préſens de l'arbre; ſes fruits ſe trouvèrent d'un goût excellent. La nuit étant venue, le ſommeil, attiré par le bruit de l'eau, & par les innocentes carreſſes des zéphirs, ferma inſenſiblement toutes les paupières. Mais quelque tems avant le lever de l'aurore, une voix douce & majeſtueuſe appela Periſirime. La princeſſe éveillée vit devant elle le lumineux Ormoz qui tenoit à la main une baguette. Elle ſe leva. » Fille d'un père toujours pieux, lui dit-il, tu orneras la terre d'un peuple nouveau qui ſera l'effroi des noires puiſſances & la conſolation des mortels. L'étude de la nature te l'avoit déjà en quelque ſorte aſſujettie; mais tu en diſpoſeras déſormais plus ſouverainement. Reçois, avec le don ſublime de

féerie, une foule de perfections inconnues qui t'éleveront au-dessus de toi-même. Prends la baguette des merveilles, & commence à en éprouver la vertu. Ton voyage doit s'achever sur les flots, tu ne le termineras que *lorsque tes prodiges alarmeront ta pudeur & blesseront la sainteté de tes regards*. Ormoz, en achevant ces paroles, donna sa baguette à Perisirime : puis il monta sur le char & se fit enlever par les cygnes. La nouvelle fée fit plusieurs essais de transformations avec la baguette des merveilles; & voyant que tout lui obéissoit, elle s'éloigna & alla préparer sur le bord de l'eau ce qui étoit nécessaire pour une longue navigation. Le sommeil n'abandonna Giamschid & les autres que long-tems après le lever du soleil.

A leur réveil ils apperçurent dans le milieu du fleuve un petit vaisseau à l'ancre, prêt à partir. Le roi se tourna aussi tôt du côté où sa fille s'étoit couchée le jour d'auparavant, & ne la voyant point, il se leva & fit un grand cri: Barsine & ses compagnes se levèrent aussi; & toute la compagnie s'approcha de la rivière. Alors l'esquif du vaisseau fut jeté à l'eau, & il y descendit une petite Ethiopienne mal habillée, qui sans se servir de rames ni d'avirons, ne laissa pas d'aborder. Etant à terre, elle salua d'une voix foible & enrouée Giamschid & sa suite,

& toucha Rezené d'une baguette noire qu'elle portoit. Rezené devint ſubitement auſſi noire & auſſi malpropre qu'elle, & cette horrible métamorphoſe fit prendre la fuite à Barſine & aux autres. L'Ethiopienne courut après elles avec une légéreté ſi ſurprenante, qu'elle les atteignit toutes & les transforma en Ethiopiennes, malgré qu'elles en euſſent. Elles revinrent ſur leurs pas, & s'étant jetées aux pieds du roi, elles le ſupplièrent à mains jointes, & en pleurant, de les venger de l'outrage qu'on venoit de leur faire en ſa préſence. A cet indigne ſpectacle l'ancienne vigueur de ce prince ſe réveilla. Il mit l'épée à la main, il courut avec plus de vîteſſe que ſon âge ne ſembloit le permettre vers l'Ethiopienne du vaiſſeau, qui s'étoit tranquillement aſſiſe ſous l'arbre. En l'abordant, il lui dit : « infame noire, je te perce le ſein, ſi tu ne diſſipes tout à l'heure tes ſortiléges. N'êtes-vous pas, répondit froidement la noire, le père de Periſirime qui a refuſé opiniâtrement de ſe marier avec le prince Dilſenguin ? Et toi, reprit Giamſchid, plus furieux qu'auparavant, ne ſerois-tu pas ce Dilſenguin ? Ah traître, c'eſt toi ! Ta méchanceté te décèle malgré cette forme empruntée. Tu m'as enlevé ma fille pendant la nuit. Tu viens d'exercer ta rage ſur ſes compagnes. Tu prétends ſans doute me faire ſentir à moi-même quelque nouvel effet

de ta cruauté : mais je te préviendrai. En disant cela, il haussa le bras pour donner un coup à sa chère Perifirime.

C'étoit elle-même. Elle reprit si soudainement sa première forme, que son père la reconnut en achevant de parler. Au lieu de la tuer il se jeta à son col, & les quatre Ethiopiennes qui étoient accourues, versèrent des larmes de joie, persuadées que leur maîtresse les aimoit trop pour leur avoir fait aucun mal réel. En effet la princesse les ayant touchées une seconde fois, elles revinrent en leur premier état. Perifirime conduisit son père & elles à l'esquif, & l'esquif les porta tous au vaisseau, dont les ancres se levèrent d'elles-mêmes, & dont les voiles prirent le vent, comme si d'habiles mariniers les avoient gouvernées. La fée raconta ce qui lui étoit arrivé, & déclara que la construction du vaisseau ne lui avoit coûté que quelques paroles. Elle demanda ensuite à ses compagnes si elles ne se sentoient pas l'esprit tout changé ? Il nous semble, répondirent-elles, que nous ne sommes plus nous-mêmes. Vous êtes fées, repartit la princesse, depuis que je vous ai touchées de ma baguette à cette intention.

Le vaisseau enchanté entra en mer, après trois jours de navigation, & continua sa route avec tout le bonheur imaginable. Tous les biens y

abondoient. Point de tempêtes, point de calmes incommodes, point de corsaires à craindre, pour ce chef-d'œuvre de l'admirable Perifirime. Comme il voguoit sur les ondes avec la rapidité d'un oiseau, il ne mit pas long tems à aborder dans l'île d'Ophir, vers laquelle il dirigeoit de lui-même son cours. Il entra dans le port d'Esful, grande ville où Sabalem, roi de l'île, faisoit sa demeure ordinaire. Ce prince, qui se promenoit sur le bord de la mer avec ses fils & toute sa cour, voulut être à la descente des étrangers. Il fit à Giamschid & à Perifirime un accueil peu embarrassé de cérémonies gênantes; les hommes ne les avoient pas encore inventées. En montant au palais, les deux rois se racontèrent leur généalogie, suivant la mode de ce tems-là, & ils trouvèrent qu'ils étoient parens. Cette heureuse découverte accrut infiniment leur joie, & celle des fées & des princes d'Ophir. Les premiers jours furent consacrés au repos. Les parties de plaisir vinrent ensuite. Le bon roi étoit si charmé de ses hôtes, qu'il résolut de faire tout son possible pour les engager à demeurer dans son royaume.

Etant donc un jour assis avec Giamschid sur un sofa, au milieu des fées & des princes qui, séparés & vis-à-vis les uns des autres, occupoient deux sofas beaucoup plus longs, il or-

donna à tous ſes courtiſans de ſortir, & prit ainſi la parole. « Nous avons appris de nos pères que les jeunes hommes & les jeunes filles qui ſe marient, doivent avoir entr'eux une grande reſſemblance d'eſprit & d'inclination, afin que les mariages ſoient heureux & pacifiques : mais comme il eſt très-difficile de bien diſcerner les tempéramens, nous avons été fort long-tems inquiets ſur la manière dont on pourroit mettre cette maxime en exécution. Après de mûres délibérations, nous nous ſommes enfin arrêtés à certains indices de correſpondance qui ne trompent guères nos phyſionomiſtes. Les Docteurs de cette eſpèce ſont nos Juriſconſultes en fait de mariage : ils entendent parfaitement l'harmonie des cœurs & des eſprits, & connoiſſent à point nommé ſi les garçons & les filles ſont au ton les uns des autres. »

Le vieillard interrompit ici ſon diſcours, & enviſagea Giamſchid qui, s'imaginant que le roi d'Ophir prenoit ce tems-là pour reſpirer, commença à donner de grands éloges à une coutume ſi louable. Mais tandis qu'il parloit, Sabalem battit des mains, & on vit entrer dans la ſalle un homme auſſi ſérieux & auſſi grave qu'un vieux Mufti qui, après avoir fait trois profondes inclinations, ſe tint debout ſans rien dire, à l'oppoſite des deux rois. « Quelque bonne que

ſoit la loi dont je viens de vous entretenir, reprit celui d'Ophir, j'aurois envie de l'abolir. Mes cinq fils que vous voyez ſont reſtés à marier juſqu'à préſent, parce qu'avec quelques filles qu'on les ait comparés, les indices de correſpondance ont toujours manqué. Cet accident biſarre me fait croire qu'ils ne ſont point deſtinés à s'unir avec des Ophiriennes, ou que la loi eſt fautive. Si elle l'eſt, il faut l'abroger. Avant que de condamner la loi, interrompit Giamſchid, il ſeroit bon d'examiner ſi en effet ces princes ne ſont pas deſtinés à épouſer des étrangères. A vous parler franchement, reprit avec chaleur le roi d'Ophir, je remarque je ne ſais quoi de ſi myſtérieux dans le rapport de leur nombre avec le nombre des jeunes beautés que vous nous avez amenées, que je ſuis preſque convaincu que le ciel les a conduites ici exprès pour eux. J'achève de vous ouvrir mon cœur. Le plus grand de mes déſirs ſeroit de travailler à cette grande affaire.

Les fées baiſsèrent modeſtement les yeux à cette concluſion; mais quand elles les relevèrent, la princeſſe jeta d'abord ſa vue ſur Abar, l'aîné des princes d'Ophir; Barſine ſur Zarin, qui étoit le ſecond; Rezené ſur le troiſième, nommé Frami; Patma ſur le quatrième, appelé Corcut; & Sidgim ſur le plus jeune, qui portoit

le même nom que son père. Chacun de ces princes envisageoit en même tems, avec une tendre émotion la fée qui le regardoit. L'homme sérieux étudioit les uns & les autres, & les étudioit avec une attention si marquée, qu'il s'attira à son tour celle de tout le monde.

Eh bien ! docteur, lui dit le roi Sabalem, que nous direz-vous ? Sire, répondit le docteur, c'en est fait, les mariages sont arrêtés. Les yeux des personnes qui doivent s'épouser se sont déjà mariés vingt fois depuis un moment. Après avoir rendu cette réponse, il écrivit avec un crayon, sur une tablette d'ivoire, les noms des amans & ceux de leurs maîtresses ; puis il donna la tablette au roi Giamschid, fit ses trois révérences & se retira. Giamschid lut tout haut les noms accouplés. Les cinq princes crièrent aussi-tôt comme de concert : *La science des physionomistes est infaillible ! lès loix d'Ophir sont justes !* Le silence de la princesse & de ses compagnes, joint à un certain air de contentement répandu sur leurs visages, soutint merveilleusement bien ces acclamations. « Vous voyez, dit Giamschid au roi d'Ophir, que ma fille n'est pas née pour la destruction de vos coutumes. Pour moi, j'accepte votre alliance avec beaucoup de reconnoissance & de plaisir.

Les nôces se célébrèrent dès le lendemain,

avec toute la pompe & toute la magnificence dont ce ſiècle-là étoit capable. Tout le peuple de l'île quitta ſes occupations ordinaires pour ſe réjouir. Perifirime fit le don de féerie au prince Abar, & le déclara premier ſage. Ses compagnes obtinrent ſans peine la même faveur pour leurs époux, qui ne tardèrent guères à faire des eſſais de leur nouvelle ſcience. On voyoit tous les jours des ſpectacles raviſſans qui étonnoient preſqu'autant ceux qui les donnoient que ceux qui y aſſiſtoient.

Il fallut ſonger à partir. Perifirime, Barſine, Rezené, Patma & Sidgim, s'étant aſſemblées avec leurs époux pour prendre là-deſſus une dernière réſolution, la princeſſe parla en ces termes aux nouveaux ſages : » princes, je ne puis plus différer de remettre à la voile; vous nous ſuivrez puiſque vous nous aimez; & il ne ſera pas, à ce que je crois, néceſſaire de nous aſſurer de vos perſonnes par la puiſſance de notre art. Abar & ſes frères témoignèrent tous d'une voix qu'elle diſoit la pure vérité. La fée continua ainſi : « Comme Sabalem reſtera ſans héritiers, par votre éloignement, il faut faire en ſorte qu'il n'en ait pas beſoin, du moins de pluſieurs ſiècles. Je trouverois à propos que mon père achevât ſa vie dans cette île, & qu'il partageât le tems & la royauté avec le vôtre. Je m'imagine qu'ils

n'auroient pas de peine à consentir de vivre & de régner tour à tour. Mais pour agir plus sûrement, il faut tenir la chose cachée à Sabalem; je me charge de persuader Giamschid. Pendant que l'un gouvernera, l'autre sera enchanté; & l'enchantement que je ferai sera de telle nature, que celui qui en sortira, se trouvera aussi vigoureux qu'il étoit en sortant du précédent, c'est-à-dire, qu'un an d'enchantement aura la vertu de réparer les forces perdues pendant un an de travail. La compagnie applaudit à cette proposition, & Perifirime fut instamment priée de s'appliquer sans aucun délai à l'exécution d'un projet si bien conçu.

Dès la nuit suivante, elle bâtit un palais d'une grandeur & d'une beauté admirables, vis-à-vis des fenêtres du roi d'Ophir, & se rendit au lever de ce prince, avec le roi Giamschid qui ne savoit rien de son dessein. Quand Sabalem mit la tête à la fenêtre, il fut bien surpris de voir le nouvel édifice, & se doutant qu'il étoit de la façon de Perifirime: « Depuis que vous êtes ici, ma fille, vous me procurez tous les jours de nouveaux plaisirs. Les dedans de cette merveilleuse maison surpassent apparemment les dehors en richesses; ainsi je vous prie de m'y introduire tout-à-l'heure. La fée qui ne cherchoit que cela, y consentit; & prenant d'une

main ſon père, & de l'autre le roi d'Ophir, elle les emmena. Les portes du palais s'ouvrirent & ſe fermèrent, ſans donner paſſage à d'autres qu'à eux trois. Les rois admirèrent les portiques, les cours, les eſcaliers, les galeries, les appartemens, les meubles de ce magnifique palais. » C'eſt un grand dommage, diſoient-ils, que ces ſortes d'ouvrages ne durent pas plus long-tems. Ma fille, ajouta Sabalem, cet effet miraculeux de votre ſcience va-t-il encore ſe diſſiper comme tous ceux que vous nous avez fait voir depuis le jour de vos nôces? Seigneur, répondit la fée avec un petit ſourire, puiſque cette maiſon vous plaît tant, je vous jure qu'elle ne durera pas moins que vous. En diſant cela, elle toucha de la baguette des merveilles le bon vieillard; & elle l'enchanta. Elle prit enſuite Giamſchid par la main, & l'ayant conduit dans la première cour, elle lui expliqua tout le myſtère, & lui découvrit la réſolution qui avoit été priſe.

Le roi fut d'abord très-mécontent. » Je ne ſaurois me réſoudre, dit-il, à vous permettre de me quitter; & quand je m'y réſoudrois, comment perſuaderiez-vous au peuple d'Ophir de m'obéir? Periſirime applanit la première difficulté, en lui promettant de venir le revoir auſſi ſouvent qu'il le ſouhaiteroit. Quant au peuple d'Ophir, pourſuivit-elle, il vous honorera

comme ſon roi, vous en allez être convaincu par votre propre expérience en ſortant d'ici. Ils ſortirent : auſſi-tôt les gardes du Roi Sabalem écartèrent le peuple ; les princes ſes enfans & les émirs de ſa cour ſe mirent à la ſuite de Giamſchid, & même quelques particuliers lui demandèrent des graces comme à leur roi légitime. Giamſchid ne ſavoit que penſer de tout cela, & ſe contentoit de diſſimuler ſa ſurpriſe, en hâtant le pas ſans rien répondre. A l'entrée du palais, il fut arrêté malgré lui par un Mullah fort vénérable, qui lui dit : ſire; je vous prie de me faire la grace d'amener chez moi le roi Giamſchid, votre hôte, & la princeſſe Perifirime ſa fille ; j'aurois envie de les régaler. Je vous fais d'autant plus volontiers cette demande en leur préſence, que j'eſpère qu'ils voudront bien contribuer à me la faire accorder. Giamſchid ne put s'imaginer autre choſe, ſinon que cet homme ſe moquoit de lui, & il paſſa outre, nonobſtant la reſpectueuſe réſiſtance du Mullah.

Deux merveilles qu'il ignoroit, faiſoient qu'on le prenoit ainſi pour le roi d'Ophir, & qu'on lui parloit de lui-même comme d'une troiſième perſonne. La fée lui avoit donné la figure de Sabalem, & avoit mis auprès de lui un fantôme qui repréſentoit Giamſchid, qu'il n'appercevoit

pas, & que tout le monde prenoit pour lui. Elle n'avoit communiqué son secret ni à son mari, ni à ses compagnes, qui furent les premières attrapées, quand le roi fut rentré dans sa chambre, où l'on eut soin de ne laisser entrer nul Ophirien. Elles firent des complimens au fantôme, comme si elles avoient parlé à Giamschid, & voyant que le fantôme ne répondoit rien : « roi Sabalem, dirent-elles à Giamschid, le silence de notre prince nous effraye, il n'a pas accoutumé de nous dédaigner ainsi. Giamschid, de son côté perdoit l'esprit, de voir qu'on regardoit en l'air, & qu'on avoit même quelquefois le dos tourné en parlant à sa personne. A la vérité, lorsqu'il prenoit la parole, on se retournoit vers lui, mais on l'étonnoit plus qu'auparavant, en le traitant de roi d'Ophir. A la fin remarquant que sa fille rioit, je crois, lui dit-il, tout en colère, que tout le monde est fou aujourd'hui, vous, parce que vous riez toute seule, sans aucun sujet; les autres parce, qu'ils me parlent où je ne suis pas, & qu'ils parlent au roi Sabalem où je suis. Perifirime continua de rire, & lui dessillant tout-à-coup les yeux, lui fit voir son fantôme. L'apparition de cet autre Giamschid posté vis-à-vis de lui, le jeta dans un nouvel excès de surprise. Assurément, s'écria-t-il, j'ai aussi ma part de la folie com-

mune; il me paroît que je ne ſuis pas où je ſuis, & que je ſuis où je ne me ſens pas; mais approchons-nous de nous-mêmes. Là deſſus il aborde le fantôme, qui lui fait une profonde révérence, en lui diſant: grand roi d'Ophir! le tems de mon départ eſt arrivé.

Alors Periſirime prenant un air plus ſérieux, adreſſa la parole à ſon père: » Seigneur, lui dit-elle, je vous apprends que vous avez la figure du roi d'Ophir, & que ce fantôme qui a la vôtre, n'eſt qu'un nuage que j'ai mis en œuvre pour tromper les yeux du peuple. Régnez donc ici comme ſi vous étiez Sabalem, puiſque perſonne ne doute que vous ne le ſoyez pas, & que ſes enfans mêmes & le Mullah, qui a toujours vécu avec lui, vous ont pris pour lui.

Le reſte du jour ſe paſſa à informer Giamſchid des maximes les plus ordinaires du roi enchanté. Abar & ſes frères, inſtruits de tout, les lui apprirent ſi parfaitement, que dès le ſoir même il ſoupa en public, en qualité de Sabalem, avec ſa famille, & le fantôme qui mangea de bon appétit, & qui par intervalles prononça, du ton du vrai Giamſchid, certain nombre de paroles aſſez à propos. Le lendemain, dès le point du jour, les fées & les ſages prirent leur dernier congé, & le vaiſſeau ne fut pas plutôt en pleine mer, que le fantôme,

déformais inutile, difparut par l'ordre de celle qui l'avoit formé.

Jamais navigation ne fut plus agréable que celle-là. La félicité fembloit avoir établi fon trône dans le navire enchanté. Un amour mutuel y fatisfaifoit tous les cœurs; différens caractères de fageffe n'y contentoient pas moins tous les efprits. L'air & l'océan ne faifoient que ce que Perifirime défiroit. A fa voix les monftres de la mer abandonnoient les abîmes pour fe laiffer voir, & les animaux de la terre accouroient du fond des forêts & des déferts fe préfenter fur le rivage.

Le vaiffeau s'arrêta un jour de lui-même fur le bord d'une riante péninfule, à l'embouchure d'un fleuve large & profond, qu'on a depuis nommé Algrin. Les dix aimables voyageurs étoient tous fur le tillac : ils découvrirent des deux côtés du fleuve deux armées, l'une de finges blancs, & l'autre de finges noirs, qui tous étoient armés de groffes cannes, & cherchoient à paffer l'eau, comme pour fe battre. Ces armées demeurèrent fort long-tems en préfence, n'ayant ni l'une ni l'autre la hardieffe de traverfer la rivière, dont le bruit & la rapidité les épouvantoit. Notre fimplicité eft extrême, dit la princeffe, en s'impatientant; à quoi nous amufons-nous ? Changeons l'état des chofes & donnons-nous un fpectacle charmant. Elle ne fit que deux

deux signes en l'air avec sa baguette; au même moment tous les singes devinrent grands comme les plus démesurés géans, & leurs cannes furent changées en massues. Le fleuve, après cela, n'étoit plus un obstacle; les géans-singes y entrèrent de part & d'autre, n'eurent de l'eau que jusqu'aux jarrets. Mais quelle fut la confusion de la sage Perisirime, lorsqu'au lieu de se battre, ces animaux lascifs commencèrent à prendre des contenances impudentes, & à se mêler honteusement à ses yeux? Ah! l'horrible infamie, s'écria-t elle, en se couvrant le visage avec les mains, & à l'instant elle rendit leur petite figure aux singes, qui furent presque tous noyés.

Après cette aventure singulière, Perisirime se recueillit en elle-même. Un feu nouveau s'alluma dans ses yeux. Ses couleurs devinrent plus vives. On la vit plus grande & plus majestueuse qu'à l'ordinaire. Elle jeta doucement ses regards sur les sages & les fées qui, en l'admirant, gardoient un silence éloquent. Elle leur dit enfin: » l'oracle du roi Ormoz est accompli; nous voici au terme de notre voyage; descendons, prenons gaiement possession de l'heureuse contrée, qui sera jusquà la fin du monde le centre de notre empire.

Elle ne fut pas plutôt à terre avec sa compagnie, que le vaisseau s'évanouit. Une colline

que la nature sembloit avoir formée pour commander à tout le pays, fut choisie pour en porter le premier & le plus riche édifice. Les fées seules le bâtirent. Ne m'en demandez point la description, continua Rem-Corim; tout ce que je pourrois vous en dire, seroit infiniment au-dessous de ce que j'ai vu, il y a environ cent ans. Les sages s'appliquèrent à fortifier les dehors de la contrée, & ils y réussirent si parfaitement, que le nom d'*inaccessible* en est resté à la *péninsule*. Rien n'y entre sans la permission expresse des puissances. Elle est ceinte de rochers de plus de trois lieues de hauteur, tellement escarpés du côté de l'océan, & si serrés les uns contre les autres, qu'ils ne font qu'un mur d'une seule pièce. Il y a sous leurs racines des abîmes qui vomissent de toutes parts des fleuves cachés, d'une grosseur & d'une roideur si épouvantables, que le choc de leurs eaux soulève toute la masse de la mer, & qu'il n'y a que d'horribles tempêtes & des orages perpétuels à plus de soixante lieues à la ronde. Des vents toujours déchaînés & toujours en fureur, dont la violence inouïe s'étend dix fois plus haut que l'enceinte de la péninsule, ne font de tout ce vaste espace qu'un affreux tourbillon, qui ne permet pas même aux oiseaux de passer. Lorsque le palais des fées fut en état d'être habité, elles le peuplèrent, en y

transportant les jeunes gens les plus ingénieux de l'univers. Elles composèrent avec les sages cinq volumes qui portent encore leurs noms, & renferment les principes de la féerie; car il faut remarquer que ce qui avoit été pour elles & pour leurs époux un pur don d'Ormoz, fut dans la suite un art assez pénible pour les autres. Ces livres furent communiqués suivant les règles mêmes qu'on y apprend. Les sages & les fées se multiplièrent dans le monde; on en vit bientôt la face renouvelée, malgré la haîne & les noirs artifices du perfide Dilsenguin.

FIN DE L'HISTOIRE *de Dilsenguin & de la princesse Perifirime.*

CE malheureux se fatigua pendant plusieurs jours à poursuivre inutilement les fantômes de Perifirime & de Giamschid, & ayant à la fin reconnu sa folie, il s'occupa sérieusement à recueillir le fruit de ses crimes. Il fit réparer Merou. Il choisit dans tout son royaume les garçons & les filles qui donnoient les plus grandes marques d'esprit, & leur fit des leçons publiques de magie pendant plusieurs années. Lorsqu'il les vit capables de seconder ses pernicieux desseins,

il leur commanda de le suivre. Transformés en hirondelles, au nombre de trois cens, ils parcoururent avec lui une grande partie du monde. L'île d'Ophir offrit à la vue de Dilsenguin le premier objet qui l'arrêta. L'admirable palais que j'apperçois, dit-il, ne peut être d'une autre main que de celle de la fille de Giamschid. Cela dit, il s'abattit avec quelques-uns des siens, & prit les manières d'un homme du pays, afin de s'informer plus aisément de ce qu'il vouloit savoir. On lui apprit l'arrivée, le séjour & le départ de son ennemie. Sans perdre un moment, il reprit le chemin des nues, & dispersa ses disciples de tous les côtés, avec ordre d'examiner les terres & les mers circonvoisines, & de lui venir rendre compte de ce qu'ils découvriroient.

Dans ce tems-là Perifirime étoit en route, sous la forme d'un épervier. Elle rencontra plusieurs de ces hirondelles qui lui devinrent suspectes, tant parce que ce n'en étoit pas la saison, que parce qu'elles avoient quelque chose de triste & d'inquiet dans leur vol. Pour s'éclaircir, elle fondit sur l'une d'elles, & la serra fortement entre ses griffes; mais la fausse hirondelle se changea tout-à-coup en une grande femme qui lui échappa des serres par sa pesanteur. La fée ne s'amusa point à regarder ce que cette for-

cière devenoit ; elle retourna incessamment dans la péninsule inaccessible, & fit part de son aventure aux fées & aux sages. Personne ne douta de ce que c'étoit. On se prépara à la guerre ; tous les sujets & les disciples de Périfirime se métamorphosèrent en éperviers, & se postèrent sur les bords du tourbillon impénétrable qui servoit de mur à la péninsule.

" La sorcière, délivrée de la poursuite du terrible oiseau, le suivit de loin, vit où il se retiroit, & sans aucun délai rejoignit Dilsenguin, à qui elle raconta ce qui lui étoit arrivé. A cette nouvelle le magicien ramassa ses troupes, & guidé par l'hirondelle, il s'approcha du petit royaume des sages, se flattant de s'en rendre maître dès la première attaque. Il s'éleva donc aussi haut que les éperviers, & s'étant transformé en aigle avec tous les siens, il donna un assaut général. Perifirime ne jugea pas à propos d'abandonner si-tôt sa forme d'épervier, ni de la faire abandonner à ses gens. Dès l'entrée de l'action, cette courageuse princesse s'attacha personnellement à Dilsenguin, bien résolue de ne le pas quitter qu'elle ne l'eût vaincu ; & ce combat particulier servit comme de modèle aux deux armées, chacun étant attentif à la conduite de son chef.

Les aigles s'étant vainement fatigués à porter

des coups que l'adreſſe & la légéreté des éperviers rendoient inutiles ; ceux-ci ſe changèrent en ſerpens, & ſe lançant ſur eux, les prirent par les jambes, s'entortillèrent autour de leurs aîles, leur ſerrèrent étroitement le goſier, & leur otèrent tout enſemble le mouvement & la reſpiration. Dilſenguin fut le premier à tomber, mais il fut auſſi le premier à rétablir le combat au milieu de ſa chûte, en devenant tout-à-coup un petit tourbillon de feu. Les ſiens en ayant fait autant, Perifirime & ſon armée pensèrent périr par l'ardeur inſupportable qui les conſumoit. Sa préſence d'eſprit lui fit prendre, en cette occaſion, l'unique moyen qu'il y eût d'échapper. Vous ſavez que la ſalamandre ſe défend contre le feu ; elle s'en donna la forme, & ſes guerriers ne manquèrent pas de ſuivre ſon exemple. Le magicien demeura long-tems feu, quoiqu'il vît bien que c'étoit ſans ſuccès, & à la fin ne ſachant plus ſous quelle forme paroître, il ſe tourna en pierre, dans le deſſein d'enfermer ſoudainement la ſalamandre, & de l'entraîner priſonnière au fond de la mer. Perifirime & la plupart des fées & des ſages ſentirent cette tranſformation dans l'inſtant même qu'elle commençoit à ſe faire, & évitèrent le danger par un ſaut : mais il y en eut d'autres qui n'eurent ni tant d'agilité, ni tant de bonheur. Les pierres

tomboient de toutes parts dans l'océan, & Dilsenguin alloit se sauver, pour peu que Perisirime l'eût perdu de vue. Elle se précipita dans l'eau avant lui, y prit la forme d'une baleine & l'engloutit tout vivant. Ce misérable voulut se faire rat d'eau, pour ronger les entrailles de la baleine victorieuse, & se ménager une sortie à travers ses côtes, mais elle interrompit cette pernicieuse métamorphose, & prévint son ennemi par une action que les fées regardent encore à présent comme la plus belle qui se soit jamais faite parmi elles. En un clin d'œil cette héroïne sortit de l'eau, devint fronde, lança Dilsenguin, moitié pierre & moitié rat, par dessus le tourbillon ; & ayant repris la figure d'épervier, tandis qu'il étoit en l'air, elle arriva aussi-tôt que lui à l'endroit où il tomba, & l'y enchanta, sans lui donner le tems de se reconnoître.

Abar, Corcut & Sabalem firent aussi des prisonniers, qu'on échangea dans la suite avec les fées & les sages qui étoient restés engagés dans les pierres. Zarin, Framir & les quatre fées principales ne firent point de quartier. Irrités de ce qu'étant serpens on avoit entrepris de les faire cruellement mourir par le feu, ils se métamorphosèrent eux-mêmes en feux aussi-tôt que leurs adversaires se furent converties en pierres, &

en firent impitoyablement de la chaux. A l'égard de Dilſenguin, les vainqueurs le forcèrent d'avouer ſes crimes, & pendant qu'il vécut, il ne fit que paſſer d'un ſupplice à un autre. Ses diſciples ralliés au fond de la mer, ſe ſauvèrent déguiſés en macreuſes. Les uns retournèrent à Merou & remirent Schadi en liberté ; les autres ſe diſpersèrent dans la plupart des provinces du monde. Ce ſont leurs diſciples qui le rempliſſent aujourd'hui de maléfices, & qui dreſſent aux ſages de continuelles embûches. Au reſte, ajouta Rem-Corim, la reconnoiſſante Perifirime s'acquitta fidellement de la promeſſe qu'elle avoit faite à ſon père, qui, de ſon plein gré, prit au bout de l'an la place de Sabalem. Ces deux excellens princes regnèrent par cet artifice auſſi innocent que merveilleux, pendant une très-longue ſuite de ſiècles. La fille de Giamſchid vécut plus de huit cens ans. La dernière leçon qu'elle donna eſt la première que nous apprenons. Elle inſtruit les ſages des biens que les rois attendent d'eux. » Les monarques, dit elle » à ſes chers diſciples, ſouvent trop ardens & » trop vifs, tiennent leurs peuples & leurs voi-» ſins dans de continuelles alarmes ; c'eſt à nous » à calmer ces ſaillies. Souvent trop retirés & » trop ſérieux, ils répandent ſur la face de leurs » royaumes, un air ſombre & lugubre qui aug-

» mente le poids des afflictions de chacun de
» leurs sujets ; c'est à nous à dissiper ces humeurs
» noires & mélancoliques. Souvent trop durs &
» trop rigoureux, ils exercent tellement la jus-
» tice, qu'ils n'accordent rien à la clémence ;
» c'est à nous d'adoucir ces naturels farouches
» & tout d'une pièce. Souvent trop laborieux
» & trop exacts, ils s'appliquent inutilement à
» des petits détails d'affaires qui les usent &
» qui minent leur santé ; c'est à nous à leur
» inspirer de se décharger d'une partie de ce
» fardeau sur les épaules de quelques ministres
» vraiment éclairés & fidelles. Souvent enfin
» trop paresseux & trop adonnés à leurs plaisirs,
» ils ont une aversion presque invincible pour
» les affaires, & confient le soin de leurs peu-
» ples à des gens qu'ils n'ont pas assez exa-
» minés, qui deviennent dans la suite de petits
» tyrans ; c'est à nous à les arracher à la mol-
» lesse, & à leur ouvrir les yeux sur l'incapa-
» cité de ceux en qui ils ont une imprudente
» confiance.



SUITE DES AVENTURES d'Abdalla.

ZULIKHAH & Almoraddin, que la ſeule curioſité rendoit attentifs, me parurent écouter cette hiſtoire avec un plaiſir aſſez pur. Il n'en fut pas ainſi de moi, qui la regardoit comme une inſtruction ſérieuſe. Je dis au prince : cette guerre allumée dès le commencement entre les ſages & les magiciens, dure donc toujours ? Si elle dure ! répondit-il, elle eſt plus échauffée & plus ſanglante que jamais. Du tems d'Abar & de Dilſenguin, les génies & les ginnes ne s'en mêloient preſque pas ; mais depuis les péris & les dives y ſont tellement entrés, que les ſages & les magiciens ſont moins ſouvent en priſe enſemble qu'avec eux. Les dives exercent tous les jours ſur les ſages leur malice & leur barbarie. Qui pourroit compter combien Nemerouſch (*a*) en a écraſés, combien Sehelan en a brûlés,

(*a*) Ce nom, & tous ceux qui ſuivent, ſont les noms des génies les plus célébrés dans les livres des Orientaux. Abdalla indique en paſſant le vrai caractère de chacun de ces génies.

combien Mordaſch en a noyés, combien Chamerage & Argenk en ont étranglés ? Demerouſch taille en pièces tous ceux qu'il ſurprend ; & qui ne ſurprendroit-il point par les ruſes & les tromperies de Gaddar & le Makhiar qui le ſuivent partout ? Houdkons, ſi terrible par lui-même, traîne encore à ſa ſuite des légions de Gouls, de Cothrobs & de Geims qui font un carnage affreux dans les lieux où ils paſſent. Eh quelle eſt donc la reſſource des fées & des ſages, interrompis-je ! Les magiciens, reprit Rem-Corim, n'évitent guères la punition qu'ils méritent ; on n'en a pas encore vu un ſeul qui n'ait à la fin ſuccombé ſous nos coups, ou plutôt ſous les coups des péris qui nous protègent. Lorſqu'ils ſe marient, Aniran change ſouvent en un tombeau leur lit nuptial. Zohara détruit leurs enchantemens ; il les enchante eux-mêmes & les livre à Tabekh (*a*). Surkrag les enlève & les empriſonne dans les noirs cachots de la montagne de Caf. Rocaïl (*b*) ſe promène par toute la terre, & les fait mourir par le ſeul éclat de ſon ſabre. Jamais l'invincible Ormoz, invoqué comme

(*a*) C'eſt le bourreau de l'enfer.

(*b*) Rocaïl n'eſt qu'un génie adoptif ; il étoit fils d'Adam, & grand faiſeur de miracles taliſmaniques. Le roi Surkrag le fit ſon viſir.

il faut, ne refuse aux sages son secours : mais pourquoi ne nommer qu'Ormoz ? Jamais aucun péris ne diffère de paroître dès qu'une fée ou un sage en péril le réclame, suivant les règles marquées dans les cinq livres. Que si les particuliers sont sûrs de la victoire, vous jugez bien que l'état n'a rien à craindre ; & pour achever de vous en convaincre, je vous dirai que j'ai vu dans la péninsule inaccessible la cuirasse Gebeh (*a*) & l'épée Tirgatesch qui font trembler non seulement les péris & les dives, mais aussi Elis & tous les démons. Je veux bien croire, répliquai-je, que la forteresse des fées est imprenable. Revenons au sort des particuliers. Les bons génies ne sont pas toujours fort soigneux de les défendre, puisqu'il y en a tant qui périssent. Ils périssent par leur faute, repartit Rem-Corim ; car ou ils sont moins savans que les magiciens qui les attaquent, ou ils n'ont pas assez de présence d'esprit pour opposer aux génies qui viennent contr'eux, les talismans & les noms que ces génies craignent ; ou enfin ils manquent aux formules & aux cérémonies qui appellent efficacement les péris, sans parler de la vanité pernicieuse de la plupart de ces infortunés

(*a*) Les auteurs Persans attribuent le premier usage de ces deux armes aux Solimans préadamites.

qui s'attirent le dernier des malheurs, par des merveilles qui ne servent qu'à indiquer leurs demeures à leurs plus cruels ennemis. Vous ne verrez ni palais inutiles dans la longue-vallée, ni magnificences superflues. Il est dangereux de tant briller : la prudence conserve la vie.

Ne seroit-ce pas l'eau de la fontaine que je cherche, lui dis-je, qui auroit ainsi multiplié vos années ? Les sages, répondit-il, savent s'approprier ce que la nature produit de plus salutaire. Si vous le devenez, je puis vous assurer d'une monture vraiment miraculeuse, qui porta autrefois le héros Thamurath (*a*) dans la montagne de Caf, & qui y est encore. J'ai ouï parler de l'âne du Daggia, repartis-je. Par Alli, reprit Rem-Corim, ne vous avisez jamais de chercher ce noir animal. La monture que je vous promets, c'est le fameux oïseau Simorg-Anka (*b*), qui a mis tant de fois tous les dives en fuite.

(*a*) Lorsqu'il alla se battre contre le dive Argenk.

(*b*) Cet oiseau, à ce que prétendent certains auteurs, est un dive lui-même. Les dives n'ont pourtant pas de plus terrible ennemi. Il parle, il est raisonnable, ainsi qu'on le peut voir dans les Thamurath Nameh.

Après cette conférence, dont je n'ai rapporté que le précis, j'eusse presque voulu n'avoir jamais vu Rem-Corim. Je me voyois obligé de paroître ou lâche, en refusant ses offres, ou insensé, en les acceptant. En moi-même je ne balançois pas à renoncer à toutes mes espérances plutôt que de ne les remplir qu'en m'attirant sur les bras des légions de mauvais génies dont les noms seuls me faisoient horreur; mais il falloit au moins sauver les dehors, & faire en sorte qu'on crût qu'il ne tenoit pas à moi que je ne fusse un des zélés docteurs de la féerie, & que je n'allasse sur l'échine du bon oiseau Simorg-Anka faire ma provision d'eau de Borico. C'étoit-là mon embarras. Zulikhah, qui avoit l'esprit très-délié, s'en douta, selon toutes les apparences; car me voyant fort rêveur le soir même, elle me prit à l'écart & me parla ainsi : « Il me semble, Abdalla, que dans la longue-vallée on met la sagesse à un prix si incommode, que personne ne peut l'acquérir sans risquer beaucoup. Votre vie m'est trop chère pour souffrir que vous vous exposiez aux attaques des Gouls, des Geheims & de ces autres monstres dont le vieux Rem-Corim nous a fait la hideuse énumération. Sultane, lui dis-je, s'il s'agissoit de vous sauver de quelque danger, je le braverois avec une intrépidité héroïque &

digne d'un courageux Musulman; mais à ne point mentir, je ne m'intéresse pas assez à la gloire de la péninsule inaccessible, pour épouser toutes ses querelles, en prenant la qualité de sage. Je n'aspire pas non plus à me distinguer dans le monde par des transformations, ni par d'autres prodiges. Je ne cherche qu'une fontaine. Si Rem-Corim, qui la connoît, ne prétend me l'indiquer qu'aux conditions qu'il me propose, je me condamne volontiers à n'y puiser jamais par son moyen. Il vous serviroit en effet de beaucoup, reprit l'aimable sultane, de vous être rajeuni en buvant de l'eau de Borico, si, manque de présence d'esprit, vous étiez réduit en cendres par Sehelan, étouffé par Mordasch, ou haché en morceaux par Demerousch. Laissez-moi faire, je parlerai demain au philosophe quand nous nous serons rassemblés.

Elle me tint parole. Je ne sais, lui dit-elle, à quoi se résoudra le seigneur Abdalla; mais je vous conseillerois à l'un & à l'autre de ne plus penser au projet dont il est question entre vous. Que savez-vous si ce projet seroit du goût des puissances bienfaisantes du Ginnistan; il est d'ailleurs évident que l'exécution pourroit en être funeste. Quand le prince de la longue-vallée propose de faire venir ici le célèbre Simorg-Anka, & d'envoyer Abdalla voyager comme un

autre Thamurath, songe-t-il au parti qu'il a pris de fuir l'éclat pour sa propre sûreté. D'un autre côté la société des sages est composée de gens libres, & Abdalla est esclave de Scha-Jéhan. Parmi eux, la vie dépend des sciences; un esclave peut-il dérober à son maître le tems qu'il faudroit employer à les acquérir? Regardez donc, poursuivit-elle avec sa gaieté ordinaire, regardez comme superflu l'expédient que vous aviez trouvé, & payez-nous votre tribut de conseils, en une monnoie plus accommodante.

De grands éclairs, dont nous fûmes éblouis, arrêtèrent la réponse du sage sur le bord de ses lèvres. Il se leva avec précipitation, les yeux tournés vers le midi, & s'étant avancé de ce côté-là, il fit le salam avec autant d'humilité que s'il avoit eu devant lui le plus redouté des sultans de l'Asie. Il demeura ensuite long-tems debout dans l'attitude d'un homme qui écoute très-attentivement; après quoi les éclairs ayant recommencé, il fit encore le salam & se rapprocha de nous avec la même tranquillité que s'il n'étoit rien arrivé. « Le sublime conseil du Ginniſtan, dit-il à la sultane, est déjà instruit de vos désirs. Nané, petite-fille du roi Ormoz, & la plus belle des périses, vient de m'apporter des ordres qui s'accordent parfaitement

avec



Abdalla, partez, votre intérest et l'intérest des Péris le demandent.

C. P. Marillier del.

avec les judicieuses remontrances que vous m'avez faites.

Abdalla, continua-t-il d'un ton de prophète, & en me regardant fixement, partez; votre intérêt & l'intérêt des péris le demandent. Sans être sage, vous ferez de plus grands exploits que les sages les plus hardis & les plus expérimentés. Feridoun vous favorise toujours; mais une dive réconciliée depuis long-tems avec le bon parti, a pour vous une bienveillance plus vive encore que celle de ce génie, parce qu'elle attend de vous un service important. Vos destins se développeront d'eux-mêmes. Suivez seulement votre méthode, interrogez les gens qui ont vu beaucoup de pays; & dans vos navigations, conformez-vous aux lumières que je vous ai données.

Comme cette décision me délivroit d'une espèce d'angoisse, & me découvroit un avenir très-riant, j'exprimai de mon mieux tout ce que je sentois de contentement & de reconnoissance. La belle sultane, à qui j'avois une obligation si essentielle, se joignit à moi, pour remercier Rem-Corim, & nous nous unîmes, Almoraddin & moi, pour la remercier elle-même. Nous rentrâmes quelques jours après dans le Barostan, & nous nous rendîmes à la capitale par une route différente de celle que nous avions suivie en allant à la longue-vallée. Dans

ce retour nous traversâmes beaucoup de bois, où nous eûmes le plaisir singulier de la chasse du crara.

Le crara est un animal de la grandeur, & à peu près de la figure d'un écureuil de Borneo. C'est le plus agile de tous les animaux qu'on connoisse. Il se tient ordinairement sur les arbres, & il ne vit que d'oiseaux. Il ne fait grace qu'au perroquet, pour qui il a naturellement tant d'amitié, qu'il accourt dès que cet oiseau l'appelle. On en fait donc appeler un grand nombre par des perroquets apprivoisés qu'on porte sur le poing; & quand les arbres en sont remplis, on lâche sur eux des singes emmuselés qui grimpent sur les plus hautes branches, & qui, après les avoir poursuivis avec beaucoup d'ardeur & d'industrie, les prennent & les apportent aux chasseurs. Il s'en faut bien que les singes soient aussi bons sauteurs que les craras; mais en récompense ils sont plus rusés, si bien que la légéreté des uns & la finesse des autres contribuent également à rendre cette chasse divertissante.

A notre arrivée, nous trouvâmes la ville remplie d'étrangers que le mariage de Zulikhah, & l'abolition de sa loi, y avoit attirés. Le sultan me mit en possession du vaisseau qui étoit en fort bon état; & garni non seulément de vivres &

de munitions, mais aussi d'une grande somme d'argent, & de quantité de marchandises propres à faire des présens. Je retins l'équipage qui nous avoit amenés, & qui m'aimoit. Il étoit une fois plus nombreux que ceux des autres vaisseaux, de pareille grandeur, mais aussi il pouvoit servir, suivant les occasions, à deux usages, à combattre & à faire la manœuvre. Je n'avois plus rien à désirer, que quelques compagnons de voyage, propres à m'instruire, à me désennuyer & à me seconder dans mes desseins. Pour en avoir, je m'avisai d'ordonner au crieur public de faire, trois jours de suite, ce cri au son de la grande karna : *Tous ceux qui ont beaucoup voyagé sans intérêt, & qui sont en disposition de continuer, pourront le faire à leur aise avec le seigneur Abdalla, bon ami du sultan Almoraddin. Qu'ils se présentent donc au seigneur Abdalla. Ceux qu'il choisira, seront traités comme s'ils étoient ses frères, nés d'un même père & d'une même mère.*

Je m'attendois bien à ce qui arriva. Il vint au palais une foule prodigieuse de curieux & d'étourdis qui m'auroient fort embarrassé si j'avois été obligé de leur parler. Mais je dis à deux des plus anciens officiers de la sultane, montrez-vous à cette multitude, qui sans doute n'a pas compris le cri qui l'a attirée ici. Demandez sérieu-

ſement à chaque particulier, s'il n'a pas voyagé par intérêt, & ne retenez que ceux qui vous aſſureront avec ſerment, que le déſir du gain n'a jamais été le motif de leurs courſes. Qui le croiroit ? de ſix cens perſonnes qui s'étoient préſentées, il n'y en eut que quatre qui répondirent comme je le déſirois. On les introduiſit dans mon appartement, & je les reçus à bras ouverts. Il y avoit deux Arabes de bonne mine, un jeune Indien d'une figure très-revenante, & un Européen aſſez âgé qui me dit, que ſi ſa religion ne me faiſoit pas de peine, il ſeroit ravi de me ſuivre partout où j'irois. Je lui demandai de quelle religion il étoit ? Je ſuis chrétien, me répondit-il, j'ai même l'honneur d'être miniſtre des autels d'Iſſa, & j'ai pluſieurs fois fait la fonction d'iman ſur les vaiſſeaux du grand roi de Portugal, mon ſeigneur naturel. Je lui dis que je n'avois nulle averſion pour ceux qui faiſoient profeſſion de cette religion, pourvu qu'ils fuſſent gens de bien, & ſur-tout modeſtes & diſcrets. Mes amis, ajoutai-je, en parlant à tous, nous partagerons déſormais les biens & les maux que dieu nous enverra ; aimons-nous ; réglez vos affaires, & demain trouvez-vous au vaiſſeau dès la pointe du jour.

Le ſoir je pris congé du ſultan & de la ſultane. Nous répandîmes tous trois beaucoup de larmes.

Ils me firent jurer ſur l'alcoran que je les viendrois revoir après mon expédition. Comme je me retirois, l'aimable Zulikhah me mit au doigt un anneau, en me diſant : « Mon cher Abdalla, ſans cette bague, vos ſermens ſeroient inutiles, nous ne vous reverrions plus. Je l'ai reçue de Rem-Corim pour vous la donner à votre départ. Sachez que c'eſt un préſent de la dive qui s'intéreſſe à votre vie & au ſuccès de votre entrepriſe. C'eſt un préſervatif aſſuré contre tous les enchantemens. Grande reine, répartis-je, en lui baiſant la main, vous achevez de vérifier, d'une manière bien glorieuſe, l'explication que vous avez donnée à l'oracle de Feridoun.

Auſſi-tôt après la prière de l'aurore, je me tranſportai au vaiſſeau, où je trouvai non ſeulement mes compagnons de voyage, mais encore le ſultan Almoraddin qui animoit tout mon monde à bien faire. J'embraſſai plus de cent fois ce tendre & fidelle ami. Quand il fallut enfin ſe ſéparer, je fus preſque contraint de le porter moi-même dans ſa chaloupe.

« Que le père des miſéricordes éternelles, dont le nom retentit dans tous les globes céleſtes, conſerve les jours d'Almoraddin ! que les premiers envoyés de dieu, Mouſſa & Iſſa, l'aident dans tous les dangers ! que les califes David & Alexandre, le rendent victorieux !

« Que Mahomet, le ſceau des prophètes, le visir de l'empire des bienheureux, faſſe ſans ceſſe diſtiller le baume du paradis ſur la généreuſe Zulikhah! qu'il augmente tous les jours les appas & la gloire de la ſultane du Baroſtan. »

« O Almoraddin? tu n'as pas un génie fort ſublime, mais tu as un bon cœur.

Avant que de ſortir du port, je marquai au pilote ce qu'il avoit à faire. Je réglai enſuite, avec ceux qui étoient chargés des victuailles, la manière dont je voulois que nous fuſſions traités. M'étant ainſi mis l'eſprit en repos, tandis que les vents favorables nous pouſſoient à ſouhait vers le détroit qui ſépare l'île de Sumatra de l'île de Java, je raſſemblai mes voyageurs & je les régalai magnifiquement dans ma chambre. Nous eûmes bientôt fait enſemble cette eſpece de connoiſſance qui ſuffit pour ſe vouloir du bien les uns aux autres. Vous vous êtes embarqués avec moi, leur dis-je, ſimplement pour voir le monde, & ſans aucune affaire. Quant à moi, j'ai une vue particulière, dont il eſt juſte que je vous inſtruiſe à fond. Là-deſſus je leur fis connoître, & le ſujet de mon voyage, en l'attribuant toujours à ma ſeule curioſité, & mes différentes aventures. Puiſqu'il s'agit de la recherche d'une des plus grandes merveilles que

dieu ait créées, continuai-je, je ferois d'avis que nous nous fortifiassions dans la louable habitude d'admirer; habitude qui ne déplaît qu'aux ignorans & aux sots qui affectent de paroître plus éclairés & plus judicieux que les autres hommes. Je vous invite donc à nous faire part de ce que vous avez vu de plus admirable dans vos voyages.

Ils m'écoutèrent avec plaisir, & ma proposition fut si bien exécutée dans la suite, que si je voulois rendre compte de tout ce qui entra dans nos conversations, je ferois un volume deux fois plus gros que celui *des Merveilles* d'Ebn Hageb. Les narrations de l'Iman chrétien n'étoient pas de la même nature que les autres; elles étoient même plus instructives. Je crois que le Portugal est fertile en fictions morales; car celles de l'Iman ressembloient fort aux contes que l'esclave Portugaise de Calicut apprenoit à la petite Loulou. Cet Iman étoit véritablement un saint homme à sa manière. Il m'apprit pendant notre longue navigation, plusieurs beaux préceptes du prophète, fils de Marie, & quantité de graves maximes des vénérables muftis Pierre & Paul, ses disciples. Outre cela, il m'enseigna la langue portugaise, dont je crus avoir besoin pour le service de l'auguste Chah-Jéhan : tout le monde sait que les Portugais

rampent (*a*) ſur la frange de ſa robe, & qu'il a ſouvent des ordres à donner à ces infidelles. Je reviens à nos hiſtoires, car je ne prétends pas les ſupprimer toutes : il faut au moins qu'on ſache quelles aventures avoient engagé mes compagnons à voyager.

AVENTURE de l'Arabe aux belles mouſtaches noires.

JE voyage par pure curioſité, nous dit un des Arabes qui avoit de très-belles mouſtaches noires. Au ſortir de chez moi, je me propoſai de faire le pélerinage de la Mecque. Je traverſai une bonne partie de l'Iemen dont je ſuis natif, & étant arrivé fort fatigué à la ville de Dhafar, je m'y arrêtai pour me repoſer quelques jours. Les femmes y ſont fort belles, & y ont plus de liberté qu'en aucun autre lieu de l'Arabie. Quoiqu'elles aient, la plupart, des bains particuliers dans leurs maiſons, elles vont aſſez ſouvent au bain public, & il eſt défendu alors aux hommes d'y entrer. Je me mis auprès de la porte, afin

(*a*) L'auteur a en vue Daman & les autres places portugaiſes, frontières de l'empire du grand Mogol.

d'avoir le plaisir de les voir passer. Dès le premier jour, j'en vis quinze, dont le port & la taille me ravirent. Je ne pouvois admirer que cela; car un voile envieux, qui n'étoit transparent que pour elles, cachoit leur visage. Je n'en saluai aucune, excepté la dernière qui, mieux faite, plus magnifiquement habillée, & suivie d'un plus grand nombre de femmes esclaves que les autres, me força, pour ainsi dire, à un respect involontaire. Elle prit garde à mon action, elle se retourna plusieurs fois tout de suite, & enfin elle chargea une de ses femmes de me parler. « Madame veut faire connoissance avec vous, me dit l'esclave. Qui est votre dame, lui répondis-je? Comment, pouvez-vous me faire cette question? assurément vous êtes encore plus étranger que votre habit. C'est la belle, la riche, la libérale Géhernas, veuve du Cheic Adir qui lui a laissé tous ses biens. Hâtez-vous de me suivre ». Elle me conduisit dans une grande maison magnifiquement meublée; & je fus présenté à la dame par trois autres esclaves plus belles & beaucoup plus richement parées que ma conductrice. Géhernas voulut d'abord savoir qui j'étois, d'où je venois, où j'allois; & quand j'eus satisfait à ses demandes, elle me dit: « Le saint voyage de la Mecque peut se différer à un autre tems, je puis même t'en obtenir la

difpenfe du mufti, mon parent. Ta phyfionomie me revient; me refuferas-tu de demeurer à mon fervice? Je t'offre l'intendance de mes chameaux. Adieu mon pélerinage, quant à préfent, lui répondis-je; je ferois indigne de ma bonne fortune fi j'avois la fimplicité de la rejeter: je vous fervirai fidellement.

On me donna un appartement commode, à côté de l'écurie qui étoit vafte & bien remplie. Le tréforier & le pourvoyeur eurent ordre de fournir tout ce qui me feroit néceffaire; & on me mit en main les clefs d'une armoire, où je trouvai un gros regiftre qui contenoit la lifte des chameaux, des modèles de recette & de dépenfe, & diverfes inftructions fur mon emploi.

La veuve d'Adir avoit deux cens chameaux & vingt-cinq hommes pour les conduire & les panfer. Les deux tiers de ces animaux alloient par troupes plus ou moins nombreufes, recueillir dans tout l'Iemen, de l'encens, du benjoin, de la mirrhe & des gommes; que l'autre tiers tranfportoit enfuite à Moca, où les marchands étrangers les achetoient. Je m'acquittai de ma charge avec un zèle, une vigilance, un défintéreffement qui m'attirèrent l'approbation & la confiance de ma maîtreffe.

Je vous avouerai que dans les commencemens je m'étois flatté qu'elle fentoit pour moi un tendre

penchant ; mais peu à peu je me détrompai, & dans mon dépit, je me figurai que l'indifférence de Géhernas ne naissoit que de son affection pour quelque amant plus heureux. J'épiai toutes ses actions, je gagnai ses confidentes, j'interceptai de ses lettres. Que me découvrit ma jalouse curiosité ! un assemblage de vertus, qui acheva de me convaincre de ma folie. Cependant, au lieu de tourner mon indignation contre moi-même, je ne laissois pas d'accuser ridiculement ma maîtresse de cruauté & d'ingratitude. L'ordre excellent qu'elle faisoit régner en sa maison, me devint insupportable. Résolu de quitter, je lui dis un jour assez brusquement que je prenois congé d'elle, & que la voix qui m'appeloit à la Mecque, étoit si forte, que je ne pouvois plus différer d'obéir. » Je ne suis pas surprise de ton compliment, me répondit-elle ; il y a du tems que j'ai lu dans tes yeux. Je ne t'arrête plus ; reçois une marque de ma libéralité, qui t'empêchera d'oublier la veuve d'Adir ». En disant cela, elle me fit présent d'un mouchoir, & me tourna les épaules. Le mouchoir étoit fort beau ; mais comme il n'y avoit nulle proportion entre cette récompense & mes services, je crus qu'elle s'étoit moquée de moi. Plein d'un nouveau dépit, j'abandonnai sur le champ sa maison & la ville, tel à peu près que j'y étois entré.

Après avoir marché jufqu'à la nuit, je m'affis fous un térébinthe. Là, touché d'un repentir, qui me vint à force de réflexions, je m'accablai moi-même d'une infinité de reproches. Ne te fuffifoit-il pas, difois-je, de plaire à l'aimable Géhernas, comme fon efclave? Tu la voyois du moins, tu pouvois impunément l'adorer dans ton cœur. Meurs malheureux : l'indignation de Géhernas mérite une victime. La mort dont je me menaçois pouvoit devenir fort réelle, car je n'avois pas eu la précaution de me charger de provifions. J'étendis le mouchoir fur le fable, & ayant pofé ma tête fur ce mince oreiller, je m'endormis en l'arrofant de mes larmes. Le lendemain je me réveillai tout rompu, & avec une extrême faim. Ah! mouchoir, m'écriai-je, tu me fervirois bien de nappe. A peine avois-je prononcé ces paroles, que je vis le mouchoir couvert de mets appétiffans, dont la favoureufe fumée m'embauma, & qui étoient accompagnés d'un grand vafe rempli d'excellent forbet. Quelque grand que fût mon étonnement à cette délicieufe vifion, il ne m'empêcha pas de bien manger & de bien boire, en faifant mille agréables retours fur la libéralité de Géhernas.

Dans ce tems-là un voyageur qui vint à paffer, jeta les eux fur moi, & jugea à propos de fe détourner de fon chemin pour s'approcher & me

regarder. » Frère, lui dis-je, est-ce besoin ou simple curiosité qui t'amène? Ta cuisine, me répondit-il, est-elle loin d'ici? que t'importe qu'elle soit loin ou près, repartis-je, pourvu que tu puisses avoir ta part de ce qui en vient? Si le cœur t'en dit, prend place à cette table énigmatique, & console ton estomac ». Il s'assit sans se faire prier davantage; il but, il mangea. Il paroissoit fort surpris de ce que rien ne diminuoit. Quand il fut rassasié, je tirai avec force le mouchoir par un coin, au hasard de tout renverser, & je dis: Ah! précieux linge, nappe sans prix! je vais me remettre en marche, le soleil est ardent, j'aurai besoin de mouchoir pour m'essuyer ». Tous les mets disparurent; je repliai proprement le mouchoir, & je le remis dans mon sein. « Frère, me dit le voyageur, il n'est pas indifférent sans doute de porter sur soi sa cuisine & son cuisinier, & d'être toujours en état de faire fumer un bon dîner au milieu de la solitude la plus sèche; mais ton gîte, où le prends-tu? Par-tout où je me trouve, répliquai-je. Tu es donc souvent fort mal à ton aise, répartit le voyageur; pour moi, je suis toujours sûr d'un gîte magnifique, & voilà un flacon qui, dès que je l'ordonne, se change en un beau château. A ces mots il me montra un flacon de cuir qui étoit attaché à sa ceinture. Je le priai de

me faire voir un prodige si nouveau. Eloignons-nous donc de l'arbre & du chemin, me répondit-il. Nous fîmes environ trois mille pas pour gagner le derrière d'une colline.

D'abord que nous y fûmes, il détacha son flacon; nous nous assîmes; il le posa entre nous deux, & en ayant défait le couvercle, il me dit de prendre l'attache de mon côté, tandis qu'il tiendroit l'autre. Une petite exhalaison fort douce sortoit du flacon débouché, comme celle qui s'élève d'une cassolette où l'on a jeté quelques grains d'encens d'Armoïn. Cette exhalaison, d'abord si délicate, s'épaissit à mesure qu'elle se répandit autour de nous, & elle occupa un grand espace. Bientôt nous nous trouvâmes environés de ténèbres & d'une profonde nuit. Tiens bien mon attache, me disoit le voyageur, ne crains rien. Au bout d'un demi-quart d'heure, nous revîmes le jour, mais ce jour entroit par une grande fenêtre, & nous étions assis dans une salle basse sur deux peaux de mouton. Il n'y avoit au reste dans ce lieu-là ni meubles ni propreté. Frère, dis-je, voici une magnifique masure, est-ce là le logemement que tu vantois tant? J'ai raison de le vanter, répondit-il, en retirant l'attache que j'avois dans la main, je le bâtis facilement où je veux, & quand il me plaît. N'est-ce rien que cela? D'ailleurs il n'est pas si

délabré que tu penses, viens le visiter. Nous montâmes par un assez bel escalier, nous parcourûmes un grand nombre de salles & de chambres, où l'on ne voyoit que les quatre murs; étant arrivé sur la plate-forme, je remarquai que tout le bâtiment étoit entouré de murailles très-épaisses. Nous descendîmes par un autre escalier dans la salle basse, & nous nous remîmes sur nos peaux de mouton. Je n'appelle plus ton château une masure, dis-je au voyageur; mais si j'étois à ta place, je me lasserois d'être simple maçon, & je voudrois me faire aussi tapissier, peintre, serrurier. L'homme n'est jamais content, répliqua-t-il; mais enfin que dis-tu de mon flacon? troquons. Je perdrois au troc, repartis-je, les vivres sont bien d'une autre conséquence que le logement. Si tu ne veux pas troquer, reprit-il, jetons le sort, pour savoir qui de nous deux aura le mouchoir & le flacon. Frère, répondis-je, que chacun garde ce qu'il a.

Insensiblement toute la journée s'écoula. Sur le soir j'étendis mon mouchoir. Dès que je l'eus nommé nappe, il fut chargé des mêmes alimens qu'il l'avoit été le matin, sans aucune différence. A la fin du repas le voyageur me dit, nous ne voyons presque plus, je vais battre le fusil. Il tira en effet une pierre & un fusil de sa mallette & se mit à battre. Ciel! quel mal-

heur ! qu'il eſt important de ne ſe fier qu'à gens qu'on connoît ! qu'un perfide eſt à craindre ! ce traître battit le fuſil, en diſant : ſortez chaſſeurs ; à l'ours, à l'ours ! & toutes les étincelles qu'il fit éclater furent autant d'hommes cruels qui, la demi-pique à la main, m'environnèrent, tandis que le brigand rioit & ſe ſaiſiſſoit de mon mouchoir. Maître, percerons-nous l'ours ? dirent ces hommes. Je lui permets de vivre, répondit-il, afin qu'il apprenne les métiers de tapiſſier, de peintre & de ſerrurier ; je ne ſuis pas mécontent de ſon apprentiſſage de cuiſine. Emportez-le, débarraſſez-en mon château. Ils me prirent par les pieds & par les bras ; & me portèrent au milieu de la campagne, où ils me jetèrent rudement ſur le ſable.

Je paſſai la nuit dans les plus amers regrets, je remplis l'air d'imprécations de toutes eſpèces. Le matin j'allai ſur le grand chemin, dans le deſſein d'implorer le ſecours des voyageurs. Je vis de loin une caravane, je courus au-devant de quatre pélerins qui la dévançoient, & je leur expoſai pathétiquement mon malheur. Les pélerins m'entendant parler de viandes miraculeuſes, de flacon enchanté & d'apparitions de chaſſeurs, me prirent pour un fou ; mais comme il n'y avoit pas beaucoup à ſe détourner, ils eurent la complaiſance de me ſuivre juſque

derrière

derrière la colline. Nouvelle mortification, je n'y retrouvai pas seulement le moindre vestige de château. Les pélerins regardèrent le désespoir que j'en témoignai comme une dernière preuve d'égarement d'esprit, & animés de cette charité qui fait le caractère des vrais croyans, ils m'encouragèrent à ne pas quitter la caravane. J'allai à la Mecque, suivant mon premier projet, & de là à Médine, où la vue du tombeau du prophète effaça de mon esprit le souvenir de toutes mes disgrâces. J'ai fait depuis plusieurs autres voyages, tantôt matelot, tantôt soldat, & toujours sans autre envie que celle de satisfaire ma curiosité.

HISTOIRE de Moslema & de la fidelle Rasimé.

MOSLEMA, l'autre Arabe, avant que de nous raconter son histoire, mit sa main droite sur son turban & dit : » je jure par les douze enfans d'Hali que c'est le chagrin qui m'a rendu voyageur, & que je vais r'ouvrir une profonde plaie en rappelant à ma mémoire le sujet de ma vive douleur. Je suis, poursuivit-il, de Mocca, où je laissai ma mère, pour aller m'attacher au

service du roi de Zibit. Comme mon père nous avoit amassé beaucoup de bien, je fis à la Cour mon chemin en peu de tems. Après quelques années d'assiduité & de services, le sultan Zirifdin daigna me former lui-même un établissement. Sachant que j'aimois Rasimé, fille de l'émir Sarmussak, il l'obtint pour moi, sans m'en rien dire, & il me mit inopinément au comble de mes souhaits. Agréable surprise! Pour concevoir l'excès de joie que je ressentis alors, & l'excès de mes regrets présens, il faudroit que vous eussiez connu Rasimé. Environ six mois après notre mariage, ma mère étant tombée malade, je me transportai à Mocca, avec l'agrément de mon épouse & de l'émir son père. Ma mère guérit, & tandis qu'elle recouvroit peu à peu ses forces, je ne songeai qu'à célébrer son heureuse convalescence avec mes anciens amis, & avec des jeunes commerçans de bonne humeur, qui avoient leur vaisseau dans le port.

Parmi ces derniers il y en avoit un de Zibit même, nommé Kachek, qui m'entendant un jour louer ma femme, prit étourdiment la parole & me dit : » si le portrait que tu nous fais de Rasimé est ressemblant, c'est assurément une des plus jolies femmes de l'Arabie ; son corps feroit perdre l'esprit au plus austère Santon, & son esprit charmeroit les anges. Mais après tout,

notre cher ami, c'eſt une femme, & tu n'as pas apparemment la vanité de te croire plus privilégié que le prophète. As-tu oublié que la belle Aïſchah, celle de toutes ſes femmes qu'il aimoit le mieux, ne ſe contentoit pas de lui ſeul, & qu'elle ſe donnoit encore à l'aimable Zaphagam? mais peut-être ajouta-t-il que Raſimé eſt plus parfaite & plus vertueuſe que la mère des Muſulmans, dont cependant le livre apporté du ciel fait l'éloge. Je répondis avec une gaieté feinte, que notre félicité ne dépendoit que de nous-mêmes, & que ſi Raſimé prenoit cette héroïne pour ſon modèle, je choiſirois pour le mien le prophète qui n'ignoroit pas ſa conduite, & qui ne s'en ſoucioit guères. Nous continuâmes à boire, & quand la débauche fut finie, je tirai mon homme en particulier & je lui dis: « tu m'as enfoncé un poignard dans le cœur; que ſais tu de ma femme? Il ſe mit à rire à gorge déployée, en me demandant ce que je voulois qu'il en fût? Si tu n'en as rien appris, interrompis-je, ſur quoi fondes-tu le beau diſcours que tu as oſé m'en tenir devant tout le monde? Je t'ai ainſi parlé devant tout le monde, répliqua-t-il, parce que je ne ſais rien; & ce que j'ai dit ſignifie ſeulement que je crois que toutes les femmes, ſans aucune exception ſont de fort bonnes créatures. La

tendre résiste aux présens, & se laisse toucher aux larmes; la magnifique, insensible aux pleurs, ne refuse pas les dons; les louanges enivrent la spirituelle, & les friandises gagnent à coup sûr celles qui n'ont que du corps. Tout cela peut être vrai en général, repris-je, mais sois persuadé que Rasimé est au-dessus des foiblesses ordinaires de son sexe. Kachek recommença à rire. Veux-tu parier cent roupies d'or, me dit-il, que dans deux mois je serai son Zaphagam? laisse-moi seulement le champ libre. Piqué au vif, je le pris au mot; nous nous frappâmes dans la main; il partit pour Zibit deux jours après.

Au bout du tems qu'il avoit pris, il revint & il m'aborda d'un air triomphant. Où sont mes roupies d'or, me dit-il? je les ai, je t'assure, bien méritées. Tu peux te vanter d'avoir la plus singulière de toutes les femmes; pour en venir à bout, j'ai employé plus de soins & d'adresse qu'il n'en faudroit pour en gagner vingt autres. Mauvais fourbe, lui dis-je, te flattes-tu donc de m'en imposer si aisément? Prouve-moi, avec évidence, que Rasimé se soit rendue à tes sollicitations. Ne querellons point, reprit-il; quelles preuves désires-tu? voudrois-tu que j'eusse prié le cadi d'être témoin de nos actions, & de m'en dresser un certificat sur le pied du lit. Tes trois matelats de soie sont, au reste,

encore fort mollets. Le foyer d'argent eſt d'un excellent goût, auſſi-bien que la grande caſſolette. Il ne croit pas de ſandal plus précieux que celui du petit ſofa de ta femme, ni de calambour plus odoriférant que celui de ſes trois peignes. La lune d'or, chargée de caractères taliſmaniques qu'elle porte toujours ſur ſon eſtomac, ne ſeroit-ce pas un préſent de ſa mère ? Mais à propos de ſa mère, plus je penſe à certaines choſes, plus j'admire ſa prudence.

Je ſentois croître ma confuſion, à meſure que cet effronté parloit. Je reconnoiſſois des meubles qu'il ne pouvoit avoir vus qu'en pénétrant juſque dans la chambre de ma femme. La lune d'or ſur-tout me frappoit. Je ne laiſſai pas de dire réſolument, Kachek, tu extravagues. Quel rapport y a-t-il entre ce que tu me rapportes, & la prudence de la femme de Sarmuſſak ? Il y en a un aſſez grand, repartit-il fort tranquillement. La nature a orné la belle peau de Raſimé de quelques figures ; j'ai eu le plaiſir de remarquer ſur ſa cuiſſe droite trois grains de café, & au milieu de ſon dos une petite ſouris bien veloutée & fort mignone. Sans doute que la mère de ta charmante épouſe ſouhaita du café pendant ſa groſſeſſe, qu'elle fut effrayée de la vue de quelques ſouris, & qu'elle eut la ſage précaution de ne ſe toucher qu'à des endroits

qu'on ne montre guères qu'à...... Il vouloit poursuivre ; cesse, lui dis-je, de me bourreler ; attends un moment. Je tirai de mon coffre une bourse de cent roupies, & la lui jetant avec colère ; tiens, repris-je, achève de profiter de ma folie ; mais n'oublie jamais qu'il n'y a que le silence qui puisse désormais suspendre ma vengeance à ton égard.

Je pris congé de ma mère, & je m'embarquai, dès le jour même sur un vaisseau qui devoit relâcher à Zibit. Je ne roulois d'abord dans mon esprit que pensées de sang & de carnage. Mais je fis réflexion que si je me laissois emporter à trop de fureur, je partagerois le danger, & qu'il importoit peu que je me vengeasse promptement, pourvu que je le fisse sûrement. Je me remontrai donc avec un visage content en apparence. Mon beau-père & ma femme me donnèrent toutes les marques d'une joie sincère. De jour en jour Rasimé me parut devenir plus caressante, comme si elle eût cherché à me dédommager du tort que j'étois convaincu qu'elle m'avoit fait. Quelques mois s'écoulèrent. J'avois fait entendre, en arrivant, que ma mère désiroit passionnément de la voir. Elle n'eut pas de peine à consentir de faire avec moi un voyage à Mocca. L'agrément de l'émir qui restoit seul, fut plus difficile à obtenir ; mais enfin il se ren-

dit. Nous entrâmes dans une barque dont j'avois gagné le patron par une grosse somme, & qui, suivant mon projet, nous fit sortir du détroit, & entrer en pleine mer. Nous ne cessâmes de naviguer nuit & jour, en cherchant une petite île déserte que le patron connoissoit. L'ayant découverte enfin, nous y descendîmes comme pour passer la nuit. L'innocente Rasimé, couchée auprès de moi sur un tapis que j'avois fais apporter de la barque, s'endormit profondément. Je la laissai en cet état, seule, sans vivres, sans secours, & je remis à la voile, en lui souhaitant une mort lente & proportionnée à son infidélité.

Le patron, que ses affaires particulières engageoient d'aller à Surate, m'y conduisit. Je servis deux ans dans les troupes du Grand Mogol; après quoi je repassai à Zibit & je me rendis chez Sarmussak, couvert de méchans haillons & les yeux baignés de larmes: Rasimé n'est plus, m'écriai-je; la mer cruelle m'a envié mes délices; que n'ai-je péri avec elle! Le vieillard se couvrit la tête de poussière, s'arracha la barbe, déchira sa robe, & en voulant se jeter sur moi, il tomba évanoui entre mes bras. Lorsqu'il fut revenu à lui: « Mon gendre, me dit-il, contez-moi vos malheurs & les miens, & n'en omettez aucune circonstance. Je lui fis un conte que j'avois préparé de longue main, dont l'abrégé est:

qu'une horrible tempête nous avoit emportés au-delà du détroit ; & que notre barque s'étant brisée contre un écueil de la côte d'Ajan, tous ceux qui étoient dedans avoient été noyés, excepté deux matelots & moi : qu'après avoir erré plusieurs jours sur la plage, nous avions été pris par les Africains qui nous avoient vendus à un corsaire, avec lequel nous avions couru toutes les mers des Indes ; & qu'enfin ce même corsaire ayant été reconnu & arrêté dans le port de Surate, j'avois recouvré la liberté.

Sarmussak pleura quelque tems sans rien dire. Il m'exhorta ensuite à entrer dans le bain, & il s'en alla (à ce que j'ai su depuis) droit chez le cadi. Je fus bien surpris, environ une heure après, de voir entrer dans le lieu où j'étois dix archers, qui s'étant saisis de ma personne, me firent passer ignominieusement du bain au fond d'un cachot. Le lendemain on me traîna, chargé de chaînes, devant le cadi. L'émir qui s'y trouva comme accusateur, lança sur moi des regards que la fureur allumoit ; puis se tournant vers le juge, « vous voyez devant vous, lui dit-il, le plus infâme de tous les assassins. Il a inhumainement fait mourir ma fille & son épouse, lui qu'une alliance dont il étoit indigne, avoit rendu le jeune homme le plus heureux de l'Arabie. Je demande le sang de ce gendre perfide,

de ce mari dénaturé; qu'il le répande goutte à goutte, & que son supplice effraye jusqu'à ses bourreaux ». Conviens-tu du crime dont on t'accuse? me dit alors le cadi. Je viens d'entendre, lui répondis-je, la plus affreuse des calomnies; cet injurieux vieillard mérite la mort. Voici de quelle manière la perte que je déplore, & qui l'aigrit, est arrivée. Là-dessus je débitai, avec tout l'art possible, ma fiction. D'abord que j'eus fini, le Juge regarda l'émir & lui dit que c'étoit à lui à prouver. Je serai dans huit jours en état de convaincre pleinement ce scélérat, répondit l'émir. On me remena en prison. Les huit jours expirés, mon persécuteur produisit contre moi un des mariniers de la barque, & un jeune homme de Zibit qui avoit entendu une partie du complot que j'avois fait avec le patron, immédiatement avant le départ. J'eus beau traiter d'imposteurs ces deux témoins, je fus condamné à être scié vif. Les bourreaux s'avançoient déjà, lorsqu'un archer charitable me dit à l'oreille: appelez-en au roi. Aussi-tôt j'élevai la voix & je dis qu'ayant l'honneur d'appartenir au grand Zirifdin, je le devois avoir pour juge. Quelques courtisans qui se trouvèrent là, & qui songèrent à leurs priviléges, appuyèrent mon appel. Le cadi n'osa passer outre.

Je fus présenté au sultan en plein divan. Mon

premier juge rendit un compte exact de sa conduite, & fit voir la justice de son jugement, sans cacher aucune de mes raisons. L'accusateur & les témoins confirmèrent tout ce qu'il avoit avancé. Ta sentence, dit gravement Zirifdin, est conforme aux loix. Et toi, ajouta-t-il, en m'envisageant, oseras-tu nier ton crime en ma présence? attendras-tu que je te le fasse avouer dans les tourmens? Une frayeur soudaine, & plus encore le respect sincère que j'avois pour mon bienfaiteur, m'arrachèrent la vérité. Mon histoire fut écoutée avec un silence merveilleux, & je la terminai en disant que si j'étois coupable, je l'étois d'un crime que les gens d'honneur trouveroient toujours nécessaire en de pareilles circonstances. Tu es bien plus criminel que tu ne crois, & que tu ne le parois, reprit le sultan; il faut qu'aujourd'hui tu te condamnes toi-même à la mort. Qu'on fasse venir les coupables. Les huissiers amenèrent un homme que je reconnus pour Kachek, & une vieille femme que je ne me remettois point. Ils avoient l'un & l'autre les mains liées. Kachek s'étant prosterné, le sultan lui commanda de déclarer tout ce qu'il avoit fait. Je l'ai déjà avoué, seigneur, répondit-il, & je le répéterai très-volontiers devant ce trop crédule mari. Rasimé ne m'accorda jamais rien. Mes soumissions, mes ser-

mens, mes offres furent inutiles auprès d'elle ; ma présence ne servit qu'à lui faire regretter son mari absent. Cette malheureuse, poursuivit-il, en montrant la femme prisonnière, qui fréquentoit familièrement chez elle, & dont je connoissois l'habileté consommée, mit aussi inutilement en œuvre ses artifices pour la séduire. Rasimé tint bon. Ce triste succès, auquel je ne m'attendois pas, me réduisit à sauver ma vanité par la ruse. Je ne pouvois, ce me semble, rien imaginer de mieux, que de me faire dépeindre, avec la dernière exactitude, la chambre & la personne de Rasimé, & d'employer ensuite ces lumières secrettes à gagner l'argent de Moslema. Je fus fidellement servi par cette vieille, & je fis si bon usage des particularités qu'elle m'apprit, que Moslema ne douta pas qu'il n'eût perdu la gageure.

Ah ! détestable, m'écriai-je, en secouant mes chaînes, que n'ai-je un sabre & un moment de liberté ! Puis faisant réflexion au lieu où j'étois, je m'humiliai devant le sultan & je lui dis : pardonnez, seigneur, un juste transport ; le crime de Kachek ne me fait pas oublier le mien. Je souscris à votre décision. Je suis doublement coupable, puisque Rasimé étoit innocente. Livrez-moi aux plus rigoureux supplices. Tu ne serois pas assez puni, reprit Zirifdin ; un juge

plus févère va décider de ton fort. A ces mots on leva une portière de drap d'or, qui étoit à côté du trône ; & avec le plus grand excès d'étonnement où puiffe tomber un mortel, je vis entrer Rafimé pleine de vie, plus belle que jamais, & toute étincelante de pierreries. Prononcez, Rafimé, lui dit le fultan, prononcez à ce criminel fon dernier arrêt ; que l'émir puiffe douter fi le plaifir de vous revoir, égale celui de fe voir vengé par vous. Seigneur, répondit Rafimé, je connois affez mon père, pour ofer vous affurer que dans ce moment il n'eft fenfible qu'à la joie que ma préfence lui caufe. D'ailleurs il eft homme, & plus attaché qu'un autre aux loix de l'honneur. Eft-il ici un feul homme marié qui, dans fon cœur ne juftifie mon époux ? Moi-même, qui fuis femme, & par conféquent intéreffée à condamner la trop grande févérité des maris, je ne trouve pas le mien digne de punition. Cet impofteur ne l'a que trop adroitement trompé ; le piége étoit inévitable. J'admire plus la modération de Moflema, que je ne m'étonne de fa vengeance. Quoique pleinement perfuadé que je l'avois deshonoré, il a eu horreur de tremper fes mains dans mon fang ; plutôt que de fe réfoudre à exercer lui-même un droit inhumain, il l'a remis, il l'a cédé au deftin & à la nature. La providence m'a con-

servée, & parce que j'étois innocente, & afin qu'il cessât de paroître criminel. Tournez, seigneur, toute votre colère contre ce misérable qui a pensé faire périr deux innocens; tournez-là contre cette infâme séductrice; pour Moslema, il ne doit ressentir que les effets de votre clémence; rendez-nous l'un à l'autre, je vous en conjure. Elle s'agenouilla aux pieds du trône, en prononçant ces derniers mots; & l'émir appaisé l'imita. Je fondois en larmes, tout le divan, tout le peuple étoit attendri. Le sultan releva lui-même Rasimé & mon beau-père; ensuite, adressant la parole au cadi: « Saisissez-vous, lui dit-il, de ce fourbe & de la complice de son crime, je veux qu'il lui serve de bourreau, & qu'il la fustige de sa main dans tous les carrefours de la ville. Qu'ils sortent, après cela, de toute l'étendue de mes états; je les bannis à perpétuité, & je donne tous leurs biens à l'émir Sarmussak & à Rasimé sa fille.

Le cadi obéit à l'ordre du sultan, qui reprenant la parole; à présent, dit-il, que ces indignes objets sont écartés, ne nous en donnons plus que d'agréables. Belle Rasimé, exécutez vous-même votre sentence, & brisez les liens de Moslema. Cette chère épouse, transportée de joie, accourut à moi, Sarmussak se joignit à sa fille, mes gardes les aidèrent à me décharger

de mes chaînes. J'allai avec précipitation me jeter aux pieds de Zirifdin & lui offrir les prémices de ma liberté. Ce grand prince m'assura de son amitié, & voulut que j'embrassasse devant tout le monde ma fidelle Rasimé & l'emir Sarmussak.

Comme nous étions sur le point de nous retirer, le peuple & même une partie des Omrahs crièrent : *Honneur & longue vie au plus noble des sultans ! au sultan Zirifdin, notre aïeul & notre maître ! il va faire une aumône à son peuple : il va ordonner à Rasimé de raconter tout haut ses aventures. Honneur ! honneur à notre lion ! au sultan Zirifdin.* Je vous sçais bon gré de votre curiosité, reprit le sultan, elle sera satisfaite. Il pria Rasimé de faire part à ses concitoyens de ce qui lui étoit arrivé. Mon épouse regarda l'assemblée, & parla ainsi :

« Mes anciens & mes frères, quand je me réveillai dans l'île déserte, j'aurois juré que je dormois encore, & que je rêvois que le plus affectionné des maris m'avoit abandonnée. Du haut d'un rocher où je montai, je découvris toute l'étendue de mon malheur ; représentez-vous mon désespoir & mes réflexions. Il me fuit le cruel, il me livre à la mort ; mon amour toujours fidelle, m'auroit-il donc rendu coupable ? Hélas ! ma tendresse méritoit toute sa

reconnoiſſance, quand même je n'aurois eu nul combat à ſoutenir ! Quelles couronnes ne devois-je pas eſpérer après tant de victoires ? Kachek, le dernier de mes amans mépriſés, ſeroit un bon témoin de ma vertu. Le ſouvenir de cet homme donna lieu à de nouvelles penſées. Son mécontentement, ſon retour ſubit à Mocca, qui dans le tems ne m'avoient fait aucune impreſſion, parce que nul ſoupçon ne m'ouvroit alors les yeux, une infinité d'autres attentions me firent concevoir que j'avois été calomniée, & que mon malheureux ſort étoit la récompenſe de ma fidélité : il m'en fit moins d'horreur.

Contre toute raiſon, je me flattai que je ſortirois quelque jour de l'étrange priſon où l'on m'avoit confinée ſi injuſtement. J'avois, par bonheur, ſur moi des ciſeaux, & le reſte du petit attirail de femmes qui ſavent coudre. J'accourcis mes habits, j'en changeai la forme, je me fis une eſpèce de turban, où je cachai mes cheveux ; en un mot je me déguiſai en homme. Je parcourus l'île, où je ne rencontrai perſonne. Parmi les plantes qui la couvroient, je vis une grande quantité d'aloës. Je ne connoiſſois point les autres, & pour diſcerner celles qui pouvoient me convenir, je m'en rapportai à mon goût, qui ne me trompa point. Le bord de la mer me fourniſſoit des coquillages que je

faisois cuire sur des pierres que les rayons du soleil avoient embrasées. Les cavités des rochers me donnoient un peu de miel qui étoit fort amer, parce que les abeilles le cueilloient sur les fleurs de l'aloës. Que cette plante me sera chère désormais! Je lui dois mon salut. Dans le tems de la maturité du suc salutaire qui la nourrit, un marchand d'Hadramuth vint aborder dans l'île avec plusieurs esclaves, qui d'abord s'employèrent à dresser des tentes & à y porter de l'aloës. Ayant reconnu leurs intentions, je me montrai; & après avoir fait au marchand le récit d'un naufrage fabuleux, j'offris de conduire ses gens dans les endroits les plus fertiles & les mieux fournis de ce qu'il cherchoit. Mes offres furent suivies d'un effet solide. Le vaisseau fut richement chargé d'aloës aussi précieux que celui qu'on tire à grands frais de l'île de Zocotora qui est dans la même mer. Le marchand, enchanté de l'idée du gain qu'il alloit faire, témoigna une reconnoissance très-vive au bon Soliman, (c'étoit le nom que je m'étois donné). Je reçus de lui mille preuves d'amitié dans son vaisseau, durant les neuf jours que dura notre navigation.

Nous débarquâmes à Gabith, où il avoit un magasin. Je l'accompagnai de là à Hadramuth. Il m'introduisit dans sa maison, & m'y traita comme

comme si j'eusse été son fils. Les grands services que je rendis, & à lui, & aux autres marchands, par la connoissance que j'ai du calcul, m'attirèrent bientôt une telle considération à la ville & à la Cour, que Mahul, sultan d'Hadramuth, m'honora de la charge de son grand-douanier. Je l'exerçois depuis environ un an & demi, avec beaucoup de succès, lorsque le prince invincible qui m'écoute, vint, pour mon bonheur, visiter son ami Mahul. A sa vue, l'amour de la patrie, cette passion si naturelle & si légitime, qui jusqu'alors avoit été comme assoupie dans mon cœur, reprit toute sa vivacité. Je ne résistai point à sa violence. Je cherchai l'occasion de parler sans témoin à mon souverain, & je fus assez heureuse pour la trouver. Je lui déclarai mon sexe, ma naissance, mon désastre, mes soupçons. Touché de mes malheurs il me promit généreusement sa protection, & il commença à me la faire sentir, en me demandant comme un présent singulier au sultan son ami. M'ayant obtenue, il me ramena à Zibit, assez riche de ce que j'avois amassé dans mon emploi.

Il interrogea mon père, en ma présence, sur le sort de sa fille. L'emir exposa en pleurant ce qu'il avoit appris des deux témoins. Je ne parlai point, de peur que le son de ma voix ne me trahît. Mais quand il se fut retiré, seigneur,

dis-je au sultan, quoique mon père ne m'accuse de rien, je ne puis me persuader qu'il pense que Mostema m'ait voulu faire mourir sans aucune raison. Je dois lui être suspecte, je dois l'être aux témoins, & peut-être à beaucoup d'autres. Si la calomnie se tait, c'est qu'on croit que je ne vis plus; & certainement il vaudroit mieux que je fusse morte, que de rentrer parmi les hommes, sans être en état de confondre leurs téméraires jugemens. Mon mari m'a cru criminelle, & Kachek est sans doute l'auteur du faux rapport qui l'a trompé. Je vous supplie, seigneur, de le faire arrêter sans éclat, & de l'interroger. Le généreux Zirifdin approuva ma remontrance. Kachek arrêté avoua sa fourberie, & découvrit l'infamie de l'hypocrite qui vient d'être condamnée avec lui. C'en étoit assez pour ma justification : j'allois me résoudre à paroître, lorsqu'on annonça au sultan la capture de mon époux. Je fis tous mes efforts pour empêcher qu'il ne comparût une seconde fois devant le cadi; mais le sultan, qui le jugea digne au moins d'une grande peur, réduisit mes empressemens au seul conseil d'appeler, qu'il me permit de faire donner au criminel prétendu. Vous avez sçu tout le reste, mes anciens & mes frères. Remercions le sultan, notre maître. Joignez vos acclamations à celles de Rasimé, qui n'a cessé aujourd'hui d'être Soli-

man, qu'afin de redevenir votre fille & votre sœur. Elle cria ensuite : *Mille ans de vie à l'excellent modèle de toutes les vertus, & principalement de la générosité!* Tous les assistans répétèrent plusieurs fois cette magnifique bénédiction, & l'assemblée se sépara. La vie des bienheureux n'est pas plus douce, ajouta Moslema, en sanglotant, que celle que nous menâmes, Rasimé & moi, pendant deux ans que le ciel me la laissa. Elle mourut. A sa mort je quittai la maison, Zibit, toute l'Arabie, résolu de ne revoir jamais des lieux où un si grand malheur m'étoit arrivé. Nous fûmes tous fort touchés du récit de l'Arabe.

L'Iman Portugais, pressé de nous déclarer le motif qui l'avoit obligé de sortir de l'occident, & de son pays natal, pour venir errer dans l'orient, nous assura qu'il étoit parti uniquement pour se perfectionner & pour contribuer autant qu'il le pourroit, à la perfection des autres hommes. Mon départ, nous dit-il, ne fut, ni précédé, ni suivi d'aucune aventure qui mérite d'être racontée. Mais comme il est juste néanmoins que je vous entretienne à mon tour, je puis, si vous le voulez, suppléer à cette espèce de récit, par une instruction solide, qui peut-être ne vous sera pas moins agréable. Parlez, bon-homme, lui dîmes-nous, la diversité plaît

toujours. Je vais donc, reprit-il, vous faire voir que *la considération de nos défauts est un des plus excellens remèdes que nous ayons contre la superbe.*

CONTE de l'Iman Portugais.

LA corneille ayant un jour considéré avec une attention singulière les beautés du paon, conçut contre lui une si cruelle envie, qu'elle résolut de lui faire une guerre mortelle, & de le brouiller avec les autres oiseaux. Elle alla donc les trouver tous. Elle vit l'épervier dans son aire, le cigne au bord de son étang, le coq sur son fumier, la chouette dans l'obscur enfoncement de sa masure; en un mot elle se donna la peine de visiter tous les oiseaux chez eux, afin que gagnés par cette honnêteté, ils se rendîssent plus aisément à ses sollicitations. Elle louoit d'abord malicieusement celui qu'elle vouloit perdre : on ne sauroit nier, disoit-elle, que le paon ne soit beau, & qu'on ne doive le considérer comme un des plus charmans sujets de notre république. Mais, ajoutoit-elle, il a le malheur de tourner tous ses avantages contre lui-même, en les faisant trop valoir. C'est grand dommage! que ne se contente-t-il de la justice qu'on lui rend? Il lui

ſemble que les autres ne ſoient pas ſeulement dignes d'être regardés. Pour moi, j'avoue que ſon oſtentation me le rend inſupportable, & je crains qu'à la fin il n'y ait plus moyen de durer auprès de lui. L'aigle, notre maîtreſſe, n'étale pas, avec cette arrogance, ſon majeſtueux plumage. Le phénix, qui eſt l'admiration de l'univers, eſt ſi modeſte, qu'il paſſe toute ſa vie dans la retraite. Ne ſera-t-il permis qu'au paon de nous braver? Ainſi parloit la médiſante.

Ses diſcours remplirent toute la république aîlée de jalouſie & de haîne, contre le bel oiſeau. Il fut réſolu qu'on feroit la leçon à ce préſomptueux, & qu'on l'accuſeroit inceſſamment de vanité & d'orgueil. Il fut queſtion de députer quelqu'un pour exécuter l'arrêt. La colombe refuſa cette commiſſion, qui ne s'accordoit pas bien, diſoit-elle, avec la ſimplicité. Le phénix, le faiſan & le cigne n'en voulurent pas non plus; & ils alléguèrent pour excuſe, le premier, ſon humeur ſauvage, le ſecond, ſa timidité, & le troiſieme, ſon amour pour le ſilence; le cigne ſe tait toute ſa vie, afin de bien chanter une ſeule fois. A leur refus, le corbeau, la pie, & quelques autres oiſeaux à-peu-près auſſi importans, ſe chargèrent de parler au coupable. La corneille ſe mit à leur tête, & ils ſe rendirent chez le lion dont la majeſté n'eſt pas moins reſ-

pectée des oiseaux que des autres animaux. Le paon demeuroit à sa cour, parce que le roi l'aimoit.

Un perroquet, que ces députés trouvèrent à l'entrée du bois qui servoit de palais au lion, leur apprit que celui qu'ils cherchoient se promenoit seul dans une petite prairie, & ils prirent aussi-tôt leur vol de ce côté-là. Le paon les reçut parfaitement bien, & pour leur témoigner la joie qu'il avoit de leur arrivée, il fit la roue, & exposa à leurs yeux toutes les richesses de sa queue. Un si agréable spectacle ne fit qu'augmenter leur jalousie. Insensé, crièrent-ils, cette vaine parade te sied bien en présence de gens qui sont ici pour la réformer. Ecoute avec respect les ordres du sénat volant, & par avance, supprime ce grand étalage de plumes inutiles.

Tu sauras que la nation ne peut plus souffrir ta superbe, & que ton affectation lui déplaît. Tu te mires sans cesse dans ta queue, avec la dernière insolence. Il n'y a parmi nous que toi qui se distingue d'une manière si odieuse; quoiqu'il y en ait plusieurs qui, sans crainte de passer pour vains, pourroient avec raison se préférer à toi. C'est pourquoi tous les oiseaux t'ordonnent de cesser, dès ce moment, de te singulariser; & en cela, ils ont principalement égard à ton honneur; car si tu avois autant de tête que tu as

de queue, tu aurois déjà compris que ce que tu as de laid ne paroît jamais tant, que lorsque tu montres avec le plus de faste ce que tu peux avoir de passable. L'aimable oiseau étant un peu revenu du trouble extrême où cette remontrance maligne l'avoit d'abord jeté, s'écria : O louange ! tu ne sors jamais que de la bouche des étrangers. O mépris ! tu ne nous viens jamais que de nos proches. Est-il possible que tandis que j'attire sur moi les yeux de tout l'univers par l'éclat admirable de mes plumes, & par la vivacité miraculeuse des couleurs que le soleil y fait briller tour à tour, je sois si indignement exposé aux réflexions d'une corneille & d'une pie ? N'osant me faire un crime de ma beauté, vous vous plaignez de l'inclination que j'ai à la faire paroître ; mais cette inclination est-elle moins un don de la nature que la beauté même ? Il est inutile d'être beau, si on ne le paroît ; ces deux perfections ne servent de rien l'une sans l'autre ; qui les possede, doit les faire valoir également, en dépit de l'envie.

Le paon, en disant cela, recommença à faire la roue, & regarda d'un œil fier & méprisant les oiseaux jaloux de sa gloire. Ceux-ci transportés d'une nouvelle fureur, fondirent sur lui. Le corbeau s'attacha à ses yeux, les autres à ses plumes ; le pauvre paon se trouva dans le danger le plus pressant qu'il eût jamais couru de sa vie. Comme

seroit une jeune beauté brusquement attaquée; il appela par de grands cris le ciel & la terre à son secours. Ses agresseurs ne crioient pas moins haut, & sembloient vouloir le priver même de la légère consolation d'être entendu. Plusieurs animaux accoururent au bruit. Le lion & sa maison, qui pour lors étoit composée du tigre, du rhinoceros, de la panthère & du singe, n'ayant qu'un pas à faire, furent les premiers arrivés & prirent la défense du paon. La hienne & le renard vinrent de la campagne, attirées par les croassemens du corbeau qui, à ce qu'ils crurent, les invitoit à quelque bon repas, selon sa coutume. L'aigle se trouva aussi présente, suivie d'un grand nombre d'oiseaux de rapine. Le lion interposa d'abord son autorité, & témoigna vouloir être instruit à fond du sujet & des circonstances de la querelle. On les lui expliqua, & il reconnut bientôt que l'envie seule avoit armé les oiseaux contre le Paon. Néanmoins, de peur de paroître trop favorable à son domestique, il conseilla aux parties de prendre le renard pour juge. Cette fine bête, qui ne vouloit déplaire ni à l'aigle qui étoit contraire à l'accusé, ni au lion qui le protégeoit, inventa sur le champ un tempérament digne de sa prudence, & s'expliqua ainsi:

» Le paon est un très-bel oiseau, & personne

ne doit trouver mauvais qu'en se montrant il contribue à nos plaisirs. La nature ne l'a pas enrichi de tant d'agrémens, dans l'intention qu'il les dérobât à notre vue : un dessein si bisarre seroit peu conforme à la sagesse de cette mère commune. Mais il ne faut pas que sur ce prétexte le paon se croye en droit de se glorifier, comme il a fait jusqu'à présent, de mépriser les autres. On l'a souvent averti de ne pas tant s'en faire accroire ; & ces avertissemens ont plutôt augmenté sa vanité qu'ils ne l'ont modérée. Nous étant un jour flattés que la raillerie seroit plus efficace que les remontrances sérieuses ne l'avoient été, nous commandâmes au coq de la grande espèce (*a*) de se moquer tout ouvertement de lui, de faire la roue en sa présence, & de marcher gravement en tournant sa queue, tantôt d'un côté & tantôt d'un autre. Mais le paon, par un excès d'effronterie, ne s'en émut aucunement ; au contraire il affecta de paroître plus que jamais, & nous insulta tous. Je ne sais plus qu'un moyen pour le réduire, & pour l'humilier dans le tems même qu'on l'admirera. Remarquez-vous ses pieds ? Ils sont horribles, & si horribles, que pas un oiseau n'en voudroit avoir de pareils. Qu'il soit ordonné au paon de les

(*a*) C'est le coq d'Inde.

regarder, lorsqu'il étendra son beau plumage ; en sorte que faire la roue & jeter la vue sur ses vilains pieds, ce soit pour lui une même action.

Ce jugement du renard fut écouté avec l'applaudissement général. Le lion & l'aigle le confirmèrent, & le paon fut contraint de s'y conformer dorénavant fort exactement.

Votre allégorie, ô Iman, dit le jeune Indien, renferme des vérités qu'une belle fille entendroit mieux que nous. Tous les jours les belles éprouvent, de la part de leurs meilleures amies, des persécutions incroyables. La beauté ne se pardonne point entre les femmes. Les plus grandes perfections, interrompis-je, sont insupportables dans la société, si la sagesse n'en regle l'éclat. En ne considérant que ses défauts, on se décourage ; en ne pensant qu'à ses bonnes qualités on s'enorgueillit ; & dès que l'orgueil nous élève, les autres hommes travaillent à nous abattre. Mais la sagesse nous retient dans un juste équilibre : au dehors par la modestie : au dedans par une vue égale de ce que nous avons de bon & de mauvais.



CONTINUATION DES AVENTURES d'Abdalla.

Nous avions passé dans ce tems-là le fameux détroit de Java, une partie du canal tortueux qui s'étend le long de cette île & l'île de Célèbes. Nous allons être privés de la vue de Bornéo, dis-je à la compagnie ; mais nous n'abandonnerons Célèbes que quelques jours. Gilolo se montrera ensuite : au-delà de cette île une mer presque sans bornes se présentera à nous ; & en y entrant, nous nous trouverons au vrai commencement de notre voyage. Un grand soupir qui échappa dans ce moment au jeune Indien, attira sur lui tous nos regards. Je soupire, nous dit-il avec une contenance triste, & je n'en ai que trop de raison, lorsque j'entends faire mention des îles que l'on vient de nommer. Vous serez dans peu convaincus qu'un témoignage si libre de mon affliction est une grande marque de mon estime, & une preuve de la confiance que j'ai au seigneur Abdalla. Votre vertu me dispense de me contraindre plus long-tems, & de cacher, comme je l'avois d'abord résolu, mes véritables aventures sous l'enveloppe d'un conte fait à plaisir. Mais avant que j'en entame le ré-

cit, permettez-moi de parler à mon esclave. Il se leva, & s'avançant sur le tillac, il appela un esclave qui ne le quittoit jamais, lorsqu'il n'étoit pas avec nous. Il rentra. L'esclave étant venu recevoir ses ordres, il lui dit en un langage qui nous étoit inconnu, quelques paroles qui embarrassèrent & firent rougir celui à qui il les adressoit. L'esclave s'en alla en baissant la tête; & un quart d'heure après nous vîmes reparoître, au lieu d'un grand homme sec, une grande femme maigre, assez bien habillée, qui portoit un paquet. Elle se prosterna devant l'Indien, en le lui mettant entre les mains. L'Indien ôta son turban, & tout-à-coup ses épaules furent, pour ainsi-dire, inondées de flots de cheveux fort noirs & fort lustrés. Le paquet défait lui fournit des habits de femmes très-riches, qui, par le secours de l'adroite esclave, produisirent en un moment la plus charmante des métamorphoses. Ah! madame, m'écriai-je, que vous remplacez agréablement le camarade dont vous nous privez! quel trésor possédions-nous sans le connoître! quel ennemi vous a obligé à quitter l'heureux climat où vous avez commencé à voir le jour, & dont vous faisiez sans doute les délices & la gloire? Plût à dieu, reprit la dame, que la fortune eût borné sa haine à me chasser de ma patrie! Une autre patrie infiniment plus douce,

me consoleroit encore de sa perte. Vous ne vous trompez pas, Abdalla, continua-t-elle, en arrêtant sur moi ses beaux yeux, c'est un ennemi qui m'a mise dans l'état où vous me voyez, & mon dernier voyage a d'abord été une fuite.

HISTOIRE de la Princesse Zeineb & du Roi Léopard.

JE suis fille du roi Batoche qui commande à la partie la plus orientale de l'île de Gilolo; mon nom est Zeineb, & j'ai cinq sœurs plus âgées que moi. Mon père étant un jour à la chasse dans les montagnes, s'avança jusque dans un endroit fort désert, & fut extrêmement étonné d'y voir un superbe palais dont il n'avoit jamais ouï parler. Curieux d'apprendre ce que c'étoit que cet édifice inconnu, il voulut s'en approcher; mais une voix épouvantable qui l'appela par son nom, l'arrêta & le menaça d'une mort soudaine, si dans trois jours il n'envoyoit une de ses filles à celui qui lui parloit. Le roi Batoche ayant levé les yeux, apperçut à une fenêtre un Léopard qui l'éblouit par le feu perçant de ses yeux. La frayeur de mon père fut si grande, qu'il s'éloigna avec ses gens, sans oser répondre.

Nous fûmes consternées, mes sœurs & moi, de la tristesse qui l'accabloit, & qu'il portoit peinte sur le visage. Nous le caressâmes, nous le pressâmes de nous déclarer ce qu'il avoit sur le cœur. Il se fit long-tems prier. Il est question de ma vie ou de la vôtre, nous dit-il enfin ; ah ! j'aime mieux mourir que d'exposer mes enfans, pour qui j'ai tant de tendresse. Sur cela, il nous conta, la larme à l'œil, ce qu'il avoit vu, & le danger dont il étoit menacé. Si nulle autre crainte ne vous inquiète, mon cher père, lui dit notre aînée, consolez-vous ; je pars dès demain ; peut-être ce Léopard ne sera-t-il pas si impitoyable que vous pensez. Le roi s'opposa vainement à son dessein ; elle se fit conduire au palais désert. Les portes s'ouvrirent ; le Léopard se fit voir ; mais ma sœur le trouva si horrible ; qu'oubliant toutes ses belles résolutions, elle tourna le dos & s'enfuit. Mes trois autre sœurs la voyant de retour, lui reprochèrent aigrement son peu de courage, & le lendemain elles tentèrent fortune toutes ensemble. Le cœur ne leur manqua pas moins qu'à notre aînée ; ainsi la vie du roi ne dépendit plus que de moi.

Je marchai à mon tour ; & plus intrépide qu'elles, non seulement je soutins les regards affreux du Léopard qui étoit à la fenêtre quand j'arrivai ; mais aussi j'entrai courageusement dans

le merveilleux palais, fort résolue de n'en sortir qu'après un entier éclaircissement. Dès que je fus dans la cour, les portes se fermèrent, & une troupe de nymphes très-bien faites, mais qui miraculeusement ne parloient point, s'étant présentées à moi pour me servir, je fus menée dans un appartement magnifique. Je passai toute la journée à considérer les beautés du bâtiment & des jardins. Le soir mon souper fut délicieux: on me coucha dans un lit meilleur que tous ceux du roi Batoche; mais mille peines d'esprit m'y suivirent. L'idée du Léopard me faisoit trembler. Très-peu de tems après que je fus couchée, je l'entendis venir, & peu s'en fallut que je ne mourusse d'épouvante. Il entra impétueusement dans la chambre, en faisant un bruit effroyable avec ses dents, ses griffes & sa queue; & il vint s'étendre tout de son long auprès de moi. Je lui avois laissé une belle place, car je n'en occupois guères. Cet animal se comporta avec une sagesse étonnante; il ne me toucha point du tout, & il me quitta avant le jour. J'aurois bien voulu profiter de ce tems-là pour dormir, mais ma peur étoit trop violente. Les mêmes nymphes qui m'avoient servie le jour d'auparavant, vinrent à mon lever, me firent changer d'habits, n'oublièrent rien pour me charmer par leur complaisance. Mon dîner fut royal; un concert d'ins-

trumens me divertit l'après midi ; pour comble d'agrémens, le Léopard ne se montra pas de toute la journée. Ce jour fut comme le modèle de tous ceux qui suivirent. A la vérité je passai plusieurs nuits sans oser sommeiller ; mais enfin la modestie éprouvée du Léopard me rendit ma tranquillité. Pour abréger, je vous dirai que dix mois s'écoulèrent de cette manière, & qu'au bout de ce tems-là je m'abandonnai à un désir curieux qui m'avoit pris dès le commencement, & auquel j'avois toujours résisté. Je voulus savoir enfin si mon Léopard étoit aussi bien Léopard la nuit qu'il l'étoit le jour. Je me levai donc du lit, tandis qu'il dormoit, & n'osant le toucher lui-même, j'allai à tâtons chercher par toute la chambre de quoi m'éclaircir. Je me doutois que la peau de l'animal restoit à terre. L'y ayant rencontrée en effet, je fus saisie d'un mouvement de folie, car quel autre nom donner à mon emportement ? J'eus la hardiesse de mettre en pièces cette peau, sans faire aucune attention à ce qui en pourroit arriver ; & après cette expédition téméraire, j'allai me recoucher dans mon coin, comme si de rien n'étoit.

Mon voisin se leva à son heure ordinaire, & trouvant sa peau hors d'état de servir, il poussa un long gémissement, auquel je répondis en toussant, pour lui faire comprendre que j'étois éveillée

éveillée. Les ménagemens seroient maintenant superflus, me dit tristement celui qui avoit gémi. Je suis un puissant roi; & j'étois ici enchanté par un Magicien de mes ennemis. Mon enchantement alloit finir; j'avois résolu de partager mon trône & ma couche avec vous; hélas! votre curiosité me rejette dans le même état que si je n'avois encore rien souffert. Pourquoi avez-vous résisté aux lumieres de votre raison? Elle vous répétoit sans cesse que toute action trop hardie vous étoit défendue dans un lieu dont vous ignoriez les loix. J'avouai ingénument ma faute, & je le priai de considérer que les filles étant naturellement très-curieuses, il devoit me savoir quelque gré de n'avoir pas cherché plutôt l'éclaircissement que je venois de trouver. Cette excuse pensa tout gâter, & m'attira une foule de nouveaux reproches. A la fin, le roi enchanté se radoucit, & se fit voir un moment à la clarté de son visage même qui brilla d'une lumière subite. Sentant que les puissances ténébreuses recommençoient d'agir sur lui, il prit congé de moi, & il m'enseigna des paroles, qui étant prononcées contre quelqu'un qui feroit une chose, le contraindroient de continuer à la faire jusqu'à ce que je prononçasse d'autres paroles qu'il m'apprit aussi. Je ne les sus pas plutôt, que le palais disparoissant avec tous ses agrémens, je me

trouvai toute seule & toute nue, couchée sur un rocher.

Je versai des torrens de larmes, en maudissant ma curiosité & mon imprudence. Le jour étant venu, & la honte m'ayant obligée de tourner les yeux de tous côtés, pour voir s'il n'y avoit rien autour de là qui pût servir à me couvrir, j'apperçus des habits assez près du lieu où j'étois, & je les allai prendre. C'étoient mes propres habits, qui avoient été exposés pendant dix mois à toutes les injures du tems, & qui étoient presque consumés. Je mis sur moi ces tristes haillons, du mieux qu'il me fut possible; & dans la crainte que j'eus que ma faute n'eût causé la mort à mon père, je jugeai qu'il étoit plus à propos de m'éloigner de mon pays en demandant l'aumône, que d'aller me présenter à mes sœurs en l'état où j'étois. Je me barbouillai le visage, & je me mis courageusement en marche. Après de longues fatigues, j'arrivai à un port de mer, où un vieux Musulman qui alloit trafiquer à Borneo, me prit par charité sur son bord. Le trajet fut heureux. Nous mouillâmes dans une anse de cette grande île, pour quelques besoins dont je ne m'informai pas. Etant descendue avec plusieurs autres personnes, fatiguées de la mer, je me dérobai de leur compagnie sans qu'on s'en apperçût, n'ayant nulle envie d'accompagner le

patron dans les villes de la côte où son commerce l'appeloit. J'avançai dans l'intérieur de l'île qui est fort peuplée, & j'arrivai en trois mois à la belle ville de Soucad, qui reçoit son nom d'une grosse rivière qui la traverse.

Je remarquai dès les premiers jours, que la broderie qui ornoit les habillemens des dames, étoit extrêmement grossière, & je me persuadai que plus adroite à cet ingénieux travail que les ouvrières de Borneo, je trouverois une ressource assurée dans mon industrie. Le succès passa de bien loin mes espérances, d'abord que mon habileté fut connue. Je louai une petite maison, & je me fis en peu de tems un établissement fort honnête. Je n'eus pas de peine à apprendre la langue, parce qu'on parle à Soucad à peu près la même langue qu'à Gilolo. Je vécus tranquillement de mon travail pendant six ou sept mois, & je recouvrai peu à peu la beauté dont on m'avoit quelquefois flattée, & que la misère & les fatigues avoient presque entiérement effacée. Ce changement m'exposa à l'attention de plusieurs personnes, & entr'autres, de trois jeunes hommes des plus distingués de la ville, qui ayant complotté ensemble d'éprouver si je serois cruelle, convinrent que l'un d'entr'eux, qui passoit pour séducteur fort adroit, feroit la première tentative. Il vint chez moi dès le soir.

même, & commença la conversation par un dessein de broderie qu'il me proposa pour une ceinture. Il fit ensuite parler sa passion ; nulle beauté de facile conquête n'entendit jamais tout à la fois tant de protestations d'amitié & de services. A l'heure du souper il me pressa de lui permettre de me régaler, & j'y consentis après qu'il eut surmonté quelques légères répugnances que je laissai paroître. Le repas fut propre & de bon goût. Les petites chansons ne furent point oubliées ; mon amant ne fit pas difficulté d'exprimer dans deux ou trois airs libres tout ce qu'il attendoit de ma complaisance. Il y avoit dans ma chambre une fenêtre ouverte qui commençoit à devenir incommode : il voulut la fermer ; mais tandis qu'il la poussoit, je prononçai les paroles efficaces que j'avois apprises du roi Léopard, & je le fixai à cette unique occupation. Pour moi, je me couchai à mon ordinaire, sans me mettre en peine de rien. Le pauvre enchanté passa toute la nuit à faire ce qu'il faisoit. Le lendemain au matin je le délivrai & je le congédiai avec un bon avertissement d'être plus sage à l'avenir.

Ses camarades, qui dès la pointe du jour l'attendoient avec impatience dans une rue voisine, ne l'eurent pas plutôt vu sortir, qu'ils accoururent à lui. Il leur fit habilement accroire

qu'il avoit été parfaitement bien reçu, & leur décrivit sa bonne fortune avec des couleurs qui les mirent tout en feu. Le sort décida lequel des deux jouiroit du bonheur annoncé, & le jour sembla long à celui sur qui le sort tomba. La nuit fut pourtant beaucoup plus ennuyeuse encore pour lui, car je le contraignis de dévider du fil de Sagon (*a*), pendant autant de tems que l'autre en avoit mis à fermer la fenêtre. Le troisième, aussi dupe que ses confrères, fut pris à son tour, & par mon ordre il se peigna toute la nuit. Ils n'eurent pas la force de se cacher longtems leurs aventures. Egalement outrés, ils changèrent leur tendresse naissante en une haîne consommée, &, d'un commun accord, ils allèrent me déférer aux juges comme la plus détestable magicienne qui fût au monde. On m'enleva de ma maison, je fus emprisonnée, on travailla avec chaleur à instruire mon procès. Mes adversaires étoient puissans & très-animés; d'ailleurs je ne niai aucun des faits qu'on m'objecta. Ainsi l'affaire n'auroit pas duré quatre jours, si je

(*a*) Le sagon est un arbre fort commun dans l'île de Gilolo & dans celle de Borneo.

De l'écorce de cet arbre les insulaires tirent une espèce de soie dont ils font tout ce qu'on fait ailleurs avec la véritable soie. Le fruit leur donne du pain & du vin.

m'avois fait distribuer un peu d'argent aux gens de justice par le ministère d'une bonne amie qui avoit de la beauté. La décision fut suspendue pendant trois mois entiers, en partie par ce moyen-là, & en partie aussi parce que deux de mes juges, sensibles aux agrémens qu'ils croyoient voir en ma personne, ne négligèrent rien pour me sauver, se persuadant que je ne serois pas ingrate après un service si signalé. À la fin néanmoins mes persécuteurs l'emportèrent, & je fus condamnée à être brûlée toute vive.

Cette cruelle sentence m'ayant été prononcée, on me conduisit au bucher qui avoit été dressé dans le milieu de la plus belle place de Soucad. Lorsque j'y fus arrivée, on ne manqua pas de me dire tout ce qu'on dit en ce pays-là à ceux que l'on tue en cérémonie, & on m'attacha au poteau avec une grosse chaîne. Le peuple m'accabloit de malédictions, comme une enchanteresse ennemie du genre humain, & il m'accusoit de tous les maux arrivés naturellement ou par hasard à ceux à qui j'avois vendu de mes ouvrages. Il étoit ravi de voir que le bourreau, la torche ardente en main, s'avançoit vers le bucher. Mais cette populace ignorante fut fort surprise, un moment après, de voir ce même bourreau immobile & comme extasié, ne faire autre chose que bien tenir son funeste flambeau.

C'étoit l'effet des paroles que je venois de prononcer secrettement contre lui. Tout le monde demeura en suspens à cette nouveauté, puis les esprits changeant tout à coup de disposition, personne ne put s'empêcher de rire en considérant la figure vraiment ridicule que faisoit l'exécuteur.

Les trois jeunes hommes qui étoient présens, & qui avoient un grand nombre de partisans dans l'assemblée, entrèrent en une fureur étrange à la vue d'un événement qui leur remettoit en mémoire ce qui leur étoit arrivé à eux-mêmes. Ils crièrent que cette preuve étoit publique, qu'il falloit se hâter de réduire en cendres une femme qui, même sur le point de mourir, avoit d'exécrables liaisons avec les esprits noirs. La canaille, animée par ces paroles, courut aux maisons voisines prendre des tisons allumés. Je me préparois à arrêter encore ces furies, lorsqu'un bruit mêlé d'acclamations retentit dans la rue principale qui aboutissoit à la place. C'étoit le roi de Soucad qui excitoit cette agréable alarme. Après une longue absence, il avoit voulu surprendre son peuple par une arrivée soudaine. Comme il étoit fort aimé, toute l'assistance alla au-devant de lui, & abandonna le bucher, le bourreau, la patiente & les gens de justice.

Ce prince, qui étoit descendu de son char &

qui marchoit lentement à cheval, afin de paroître plus populaire, s'étant avancé jusque dans la place, y vit un spectacle qu'il crut incompatible avec la joie publique que causoit son heureux retour. Il piqua donc vers le bucher, & portant lui-même la grâce qu'il étoit maître d'accorder, il me fit détacher. Je courus aussi-tôt embrasser les genoux de mon libérateur qui me regardoit très-attentivement. Au peu de paroles que je lui dis confusément, il acheva de me reconnoître. Il descendit de cheval & m'embrassa avec une joie qui égaloit l'admiration de tous les assistans. Je n'avois pas encore osé lever les yeux; mais ayant enfin envisagé celui de qui je recevois des faveurs si surprenantes, je reconnus le roi Léopard, dont l'image étoit restée profondément gravée dans mon esprit. Il est impossible d'exprimer ni les sentimens de mon cœur, ni ce que je pensai, ni ce que je voulus dire. Je ne pouvois former aucun discours suivi; ma reconnoissance & ma joie se déroboient l'une à l'autre toutes les paroles qui se présentoient. Le roi me fit monter sur son char, & sans y monter lui-même, il me conduisit en triomphe dans son palais. Quelques jours après il m'épousa solennellement, & me déclara toute puissante dans ses états. La première grâce que je lui demandai ce fut celle de mes accusateurs. Les juges qui

s'étoient laissé corrompre par mon argent, furent les premiers dont je fis faire justice. A l'égard des juges que ma beauté avoit touchés, ils furent aussi châtiés, mais avec indulgence.

Les malheurs qui jusqu'alors étoient arrivés au roi, & celui qui termina sa vie, sont si affligeans, que je voudrois pouvoir me dispenser d'en parler. Sa naissance l'avoit fait monter sur le trône, son mérite l'y avoit maintenu, avec l'applaudissement de tous les peuples. L'ambition, l'envie, la perfidie d'un frère l'en priva d'abord pendant deux ans, puis l'en précipita par une fin tragique. Ce monstre, étroitement lié avec un magicien, fit enchanter l'aimable prince dans Gilolo, & ensuite dans Borneo même. Son dessein étoit que l'enchantement n'eût jamais de fin; mais un sage favorable au roi, s'opposa, dès le commencement, à cette entreprise criminelle, & ne pouvant l'empêcher tout-à-fait, parce que le magicien étoit plus savant que lui, il fit du moins en sorte que l'enchantement ne fût que conditionnel. Il en pénétra même les conditions, malgré les mesures que le magicien avoit prises pour les cacher, & il en informa l'infortuné roi de Soucad. Mon histoire les a fait connoître; l'accomplissement en étoit presque impossible. Etoit-il aisé de rencontrer une fille de roi qui se livrât pour le salut de son père à

qui, pendant une année entière, passât les jours dans le silence avec des fantômes de son sexe, & les nuits auprès d'un animal douteux, sans se permettre la moindre curiosité, ni la moindre vengeance? Non certainement. Aussi ces conditions n'eussent-elles jamais été remplies. Le sage en fut si persuadé, après ma faute, qu'il songea dès-lors à détruire l'enchantement par une force supérieure. Il s'associa plusieurs autres sages, & tous ensemble ils obtinrent des puissances de la péninsule inaccessible, l'épée Tirgatesch, dont la lueur dissipa l'enchantement de Borneo, & remit le roi en liberté. Il revint à Soucad précisément dans le tems que j'avois perdu la mienne, & que, selon toutes les apparences, j'allois encore perdre la vie : je croirois bien que le sage Asis, (c'étoit le nom de l'ami du roi de Soucad) avoit ménagé tout cela.

Ah! si, cinq ans après, le frère barbare de mon époux n'avoit employé contre nous que les armes de la magie, peut-être eussions-nous été garantis du plus funeste des malheurs, par la même protection. Mais ce cruel ambitieux ayant formé sourdement dans Soucad un parti composé de gens perdus de débauches, & prêts à commettre les plus grands crimes, s'empara une nuit du palais, y mit le feu, égorgea sans distinction gardes, officiers, tout ce qu'il rencon-

tra. Le roi même fut surpris & percé dans son lit. Un sort pareil m'étoit réservé, l'assassin & sa troupe sanguinaire étoient déjà à l'entrée de mon appartement, j'allois être immolée si cette esclave ne fût venue, par une porte secrette, me tirer du profond sommeil où j'étois ensevelie. Sauvons-nous, madame, me dit-elle, en me jetant mes habits; ce palais est inondé de sang, & les flammes le réduisent en cendres; fuyons le fer, dérobons-nous au feu. En me faisant cette effroyable exhortation, elle fouilloit partout, & se saisissoit à la hâte de mes bijoux & de quelques-unes de mes hardes. Je n'eus pas le tems de m'habiller: je m'enfuis à moitié nue par une issue qui donnoit sur la rivière. Le fidèle Amet, mari de cette femme, nous y attendoit dans un petit bateau où nous entrâmes avec précipitation, & que nous abandonnâmes aux ondes rapides du Soucad. Ils me racontèrent ce qu'ils savoient de la catastrophe; je vis moi-même l'horrible embrasement du palais, & j'entendis de toutes parts des cris & des hurlemens qui me percèrent le cœur.

Après avoir long-tems pleuré avec les deux affectionnés gardiens de ma vie, je souffris qu'ils me consolassent. Je louai leur présence d'esprit, & je leur rendis grâces de leur zèle. Le cours du Soucad est si impétueux, qu'il ne nous fallut que

ſept jours pour arriver à Bend-Armaſſin. Je n'y demeurai qu'autant qu'il fut néceſſaire pour nous traveſtir ; & comme toutes les parties du monde m'étoient également indifférentes, nous nous jetâmes dans le vaiſſeau qui fut le premier prêt à mettre à la voile. Il étoit fretté pour le Baroſtan, ſur le bruit du mariage de la reine Zulikhah, qui s'étoit répandu dans toutes les Indes. Pendant le voyage, la mort nous enleva Amet. Quand le cri obligeant que vous fîtes faire, ſeigneur Abdalla, invita tous les voyageurs déſintéreſſés à ſe préſenter à vous, il y avoit environ trois ſemaines que j'étois dans l'île de Sumatra.

Nous fûmes tous extrêmement ſenſibles aux malheurs de la belle & courageuſe Zeineb. Il faut avouer, lui dis-je, que les anciens adorateurs des idoles avoient quelque raiſon d'offrir des vœux à la fortune, & de ſe figurer qu'elle faiſoit ſans ceſſe tourner une roue, qui tantôt élevoit & tantôt abaiſſoit les hommes. A quelles viciſſitudes nous ſommes ſujets ! Mais je n'ai point encore entendu d'hiſtoire particulière où il y eût de ſi biſarres révolutions que dans la vôtre. La roue fatale n'eſt pas encore arrêtée, madame, vous ne demeurerez pas dans l'état mitoyen. J'oſe ajouter à cette prédiction, que vous avez plus à eſpérer qu'à craindre. Votre

situation est celle d'un convalescent : n'allez pas, continuai-je en badinant, prononcer contre vous-même les paroles qui contraignent si efficacement à rester comme on est. Zeineb sourit : je ne sais, dit-elle, ce qui m'est réservé. Si je pouvois fixer mon sort, il ne changeroit plus ; votre générosité le rend fort doux. Ah ! charmante princesse, repris-je, vous méritez la félicité la plus parfaite, puisque vous savez aimer la médiocrité. Si le roi Batoche vit encore, il déplore votre perte, & morte ou vive, il vous préfere dans son cœur à ses autres filles. Et pourquoi auroit-il cessé de vivre ? Il a obéi, c'étoit tout ce qu'on exigeoit de lui. Informons-nous de l'état des choses, dès que nous le pourrons ; il n'y eut jamais de curiosité plus louable. La reconnoissante princesse écouta avec joie ma proposition.

Dans ce tems-là le pilote entra dans ma chambre. C'étoit un homme qui avoit beaucoup plus d'esprit & de connoissances que n'en ont communément les gens de sa sorte. Il ne se tenoit guères au gouvernail, que lorsqu'il y avoit quelque péril à craindre ; & il passoit presque tous les jours plusieurs heures avec nous. Je lui racontai en peu de mots les causes des transformations qu'il voyoit ; & lui communiquant la résolution que j'avois prise en faveur

de Zeineb, je lui commandai de régler là-dessus notre navigation. Voici, dit le pilote, la plus surprenante des métamorphoses, après la mienne. A l'égard des nouvelles que vous desirez savoir, nous sommes à portée d'en apprendre. Aussi-tôt que nous nous verrons à la hauteur de Gilolo, nous nous approcherons de cette île, & nous la côtoyerons jusqu'au port de Coheb où nous pourrons mouiller. C'est un des ports de mon père, dit Zeineb; il n'est qu'à trois journées de Sagonafaé, capitale du royaume. Nos doutes y seront donc éclaircis, repris-je, & nous y prendrons le parti qui conviendra. Puis adressant la parole au pilote: Almoraddin, lui dis-je, m'a déjà raconté confusément les aventures de ta jeunesse, si tu nous en faisois un récit bien circonstancié, je te serois obligé, & la compagnie t'en sauroit gré. Seigneur, répondit le pilote, je vous obéirai sans répugnance.

HISTOIRE du Pilote & de Mesrem.

CINQ ou six ans avant le funeste voyage où mon père fut si cruellement mis à mort par le génie Feridoun, je devins amoureux de Mesrem

qui passoit pour la plus accomplie des filles du lieu de notre naissance, petit village situé près de Patan sur le bord de la mer. Comme nos conditions étoient à peu près égales, & que je n'avois que des vues légitimes, je ne cachai point ma passion. Mesrem en reçut les premiers témoignages avec une indifférence apparente; je me trouvai plus heureux dans la suite; & enfin ses désirs s'accordant parfaitement avec les miens, nous convînmes que je la ferois demander en mariage. Je priai mon père & ma mère d'agréer mon choix, & de me donner pour épouse la belle Mesrem.

Je fus écouté avec bonté. Il y a déjà long-tems me dit mon père, que nous nous sommes apperçus, votre mère & moi, de l'inclination que vous aviez pour cette fille. Nous l'autoriserons; comme vous le désirez, dès que vous serez de retour d'un voyage qu'il faut que vous fassiez à Cambaye. Cette courte absence hâtera votre satisfaction, bien loin de la retarder; car vous n'irai à Cambaye que pour y prendre de quoi vous établir avec honneur. Nous y avons un parent nommé Schamsac, qui a entre ses mains trois mille roupies qui m'appartiennent, & dont je vous fais présent. Il vous sera d'ailleurs très-avantageux d'être connu d'un homme comme Schamsac. Je remerciai mon père, qui me donna

les papiers nécessaires & une lettre. Je demandai à ma maîtresse la permission de partir. Elle ne me l'accorda qu'avec une peine incroyable. Blâmant généreusement le motif de mon voyage, elle versa tant de larmes, que je serois sans doute resté, si j'avois pu me dispenser d'exécuter les ordres de ceux à qui je devois la vie.

Arrivé à Cambaye, il me fut aisé de trouver notre parent. C'étoit un homme veuf, qui paroissoit assez à son aise, & qui occupoit, avec une fille unique, une maison commode, où il vivoit des épargnes qu'il avoit faites en sa jeunesse. Dès qu'il eut lu la lettre de mon père, il reconnut notre parenté, il avoua le dépôt, il ordonna à ses domestiques de m'honorer, & chargea en particulier sa fille d'avoir soin que rien ne me manquât. La jeune Célime (c'est ainsi qu'elle s'appeloit) n'étoit pas dépourvue d'agrémens. Elle m'auroit même semblé belle, & je l'eusse apparemment aimée, si j'avois été maître de mon cœur. Le sien, encore libre, lui échappa d'abord qu'elle me vit. Elle m'aima, & sa passion s'accrut tellement en peu de jours, qu'elle éclatoit dans toutes ses actions. D'un autre côté son père, qui n'étoit pas si riche qu'on pensoit, & qui auroit bien voulu ne se pas dessaisir des trois mille roupies, se mit dans l'esprit que je me tiendrois fort heureux de devenir son gendre.

gendre. Ils m'attaquèrent l'un & l'autre, en me comblant de louanges, & en me faisant, comme par hasard, de petites offres indirectes. Je leur rendis des honnêtetés générales, & j'affectai un grand défaut de pénétration.

Célime ne crut pas devoir se gêner long-tems. Un soir je trouvai sous mon oreiller un billet de sa main, où elle m'apprenoit, en termes peu ménagés, ce que la pudeur ne lui avoit pas permis de me dire de bouche. Je fus assez adroit pour recacheter le billet, sans y laisser aucune marque que je l'eusse ouvert. On le remit inutilement au même endroit quatre jours de suite. Une autre tentative qu'on fit immédiatement après celle-là, fut plus forte, & n'eut pourtant pas plus de succès, parce que les empressemens trop vifs de Célime m'avoient inspiré une véritable aversion pour elle. Charmé de n'avoir pas revu l'odieux billet en me couchant, j'allois m'endormir, mais ma porte s'ouvrit tout-à-coup, & j'entendis marcher dans les ténèbres autour de mon lit. Je haussai la tête, je demandai qui troubloit mon repos. Au lieu de répondre on se jeta à mon cou & on soupira. Je me levai tout effrayé. Que je suis malheureuse, dit-elle; le jour je vous glace, la nuit je vous épouvante. Ah! vous ne savez que trop que je vous aime éperdûment. Qui vous empêche de répondre à ma tendresse?....

Quelle fureur vous transporte, belle Célime, lui répondis-je, pourquoi fermez-vous les yeux à ce qu'exige de nous un devoir indispensable? L'intérêt même de votre amour en devoit suspendre la violence & vous empêcher de m'en donner des preuves, qui certainement sont trop fortes. Quelque extraordinaire néanmoins que soit cette démarche, votre intention vous justifie auprès de moi; vous me regardez déjà comme un époux. Mais je vous conjure de faire réflexion que si le ciel a résolu de nous unir, il nous défend sévérement de prévenir ses ordres. Je joignis à ces remontrances des protestations réitérées de reconnoissance & de discrétion. Célime se retira mécontente de moi, & beaucoup plus mécontente d'elle-même. Elle feignit les jours suivans une maladie, & demeura enfermée avec une vieille esclave qui avoit été sa nourrice, & en qui elle avoit une entière confiance. Dans cet intervalle je représentai à Scharmsac qu'il étoit tems que je reprisse le chemin de ma patrie; ce qui l'obligea de me déclarer plus ouvertement ses vues.

Si je ne me trompe, dit-il, Cambaye vaut mieux que le lieu de votre naissance. J'en convins aisément. Ma maison, continua-t-il, est aussi plus agréable que celle de votre père. Assurément, répondis-je. Et ma fille, ajouta-t-il, ne

mérite-t-elle pas, à votre avis, d'être préférée aux filles de votre village? Cette troisième question me rendit muet; je changeai de couleur. Schamsîac, qui interprétoit mon trouble suivant ses désirs, me demanda en riant quel étoit le choix de l'homme sage? L'homme sage, repartis-je, prend toujours le meilleur & laisse le moins bon. Eh bien! notre cher parent, reprit-il, restez donc à Cambaye, demeurez dans ma maison & épousez ma fille; je vous donne avec elle tout mon bien. Il y auroit eu de l'ingratitude à contrister Schamsîac par un refus. Mon père & ma mère, lui dis-je, vont être enchantés du parti avantageux que vous daignez me proposer. Trouvez bon que je parte dès demain, pour leur annoncer une si charmante nouvelle. Ils m'accorderont leur consentement avec un plaisir extrême, & je reviendrai ici, seigneur Schamsîac, avec une pareille précipitation. Vous parlez en enfant bien né, répliqua-t-il, & vous confirmez merveilleusement la bonne opinion que j'avois de vous. Allez, mon fils, rendre un si juste devoir à vos parens, & faites en sorte que nous vous revoyions incessamment.

Le soir, m'étant retiré de bonne heure dans ma chambre, je me préparai joyeusement au départ, quoique je ne dusse pas emporter avec moi l'argent que j'étois venu chercher. Je me

couchai ; mais quand je fus endormi, on me réveilla, en me tirant par la main. J'ouvris les yeux, & à la sombre lueur d'une lampe posée sur la table, auprès d'une cassette que je ne connoissois point, je vis la vieille nourrice assise au pied de mon lit. Que faites-vous là, lui dis-je, que ne me laissez-vous dormir ? Tu dors, inhumain, répondit-elle, tandis que ma bien aimée Célime veille, souffre, se consume. Tu la méprises, & ton mépris la met au tombeau. Espère-tu donc commettre impunément un tel crime ? Ecoute-moi, prends ta dernière résolution ; ou tu rendras tout-à-l'heure justice aux charmes de Célime, ou les miens te feront porter la peine de ta cruauté. Choisis. Paroissez, ma fille, ajouta-t-elle, en élevant un peu sa voix.

Célime entra & me causa une grande surprise par son imprudence, car elle étoit presque nue. La vieille la considéra quelque tems avec beaucoup de complaisance, & lui dit, à tant d'appas je reconnois l'excellence de mon lait. Mais toi, poursuivit-elle, en me regardant, de quel lait as-tu été nourri, monstre sauvage ? Tu as sans doute sucé quelque bête féroce : insensible comme elles aux beautés humaines, il faudroit te présenter quelque tigresse ou quelque louve, pour t'inspirer de l'amour. Ma mère, interrompit l'effrontée Célime, les paroles sont ici super-

ries, vainquons cet aimable ennemi, ou qu'il achève de mériter toute votre colère. En disant cela, elle accourut à moi & voulut m'embrasser. Ah! c'en est trop, m'écriai-je, en la repoussant rudement. Ah! Mesrem, adorable Mesrem, à qui j'ai donné ma foi, que ta vertu me ravit, quand je te compare avec cette infâme! Je vous ferai bientôt repentir l'une & l'autre de votre insolence, continuai-je en me levant. Vengeons-nous, vengeons-nous, dirent en même tems les deux furies. La vieille avança vers moi la main gauche, & prononça des mots qui eurent la force de m'engourdir, & de me faire retomber sur mon lit.

Je voyois, j'entendois, j'étois dans mon état ordinaire, excepté que je ne pouvois ni parler, ni remuer aucun de mes membres. Célime & sa nourrice m'ôtèrent tout ce que j'avois sur moi. Le voilà nud & immobile, dit la magicienne, qu'allons-nous faire de lui? quelle sera notre vengeance? Ma chère mère, répartit Célime, les inclinations de ce barbare sont basses, Mesrem qu'il a nommée, est apparemment quelque villageoise; qu'il rampe donc, faites-en un horrible lézard. Aussi-tôt la nourrice tira de la cassette une fiole, un poinçon & un long papier où étoit représenté un lézard de la grande espèce. Dans la fiole il y avoit de l'huile dont

elle me frotta les tempes, le bout du nez, le nombril & les genoux. Elle me piqua avec le poinçon, aux mêmes endroits, en prononçant des conjurations secrettes, puis elle étendit sur moi le papier magique sur lequel étoit peint le lézard. La colère & la frayeur me saisissoient tour à tour; je suois à grosses gouttes. Célime contemploit mes souffrances avec une joie qui approchoit de l'enthousiasme. La magicienne lut je ne sais quoi dans un livre; & fit mille hideuses grimaces. A la fin, elle remit la fiole, le poinçon, le papier, le livre dans la cassette qu'elle donna à Célime, & m'ayant bien recouvert, elle prit la lampe & me tint ce discours que je n'ai pas encore oublié: *Que le feu te manifeste, froid animal, griffes, queue, ventre à terre, verdure sur le dos, tête aiguë, jusqu'à ce que tu boives le sang de l'indigne rivale de ma fille.* Elles ne furent pas plutôt sorties de ma chambre, que je m'endormis.

Dès la pointe du jour je quittai cette détestable maison, & j'allai au port où je me mis dans une barque chargée pour Moha. Les autres passagers remarquant que j'étois pâle, défait & fort mélancolique, me demandèrent si j'avois été malade? Je leur dis que je l'étois encore; mais que j'espérois que le changement d'air dissiperoit mon mal. Etant arrivé à Moha, je pris

à pied le chemin de Paran. Environ à une lieue de mon village, je me sentis tout pénétré, tout transi de froid. Une fumée que j'apperçus sortir de quelques broussailles, me consola un peu. Je tournai mes pas vers ce côté-là, & je trouvai un reste de feu que des bergers, selon toutes les apparences, avoient allumé pendant la nuit. Je rétablis le feu, je me chauffai ; mais hélas ! que ce plaisir me coûta cher ! Dans l'instant même mes habits me quittèrent, je tombai sur les mains, toute ma substance se fondit & parut s'anéantir ; mes jambes & mes bras, réduits presque à rien, ne soutinrent plus que la tête & le corps d'un lézard couvert d'écailles vertes & luisantes ; & m'étant retourné, je vis avec horreur une queue qui venoit de sortir de l'extrémité de mon échine. Je voulus invoquer le prophète & son gendre Ali, mais je ne pus former le moindre son.

CONTINUATION DES AVENTURES d'Abdalla.

LE vent qui jusqu'alors avoit été au couchant & au midi, devint tout-à-fait méridional & si impétueux, que le pilote fut contraint d'inter-

rompre son histoire pour courir au gouvernail. Nous essuyâmes une longue & périlleuse tempête. Le ciel & la mer sembloient également irrités. Notre vaisseau écarté avec violence des côtes de Célèbes & de Gilolo, fut cent fois sur le point de se briser parmi les petites îles & les rochers dont la mer est toute parsemée du côté de Mindano. Nous fûmes trois jours & trois nuits dans des craintes plus affreuses que la mort même. Au sortir de ce labyrinthe d'îles, le même vent nous emporta au nord dans le grand Océan. Mais après une navigation forcée de douze heures, le vent d'occident reprit le dessus, & nous cinglâmes vers l'orient, résolus de profiter du premier abri qui se présenteroit.

Nous le trouvâmes derrière un écueil fort élevé qui servoit comme de défense à une île fertile & habitée. Il y avoit sur le rivage un grand nombre d'hommes & de femmes fort occupés. Nous mîmes pied à terre, sans aucun empêchement de leur part. Ils transportoient & rangeoient des cuves, & ils remuoient de longues pièces de toile très-déliée, auxquelles étoient attachées d'espace en espace de grosses éponges. Je distinguai parmi eux quelques Musulmans étrangers, & j'en abordai un à qui je demandai où nous étions. « Ce n'est donc pas de dessein prémédité que vous êtes venu ici, me répondit-

il? Je vous prenois pour un marchand d'ambre gris. On en pêche d'excellent dans cette île : les taureaux marins qui le produisent, viennent à grandes troupes, deux fois l'année, se purger le long de la plage, en mangeant certaines herbes médicinales qui y croissent au fond de la mer. Ce qui est pour eux une humeur nuisible, est pour les hommes une marchandise très-rare & très-recherchée. A mesure que les taureaux marins se déchargent, leurs précieuses superfluités s'élèvent au-dessus de l'eau, & les toiles que vous voyez servent à les recueillir. Puisque votre bonne fortune vous a conduit ici, ne négligez pas d'en faire amasser».

Pendant que je m'entretenois avec ce Musulman, Zeineb, qui entendoit le langage du pays, interrogeoit les insulaires, lesquels lui offrirent de travailler pour nous. Deux pêcheurs que nous retînmes, nous montrèrent leur quartier assez près du lieu où nous avions jeté l'ancre. Toute la côte est partagée entre les habitans, & il n'est permis à personne de s'étendre au-delà de ses limites. Chaque couple de pêcheurs a les siennes marquées par les magistrats de l'île.



PÊCHE de l'Ambre gris dans l'Ile des Chiavambars.

Nous passâmes agréablement la nuit sous des pavillons que j'avois fait tendre ; & le matin nos insulaires nous ayant avertis que le moment de notre pêche étoit arrivé, nous nous transportâmes au bord de la mer. L'eau, jusqu'à une certaine distance, étoit couverte d'une espèce de fange blanchâtre. Notre pièce de toile étoit en rouleau, les deux bouts en dehors. Les pêcheurs en prirent chacun un bout d'une main, & soutenant de l'autre le rouleau, ils entrèrent ensemble dans la mer à pas égaux. Nous les perdîmes presque de vue en moins d'un demi-quart d'heure, parce que l'eau les cachoit de plus en plus, à mesure qu'ils s'éloignoient de la rive. Quand ils en eurent jusqu'aux lèvres, ils se tournèrent le dos, & s'écartant l'un de l'autre en ligne droite, ils occupèrent toute la largeur de leur quartier, qui étoit pareille à la longueur de leur toile. Ils reprirent ensuite peu à peu le chemin par où ils étoient entrés. La toile flottante nettoyoit la superficie de l'eau, & se chargeoit de l'ambre liquide qui y étoit répandu. Ils se rejoignirent auprès de nous, & tandis qu'ils

se reposèrent, leurs femmes tirèrent la toile, & la mirent dans une cuve qu'elles avoient eu soin de préparer. Il y en avoit six autres, rangées auprès de celle-là, & elles étoient toutes à demi-pleines d'eau de la mer. Les femmes lavèrent successivement la toile & les éponges dans les sept cuves, puis elles enlevèrent, avec de grandes coquilles, l'ambre qui étoit demeuré sur la surface de l'eau, & le vidèrent dans un beau vase de terre cuite. Elles le versèrent, après cela, dans plusieurs petites fosses qu'elles avoient creusées dans le sable, & prenant des éventails, elles s'appliquèrent à empêcher les fourmis, les autres insectes, & sur-tout les mouches à miel, d'en approcher. On auroit peine à croire avec quelle fureur ces petits animaux cherchent l'ambre encore liquide. Il se durcit au soleil en moins de six heures. Il y a de gros gains à faire dans l'île des Chiavambars (a); car notre pêche nous donna environ seize livres d'ambre, qui ne nous revinrent pas à vingt roupies d'argent. J'ai cru devoir entrer dans tout le détail qu'on vient de lire, parce qu'on ignore encore dans le monde ce que c'est que l'ambre gris, & que les marchands ont jusqu'à présent affecté de ne pas connoître l'île des Chiavambars.

(a) Taureaux marins qui produisent l'ambre.

SUITE DES AVENTURES d'Abdalla.

Les vents contraires nous y retinrent près d'un mois, pendant lequel nous ne jouîmes que très-peu de l'Iman chrétien. Quoiqu'il n'entendît pas la langue des insulaires, & que toutes les langues qu'il savoit, leur fussent aussi inconnues, il étoit presque toujours parmi eux; & quand il revenoit, il s'entretenoit volontiers avec Zeineb. Je lui en fis un jour la guerre & je lui dis : Iman, la princesse est fort belle, elle est à marier : auriezvous quelque dessein sur elle, & ne travailleriez-vous point à lui donner cette île pour douaire ? L'Iman ne put s'empêcher de rire. « La princesse, me dit-il, est digne de vos éloges. Je médite en effet quelque chose de grand par rapport à cette île, & Zeineb entre dans mon projet. J'en ai visité toutes les habitations. Le peuple qui la cultive est un peuple fort aimable; ses mœurs n'ont rien de féroce. La vieillesse y est honorée, les droits de la nature y sont gardés; on y observe religieusement les loix; & chaque village obéit à celui qui a l'autorité en main, comme les enfans les plus respectueux obéissent à leur père. Ce feroient-

là d'excellens sujets, interrompis-je, je voudrois qu'ils vous prissent pour leur roi à notre retour de l'île de Borico. L'Iman branla un peu la tête. C'est à dieu, répondit-il, que je désire de soumettre ce bon peuple. Il ne le connoît pas, seigneur Abdalla, il adore l'astre du jour. Mon zèle s'allume à la vue de cette impiété. Trouvez bon que je reste ici, & que j'annonce à ces malheureux la doctrine céleste qu'Issah nous a commandé de répandre dans toutes les nations. J'approuve ton ardeur, lui dis-je; il faut détruire le culte superstitieux des créatures, & prêcher, à l'exemple de Moussah, d'Issah & de Mahomet, qu'il n'y a qu'un seul dieu. Si ce peuple vous écoute, vous lui ferez faire les deux tiers du chemin du ciel; car le saint prophète Issah a conduit les nations jusques-là. Khah-Jéhan chargera des docteurs Musulmans de venir achever une entreprise si agréable à dieu. L'Iman repartit avec beaucoup de douceur, que je ne connoissois pas bien Issah, & que si nos docteurs le connoissoient, ils le suivroient au ciel. Mahomet, ajouta-t-il, assure lui-même qu'il l'y a vu. Devez-vous douter, après cela, qu'Issah n'y ait conduit ses disciples? Comme je ne voulois point disputer, je lui dis : Iman, qu'est-ce qui vous oblige à commencer votre œuvre avant la fin de notre voyage? pourquoi nous abandonnez-

vous ? Il reprit, seigneur, vous savez déjà assez de Portugais pour n'avoir plus besoin de maître; je vous laisserai des écrits qui vous perfectionneront sans mon secours. Quand le service de dieu ne me retiendroit pas ici, une autre raison m'empêcheroit de continuer le voyage commencé. Les chrétiens, seigneur, ne croyent point, comme vous, qu'il y a des génies. Ils regardent comme des artifices & des illusions du démon la plupart des merveilles que vous attribuez à ces créatures mitoyennes, & ils sont persuadés qu'ils se rendroient criminels si, par une curiosité pleine de dangers, ils devenoient les spectateurs de ces vains prodiges. Cette différence de principes cause aujourd'hui notre séparation. Je prierai pour vous tandis que vous serez le jouet des esprits réprouvés.

Il proféra ces derniers mots d'une manière qui marquoit, non seulement sa sincérité, mais aussi une espèce de compassion. Dans les préjugés où il étoit, je ne pus que lui savoir gré de cette disposition, quelque ridicule qu'elle me parût. Je me serois même efforcé de le tirer d'erreur sur les génies, en lui expliquant l'endroit décisif de l'alcoran qui avoit été lû à Feridoun, si Zeineb ne fût survenue. Elle nous rapporta que le lendemain à midi les insulaires devoient se réunir pour remercier le soleil de l'heureuse pêche qu'ils

avoient faite. Je suis toute prête, ajouta-t-elle, à leur prouver que leur culte est extravagant. Ce discours m'apprit ce qui avoit fait le principal sujet des conversations particulières qu'elle avoit eues avec l'Iman. Je la louai beaucoup, & je déclarai que j'étois trop bon Musulman pour ne pas concourir avec elle à une action si glorieuse.

En effet le peuple s'étant assemblé au milieu d'une grande plaine, à deux traits d'arcs de mon pavillon, nous sortîmes accompagnés des gens les mieux faits de l'équipage, & bien armés, de peur d'insulte. Quatre trompettes, qui pouvoient passer pour excellentes, nous précédoient; la princesse de Gilolo marchoit entre l'Iman & moi; les Arabes & le pilote nous suivoient immédiatement. Quand nous arrivâmes, tout le peuple, courbé la face contre terre, adoroit l'astre du jour, qui donnant à plomb sur eux, les faisoit suer, tandis que dix vieillards chantoient, je ne sais quelles invocations. Le son des trompettes interrompit tout à coup cette cérémonie sacrilége. Tout le monde se leva. Je m'avançai avec Zeineb & l'Iman presqu'au centre de l'assemblée, où étoient les dix anciens; & la princesse dit, avec une grâce incomparable: « O habitans de l'île des Chiavambars! espérez-vous quelque bienfait du dieu que vous adorez? Sans doute, répondit le chef des vieillards, nous espérons qu'il

nous rendra tous heureux. Il l'est donc lui-même? reprit Zeineb. Très-certainement, repartit l'ancien; s'il ne possédoit la félicité, comment la communiqueroit-il? Ce n'est donc pas le soleil qui est l'objet de vos adorations? continua la princesse. C'est le soleil lui-même, s'écrièrent tout d'un voix les dix anciens : il est la source de la lumière, il donne à la terre & à la mer leur fécondité, il produit tous les biens dont le monde jouit. Que le soleil est beau! qu'il est bienfaisant! le ciel est son palais; les autres astres disparoissent devant lui par respect; les hommes doivent aussi s'anéantir en sa présence autant qu'ils le peuvent.

Le peuple se seroit rejeté à terre, & les vieillards auroient repris leur chant superstitieux, sans nos trompettes qui, par mon ordre, sonnèrent un air court, mais fort bruyant. D'abord qu'il fut fini : « Pourquoi travaille-t-on dans le monde, dit la princesse au vieillard qui lui avoit parlé? pourquoi s'y livre-t-on à tant de fatigues? Afin de parvenir au repos, répliqua l'ancien. Le repos, continua Zeineb, est donc le plus grand des biens? Cela est vrai, répondit-il. Et celui qui est privé du plus grand des biens, est-il heureux? poursuivit-elle. Non assurément, répondit l'insulaire. Le soleil n'est donc pas heureux, conclut la princesse, puisque bien loin d'être tran-

quille

quille, il eſt toujours en mouvement. Le chef des vieillards demeura muet; ſes confrères étonnés ſe regardèrent les uns les autres, la vérité annoncée ſe répandit dans la foule; en un moment toute l'aſſemblée ſut que le ſoleil n'étoit pas heureux, & il n'y eut perſonne qui n'inférât de là qu'il n'étoit pas Dieu. O bon peuple! dit encore Zeineb, en hauſſant la voix, adorez avec nous celui qui commande au ſoleil de ne jamais s'arrêter, & qui, quand il lui plaît, prive cet aſtre de toute ſa lumière. En achevant ces mots, elle ſe proſterna. Nous l'imitâmes avec toute notre ſuite, & pendant que nous adorions dieu dans le fond de nos cœurs, l'Iman crioit : *Il n'y a qu'un dieu, le créateur du ſoleil eſt dieu.* C'étoient les ſeules paroles qu'il sût en langue du pays.

Les inſulaires nous laiſsèrent achever tranquillement nos dévotions, ſans ſe joindre pourtant à nous; & nous retournâmes à nos tentes, fort ſatisfaits de nous-mêmes. Ils ne témoignèrent en aucune ſorte, dans la ſuite, que notre entrepriſe les eût choqués; au contraire, nous nous apperçûmes qu'ils avoient pour nous encore plus d'égard qu'auparavant. L'Iman ne ſe ſentoit pas de joie; il ne ceſſoit de remplir ſa mémoire des mots que la princeſſe lui apprenoit. Mais il comprit bientôt qu'un petit nombre de jours ne ſuffiſoit pas pour faire de grands progrès dans une

langue ; & qu'il ne ſeroit guères avancé lorſque Zeineb partiroit. Cette réflexion fut cauſe que, contre ſa première réſolution, il ſe rembarqua avec nous. La princeſſe, qui ne ſavoit elle-même que très-médiocrement la langue qu'il vouloit étudier, l'invita de l'accompagner à Gilolo, & l'aſſura qu'il y trouveroit un grand nombre de perſonnes fort inſtruites.

Dès que nous eûmes remis à la voile, tout conſpira à faciliter notre paſſage. La mer & les vents, d'accord avec nos déſirs, ſembloient vouloir nous récompenſer des frayeurs paſſées. Nous reprîmes, avec un extrême plaiſir, notre train ordinaire. Le Pilote, dégagé de tous ſoins, pourſuivit ſa merveilleuſe hiſtoire.

CONTINUATION DE L'HISTOIRE du Pilote.

MALGRÉ ma métamorphoſe, dit-il, j'avois l'eſprit fort préſent & le jugement très-ſain. La raiſon & la douleur combattirent quelque tems dans mon ame ; mais la raiſon l'ayant enfin emporté, je repris courage & je me remis dans le chemin de Patan. Je marchois auſſi vîte qu'un lézard puiſſe marcher, & néanmoins, à cauſe

de la petitesse de mes pas, je n'avançois guères. Vers le milieu du jour, je me sentis si épuisé, que je fus obligé de faire halte. J'entrai donc dans un jardin, & je me baignai dans l'eau claire d'une fontaine que j'y trouvai. Bien rafraîchi, je me rassasiai d'ache & de cresson, puis je m'endormis, caché dans une touffe d'herbes fort hautes. Le jour étoit sur son déclin lorsque je me réveillai. Je vis une jeune personne, habillée avec beaucoup de propreté & d'élégance, négligemment couchée au bord de la fontaine, où elle sommeilloit en prenant le frais. Elle étoit à peu près de l'âge de Mesrem. Les traits de Mesrem étoient plus réguliers que les siens; mais elle avoit le teint plus délicat, l'air plus mignon & la taille plus fine que Mesrem. Toutes compensations faites, je ne savois à laquelle des deux adjuger le prix des agrémens; & j'attendois, pour décider, que la belle ouvrît les yeux.

Comme je la contemplois, j'entendis entre les joncs un petit sifflement, & je vis tout à coup une grosse couleuvre qui, la tête haute, s'avançoit rapidement vers elle pour la mordre. Son danger, en m'allarmant, m'anima, je grimpai sur son beau front, & l'ayant éveillée, je me lançai avec fureur contre la couleuvre qui commençoit déjà à s'entortiller autour de son

bras. Elle cria de toutes ses forces, à Zaïde! à Zaïde! Zaïde est morte. A sa voix deux femmes & un eunuque accoururent. Si je ne meurs pas de ce qui vient de m'arriver, leur dit-elle, je dois la vie à ce beau lézard: mettez en pièces la bête vénimeuse qui est aux prises avec lui. L'eunuque & les femmes empoignèrent avec précipitation de gros bambous qui soutenoient une palissade, & donnèrent tant de coups à la couleuvre, qu'ils la tuèrent. Ils ne purent, à la vérité, si bien prendre leurs mesures, que je n'en reçusse aussi quelques-uns; mais je me trouvai trop heureux d'être défait à si bon marché d'un si dangereux ennemi. Zaïde, qui me regardoit avec une reconnoissance mêlée d'admiration, fut bien plus surprise encore, lorsqu'au lieu de m'enfuir, comme auroit fait tout autre lézard, j'allai droit à elle, en remuant la tête & la queue en signe de joie. En vérité, dit-elle en riant, voilà un joli petit animal, il m'aime. En même tems elle se baissa & me toucha d'abord avec une fleur, puis avec la main: enfin devenue tout-à-fait hardie, elle me mit sur son bras, & elle m'emporta en me carressant. Je me conciliai si bien son amitié, en très-peu de jours, qu'elle ne pouvoit être un moment sans moi. Elle me dressa dans sa chambre un petit lit très-propre, où je passois la nuit. Le jour elle me portoit

partout. Quand elle vouloit briller extraordinairement, je devenois une de ses parures, & je me tenois tranquillement, plusieurs heures de suite, entre deux boucles de cheveux, sur le haut de sa tête. A table, je partageois avec elle tout ce qu'on lui servoit de plus friand. Je faisois tant de gentillesses, que j'étois le divertissement de toute la maison. Jamais lézard ne fut si à son aise; & sans le souvenir de Mesrem & de ce que lui devoit coûter mon rétablissement, mon bonheur eût été parfait. Mais dans ce monde, les félicités ne sont pas de longue durée.

Toute la famille étant un jour assise dans le jardin, à l'ombre d'un grand oranger, il survint deux hommes de connoissance à qui on fit beaucoup d'accueil. L'un étoit encore fort jeune, il avoit l'air guerrier, & autant que j'en pus juger, Zaïde ne lui étoit pas indifférente. L'autre étoit un Mullah, que cette qualité, son âge avancé, & une grande sévérité de visage rendoient fort respectable. D'abord qu'ils se furent placés, je crus qu'il étoit de mon honneur de donner quelque nouvelle preuve de mon industrie. Je m'échappai des mains de ma maîtresse, je montai sur l'arbre, je fis tomber sur la compagnie une grande quantité de fleurs, & ayant coupé avec mes dents une petite branche qui

portoit la plus belle de toutes les oranges, je descendis chargé de ce bouquet, & au grand étonnement des deux étrangers, je le plaçai dans le sein de Zaïde.

Si c'étoit là un serpent, dit le jeune homme, j'assurerois hardiment que c'est une fée ou un sage; cet animal a trop d'intelligence pour un lézard ordinaire. Comment, dit la mère de Zaïde, est-ce que les fées sont des serpens? Non, reprit-il, mais elles en prennent souvent la forme; & je ne vous citerai point d'autre témoin de cette vérité que moi-même.

AVENTURE du jeune Guerrier.

IL y a environ trois ans, qu'allant avec un Mansebdar de mes amis, d'Agra à Delhi, où étoit la cour, nous nous arrêtâmes à l'entrée d'un grand bois, pour laisser passer la chaleur du jour. En nous entretenant de ce qui se présentoit à notre imagination, comme c'est la coutume des voyageurs, nous vîmes une couleuvre d'une grandeur démesurée, & qui tantôt s'éloignant, & tantôt se rapprochant d'elle-même, faisoit & défaisoit mille entrelás qui la réjouissoit. Le Mansebdar se leva, & tira son sabre pour la

couper en morceaux. Ah! lui dis-je, en le retenant par le bras, ne commettez pas une action si inhumaine; tous les serpens ne sont pas également nos ennemis : celui-ci mérite d'être épargné, quand ce ne seroit que par la confiance qu'il a témoignée en se tenant si près de nous. C'est par malice, & pour nous surprendre, qu'il l'a témoignée, cette confiance, répondit le Mansebdar, en s'efforçant de se dégager de moi pour faire son coup. Je continuai à le retenir, & pendant ce tems-là le serpent effrayé prit la fuite & se sauva dans le bois. Notre contestation finit aussi-tôt que l'objet qui l'avoit fait naître eut disparu. Nous nous remîmes comme nous étions auparavant, & quand l'ardeur du soleil nous permit de remonter à cheval, nous reprîmes notre chemin & nous entrâmes dans la forêt.

A peine avions-nous fait une demi-lieue, que le ciel s'obscurcit; que d'horribles coups de tonnerre retentirent, & qu'une pluie mêlée de grêle nous menaça d'un déluge. Nous nous mîmes à l'abri dans une grotte que nous trouvâmes fort à propos. La tempête, au lieu de finir, augmenta toujours, & nous fûmes contraints de nous résoudre à passer la nuit où nous étions. Nous nous y accommodâmes donc du mieux que nous pûmes, & après avoir fait notre souper d'un petit reste de provisions que j'avois, nous nous endor-

mêmes. Au milieu de la nuit je fus tiré de mon sommeil par une dame, dont la beauté que je voyois à la lueur de deux escarboucles qu'elle portoit à ses oreilles, me ravit, m'enchanta. Suivez-moi, me dit-elle, & ne craignez rien. Par de longs détours, elle me mena dans un palais bâti de marbre précieux, orné de sculptures & de peintures exquises, & si richement meublé, qu'on ne pouvoit tourner les yeux nulle part, qu'on ne vît étinceler de gros diamans. Le traitement que je reçus répondit parfaitement à toute cette magnificence. D'autres dames, qui avoient beaucoup de déférence pour celle qui m'avoit conduit, se joignirent à elle pour me régaler; & sur la fin de la nuit, elle me dit: « jeune homme, j'ai voulu vous marquer ma reconnoissance: je suis la couleuvre que vous délivrâtes hier de la mort. Il est tems que vous alliez retrouver le barbare qui voyage avec vous: faites-lui détester sa cruauté, en lui contant votre agréable aventure; & afin qu'il ne prenne pas votre récit pour un rêve, donnez-lui de ma part cette boîte, sans l'ouvrir. Elle me mit entre les mains une petite boîte d'or, & elle me reconduisit jusque dans la grotte, où je cessai tout-à-coup de la voir.

Quoiqu'il commençât à faire jour, le Mansebdar dormoit encore. En attendant qu'il se

réveillât, je mis les chevaux en état de partir. Au bruit que je fis son sommeil se dissipa. Je lui rendis compte de ma nuit, & le trouvant incrédule, comme je m'y étois attendu, je lui montrai le présent de la fée. Il prit la boîte, & après en avoir admiré le travail, il l'ouvrit, & tomba roide mort, étouffé d'une vapeur maligne qui en sortit. Epouvanté d'un accident si étrange, & craignant pour moi-même, je sautai hors de la grotte. J'attendis assez long-tems; J'appelai plusieurs fois le Mansebdar, mais en vain. Cela me fit comprendre que la fée s'étoit vengée, & je plaignis beaucoup mon pauvre compagnon de voyage. Je n'osai ni remettre le pied dans la caverne, à cause de l'infection de l'air, ni profiter du cheval, de peur qu'on ne m'accusât dans la suite d'en avoir tué le maître.

CONCLUSION DE L'HISTOIRE *du Pilote.*

QUAND le jeune guerrier eut achevé de parler, toute la compagnie, excepté le vieux docteur, me regarda avec plus de plaisir qu'auparavant. La charmante Zaïde soutint que j'étois véritablement une fée, & la plus aimable des fées.

Cependant, reprit sa mère en badinant, ce joli animal n'est ni couleuvre, ni ami des couleuvres. A ces mots le vieillard fronça les sourcils & dit : « Cela prouve clairement que c'est quelque magicien, ou quelque démon. Oui, c'est un démon, je le reconnois à sa physionomie. Il ne vous amuse que pour vous faire tous périr quand son moment sera arrivé. Prévenons le cruel dessein de cette créature immonde & pernicieuse; assommons-là. Mère imprudente, hâtez-vous de sauver la vie à votre fille; & vous, Zaïde, ne différez pas à sortir de l'extrême danger où vous vous êtes si inconsidérément engagée. Cet affreux discours remplit d'horreur les assistans. Tout le monde courut prendre des pierres & des bâtons. Le méchant vieillard que j'eusse volontiers dévisagé, se tint au pied de l'arbre, pour m'empêcher d'y chercher un asyle. J'allois être accablé, si Zaïde ne m'eût arraché à leur fureur. Je ne puis me résoudre, s'écria-t-elle, à voir écraser un animal que j'ai tant aimé. Disant ces paroles, elle me prit, & précipita ses pas vers le mur du jardin. Là, toute hors d'haleine, elle me dit un tendre adieu, & me jeta avec bien du regret par-dessus la muraille.

Par bonheur je tombai dans un marais qui n'étoit pas fort éloigné du grand chemin. J'employai le reste du jour & toute la nuit à me

tirer de la fange, puis je repris, avec une nouvelle vigueur, la route du lieu de ma naiſſance, me nourriſſant d'herbes que je connoiſſois, & ne faiſant que de petites journées. J'eus à combattre la malice des ſerpens & l'amitié des lézardes. Les hommes me ſecoururent contre les premiers, & j'avoue que je ſuis redevable de la vie à l'heureuſe perſuaſion où l'on eſt communément que les lézards ſont amis de l'homme. A l'égard des lézardes, j'en rencontrai pluſieurs qui s'appliquèrent avec beaucoup de vivacité à captiver mes bonnes grâces, & qui me côtoyèrent long-tems, dans l'eſpérance que je ſerois à la fin touché des beautés qu'elles croyoient étaler à mes yeux. Ma vîteſſe me délivra de ces importunes amantes, à meſure qu'elles ſe préſentèrent. Le ſeptième jour depuis mon départ de la maiſon de Zaïde j'arrivai à mon village. Je paſſai d'abord par-deſſus le mur d'un grand jardin qui appartenoit à un oncle de Meſrem, & qui étoit contigu à ſa maiſon.

A l'extrémité par où j'entrai, il y avoit un petit bois entrecoupé de pluſieurs allées très-agréables. Je réſolus d'y attendre la nuit, tant pour me remettre de mes travaux, que pour délibérer ſur ce que je devois faire. Un peu avant que les ténèbres commençaſſent à ſe répandre, j'apperçus un jeune homme qui, ayant

grimpé sur la muraille, sauta dans le jardin, & vint se cacher entre un gros arbre & un buisson fort épais sous lequel j'étois. Il avoit l'esprit violemment agité, & à ses contorsions, je jugeai qu'il méditoit quelque entreprise extraordinaire. Il se frappoit le front, il se mordoit le doigt, il pâlissoit de colère, puis je le voyois sourire, & un peu après il soupiroit, en prononçant des demi-paroles auxquelles je ne comprenois rien. Une voix mélodieuse qui frappa nos oreilles, l'obligea de se cacher encore avec plus de soin. La personne qui chantoit, s'avançoit toujours de plus en plus vers moi. Je la reconnus, dès qu'elle fut à portée de ma vue; c'étoit Zaphie, cousine de Mesrem, & après elle, la plus belle fille du village.

Elle se promena assez long-tems dans l'allée où nous étions, se croyant sans doute fort en sûreté. Mais quelle fut son épouvante, lorsqu'au moment qu'elle y songeoit le moins, le jeune homme parut devant elle les bras ouverts! L'ayant contrainte de s'asseoir auprès de lui: » Le ciel favorise enfin mes désirs, belle Zaphie, lui dit-il, je serois un ingrat & un insensé, si je ne profitois d'une occasion que j'ai jusqu'à présent si vainement recherchée. Zaphie, tremblante, éperdue, voulut crier; mais le jeune homme tirant un poignard, lui dit: » Barbare, ta crainte

va me rendre inhumain à mon tour : l'amour & la vengeance partagent mon cœur & s'offrent à toi dans cet inſtant, choiſis. Cachez ce fer criminel, répondit Zaphie, & calmez des tranſports dont la contrariété doit vous déchirer. Depuis quand la tendreſſe emprunte-t-elle le ſecours de la fureur ? Vous vous trompez, au reſte, ſi vous penſez m'intimider. Je ne crains point la mort, quand il s'agit de conſerver un bien plus précieux que la vie. Et combien de fois mourrois-je tous les jours, ſi j'étois aujourd'hui aſſez lâche pour me rendre à l'infâme paſſion qui vous aveugle ? Effacez votre témérité par un prompt repentir, & ſi vous déſirez d'être aimé, ſoyez aimable : vous me le paroiſſiez avant cet honteux attentat. Eh ! comment cet aveu, que vous méritez ſi peu, m'échappe-t-il ? Elle fit un grand effort pour ſe dégager, en diſant ces derniers mots, qui, ſelon elle, devoient avoir déſarmé ſon amant. Mais celui-ci, obſtiné plus qu'auparavant, la retint & lui dit : que m'importe que tu m'aimes, ou que tu ne m'aimes pas ? Il faudroit être bien ſimple pour s'amuſer à démêler les ſentimens d'une femme. Ne ſonges qu'à ſauver ta réputation. Si tu m'accordes de bonne grâce ce que je ſouhaite, ſois sûre de mon ſilence : mais ſi je l'emporte, je me vanterai partout de ma victoire. Il fit en

même tems agir des mains hardies. Celles de la belle ne furent pas oisives; elle m'étonna par son adresse, sa force & sa présence d'esprit. Je ne pus néanmoins souffrir long tems cet indigne combat. Je désirai tout le venin des aspics & des vipères; j'en avois déjà la colère & la rage. Je sortis de mon buisson, je me jetai au visage du brutal, je lui déchirai avec mes griffes & mes dents aiguës, le nez & les joues, & je lui donnai dans les yeux mille coups de queue. La douleur & l'effroi le contraignirent bientôt de porter ses mains sur moi, & de lâcher Zaphie qui prit la fuite. Ne pouvant m'arracher sans augmenter horriblement son supplice, il se veautra par terre comme un désespéré, en s'efforçant de m'écraser: mais je ne cessai de venger Zaphie, jusqu'à ce qu'elle fût tout-à-fait hors de danger. Alors j'abandonnai le coupable à ses remords, & je regagnai promptement ma petite retraite. Il ne fut pas moins prompt, de son côté, à repasser le mur. Je demeurai deux jours entiers sans pouvoir me remuer, tant j'avois souffert.

L'aimable cousine de Mefrem eut aussi besoin de tout ce tems-là pour se rétablir, & mon bonheur voulut que ma maîtresse vînt lui tenir compagnie avec quelques autres amies. Elles se rendirent toutes, le troisième jour, sur le champ de bataille, & j'eus le sensible plaisir de revoir

ce que j'aimois le plûs au monde. Zaphie raconta son aventure, & parla de ce que j'avois fait comme d'un vrai miracle. J'appris, par son récit, que son aggresseur avoit quitté le pays. Comme Mesrem paroissoit rêveuse, ses compagnes s'attachèrent à la ranimer par de petites railleries enjouées. Ma cousine, lui dit Zaphie, déclarez-nous sincèrement ce que vous auriez fait si vous eussiez été en ma place? J'aurois fait tout comme vous, répondit Mesrem. Oui, mais reprit Zaphie, auriez-vous fait comme moi, si l'amant dont la longue absence vous alarme, eût été à la place de mon persécuteur? Vous êtes si malicieuse, répliqua Mesrem, que je ne répondrai point à votre question. C'est y répondre très-clairement que de se taire, continua Zaphie. Les autres feignirent de justifier l'embarras de Mesrem, & elles y donnèrent des interprétations qui ne servirent pas peu à l'augmenter. Tous ces discours, quoique plaisans en eux-mêmes, firent sur elle une telle impression, qu'après que la compagnie fut rentrée dans la maison, je la vis revenir seule, fort triste. Je ne répéterai ici ni les plaintes douloureuses qu'elle fit en me parlant comme si elle m'avoit cru présent, ni les vifs reproches dont elle me chargea. J'en fus si touché, si attendri, que sortant du buisson sans savoir ce que j'allois faire, je courus à elle,

comme si j'avois été capable, ou de me disculper, ou de lui demander pardon. Mesrem me vit avec tant de frayeur, un si grand trouble la saisit, que voulant s'enfuir au travers des arbres, elle donna de la tête contre une branche & tomba évanouie, le visage & la gorge couverts de sang. Ce malheur imprévu me pénétra d'une douleur mortelle. Ne pouvant faire autre chose, je me mis à lécher ce sang qui m'étoit si cher, & à l'instant mon corps reprit sa figure naturelle. Je fus le premier objet que vit Mesrem en revenant à elle. Au commencement elle s'imagina que j'étois un spectre; mais m'étant pleinement fait connoître de derrière un arbre où je m'étois retiré pour lui parler avec plus de bienséance, je dissipai sa terreur & je la comblai de joie.

Elle alla avec précipitation me chercher un des habits du frère de Zaphie, & elle me l'apporta. Nous convînmes d'un rendez-vous pour nous entretenir le jour même plus à loisir, & nous nous séparâmes. Sorti du jardin, sans avoir été apperçu de personne, j'entrai dans le village, comme si je ne faisois que d'arriver : je rendis compte à mon père & à ma mère du dessein de Schamsac, & de l'aversion que j'avois à épouser Célime. Ils approuvèrent ma répugnance, & peu de jours après j'eus le bonheur de recevoir de leurs mains la fidèle Mesrem.

SUITE

SUITE DES AVENTURES d'Abdalla.

Nous allions si à souhait, qu'il sembloit qu'une puissance secrette nous conduisît. Nous découvrîmes, dès le troisième jour, le cap de Franoïa, qui s'avance beaucoup dans la mer, à l'orient de Gilolo. Nous le doublâmes le lendemain; mais sans nous approcher, parce que les mariniers assuroient qu'il étoit bordé, à fleur d'eau, de rochers tranchans & très-dangereux. Quoique le reste de la côte fût fort uni, nous ne voulûmes toucher nulle part, & nous continuâmes notre navigation jusqu'au port de Coheb, où nous apprîmes que le roi Batoche vivoit encore.

Le cœur de Zeineb fut rempli de joie à cette nouvelle. Seigneur Abdalla, me dit-elle, ne différons pas d'aller consoler l'affligé Batoche qui croit m'avoir perdue. Mais par un redoublement de surprise, rendons plus vif le plaisir que nous lui préparons. Je vais reprendre mes habits d'homme; mon esclave se revêtira aussi du sien. Le petit projet de la princesse me parut bien imaginé, j'y applaudis: & tandis qu'elle se travestissoit, je fis tirer du magasin des draps d'or,

de l'écarlate & des mousselines en assez grande quantité, dans le dessein d'en faire présent au roi. On en composa trois ballots que la chaloupe porta à terre avec deux hommes d'escorte. La chaloupe étant revenue, j'y entrai avec la princesse, l'Iman, la femme de Zeineb & quatre de nos gens. En quittant le vaisseau, je priai les Arabes de veiller à tout, & de ne permettre à personne de descendre jusqu'à mon retour.

Quand nous fûmes dans l'île, notre premier soin fut de nous pourvoir de montures, & de tout ce qui pouvoit contribuer à faciliter notre voyage. La première journée nous fatigua, parce qu'il fallut traverser de grandes plaines sablonneuses. Le jour suivant nous entrâmes dans la vaste forêt de Sagons, au milieu de laquelle est située la capitale qui tire son nom de ces arbres. Alors la fermeté du terrein, la fraîcheur, la verdure, le chant des oiseaux, les sauts des singes, nous firent presque oublier que ce n'étoit pas pour le seul plaisir que nous voyagions. Nous comptions tendre nos pavillons dans un endroit que Zeineb nous avoit dépeint comme le plus délicieux de la forêt, & où venoient aboutir tous les chemins des divers ports du royaume. Mais nos gens que j'avois envoyés devant avec les équipages, y trouvèrent un magnifique caravanserail, & revinrent sur leurs pas nous l'an-

foncer. J'aurai donc, dit la princesse, la consolation de passer le reste du jour & la nuit chez le roi mon père; car sans doute ce bâtiment est l'ouvrage de sa dévotion.

En entrant dans la cour de ce grand édifice, nous vîmes un corps de logis plus somptueusement bâti que tout ce qui l'environnoit. Il en sortit un derviche suivi de douze esclaves. Je ne crois pas qu'il y eut alors au monde un plus beau vieillard que ce derviche. Nous avions tous mis pied à terre quand il nous aborda. Je portai la parole pour notre petite caravane. Sa réponse noble & pleine d'humanité nous charma, quoiqu'il eût quelque peine à s'expliquer en arabe. Ses esclaves emmenèrent les nôtres, & nos montures, aux lieux qui leur étoient destinés, & le derviche lui-même nous introduisit dans un superbe salon, où il fit servir une collation très-abondante. La conversation fut agréable & variée; le derviche étoit de fort bonne humeur; & de notre côté nous n'avions l'esprit troublé d'aucun nuage de tristesse. Notre hôte avoit souvent les yeux attachés sur Zeineb, il lui adressoit volontiers le discours. Il auroit déconcerté toute autre: mais elle jouoit à merveille le personnage d'homme, & débitoit d'un air aisé de petites aventures fort différentes des siennes. Comme on apportoit les parfums pour terminer la col-

lation, le derviche lui présenta une coupe pleine de vin de Sagon, en lui parlant en langue giloloise. Zeineb feignit de ne pas entendre, & le remercia en arabe, ce qui fit sourire le derviche. Nous ne savions que penser de lui.

Seigneur, me dit-il, après qu'on eut desservi, j'ai donné ordre qu'on préparât le bain, pour achever de vous délasser : nous y entrerons tous ensemble, & vous me permettrez de vous laver tous, de vous raser & de vous oindre moi-même. Si vous m'accordez cette grace, vous m'aiderez à gagner le ciel; c'est la seule marque de reconnoissance que j'attends de vous. En parlant, il paroissoit étudier le visage de Zeineb, qui se trouva si embarrassée, qu'elle changea plusieurs fois de couleur. Ses regards imploroient mon secours.

O saint homme, répondis-je au derviche, que le souverain protecteur des pélerins, & de ceux qui pour lui plaire les reçoivent avec bonté, récompense votre vertu. Nous ne souffrirons pas que vous vous abaissiez jusqu'à nous servir dans le bain. Nous sommes accoutumés à nous purifier seuls, ou aidés de nos propres esclaves, en faisant les prières & les invocations ordinaires. Pour moi, ajouta le vieil Iman, on ne me rase jamais que la tête, & jamais je ne me baigne que quand je suis malade. A présent, graces au

ciel, je me porte bien. Ah! reprit le derviche, avec émotion, vous êtes trop raisonnables pour me contrister; vous ne pouvez d'ailleurs rejeter sans ingratitude une prière aussi juste que la mienne. Je suis fort assuré, poursuivit-il en montrant la princesse, que ce jeune seigneur condamneroit un refus si dur. Ces mains que je lève continuellement vers le ciel sont sanctifiées, & je vous réponds qu'elles ne sont pas moins adroites qu'elles sont pures. Zeineb qui ne voyoit nul moyen de sortir d'intrigue, se mit en colère, & dit brusquement qu'elle vouloit s'en aller. Je commençois à craindre quelques mauvais traitemens de la part du Derviche. Mais ce qui m'étonna extrêmement, il fit tout à coup de grands éclats de rire, & après avoir essuyé les larmes de joie qui couloient de ses yeux, seigneur, me dit-il, je ne ferai que ce qu'il vous plaira. L'ange qui tient le régistre des œuvres méritoires, écrira ma bonne intention, & je serai récompensé au jour du jugement, comme si je vous avois lavés, rasés & parfumés. En achevant ces mots, il sortit avec une gaieté qui nous tranquillisa.

Beni soit dieu, dit Zeineb, de ce que ce bon vieillard ne s'est pas obstiné davantage; il m'a mis en grand danger d'abandonner mon rôle. Qui a jamais vu exercer l'hospitalité à de

telles conditions ? Nous ne pouvions pourtant, répondis-je à la princesse, nous défendre de son zèle par de bonnes raisons ; & notre résistance devoit le choquer. Il n'a pas laissé d'en bien rire, dit l'Iman, & les ris m'ont semblé aussi bisarres, que la récompense qu'il exigeoit de nous, m'avoit paru singulière. Nous nous amusions à de semblables réflexions, lorsque deux hommes d'un port majestueux, vêtus & armés avec la dernière magnificence, entrèrent dans le salon. Nous nous levâmes pour les recevoir. Dans la personne du premier je crus reconnoître notre derviche : Zeineb arrêta fixement sa vue sur lui & s'écria : Ah sage Afis ! Mais ayant envisagé celui qui l'accompagnoit, elle fit une acclamation bien plus éclatante & tomba à la renverse sur son sopha. Aussi étonné qu'elle, il se laissa aller sur le vieillard & lui dit : sage Afis, pourquoi m'avez-vous trompé ? Est-ce ma chère Zeineb que je revois ? N'en doutez pas, seigneur, répondit le vieillard, reprenez vos esprits, & tirez Zeineb de l'extase que votre vue lui a causée. Pleinement rassuré par ce discours d'Afis, il fit quelques pas vers le sopha. La princesse se remit dans le moment, courut l'embrasser en pleurant de joie, & lui dit : l'ombre même du roi de Soucad mérite toute ma tendresse. Ce n'est pas une ombre que vous em-

brassez, aimable Zeineb, c'est un époux qui vous adore toujours, répondit ce prince, en la serrant entre ses bras. Un spectacle si attendrissant fit naître en nous des transports presque pareils à ceux que nous voyons. Dès qu'ils furent un peu passés, nous reprîmes nos places, & le vieillard commença la conversation.

Ce n'est pas à mon art, dit-il, en regardant la reine de Soucad, ce n'est pas à mon art que je dois le bonheur de vous avoir retrouvée, c'est à vos propres traits, profondément gravés dans ma mémoire. Malgré votre déguisement, d'abord que je vous ai vue, je vous ai soupçonnée d'être ce que vous êtes en effet. Le son de votre voix m'a confirmé dans cette idée. Je n'ai presque plus douté lorsque je vous ai parlé gilolois. Vos yeux & votre visage n'étoient pas d'une personne qui ne m'auroient pas entendu; quoiqu'ensuite vous ayez fort habilement fait semblant de n'avoir rien compris à mon discours. Enfin vous avez achevé de me convaincre par la répugnance extrême que vous avez témoignée lorsque je vous ai proposé le bain, & je n'ai pas hésité d'aller chercher le Roi, sans néanmoins lui faire connoître l'objet qui l'attendoit. Et peu s'en est fallu, interrompit agréablement le roi, que cette réserve ne m'ait causé la mort. On ne meurt pas de joie, reprit Zeineb,

puisque je respire encore. Mais prince, quelle étoile bienfaisante vous a ici conduit si à propos?

SUITE DE L'HISTOIRE du Roi Léopard & de la Reine Zeineb.

IL y a déjà quelque tems que j'y demeure, repartit le roi de Soucad. Au milieu des feux & des massacres de cette funeste nuit qui nous sépara, le sage Afis que vous voyez, me sauva la liberté & la vie. Rendu invisible par son art, je vis égorger le capitaine de mes gardes qui dormoit dans ma chambre, & qu'on prit pour moi. Nous courûmes, ou plutôt nous volâmes à votre appartement, belle Zeineb, dans le dessein de vous dérober à la barbarie des parricides; mais nous ne vous trouvâmes point, & le sage jugea que vous aviez vous-même heureusement prévenu leur fureur. Nous sortîmes par la même issue qui avoit servi à votre évasion: nous passâmes la rivière dans une barque que nous détachâmes à la hâte, & Afis me fit entrer dans un tombeau. Attendez-moi ici, me dit-il, sur-tout ne vous montrez pas: invisible pour les autres, vous ne le seriez nullement pour le magicien notre ennemi. Je me tins dans le souterrein le

reste de la nuit & le jour suivant, sur la fin duquel Asis me rejoignit, habillé en derviche, & portant sous le bras un habit semblable au sien. Il n'étoit accompagné que d'un esclave qui étoit chargé d'un bissac de cuir. Je m'habillai en derviche: le bissac me fournit quelques rafraîchissemens qui me redonnèrent ma vigueur ordinaire. Nous suivîmes à pied le cours de la rivière. Plusieurs personnes nous dirent qu'on avoit vu descendre une barque avec deux femmes & un homme qui ne paroissoit point être batelier de profession. Nous conjecturâmes que c'étoit vous, & je me flattai de vous retrouver à Bendarmassin; mais toutes les recherches que nous pûmes faire en cette ville-là, furent inutiles. Le sage Asis, voyant que je m'en affligeois immodérément, me dit: il y a long-tems que je crains les revers de la fortune, & que pour m'y opposer, je me suis fait un trésor portatif. Je l'ai été prendre, tandis que vous attendiez dans le tombeau. J'ai des pierreries qui valent des sommes immenses; employons-les, seigneur, à courir toutes ces mers, peut-être y rencontrerons-nous celle dont l'absence vous accable. Ce conseil fut pour moi une espèce de consolation: nous l'exécutâmes, & nous armâmes aux dépens d'Asis un brigantin. Je vous cherchai dans tous les ports de l'île & de la terre ferme; rebuté

à la fin de tant de vaines fatigues, je retombai dans une profonde tristesse dont le sage me délivra encore par un nouveau conseil. Zeineb, me dit-il, contrainte de se sauver de Borneo, n'avoit au monde nul autre asyle que la cour de son père. Il y a donc bien de l'apparence qu'elle s'y est retirée, ou qu'elle s'y retirera dans la suite : allons la trouver ou l'attendre dans sa patrie. Nous tournâmes sans délai la proue du côté de Gilolo, & après une heureuse navigation, nous descendîmes au port de Coheb, où nous nous défîmes du brigantin à peu de perte, ne retenant avec nous que quatre hommes fidèles qui nous suivirent à Sagonofaé.

Là nous apprimes que le roi Batoche pleuroit toujours la mort de la plus jeune de ses filles, & qu'il avoit marié à des rois voisins toutes les autres. Nous fûmes témoins nous-mêmes de la désolation & de la solitude qui régnoient dans sa cour. Je n'eus garde de me faire connoître, j'aurois imprudemment aigri sa douleur. Nous lui rendîmes pourtant nos devoirs, & nous eumes avec lui plusieurs conversations conformes à notre état de derviches. Un jour Afis lui dit, sire, la félicité des enfans d'Adam consiste à plaire à dieu ; ils ne plaisent à dieu qu'autant qu'ils sont unis par la charité, & cette divine union suppose une parfaite égalité. Les hommes ont été égalés

les uns aux autres par le créateur qui a répandu sur eux les mêmes biens & les mêmes maux ; mais ils ne se sont conservés que très-peu de tems dans cette heureuse situation. Les dons du créateur étant communs entr'eux, ils ont cessé de les estimer, se sont fait de faux biens qui les distinguassent ; & au lieu de demeurer unis, ils se sont uniquement occupés à se séparer. Parmi ces faux biens les richesses ont été les plus recherchées & ont aussi causé les plus grands désordres. Elles sont la source empoisonnée des plus horribles inégalités qui défigurent l'univers. On les regarde comme le prix de tous les autres biens, qui pour cette raison n'abondent que chez les gens riches. Si elles étoient également partagées, on verroit renaître l'harmonie ; mais comment persuader à ceux qui les possèdent de s'en dessaisir ? Le premier effet des richesses est l'insensibilité. C'est donc cette insensibilité, sire, que doivent combattre les vrais sages qui s'intéressent à ramener l'ordre, à rétablir les proportions, à serrer les nœuds de l'amitié naturelle, & à rendre les hommes agréables au très-haut. Pour y réussir, ils joignent, autant qu'ils le peuvent, l'exemple aux paroles, & en distribuant libéralement leurs trésors aux autres hommes, ils leur apprennent que c'est là le seul usage légitime qu'on puisse faire des richesses.

Je voudrois, lui répondit le roi Batoche, que tous les derviches te ressemblassent, & qu'ils fussent tous fort riches. Sire, répartit le sage, ne jugez pas de l'homme avant de voir ses œuvres. Je vous supplie de m'accorder la permission de faire bâtir un caravanserail sur le chemin de la mer, d'y recevoir à mes dépens tous les voyageurs. Le roi fut fort surpris d'une telle proposition; mais comme il ne risquoit rien à l'accepter, il l'agréa, en ajoutant toutefois, que quand la bourse du derviche seroit vide, il espéroit bien qu'on auroit recours à celle du roi.

Nous convertîmes en argent une grande partie des pierreries d'Afis, & nous élevâmes en peu de tems les édifices que vous voyez. C'étoit un filet, charmante Zeineb, que nous tendions au milieu de cette forêt, dans l'espérance de vous y prendre quelque jour. On ne le pouvoit mieux placer: si vous aviez à revenir dans Gilolo, la mer seule devoit vous y ramener, & tous les chemins de la mer à votre capitale se terminent ici. Vous êtes vraiment un habile chasseur, dit Zeineb, en embrassant son époux avec un tendre transport; il est bien juste que je vous raconte par quelles routes la proie que vous attendiez est venu donner dans vos piéges. Je n'ai pas moins d'obligation au généreux Abdalla, que

vous en avez au ſage Aſis. A ces mots, le roi de Soucad jeta ſur moi des regards où la reconnoiſſance étoit vivement peinte, & me cauſa une agréable confuſion par les termes obligeans dont il ſe ſervit pour me remercier. Le récit de la reine augmenta encore la bienveillance de ce prince à mon égard, & je dirai à ſa gloire que juſqu'à préſent cette bienveillance ne s'eſt pas démentie. Avant le ſouper, nous prîmes le bain & nous y rîmes beaucoup, en nous reſſouvenant du ſtratagême d'Aſis; nous nous hâtâmes, lui & moi, de laiſſer les heureux époux en liberté. Zeineb avoit aſſurément lieu d'être contente, l'éloignement de ſes ſœurs mettoit le comble à ſon bonheur. Le ſage Aſis me conduiſit à la chambre où je devois paſſer la nuit; & après m'avoir donné toutes les marques d'une amitié fort grande, quoiqu'elle ne fît que naître, il me dit que le jour ſuivant le roi Batoche pourroit bien venir diner au Caravanſerail. Le haſard, repartis je, nous favoriſeroit-il juſqu'au point d'amener ici ce prince, juſtement dans la conjoncture où nous nous trouvons? Au mot de haſard, Aſis fit un petit branlement de tête en ſouriant, & il me quitta ſans s'expliquer.

Ce qu'il m'avoit prédit arriva le lendemain. Six coureurs vinrent avertir le ſage qui avoit

repris son habit de Derviche, que le roi seroit dans deux heures au Caravanserail. Nous nous assemblâmes & nous tînmes une espèce de conseil où, pendant qu'on dressoit un trône pour le père de Zeineb, nous convînmes de la manière dont nous paroîtrions devant lui. Son cortège n'étoit ce jour-là composé que de cent gardes *sans bras*, & de cent gardes *sans jambes*. Les premiers marchoient à pied : on ne leur voyoit point de bras, parce que, suivant l'ancienne discipline de ce royaume-là, il les tenoient cachés dans de longues manches qui pendoient jusqu'à terre. Ils étoient armés de deux longues javelines qu'ils portoient sur le dos, dans un étui de chagrin, d'où elles s'élevoient assez haut au-dessus de leurs têtes. Les gardes sans jambes étoient à cheval, assis dans des paniers brodés qui leur tenoient lieu de selles, & qui les couvroient jusqu'au nombril. Ils avoient pour armes l'arc, le sabre & de belles rondaches couvertes de cuir peint de diverses couleurs. Ces derniers environnoient le roi qui, monté & armé à peu près comme eux, ne se distinguoit que par son air plein de majesté. Il nous trouva prosternés, lorsqu'il entra dans le salon ; & nous ne nous relevâmes qu'après qu'il se fut assis sur le trône, & qu'il nous l'eut commandé trois fois de suite.

Ce vénérable vieillard nous envisagea tous avec

une très-grande attention, puis il dit au sage Afis : O derviche ! on m'a promis cette nuit que je verrois ici des choses merveilleuses aujourd'hui. Je ne te dirai point qui m'a fait cette promesse, car je n'en sais rien ; mais une voix favorable m'a dit très-distinctement : *Roi Batoche, préfère demain le nouveau caravanserail à ton palais : tes yeux si accoutumés aux pleurs, y auront un spectacle qui fera renaître ton ancienne allégresse. Roi Batoche, ton zèle pour la justice sera bientôt récompensé.* Derviche, continua ce prince, crois-tu que ces paroles ayent leur accomplissement ? Y vois-tu quelque apparence de vérité ? Afis, qui les avoit lui-même été prononcer à son oreille, lui répondit : sire, il ne faut se défaire que le plus tard que l'on peut d'une espérance qui flatte : donnez une preuve éclatante du zèle dont on vous a parlé, en voici l'occasion.

Aussi-tôt je m'avançai jusqu'auprès du trône, & ayant déployé mes présens, j'adressai ainsi la parole au roi : Sire, quoique je ne sois pas né votre sujet, j'ai recours à vous, parce que je sais que vous aimez la justice & que, toutes les îles redoutent votre courage & la valeur de vos soldats. Une fille aimoit si tendrement son père qu'elle s'exposa à la mort pour lui. Dieu la conserva ; mais afin d'exercer sa vertu, il la livra

à une longue suite de souffrances : après quoi il lui donna un époux fort riche, & d'une naissance pareille à la sienne. Ils vécurent heureux pendant quelque tems, & ils jouiroient encore de cette félicité, si la cruauté d'un usurpateur ne les en avoit privés. Ce scélérat, pour s'emparer de leurs biens, a tenté de les faire périr par le fer & par le feu ; ils n'ont évité la mort que par une fuite qui tient du miracle. Si vous n'avez pitié d'eux, sire, si votre zèle ne s'embrâse, s'il n'extermine leur persécuteur, ils ne cesseront jamais d'être malheureux : & ce qui doit le plus vous animer à la vengeance, c'est que cet ennemi barbare est le propre frère de l'époux. Armez-vous donc contre le perfide, & daignez me faire connoître, en acceptant ces présens, que ma prière ne vous a pas été désagréable.

Le roi Batoche, nonobstant son grand âge, avoit les passions fort vives. Le commencement de mon discours l'avoit extrêmement attendri ; la fin le remplit d'une juste indignation. Qui que tu sois, me dit-il, je reçois tes dons & je loue ta confiance. Mais, sans le savoir, tu m'as replongé dans une amertume que rien n'a pu adoucir jusqu'à ce jour. Ah Zeineb! fille tendrement chérie d'un père infortuné, tu t'es volontairement livré pour moi à l'avidité d'un monstre.

S'il

S'il t'a épargnée, quel est à présent ton sort ? Peut-être qu'aussi malheureuse que celle dont on vient de me dépeindre le désastre, tu es devenue comme elle la victime de l'inconstance ou de l'ambition de quelque traître. Ah Zeineb ! je m'imaginerai te venger, en vengeant cette généreuse fille, si digne de toute ma compassion. Etranger, où est-elle ? où est son époux ! qui est son persécuteur ? en quelle contrée s'est commise une si horrible injustice.

Suivant notre projet du matin, j'avois une assez longue réponse à faire à ces interrogations que nous avions bien prévues ; mais la reine ne put se contenir. Comme j'ouvrois la bouche ; ses larmes & son cœur la forcèrent de m'interrompre. Elle jeta son turban, & courut toute échevelée embrasser les genoux de son père, en disant : c'est pour Zeineb que vous vous intéressez, voici Zeineb. Le vieux roi, comme ravi hors de lui-même, la considéra pendant quelques momens, puis pleurant de tendresse, il s'écria : Ah ma fille ! ah ma chère Zeineb, je mourrai content. Il se tint, après cela, sans aucun mouvement, le visage collé sur celui de sa fille ; & nous craignîmes que l'excès de sa joie ne l'eût fait expirer ; mais elle ne lui causa qu'une défaillance qui fut aussi courte qu'elle étoit douce. Nous nous étions tous approchés du trône. Zeineb

prit par la main ſon mari, & le préſentant à ſon père : Sire, lui dit-elle, vous voyez le roi de Soucad & mon époux. Nos états ſont la proie de ſon indigne frère, qui ne nous a laiſſé la vie que parce qu'il n'a pu nous l'ôter : il règne, il triomphe, tandis qu'errans, fugitifs, à peine nous eſt-il permis de jouir de l'air & de la lumière. Alors le magnanime vieillard ſe leva de ſon trône pour embraſſer le roi de Soucad; & paſſant ſoudainement de la tendreſſe à la colère : je jure, dit-il, par les quatre anges qui préſident à la punition des coupables, que je tirerai une vengeance ſolennelle du crime de l'uſurpateur. J'armerai, s'il le faut, tous mes ſujets; je couvrirai la mer de vaiſſeaux, & je ferai de Borneo le théâtre de la plus ſanglante des tragédies. Mais racontez-moi, ajouta-t-il d'un ton plus modéré, racontez-moi tout ce qui vous eſt arrivé depuis que vous m'avez quitté : ſire, répondit la belle reine de Soucad, le roi votre gendre commencera, ſi vous le trouvez bon, le récit que vous ſouhaitez entendre. C'eſt lui qui, ſous la figure d'un léopard, fut contraint de paroître menacer vos jours au palais du déſert. Vous me reverrez dans un inſtant. Elle ſortit pour s'habiller, & elle rentra un peu après ſi charmante que ce n'étoit preſque plus elle-même. Muſulmans, à qui il ſied ſi bien de juger des graces, ne décidez

jamais de celles d'une jeune beauté, tandis qu'elle eſt troublée ou inquiète; attendez que la paix & la joie ayent recommencé à régner dans ſon cœur. Mille appas effacés, mille agrémens qui vous étoient inconnus, reparoîtront alors, & vous vous applaudirez d'avoir ſagement ſuſpendu votre jugement.

D'abord que le roi de Soucad eut atteint l'endroit de ſon hiſtoire où Zeineb commençoit à y avoir part, elle prit la parole & ſatisfit pleinement la curioſité du roi Batoche. Il nous combla d'honneur, Afis & moi. Ce ſage mit en liberté l'eſclave fidèle qui l'avoit ſuivi dans ſes courſes, & lui confia l'adminiſtration du caravanſerail.

J'avoue que j'avois ſoupçonné d'exagération le monarque Gilolois dans ſes diſcours, & que je ne le croyois pas aſſez puiſſant pour châtier, avec tant d'éclat, le beau frère de Zeineb; mais je me détrompai dans le ſéjour que je fis à ſa cour. Sagonofaé eſt une ville peuplée & opulente. J'appris qu'il y avoit dans le royaume pluſieurs autres villes conſidérables, que le roi pouvoit metre ſur pied une armée de cinquante mille hommes, également propres à combattre ſur mer & ſur terre; & qu'il avoit aſſez de vaiſſeaux pour tranſporter, à ſon gré, les deux tiers de ſes troupes. Le retour de Zeineb fut célébré

par toutes ſortes de réjouiſſances. Tous les rois inſulaires félicitèrent Batoche par des ambaſſades magnifiques. Ses gendres, accompagnés de leurs épouſes, ſe rendirent eux-mêmes à ſa cour, & hâtèrent les préparatifs de la guerre de Borneo, dans la vue d'éloigner Zeineb, en la remettant ſur le trône de Soucad. Leurs intrigues commençoient à inquiéter cette reine lorſque je partis. Ce fut ce qui l'empêcha de me reconduire juſqu'à la mer avec le roi ſon époux, & le bon Iman, qui ne voulurent jamais me quitter qu'ils ne m'euſſent vu remonter dans mon vaiſſeau. Je leur confirmai une promeſſe que j'avois faite au roi Batoche & à ſa fille, de revenir à Sagonofaé, ſi les deſtins me le permettoient.

SUITE DES AVENTURES d'Abdalla.

LES Arabes, & tout l'équipage, me revirent avec des tranſports de joie. Le pilote me demanda en riant, ſi j'avois réſolu de n'aborder de dix ans nulle part? Pourquoi donc, lui disje, me fais-tu cette queſtion? C'eſt que depuis huit jours, me répondit-il, vous n'avez ceſſé d'envoyer des vivres au vaiſſeau; nous en avons

trop. Je n'y ai rien envoyé, répliquai-je, l'abondance dont tu parles est sans doute un effet de l'adroite reconnoissance de Zeineb. Cela étoit vrai. Je fis sans délai distribuer aux pauvres du port une bonne partie de nos vieilles provisions, & nous cinglâmes gaiment vers l'orient.

Comme je n'avois pu rien découvrir touchant Borico, ni dans l'île des Ghiavambars, ni dans celle de Gilolo, où j'avois interrogé une infinité de gens qui avoient erré toute leur vie, je résolus de ne m'arrêter en aucun endroit que je ne fusse fort au-delà des bornes des navigations ordinaires. Dans les commencemens nous découvrions presque tous les jours des îles; mais nous n'eûmes plus ensuite que le ciel & l'eau pour objets; & cette ennuyeuse uniformité nous fatigua pendant trois mois entiers. Nous désirâmes très-ardemment de revoir bientôt la nourrice des hommes, & nos conversations ne rouloient plus que sur les avantages de la terre & les incommodités de l'eau. Après avoir si longtems langui, une tempête assez forte nous donna d'autres inquiétudes que le pilote vint encore augmenter le matin. Il n'arriva jamais un semblable prodige, nous dit-il tout étonné : notre vaisseau va contre le vent depuis deux heures. Nous sortîmes sur le tillac, & nous fûmes témoins de la merveille. Le vent étoit oriental, il soufflojt

impétueusement ; nos voiles étoient enflées, comme elles le devoient être en recevant sa violente impression, & néanmoins nous avancions avec rapidité vers l'orient.

Je ne témoignai pas la moindre crainte à la vue d'une si grande nouveauté ; j'affectai au contraire d'être plus gai qu'à l'ordinaire, & je fis entendre à la compagnie que ce qu'elle admiroit n'étoit pas pour moi un mystère. Je n'étois toutefois pas moins troublé que les autres, & j'eus besoin de rappeler tout mon courage. Je voyois manifestement que les puissances de la péninsule inaccessible commençoient à agir, & que j'allois être exposé à des ennemis inconnus. Je ne cessois de baiser en secret la bague de Zulikhah, & de me recommander à la dive convertie, dont je devois mériter la protection par mes services. Nous naviguâmes de la même manière pendant cinq jours, & le sixième le navire s'arrêta au bord d'une île où nous descendîmes tous.

Nous formâmes d'abord un petit camp pour notre sûreté, & nous ne songeâmes qu'à nous reposer & à nous réjouir. Le troisième jour j'invitai les deux Arabes à venir avec moi à la découverte. Nous partîmes ensemble, bien armés, suivis d'un esclave robuste qui menoit un chameau chargé de vivres. Les dehors de l'île

étoient aſſez rians ; mais après une demi-lieue de chemin, nous trouvâmes des campagnes arides & ſtériles, au-delà deſquelles couloit une groſſe rivière dont les eaux entraînoient un grand nombre d'hommes nuds. Le fleuve étoit bordé d'arbres, à l'ombre deſquels nous nous aſsîmes pour prendre un peu l'air & nous fortifier de quelques alimens. Nous voulûmes arrêter de ces hommes plongés dans l'eau, mais ils nous parurent ne rien comprendre à nos ſignes. Tandis que nous les conſidérions, nous entendîmes derrière nous un grand bruit, & nous découvrîmes avec effroi des troupes de lions, d'ours, de tigres & de panthères qui accouroient vers la rivière, ſoit pour nous dévorer, ſoit pour étancher leur ſoif. Nous mîmes le ſabre à la main, quoiqu'il n'y eût guères d'apparence que nous puſſions réſiſter à tous ces animaux, s'ils en vouloient à notre vie. Les panthères qui devançoient les autres par une extrême vîteſſe, étoient déjà fort près, lorſqu'une jeune fille qui deſcendoit la rivière dans une barque, s'approcha de nous & nous dit : ma mère vous a apperçus de loin, & elle ſouhaite paſſionnément vous voir de plus près : elle vous donnera des avis qui vous feront réuſſir déſormais dans toutes vos entrepriſes. Ce diſcours flatteur, & plus encore le danger évident où nous étions, nous engagea

tout d'un coup à sauter dans la barque où nous fîmes aussi entrer le chameau.

DESTRUCTION des enchantemens de Nerkèz.

PENDANT le trajet je ne pus tirer un seul mot de notre conductrice. Dès que nous fûmes à l'autre bord, il nous prit une envie furieuse de nous jeter à l'eau. Les Arabes & l'esclave se dépouillèrent & s'y précipitèrent. Si je résistai au penchant que j'avois à les suivre, ce fut sans doute parce que la vertu de ma bague affoiblissoit tous les enchantemens. Je ressentis un extrême chagrin de la perte que je venois de faire ; mais l'espoir de me venger me consola en quelque sorte. Je pris le chameau par le licol, & marchant à grands pas, j'arrivai en un endroit où une petite femme louche & fort basanée, s'occupoit actuellement à essuyer deux beaux jeunes hommes qu'elle venoit de tirer de la rivière. En me voyant, elle fit paroître un grand trouble mêlé de colère. Tremble, me dit-elle, téméraire aventurier : ma maîtresse, dont tu oses épier les secrets, va te punir de ton audace. Elle accompagna ces paroles de gestes me-

naçans, & se retira dans une grosse tour qui n'étoit pas loin du lieu où je l'avois surprise.

Je me tournai vers les jeunes hommes, & je leur demandai civilement en quel pays nous étions, & s'ils connoissoient cette femme louche & sa maîtresse. L'un des deux qui étoit Musulman, me répondit : seigneur, je prie la divine unité, qui a donné son épée au prophète qui ne savoit ni lire ni écrire, de vous garantir de la misère dans laquelle nous vivons ici depuis plusieurs années. Je ne sais si cette île a un nom. Nerkèz qui s'en est emparée, est une magicienne qui y attire les vaisseaux qui s'en approchent de deux cens lieues. Vous avez tout à craindre des artifices & des fureurs de cette détestable : elle ne demeure ici que pour cacher ses déréglemens, & pour s'abandonner, sans distinction, aux plus infâmes voluptés. Comment avez-vous pu sortir de la barque sans aller tenir compagnie à tant de misérables ? Un enchantement inévitable les a plongés dans l'eau, & l'eau enchantée elle-même, leur a fait perdre le jugement. Ceux que Nerkèz choisit chaque jour pour les faire servir à ses plaisirs, recouvrent à la vérité une partie de leur raison ; mais en les rejetant dans le fleuve, elle les dépouille bientôt d'un avantage que ses lascifs emportemens ne peuvent rendre que très-onéreux. Un horrible tourbillon qui

nous environna, interrompit le discours du jeune homme. La magicienne, avertie de mon arrivée, fit gronder de si furieux tonnerres, & briller des éclairs si épouvantables, qu'il sembloit que le monde dût se bouleverser. Cette tempête dura assez long-tems; mais l'air ayant enfin repris sa clarté ordinaire, la fille de Nerkèz sortit de la tour, & m'ayant abordé : seigneur, me dit-elle, ma mère, touchée de compassion, vous permet d'aller retrouver vos gens, & consent que vous ne vous exposiez pas aux périls inouis de cet enchantement. Ce compliment me persuada que la magicienne craignoit que je ne détruisisse son ouvrage; & je répondis fièrement : dites à votre mère que j'ai résolu de risquer ma vie pour délivrer du plus indigne des esclavages cette grande multitude d'hommes libres qu'elle regarde comme autant de victimes destinées à assouvir ses passions.

La fille étoit à peine rentrée dans la tour, qu'une porte de fer s'ouvrit, & qu'il en sortit un animal qui avoit les pattes d'un lion, une queue longue de quinze brasses, & souple comme une corde. Sa grandeur égaloit celle d'un chameau, & il étoit armé de deux cornes qu'il remuoit comme il vouloit. Je fus effrayé à cette apparition; mais je ne laissai pas de me mettre en défense. Le monstre accourut à moi les cornes

baiſſées, & n'ayant pu me choquer de front, parce que je l'eſquivai légèrement par un ſaut, il fit en paſſant un mouvement ſi juſte de la corne gauche, qu'il me porta dans la tempe un coup dont je fus renverſé. L'impétuoſité de ſa courſe ne lui permit pas de s'arrêter, & quand il eut fourni ſa carrière, il me trouva ſur pied. Je n'étois point bleſſé, il m'avoit ſemblé ſeulement qu'un grand ſac de laine me fût tombé ſur la tête. Je déchargeai ſur l'animal un peſant coup de ſabre entre les deux cornes, & l'acier entra auſſi peu dans ſon crâne, que ſi j'avois frappé un rocher. Il me renverſa une ſeconde fois, me foula aux pieds, & m'ayant lié le corps avec ſa queue, il me traîna du côté de la rivière. Je le ſaiſis fortement par la cuiſſe, & je m'écriai: O bague! où eſt ta vertu? En faiſant cette exclamation, je le touchai de ma bague, & il diſparut. Ah! dis-je alors, les armes ſont inutiles ici; le préſent de Zulikhah me fera triompher. Je remis mon ſabre dans le fourreau, & je me rapprochai de la tour, me propoſant de faire au plutôt toucher ma bague à tout ce qui ſe préſenteroit pour me nuire.

Nerkèz s'étoit miſe à une fenêtre, après avoir employé les plus grands efforts de ſon art pour ſe parer. Invincible Muſulman, me dit-elle, je t'accorde avec plaiſir la liberté de tous les pri-

ſonniers que j'ai dans ce fleuve. Ceſſe donc de troubler mon repos, & retourne à ton camp. Sa beauté & l'agréable ſon de ſa voix me touchèrent : je me ſerois infailliblement rendu à ſes déſirs, ſi le jeune homme ne m'eût crié : O courageux Muſulman, gardez-vous bien d'ajouter foi aux paroles trompeuſes de cette infâme ; elle ne vous tiendra rien de ce qu'elle vous promet. Diſſuadé par cette remontrance, je repris de Nerkèz les idées que j'en devois avoir ; & je l'aſſurai que je ne m'en irois qu'après que j'aurois diſſipé toutes ſes illuſions. A l'inſtant elle envoya contre moi un nouveau monſtre. Il étoit homme, quant à la diſpoſition de ſon corps, mais tous ſes membres étoient les membres des animaux les plus féroces ; & il portoit ſur ſon épaule une fourche d'acier très-aiguë. Je paſſai mon anneau dans le ſecond doigt de ma main droite, afin de le faire toucher plus aiſément ; & j'allai à lui le bras tendu & le poingt fermé. Il ſe mit à rire en me voyant oppoſer à ſa terrible fourche une lance ſi peu redoutable. Tu préſentes ta main de fort bonne grâce, me dit-il, viens faire la révérence à l'adorable Nerkèz. Raillant ainſi, il eut la ſimplicité de me tendre la main & d'y enfermer la mienne ; ce qui le fit évanouir en un clin d'œil. La magicienne quitta la fenêtre, & de tout le reſte du jour je

n'eus aucun ennemi à combattre. Je me tins la nuit avec les deux jeunes hommes dans une loge qui étoit ſur le bord de la rivière, & où nous trouvâmes les vêtemens & les armes des enchantés. Mes deux compagnons eurent le plaiſir de ſe r'habiller. La joie & l'eſpérance nous tinrent lieu de ſouper, car le chameau s'étoit perdu pendant mes combats. A la pointe du jour un changement que j'apperçus dans la rivière, me cauſa une agréable ſurpriſe. Tous ſes malheureux habitans mettoient la tête & la poitrine hors de l'eau, battoient des mains & rioient en me regardant. Il y avoit dans leurs ris je ne ſais quoi d'inſenſé.

D'un autre côté la magicienne s'offrit à mes yeux, belle comme une périſe. J'allai aſſez loin au-devant d'elle. Je m'admire encore à préſent moi-même, quand je la rappelle en ma mémoire, & que je ſonge que je fus aſſez maître de mes paſſions pour préférer le devoir à un objet ſi charmant. Lorſque Nerkèz fut auprès de moi, elle me parla comme ſi elle avoit été perſuadée que je ne m'étois expoſé à de ſi grands dangers que dans la vue de la conquérir. Aimable Muſulman, dit-elle, me voici toute prête à vous ſatisfaire; il ſeroit ſuperflu de vous fatiguer davantage. Comme elle ſe penchoit pour m'embraſſer, je reculai & je lui dis avec mé-

pris : Quelle force peuvent avoir des charmes empruntés ?, Allez, Nerkèz, offrir vos grâces aux dives vos amis, & mendier les carresses des magiciens de votre connoissance. La magicienne fut d'autant plus piquée de cette réponse, qu'elle s'étoit flattée que je ne lui échapperois pas. Me voyant si éloigné de recevoir de l'amour, elle s'abandonna toute entière à la fureur & me dit : J'aurai donc fait une démarche de cette importance, homme brutal, pour être ainsi honteusement méprisée ? Tu te repentiras bientôt de ton insolente grossièreté. En faisant cette menace, elle fourra ses doigts dans ses cheveux, & il tomba soudainement un pluie de cailloux qui m'auroit fort maltraité, si je ne m'étois promptement réfugié dans la loge. Tous les arbres voisins en furent ébranchés, j'eus plusieurs contusions ; sans mon préservatif j'étois assommé.

Cette pluie écrasante n'avoit pas encore tout-à-fait cessé lorsque tous les hommes du fleuve en sortirent, & accoururent prendre leurs habits & leurs armes. Je leur cédai la loge, de peur d'être étouffé par la multitude. Ce fut une chose merveilleuse à voir, que la promptitude avec laquelle ils s'habillèrent & s'armèrent pour me venir attaquer. Une si grande ingratitude n'étoit pas naturelle ; la force de l'enchantement

les emportoit ; je voyois même à leur tête mes deux chers Arabes qui, dans leur bon sens, auroient donné leur vie pour moi. J'attendis cette petite armée, sans remuer de ma place, & je leur présentai seulement mon anneau, dont la vertu calma subitement leur furie. Ils s'arrêtèrent tous à une certaine distance, comme si une forte barrière les eût empêchés de passer. La magicienne qui avoit espéré me voir succomber sous les efforts de tant d'ennemis, s'appercevant que personne ne me frappoit, imagina un nouveau moyen de me faire perdre la vie. Elle fit tout-à-coup paroître sur la rivière un pont qu'elle avoit jusqu'alors tenu caché, de peur que les lions, les panthères & les autres bêtes carnassières ne passassent. Ces animaux n'eurent pas plutôt vu le pont, qu'ils accoururent en foule de notre côté, où ils découvroient tant d'hommes assemblés. Nerkèz auroit peut-être dû pourvoir à la sûreté de ses propres esclaves ; mais elle s'étoit déjà sauvée au plus vîte dans sa forteresse, & les bêtes féroces les attaquèrent de toutes parts. Ils tournèrent tête pour leur résister. Je me mêlai avec eux parmi les lions & les tigres. Nous en blessâmes, nous en massacrâmes en peu de tems un si grand nombre qu'il en demeura plus des deux tiers sur la place. Le reste se jeta dans la rivière.

Cette victoire remportée, l'enchantement des jeunes hommes tirés de l'eau, finit; & ils ne pensèrent plus qu'à se venger de la méchante Nerkèz. Les Arabes ne pouvoient se lasser de me remercier. Il y avoit dans la troupe plusieurs Musulmans. Jamais jour ne fut plus glorieux au prophète. Nous nous avançâmes en bon ordre vers la tour pour y assiéger notre commune ennemie qui, voyant le danger qui la menaçoit, fit de nouveaux enchantemens, & aveugla tous nos soldats. Préservé seul de ce maléfice que je ne pus dissiper dans les autres avec ma bague, je cherchai vainement un chemin pour les faire entrer, tout aveugles qu'ils étoient. En faisant le tour de la forteresse, je trouvai un grand arbre auquel étoit attaché un cors, avec cette inscription: *Je l'ai mis à regret.* Je jugeai que ces paroles prédisoient la fin de l'enchantement; & qu'une autorité supérieure avoit forcé la magicienne à fournir elle-même l'instrument de sa perte. Je pris le cors & je l'embouchai. Au son qui en sortit tous les aveugles recouvrèrent la vue, & la tour commença à fumer. La porte & toutes les fenêtres s'ouvrirent en même tems, & je crus que la magicienne prenoit invisiblement la fuite; mais je me trompois. La tour fuma pendant près d'une heure, puis elle tomba. Alors Nerkèz se montra en l'air sur un nuage noir,

noir, accompagnée de sa fille & de la petite femme louche. Elle s'arrêta vis-à-vis de moi, & me regardant d'un œil superbe & indigné, elle me dit : » Abdalla, il n'y a qu'un moment que je te connois. Si j'avois daigné consulter mes livres lorsqu'il en étoit encore tems, je serois à présent maîtresse de ton anneau, & tu serois mon prisonnier. Que je te hais ! Tu as manifesté un mystère que je cachois à toute la terre ; tu n'as point voulu me laisser vivre dans cette île que je m'étois appropriée : mais sois sûr qu'en quelqu'endroit que tu ailles, je serai toujours à tes côtés, que je renverserai tes desseins, & qu'en particulier je mettrai des obstacles invincibles au succès de l'affaire que tu as le plus à cœur. Ne te figure pourtant pas que tu sois le plus grand objet de ma haine. C'est à cette dive qui a si lâchement trahi notre parti, & qui s'est servi de toi pour me surprendre, c'est à la perfide Gorec que je réserve mes véritables vengeances. Elle auroit continué cet effroyable discours, si une pluie de feu qui commença à tomber sur elle ne l'eût épouvantée. Elle n'eut que le tems de s'envelopper dans son nuage & de fuir de toutes ses forces ; car un moment après nous vîmes paroître une géante aîlée qui, semblable à une flamme, la poursuivoit. Cette brillante Gine passa au-dessus de nos têtes comme un éclair.

N'ayant plus rien à voir au ciel, je cherchai mes Arabes, mon esclave & mon chameau égaré. Par bonheur nous retrouvâmes cette bête qui m'étoit alors si nécessaire, & nous appaisâmes notre faim. J'étois en peine de ce que deviendroient tous ceux que j'avois délivrés; mais en me rendant grâces, les uns me dirent qu'ils espéroient retrouver encore leurs vaisseaux dans les endroits où ils avoient abordé; les autres m'apprirent que l'île n'étoit pas si déserte que je me l'imaginois; qu'il y avoit au couchant une grande ville appelée Hum, avec un port où ils comptoient s'embarquer, & que pour y arriver, il ne falloit que traverser un désert de trois jours de chemin. Ils se dispersèrent par troupes, afin de se mieux défendre s'ils étoient attaqués par les bêtes sauvages, & aussi afin de trouver plus aisément des fruits & du gibier pour se nourrir. Il y en avoit quelques-uns de blessés, à qui la seule espérance de revoir leur patrie donnoit de la force & du courage. Plusieurs voulurent prendre parti avec moi; mais je ne retins que le jeune Musulman avec qui j'avois fait une liaison particulière. Pour repasser le fleuve, nous coupâmes des branches d'arbres à coups de ci-meterre, & nous fîmes un radeau qu'Orcan conduisit avec beaucoup d'adresse. Orcan étoit notre nouvel associé qui nous entretint

assez agréablement jusqu'au camp ; je lui demandai depuis combien de tems il étoit dans l'île, pourquoi je n'avois point vu de femmes dans la prison fluide de Nerkèz, quel étoit le sort de celles que portoient les vaisseaux arrêtés par cette magicienne, & si tous les hommes tomboient dans ses piéges. Ceux qui sont demeurés dans notre camp, ajoutai-je, ont évité ses fureurs, & nous ne les avons éprouvées que parce que nous nous y sommes exposés nous-mêmes.

J'ai été environ deux ans entre les mains de Nerkèz, répondit le jeune Orcan, elle attiroit tous les navires qui faisoient route dans ces mers, excepté ceux qui portoient pavillon noir & rouge, étant convenue avec les habitans de Hum, dès le commencement de son établissement, qu'elle épargneroit ceux-là, afin de ne pas ruiner le commerce de cette ville. Les marchands qui avoient coutume de trafiquer avec les Humois, ne manquoient pas d'arborer ce pavillon. Tous les autres navires étoient de bonne prise pour la magicienne. Dès qu'ils étoient arrivés à quelque endroit que ce fût de la côte déserte, car c'étoit toujours à cette côte qu'elle les faisoit venir, les hommes & les femmes descendoient, selon la coutume. Les plus déterminés s'écartoient les premiers pour découvrir le pays, & étoient aussi

arrêtés les premiers. Les autres ne les voyant pas revenir, alloient les chercher & avoient le même sort; à l'égard des femmes, elles étoient la pâture des lions & des autres cruels animaux, soit qu'elles restassent sur le bord de la mer, soit qu'elles vinssent se présenter à la barque. La fille de Nerkèz ne les y recevoit jamais, non plus que les vieillards, qui étoient aussi impitoyablement abandonnés aux bêtes. Je ne doute pas qu'avant leur défaite elles n'aient inquiété votre camp. Il disoit la vérité, car quand nous y arrivâmes, l'équipage nous raconta qu'un peu après mon départ, il avoit été assiégé par une grosse troupe de tigres & d'ours. On me montra même les peaux & les têtes de plusieurs de ces bêtes qui avoient été tuées. Avant que de remonter sur mer, nous employâmes deux jours à nous réjouir & à faire bonne chère, puis nous recommençâmes à naviguer vers l'orient.

J'eus grand soin d'instruire le jeune Orcan, non seulement des motifs qui me faisoient voyager, mais aussi de la manière dont nous passions le tems. Nous lui fîmes même part de nos aventures, pour l'engager à parler des siennes. Malgré toutes ces ouvertures, il se tint pendant plus de huit jours sur la réserve. Nous lui remarquâmes un fond de tristesse qui redoubla notre curiosité : mais soit qu'il ne nous connût pas

encore aſſez, ſoit qu'il appréhendât de n'être pas cru, il continua de garder le ſilence. A la fin nous ceſsâmes de le preſſer, & ce fut juſtement alors que l'envie lui vint de nous ſatisfaire.

AVENTURES du jeune Égyptien.

JE ſuis du grand Caire, nous dit-il : vous ſavez que les pyramides qui ont rendu l'Egypte ſi fameuſe, ne ſont pas loin de cette grande ville. Dans ma jeuneſſe je faiſois preſque mon unique divertiſſement d'aller conſidérer ces admirables monumens de la prévoyance des premiers hommes. Je voyois quelquefois les génies qui préſident à ces anciens édifices ; mais d'abord qu'ils paroiſſoient, je m'éloignois, de crainte de les irriter. Je fuyois ſur-tout la vue de la Ginne qui fait ſa demeure dans la pyramide du midi : elle ſe montre toujours toute nue, avec un viſage riant & des geſtes ſi efficaces, qu'il eſt impoſſible de ne pas s'approcher d'elle ; mais on perd l'eſprit avant que de la joindre. Ses charmes avoient réduit deux ou trois de mes amis à courir les champs, ſans aucun eſpoir de guériſon. Profitant donc de leur malheur, je me tenois ſur mes gardes.

Je ne pus pourtant si bien me précautionner, que je ne l'apperçusse un jour d'assez près, & qu'elle ne m'apperçût. J'allai à elle, mais j'y allai les yeux baissés, ayant encore assez de force pour tâcher au moins de modérer le trouble dont j'étois déjà saisi. Mon enfant, me dit-elle, ta modestie me plaît; je veux te faire voir ce que personne n'a encore vu. En même tems elle se rendit invisible, & me prenant la main, elle m'introduisit dans l'intérieur de la pyramide par une porte cachée aux enfans d'Adam. Un dragon, dont les yeux brilloient comme deux astres, marchoit devant moi & m'éclairoit.

Le bas de la pyramide est partagé en trois salles très-vastes, revêtues de marbre noir. La première est triangulaire. J'y vis un vieillard d'or, assis sur un trône d'ébène, qui tenoit d'une main un livre, & de l'autre une couronne enrichie de pierreries. Aux coins de cette salle il y avoit trois piles de lingots d'or, qui s'élevoient jusqu'à la voûte. Les trois angles de la seconde salle, car elle est aussi triangulaire, étoient occupés par trois statues d'un métal inconnu, que la Ginne me dit être beaucoup plus précieux que l'or. Elles étoient armées d'arcs, & menaçoient de percer de leurs flèches un petit enfant qui étoit assis dans le milieu sur un carreau. Le carreau & l'enfant étoient de diamant. La troi-

sième salle est carrée : les anciens sages ont mis devant la porte une femme d'émeraude ou de quelqu'autre pierre verte, qui rit sans cesse. Dans cette salle je trouvai un peuple de statues de toutes sortes de métaux, couvertes de pierreries d'un prix inestimable. Elles avoient toutes un genou en terre, & elles sembloient adorer deux beaux pigeons de perles fondues, placés sur la pointe d'une pyramide composée de topases de la grosseur du poingt, arrondies autour.

Par un superbe escalier qui divise ces trois salles l'une de l'autre, nous montâmes dans trois autres beaucoup plus petites. La première étoit remplie d'ichneumons d'or (*a*). Dans la seconde je n'apperçus que des corbeaux de pierre de touche. Au milieu de la troisième, je vis, avec assez d'épouvante, un tombeau, dans lequel étoient couchés, tout à découvert, un roi & une reine si bien conservés, qu'ils paroissoient encore vivre. Tout à l'entour de la salle il y avoit des lampes ardentes & des cassolettes d'où sortoit une vapeur fort douce. Au-dessus du tombeau voltigeoit un hibou artificiel qui poussoit des cris si douloureux, que je ne pus me

(*a*) L'ichneumon, ou le rat de Pharaon, est un animal qui vit dans le Nil, & qui fait la guerre aux crocodiles.

défendre de pleurer à chaudes larmes. Nous continuâmes à monter, & le dragon nous fit entrer dans un lieu triangulaire en tout sens, qui étoit plein de coffres de cèdre, d'ivoire, de sandal & d'écailles de tortues. La Ginne ne voulut en ouvrir aucun; elle me dit seulement qu'ils renfermoient les redoutables talismans par le moyen desquels les rois d'Egypte avoient autrefois conquis toute la terre, & s'étoient même assujetti les génies. Après m'avoir montré tant de merveilles, elle me conduisit hors de la pyramide, & en me quittant, elle me parla en ces termes: » Je te commande, sous peine de la vie, de » sortir de l'Egypte dans l'espace de trois jours, & » de n'y revenir jamais. »

Je retournai au Caire, & je racontai à mon père, qui est un riche marchand, tout ce qui venoit de m'arriver. Je me suis toujours bien douté, me dit-il, que tu te repentirois quelque jour de ta trop grande curiosité : sois sage à l'avenir, & remercie dieu de t'avoir conservé la vie & le jugement. Il me proposa ensuite de m'embarquer avec des marchandises qu'il envoyoit en Chypre. N'ayant point de tems à perdre, je partis pour la mer, & je me trouvai dans le vaisseau avant que les trois jours expirassent. A peine avions-nous perdu de vue l'Egypte, que nous fûmes accueillis de la plus

effroyable de toutes les tempêtes. Les vents en furie ſe livrèrent un combat, dont il ſembloit que notre malheureux navire dût être le prix. Les voiles en furent déchirés & les mats rompus, & après avoir pirouetté quelque tems, il fut emporté avec une violence inouïe ſur les côtes d'Afrique, où il ſe briſa. Je me ſauvai à la nage, & je me ſauvai ſeul.

Comme le pays étoit inhabité, je me chargeai de quelques vivres que la mer jeta à bord, & je marchai pluſieurs jours le long du rivage, en remontant vers l'Egypte. Après bien des fatigues, j'entrai dans une contrée, dont la ſeule vue me conſola de toutes mes peines. Une infinité de ruiſſeaux l'arroſoient & y faiſoient croître un nombre prodigieux de beaux palmiers très-fertiles. Toute la terre étoit couverte de plaines fleuries qui réjouiſſoient en même tems les yeux & l'odorat. Cet heureux canton n'a d'étendue que trois petites journées de chemin. Quand je les eus faites, j'aimai mieux retourner ſur mes pas que de m'engager de nouveau dans un déſert affreux. En paſſant j'avois vu de loin comme une ville; j'allai de ce côté-là. C'en étoit une en effet, mais détruite & ſans un ſeul habitant. Les marques de ce qu'elle avoit été, lorſqu'elle fleuriſſoit, m'étonnèrent; on ne trouve nulle part de ſi magnifiques ruines. Je choiſis pour

mon palais un portique de marbre blanc, qui étoit encore assez entier.

Les grandes huées que firent nos matelots, empêchèrent d'entendre la suite de l'histoire de l'Egyptien ce jour-là. Nous voulûmes avoir notre part de la nouveauté. Ils nous montrèrent dans la mer plusieurs poissons qui ressembloient parfaitement à des femmes; & qui, hors de l'eau jusqu'au nombril, se tenoient par les mains & s'avançoient, comme en dansant, vers un rivage où le vent nous portoit. D'abord que nous fûmes assez près du rivage pour discerner les objets, nous vîmes, à la pointe d'une langue de terre, un homme nud, très-bien fait, que des satyres & des singes attachoient à un pièu (*a*). Indignés de cette barbarie, nous sautâmes à terre pour secourir ce malheureux, que les monstres abandonnèrent aussi-tôt qu'ils nous apperçurent. Nous lui ôtâmes ses liens, & nous le conduisîmes promptement au vaisseau pour lui donner des habits. Nous jugeâmes, à la frayeur qui étoit peinte sur son visage, que nous l'avions tiré de quelque grand péril : comme nous lui témoignions notre étonnement de l'avoir trouvé ainsi exposé aux insultes de ces animaux, je vous

---

(*a*) Continuation & suite de la traduction du manuscrit arabe.

dois trop, nous répondit-il avec modeſtie, pour ne pas vous faire connoître celui que vous venez de ſecourir avec tant de générosité.

AVENTURES de l'Homme nud, ou Hiſtoire d'Eliamanzor & de la Princeſſe Sidi.

JE ſuis fils du ſultan Your-Sophi & de la princeſſe Naïskah, qui règnent dans l'île de Borico. Cette île eſt ſituée dans cette vaſte mer, ſous un ciel pur & tempéré : on y jouit d'un printems continuel ; les arbres y donnent, à la fois, des fleurs, des fruits & une verdure agréable. Elle eſt habitée par des colons de différentes nations, attirés par la vertu d'une eau qui rajeunit les vieillards, & rend les forces aux corps les plus épuiſés. Elle eſt environnée d'une infinité d'autres îles, pour la plupart inconnues & inabordables ; celles qui ſont connues ſont gouvernées par des princes tributaires de Borico ; de ce nombre eſt le royaume de l'île Tranſparente.

Le grand Your-Sophi, aidé des lumières & des conſeils du ſage Ben-Addir, revenu depuis quelque tems à ſa Cour, avoit lui-même pris ſoin de mon éducation. J'étois né avec une ima-

gination ardente ; & j'atteignois l'âge où les passions font naître ce désir inquiet d'acquérir de nouvelles connoissances. L'envie de voyager pour m'instruire, me tourmentoit sans cesse. Une nuit que je m'étois endormi, fortement occupé de cette idée, je vis une femme dont l'air noble & majestueux étoit relevé par l'éclat d'une robe d'azur parsemée de diamans & de rubis ; elle s'approcha de moi & me dit : *Jeune homme, c'est moi qui t'ai inspiré la passion que tu as de voyager ; pars, & hâte-toi d'aller secourir la belle princesse de l'île Transparente, que le magicien Zanguizaf* (a), *mon ennemi, tient enfermée. Tu la reconnoîtras à son portrait que je te donne, & au tien qu'elle porte à son bras.*

Frappé de cette apparition, je m'éveillai en sursaut ; les premiers rayons du jour commençoient à paroître : quelle fut ma surprise de trouver sous ma main une boîte que j'ouvris avec précipitation ! elle renfermoit le portrait d'une beauté ravissante ; je le contemplai long-tems avec une émotion que je n'avois point encore éprouvée. J'attendis avec impatience le

(*a*) Le devoir d'un traducteur est de rendre, autant qu'il se peut, le sens de son original : ainsi, d'après la note du manuscrit arabe, Zanguizaf signifie *Croque-pucelle.*

moment où je pourrois voir le ſultan. Je le preſſai vivement de me laiſſer partir, en lui cachant néanmoins le nouveau motif de mon voyage. Il y conſentit avec peine, à condition que Ben-Addir m'accompagneroit. On équipa par ſes ordres une ſaïque; je m'arrachai des bras de ma mère, le cœur déchiré de ſes larmes; je joignis Ben-Addir qui m'attendoit au port; nous nous embarquâmes & nous prîmes la route de l'île Tranſparente.

Nous voguions à ſouhait depuis deux jours, lorſque notre vaiſſeau fut jeté par un coup de vent ſur une côte inconnue. Son immobilité, le ſpectacle ſurprenant de quantité de tortues que nous vîmes ſur la plage, dont les écailles brilloient comme des diamans, m'excitèrent à deſcendre pour admirer de plus près ces phénomènes; Ben-Addir voulut s'y oppoſer; mais ſans l'écouter, je ſautai ſur le rivage. A peine y eus-je mis le pied, qu'un autre coup de vent contraire remit le vaiſſeau à flot & l'emporta en pleine mer, malgré les efforts que le pilote & les matelots faiſoient pour reprendre terre; je les perdis bientôt de vue.

Abandonné ſeul dans une île que je croyois inhabitée, je ne pus me défendre de la frayeur & des triſtes réflexions que ma ſituation m'inſpiroit: je déplorai amèrement mon imprudence.

Je ne découvrois, en regardant autour de moi, qu'une longue chaîne de montagnes qui me paroissoient inaccessibles, & dont l'aspect ne m'offroit que des images effrayantes & l'idée du désespoir. J'allois y succomber, lorsqu'au son d'une voix épouvantable qui me fit trembler, les tortues se changèrent en pygmées lumineux & s'enfuirent tout à-coup vers une montagne, sur le sommet de laquelle je remarquai une autre figure plus grande, que je crus être un homme.

Cette découverte fit renaître mon courage; je courus moi-même vers ce rocher, à la pointe duquel je gravis avec beaucoup de peine & de fatigue. J'apperçus derrière ce rideau de montagnes un palais entouré d'arbres, dont les feuilles d'un largeur extraordinaire, sembloient autant de platines d'acier, qui réfléchissoient sur son dôme les rayons du soleil; je ne pus soutenir ce spectacle sans en être ébloui. Je soupçonnai que ce palais devoit être la demeure de quelque magicien. Une certaine frayeur me fit balancer quelque tems si je tenterois d'y pénétrer. Bientôt emporté par l'idée que j'y pourrois rencontrer mon aimable inconnue, je me hâtai de descendre dans la plaine. Je m'avançois vers ce séjour étonnant, lorsque je revis les petites figures brillantes qui entroient dans un magnifique salon,

bâti au milieu des jardins dont la beauté me frappa. La douceur d'une voix agréable & mélodieuse que j'entendis chanter, en me causant un tendre saisissement, m'attira du côté de ce charmant édifice. Je me figurai que ce pouvoit être la voix de ma belle princesse ; je n'en eus que plus d'ardeur à poursuivre mes recherches. Dès que je fus entré dans l'allée qui aboutissoit au salon, je remarquai avec étonnement que la tige des plantes & des arbres étoit rouge comme du corail, & que leurs feuilles, d'une blancheur qui effaçoit celle de la neige, étoient parsemées de fleurs qui ressembloient parfaitement à des saphirs. En approchant du salon, j'admirai sur son frontispice cette inscription en caractères de diamans enchassés dans un marbre noir : *Entre, si tu apportes à l'aimable Bouzoulah* (a) *le premier hommage de ton cœur.*

J'achevois à peine de lire l'inscription, que les portes du salon s'ouvrirent. J'en vis sortir les nains brillans, suivis d'une femme dont la taille courte & ramassée étoit accompagnée d'un visage qui ressembloit à une lune : elle avoit un doliman (*b*) rose, garni de grelots, au son desquels

---

(*a*) Bouzoulah veut dire qui a une gorge énorme.

(*b*) Robe à l'asiatique.

les pygmées dansèrent des quisquas (*a*). La grosse femme, en se trémoussant, s'avança vers moi, & me présenta la main pour m'entraîner dans le salon. Je m'échappai, de peur d'être obligé de remplir la loi de l'inscription. Elle me cria d'une voix étouffée de colère : *Insolent, tes mépris pour la fille de Nerkèz & la sœur de Zanguizaf ne resteront pas impunis.*

Affligé de mon erreur, & inquiet des menaces de la magicienne, je cherchois à sortir du jardin, lorsqu'au détour d'un bosquet de myrthes & de rosiers, j'apperçus sous un berceau de fleurs une jeune fille endormie & négligemment couchée sur un tapis de gason. Je parcourus d'un œil avide & plein de trouble, les traits, la taille & le corsage des grâces. Ses cheveux, dont les boucles d'ébène rouloient sur un sein d'albâtre, étoient mêlés de fleurs qu'un sérin becquetoit, en s'agitant sur son épaule. Mon portrait que je vis attaché à un bras charmant, sur lequel elle étoit appuyée, me fit jeter un cri de joie qui réveilla cette beauté ; elle disparut aussi-tôt.

La ressemblance de l'aimable fugitive avec le portrait que j'avois, le mien qu'elle portoit à son bras, ne me permirent plus de douter qu'elle

(*a*) Danse comique.

ne

ne fût la princeſſe opprimée qu'on m'avoit ordonné de ſecourir. Déſeſpéré de ne pouvoir découvrir ſes traces, le cœur plein de ſon image, je réſolus de la chercher partout. Incertain de la route qu'elle avoit priſe, je m'enfonçai dans un bois vers lequel j'avois vu ſon oiſeau s'envoler. J'apperçus, à travers les branches, des globes de feu qui s'élevoient dans les airs, en répandant une fumée qui infectoit. Le ſombre effrayant de la forêt, le vent qui faiſoit courber les arbres en ſoufflant avec furie l'eau noire & bouillante d'un grand lac ſur le bord duquel je me trouvai bientôt arrêté, me firent friſſonner d'horreur. J'entrevis, à la lueur de ces vapeurs enflammées, une tour bâtie dans une petite île au milieu du lac, d'où partoient des ſons de voix touchans & plaintifs, mêlés à des hurlemens & à des ſifflemens horribles.

Pouſſé par le preſſentiment que c'étoit l'affreuſe priſon de ma belle princeſſe, j'allois m'élancer dans l'eau pour traverſer le lac à la nage, lorſque je découvris une barque cachée dans des roſeaux; je ſautai dedans ſans héſiter. A peine en eus-je touché les rames, que je me trouvai tranſporté dans l'île; je n'y rencontrai aucun des monſtres dont j'avois entendu les cris: la porte de la tour s'ouvrit d'elle-même: j'y montai avec une inquiétude ſecrette. Après en avoir parcouru

plusieurs étages ; je désespérois d'y trouver celle que je cherchois, lorsque parvenu au sommet, je vis ! dieux, la beauté même enchaînée & baignée de pleurs.

Es-tu quelque bourreau qu'on envoye pour tourmenter la malheureuse Sidi ?

Non, m'écriai-je, en me jetant à ses genoux, je viens vous délivrer & vous adorer.

Je détachai les liens qui pressoient ses belles mains : son serin venoit me carresser, comme pour me remercier de la liberté que je rendois à sa chère maîtresse. Ses yeux qu'elle avoit détournés de frayeur, se ramenèrent sur moi pleins de charmes : elle rougit & n'en fut que plus belle : une vive émotion s'empara de moi : nous nous regardions interdits & troublés, lorsqu'elle fit un cri d'étonnement, en reconnoissant dans mes traits ceux du portrait qu'elle avoit à son bras. Je redoublai sa surprise en lui montrant le sien. Ah ! cher prince, me dit-elle, vous êtes ce généreux Eliamanzor, dont une femme divine, en vous nommant, m'a remis cette nuit même le portrait. J'ignore par quel pouvoir je me suis vue tout-à-coup sous le berceau où vous m'avez trouvée endormie : le même pouvoir m'a forcée de rentrer dans ce séjour d'horreur, & je vous quittois à regret. Elle prononça ces mots avec une confusion charmante. Je pris une de

ſes mains que je baiſai & qu'elle n'eut pas la force de retirer. Fuyons, continua-t-elle, l'infâme Bouzoulah & le barbare Zanguizaf; ces deux magiciens ſe ſont aſſociés pour ſe procurer mutuellement les objets de leurs plaiſirs, ils m'ont tranſportée dans cette île horrible après m'avoir arrachée des bras de la tendre Pehry-Rokſar, ma mère, en rempliſſant de deuil le cœur du roi Schah-Gévaher, mon père, & la cour de l'île Tranſparente. Piqué de ma réſiſtance, le cruel Zanguizaf a cru la vaincre par ſes indignes traitemens. Ah! cher prince, je tremble pour vous s'il faut que l'impudente Bouzoulah vous ait apperçu.

La tendre inquiétude qu'elle me marquoit, me la rendit encore plus chère: je lui racontai par quelles aventures j'avois découvert ſa priſon. Elle pâlit quand je lui avouai ce qui m'étoit arrivé avec Bouzoulah. Nous nous hâtâmes de deſcendre pour abandonner cette tour funeſte: mais, ô comble de douleur! la barque qui m'avoit apporté, avoit diſparu. Nous vîmes à l'autre bord les deux magiciens qui inſultèrent à notre déſeſpoir. Au même inſtant nous fûmes environnés d'une vapeur noir & épaiſſe, qui ne ſe diſſipa que pour nous montrer que nous étions ſur le bord de la mer. L'abominable Bouzoulah, montée ſur un gros ſinge aîlé, fondit ſur la

princesse, l'enleva par les cheveux & la précipita dans l'eau ; je vis son corps pâle & défiguré surnager, je voulus m'élancer dans la mer pour périr avec elle ; mais je fus retenu & assailli par une troupe de satyres & de singes qui me dépouillèrent de mes habits. Vous m'avez délivré de leur furie. Hélas! l'infortunée Sidi a été seule la victime de la vengeance des deux barbares magiciens.

Tout l'équipage fut attendri du triste sort de cette jeune princesse, & de sa fin malheureuse. Nous tâchâmes de calmer le désespoir d'Eliamanzor ; son récit avoit attiré toute mon attention. Je jugeai par le trajet qu'il avoit fait, que nous ne devions pas être éloignés de Borico ; un seul point m'embarrassoit : le fils de Gigim prétend que cette île est isolée au milieu d'une vaste mer ; mais il pouvoit avoir été trompé par d'autres historiens. Le prince devoit être mieux instruit qu'eux tous ; effectivement nous découvrions à chaque instant plusieurs îles que nous évitâmes, dans la crainte de rencontrer les écueils qui environnent celles dont le prince nous avoit parlé. Nous cherchâmes à profiter du vent favorable que nous avions, pour gagner plus promptement le but si désiré de nos recherches. Cependant pour distraire Eliamanzor de la tristesse où il étoit plongé, nous priâmes

le jeune Egyptien de reprendre le récit de ses aventures.

SUITE DES AVENTURES du jeune Egyptien, ou Histoire de la dame aux belles pabouches.

Vous vous rappelez, nous dit-il, qu'après avoir été jeté par un naufrage sur les côtes d'Afrique, j'avois choisi pour asyle les ruines d'un portique de marbre blanc ; accablé de lassitude, je m'endormis profondément. Je fus bientôt éveillé par le bruit que fit une troupe d'hommes armés qui vint fondre sur moi : ils m'entraînèrent vers le rivage, & me forcèrent d'entrer dans un navire qui étoit à la rade. Je connus à leurs discours que c'étoient des corsaires qui avoient coutume de venir fouiller dans ces ruines pour en emporter ce qu'il y avoit de plus précieux.

Ma jeunesse, l'affliction où j'étois, m'attirèrent l'attention de Melec-Ifriqui, leur chef. » Par le grand Celem-Ala (*a*), me dit-il, si

(*a*) Lumière de dieu.

» l'étoile qui a préſidé à ta naiſſance, t'a mis » entre nos mains, ceſſe de t'en attriſter ! ta » phyſionomie ne m'eſt point inconnue ; je l'ai » vue dans le miroir de l'avenir, mais la glace » s'en eſt ternie, & je n'ai pu en ſavoir da- » vantage.

Il fit détacher mes liens & m'obligea de prendre de la nourriture que j'avois refuſée juſqu'alors. Je compris qu'il étoit adonné à l'aſtrologie, & j'augurai de ſes bons traitemens que mon eſclavage ſeroit moins rude que je ne me l'étois figuré. Je baiſai le bas de ſa robe ; ma reconnoiſſance parut lui faire plaiſir : nous débarquâmes & l'on porta à terre tout le butin. Il y avoit parmi les eſclaves une jeune fille & une femme plus âgée qu'elle, qui étoient dans l'abattement. Melec les choiſit avec moi pour ſa part du butin. Les yeux de la jeune perſonne & les miens ſe rencontrèrent ; une conformité de ſort nous inſpira de la compaſſion l'un pour l'autre.

Arrivé chez Melec, je fus chargé du ſoin de ſes jardins : je vis la jeune eſclave pâlir à notre ſéparation ; je frémis moi-même quand je penſai qu'elle alloit être deſtinée aux plaiſirs de Melec. C'étoit un homme à la fleur de ſon âge, d'une figure mâle & d'une taille avantageuſe. Il étoit un rival redoutable pour moi, & il pouvoit être un rival aimé : cette crainte me le rendit odieux.

J'étois impatient de revoir la belle esclave : elle vint sur le soir dans le jardin se promener avec sa compagne & Melec. Sa vue me causa une vive émotion ; je me détournai de leur passage pour cacher mon trouble ; je les observai cependant, je remarquai avec satisfaction, que la jeune esclave évitoit de porter ses regards sur Melec. Comme elle s'amusoit à cueillir des fleurs pour s'en faire un bouquet, notre patron m'appela & me dit : Orcan, que ces fleurs soient toujours remplacées par d'autres. Je m'inclinai pour marquer que j'y aurois attention : mon cœur avoit déjà prévenu cet ordre en voyant que ma chère esclave les aimoit. Un coup d'œil qu'elle me jeta à la dérobée, acheva de m'enflammer.

Un jour que j'entrai plutôt qu'à l'ordinaire dans le jardin, j'apperçus, à la porte des bains, deux belles pabouches (*a*) brodées en or ; un doux frémissement me saisit en les touchant ; je les baisai & les remis à leur place ; je sortis de peur d'être surpris. Quelque tems après je revins à mon travail, l'imagination remplie des deux pabouches & de celle à qui elles appartenoient. La présence de Melec m'empêchoit de lui faire connoître la violence de la passion que l'esclave

(*a*) Espèce de pentoufle que les femmes mettent par dessus leurs brodequins.

m'avoit inſpirée. L'amour me ſuggéra de compoſer un ſelam (*a*). Je deſſinai dans le parterre, ſur la route des bains, deux pabouches avec des amarantes & des jonquilles, pour imiter la couleur & la broderie de celles qui m'avoient charmé. Je mis à côté une roſe & une immortelle, pour ſignifier que j'aimerois éternellement la beauté que je déſignois par la roſe. Sur le ſoir ma belle eſclave vint ſeule avec ſa compagne prendre le frais. La ſingularité de mon ſelam la frappa; elle s'arrêta long tems à le conſidérer; elle en comprit le ſens, & y ajouta une fleur d'orange avec un ſouci : j'entendis par là qu'elle me donnoit de l'eſpérance, mais qu'elle étoit inquiète de ſavoir comment nous pourrions recouvrer notre liberté. Tranſporté de joie, je mis le lendemain une jacinthe avec une violette, pour exprimer la douceur de mon eſclavage en vivant auprès d'elle. Je retrouvai mon bouquet augmenté d'un pavot extrêmement rouge : je compris par là qu'elle craignoit la colère d'un rival que je reconnus, à la hauteur du pavot, pour être Melec lui-même. Je fus fort étonné de voir le jour

(*a*) Bouquet ou arrangement myſtérieux de fleurs dont on ſe ſert en Afrique & en Aſie pour faire connoître ſa paſſion à l'objet aimé, quand on eſt gêné par des ſurveillans.

d'enſuite que le pavot étoit ôté ; j'en conclus que Melec étoit abſent. J'étois dans l'agitation de la joie que cette nouvelle me cauſoit, lorſque ma belle maîtreſſe & ſa compagne paſsèrent auprès de moi, & me firent ſigne de les ſuivre dans le cabinet des bains. » Cher Orcan, me » dit-elle, depuis que je t'ai vu, j'en hais da- » vantage le fier Melec ; je frémis aux approches » de ſon retour ; profite de ſon abſence pour tirer » de ſes mains la triſte Samour.

Non, lâches eſclaves, s'écria Melec en entrant tout-à-coup, les yeux étincelans de colère ; vous ne m'échapperez point. Il tira ſon poignard qu'il plongea dans le ſein de Samour. Cette infortunée tomba baignée dans les flots de ſon ſang. Je voulus me jeter au-devant des coups du furieux Melec ; non, dit-il, en me repouſſant, ce n'eſt point par le ſang de trois perfides que ma vengeance peut être ſatisfaite. Il ordonna à ſes autres eſclaves, qui étoient accourus à nos cris, de nous lier les pieds & les mains, & nous fit tranſporter, avec le corps ſanglant de Samour, ſur une barque qui fut abandonnée à la merci des flots. Ce barbare vouloit nous faire périr de faim & de douleur, & nous forcer d'avoir toujours ſous nos yeux la malheureuſe victime de ſa jalouſie. Je pouſſois des gémiſſemens affreux, tandis que ma com-

pagne étoit tranquille ; j'étois indigné de la voir si peu sensible à la cause de mon désespoir.

Quand nous eûmes perdu de vue le rivage, elle se traîna vers le corps de Samour, & suça le sang qui couloit encore de sa plaie. O joie inespérée ! ma chère Samour donna quelques signes de vie : ses beaux yeux se r'ouvrirent à la lumière & se remplirent de larmes en voyant le triste état où nous étions. Notre compagne lui dit de prendre dans sa poche un baume & de l'appliquer sur sa blessure. La vertu en fut si prompte, que Samour eut bientôt assez de force pour nous ôter nos liens. Nous nous tînmes long-tems serrés dans nos bras, en versant des pleurs d'attendrissement. La joie que j'eus de la voir rappelée à la vie, fut troublée par la situation cruelle où nous nous trouvions réduits. Ah! malheureuse Samour, m'écriai-je, à quelles horreurs es-tu réservée! tu ne m'es rendue que pour te voir périr une seconde fois avec plus de barbarie! Féroce Melec, que n'assouvissois-tu ta rage sur moi seul.

Cher Orcan, me répondit Samour, je mourrai contente avec toi : mais notre généreuse bienfaitrice . ? . . . . . Des larmes qui couloient des yeux de cette femme surprenante, nous firent connoître qu'elle étoit touchée de notre inquiétude pour elle. » Mes chers enfans, nous dit-

» elle, votre destinée a sans doute été affreuse,
» je n'ai pu en empêcher l'accomplissement;
» il vous reste encore des traverses à essuyer,
» mais elles ne vous seront pas aussi funestes
» que les premières. Vos cœurs reconnoissans
» m'attachent à vous; comptez sur le secours
» de la Ginne des pyramides. A ces mots elle
» disparut.

Lorsque nous vîmes qu'elle nous quittoit, nous nous crûmes perdus sans ressource. Un vaisseau qui nous découvrit ainsi flottans, nous envoya sa chaloupe pour nous secourir. C'étoient des adorateurs d'Issa (a), qui alloient commercer en Asie : ils s'empressèrent de nous donner tous les soulagemens dont nous avions besoin. Nous leur apprîmes par quel événement terrible nous nous étions trouvés abandonnés à la merci de la mer, & la guérison étonnante de Samour. Ils ne doutèrent point de l'admirable propriété du baume qu'ils connoissoient, mais ils ne voulurent point croire à la puissance protectrice des génies. Ils furent si touchés de nos malheurs, qu'ils nous offrirent de nous remettre, à leur retour, dans notre patrie. Je sus alors que ma chère Samour étoit Egyptienne. Elle me dit, les larmes aux yeux, que son frère

(a) Jésus-Christ.

avoit péri en la défendant contre la violence des Pirates qui l'avoient enlevée. Elle m'apprit que la Ginne que nous venions de perdre, étant accourue à son secours, les corsaires l'avoient aussi saisie & emmenée. Elle a eu pour moi, ajouta-t-elle, les soins & la tendresse d'une mère, en changeant les emportemens du barbare Melec en un amour respectueux. A ce nom je frissonnai en pâlissant. Samour remarquant mon agitation, reprit tendrement, cette chère consolatrice me faisoit supporter mon esclavage, par l'espérance qu'elle me donnoit, que vous seriez la cause qu'il finiroit bientôt. Hélas! devois-je m'attendre que ce seroit par tant de cruautés! Mais, cher Orcan, j'oublie tous mes maux, puisque je suis avec toi.

Ces dernières paroles firent passer le calme dans mon ame; mais il dura peu. Le mouvement que je vis faire au navire m'inquiéta; je m'apperçus que le pilote n'étoit pas plus rassuré que moi; je remarquai que nous dérivions de beaucoup. Nous fûmes emportés pendant plusieurs jours par un courant rapide auquel nous ne pûmes résister. Un vent impétueux nous poussa avec furie vers la côte enchantée, où l'impudente Nerkèz se livroit à ses infâmes plaisirs. Vous m'avez tiré de ses mains, seigneur, en détruisant ses abominables prestiges, mais la

malheureuſe Samour a ſans doute été la proie des bêtes féroces dont elle avoit rempli ſon île !

Ce triſte ſouvenir de ſa perte, rouvrit les plaies du cœur du jeune Egyptièn ; les larmes qu'il verſoit firent couler les nôtres ; nous étions occupés à le conſoler, lorſque nous fûmes frappés de l'éclat d'un globe de lumière d'une grandeur ſurprenante, qui paroiſſoit ſe multiplier dans les eaux dont il étoit environné. Nous raiſonnions beaucoup ſur ce phénomène, ſans pouvoir le comprendre, quand l'Arabe aux belles mouſtaches noires ſe mit à ſourire de notre étonnement. Il nous dit que dans un voyage de long cours, qu'il avoit fait en qualité de matelot, il avoit abordé dans une île ſemblable à celle que nous découvrions, & qu'il ne jureroit pas qu'elle ne fût la même. Son diſcours piqua notre curioſité ; il ne nous fit point languir pour la ſatisfaire.



VOYAGE de l'Arabe aux belles mouftaches noires à l'île Lumineufe, ou le monde Tranfparent.

PAR l'épée du grand prophète, nous dit-il, que les divines Houris aux beaux yeux noirs ceffent d'être vierges, fi j'ajoute rien à ce que j'ai appris de l'ancien de l'île qui avoit bien deux cens ans paffés, lorfque le vaiffeau fur lequel j'étois, vint mouiller à fa rade. Voici ce qu'il me raconta.

Long-tems après que les génies eurent cédé prefque toute la terre aux enfans d'Adam (*a*), & fous le règne du roi Saphiridoun & de la princeffe Irem (charme de délices) fouverains de cette île, le fage Zohaïr, parent de la reine, fe retira dans la péninfule *Argentée*, qui étoit fous la protection du génie Yaghuth, & qui n'eft féparée de cette terre que par un petit ifthme. Ce fage fe confoloit dans la tendreffe de la belle Ménekcké (miracle de lys & de rofes) fa fille, de la perte de la vertueufe Azoura, fon époufe. Le génie avoit une affection particulière

(*a*) Alors les génies fe retirèrent dans le Ginniftan.

pour lui ; on dit même qu'il fit adopter ſa charmante fille par les Périſes, pour la rendre plus digne du jeune Péri-Yazen, ſon neveu. Mais, comme il vouloit lui faire connoître le monde avant que de les unir, il fit conſentir ſon père à l'envoyer à la cour d'Irem : *Partez*, lui dit-il un jour, *chère Ménekcké*, & *recevez ces eſſences pour garantir votre cœur du ſouffle impur des vices*, & *votre beauté de la corruption des alimens groſſiers des hommes. Je vous recommande ſur-tout de vous en ſervir auſſi-tôt que l'aurore viendra faire l'ablution générale de la nature ; votre teint en recevra le même éclat & la même fraîcheur qu'elle communique aux fleurs.*

L'aimable Menekcké ſe rendit à la cour de l'île Lumineuſe. Elle y parut comme un nouvel aſtre qui éclipſa bientôt les autres beautés. Tous les yeux ſe réunirent ſur elle ; les femmes en furent ſi chagrines & ſi jalouſes, qu'elles publièrent partout que ſa beauté n'étoit pas naturelle ; elles la firent épier un jour qu'elle faiſoit uſage des dons du génie ; nous le ſavions bien, s'écrièrent-elles, qu'il falloit qu'elle employât des preſtiges pour ſe rendre belle.

Cette découverte leur inſpira le deſſein de lui dérober ſon ſecret. Elles gagnèrent une des eſclaves qui la ſervoient. Yaghuth, inſtruit de leur complot, ſubſtitua d'autres eſſences à la place

de celles qu'il avoit données à la fille de Zohaïr. L'esclave profita du sommeil de sa maîtresse pour les livrer à ses ennemies. Ces envieuses, après s'en être lavé le visage, ne purent fermer l'œil de la nuit, tant elles étoient impatientes de voir le jour, pour jouir de l'humiliation de Ménekcké, & du triomphe qu'elles se promettoient sur elle : mais, ô désespoir ! les unes avec des yeux éraillés, les joues pendantes & le front sillonné de rides; les autres avec une bouche de travers & un menton qui se joignoit à leur né, cherchèrent plutôt à cacher leurs figures hideuses. Hélas ! s'écrioient-elles douloureusement, il falloit que la terre fût peuplée de nos semblables, quand le prophète songea à nous exclure du séjour de délices ! elles vinrent se jeter, en rampant, aux pieds de *Ménekcké*, pour lui demander grâce : la fille du sage ne comprenoit rien à leur étrange métamorphose. Saphiridoun & la reine en étoient tout stupéfaits.

On consulta, sur ce terrible événement, la grande Pagaly; cette devineresse, après avoir placé sur sa tête & sur celle de ses compagnes, qui étoient les plus vieilles femmes de l'île, des rubans en forme de cornes, se mit à danser avec elles au son du trifa & du rabana (*a*), autour d'un

(*a*) Deux instrumens particuliers à ces insulaires.

feu

feu de bois de sandal. Elle traça ensuite, avec une baguette, des cercles mystérieux & répondit: *Ce n'est qu'à la péninsule Argentée que tu verras la fin de tes peines.*

Le roi, précédé de ses orancaies (*a*) & accompagné de la Pagaly, se mit en marche pour s'y rendre avec la reine, la fille de Zokaïr & les femmes défigurées, couvertes de voiles. Ce cortège étoit suivi d'une foule de monde que la curiosité ne manqua pas d'attirer. Zokaïr, averti de leur arrivée, accourut embrasser sa chère Ménekcké : il conduisit le monarque & sa suite au pied du rocher, sur le sommet duquel étoit la grotte du génie, qui ressembloit à un petit palais à quatre façades ornées de frontons de lapis, & de colonades de marbre d'un blanc à éblouir. Cette grotte avoit quatre ouvertures, auxquelles répondoient quatre karnas (*b*) qui servoient au génie pour rendre ses oracles. Au-dessous étoient ajustés plusieurs tuyaux, avec des embouchures, par le moyen desquels on communiquoit au génie les demandes qu'on avoit à lui faire. Le rocher étoit couvert de plantes toujours vertes, & d'arbres semblables à

(*a*) Gentilshommes ou principaux seigneurs.

(*b*) Instrument long en forme de hautbois.

des palmiers d'où découloit sans cesse une gomme argentée qui formoit une lave brillante au pied de la montagne.

La Pagaly, après avoir fait plusieurs révérences au soleil, emboucha un des tuyaux qui étoit placé sous la grande karna du midi; elle le fit résonner avec une force étonnante, en adressant cette prière au génie : » Puissant Yaghuth, nous avons beau attacher aux bras de » nos infortunés compatriotes, des talismans » pour les délivrer de l'affreuse difformité qui » les désespère; cet enchantement résiste à leur » vertu : tu vois ces suppliantes inconsolables, » prosternées, les larmes aux yeux, qui implorent ton secours. O génie bienfaisant, con» çois la douleur & le désespoir de ces femmes » d'avoir perdu ce qu'elles ont de plus cher au » monde.

Un bruit semblable au son de terreur & de consternation de la trompette fatale, (*a*) annonça cette réponse du génie : *Ouvre la bouche.*

La violence de l'air qui sortit de la karna, produite par le souffle du génie, renversa par

---

(*a*) Les Musulmans disent que ce premier son annoncera le jugement dernier; il sera suivi quarante ans après, de celui de mort, & d'un troisième de résurrection.

terre tous ceux qui se trouvèrent vis-à-vis, & emporta les voiles des femmes. La honte qu'elles eurent de ce qu'on voyoit à découvert leur laideur, rendit leur teint plus vif que le corail; elles se cachoient le visage avec leurs mains, cependant toute l'assemblée, à la voix du génie, se trouva la bouche béante. Au même instant, on vit sortir de la grande karna une infinité de petits tuyaux qui, s'allongeant en arcs, furent se placer d'eux-mêmes dans les bouches ouvertes. O prodige! ils y firent couler une liqueur qui rendit tous les corps diaphanes.

Le monarque, la reine Zokaïr & sa fille, furent seuls exempts de la métamorphose. Yaghuth s'amusa quelque tems de l'alarme qu'elle donna à ceux qui la subirent. Ménekcké connût toute la manœuvre des femmes jalouses de sa beauté; elle excusa leur foiblesse & leur pardonna. Tous les rubis de l'orient auroient pâli auprès du visage de Saphiridoun quand il lut dans les cœurs de ses sujets: il les vit presque tous en proie à l'ambition, à l'amour propre & à la méchanceté: il fut indigné de découvrir le mérite dans l'oubli, & la vertu opprimée & dans l'indigence: il jura de réparer ses torts. Ses courtisans se rapetissoient & serroient les épaules, pour empêcher qu'on ne démêlât leur manège & le véritable motif de leurs flatteries. Les

mancanas (*a*) triomphoient de pouvoir faire de belles & de savantes dissertations] sur la cause des maladies. Le dépit des femmes fut à son comble quand elles virent qu'elles ne pourroient plus dissimuler leur pensée, ni user du privilége que leur accorde le livre de gloire (*b*); elles en étoient si furieuses, qu'elles auroient volontiers dévisagé le génie. On n'entendoit de tous côtés que des plaintes amères; c'étoit par-tout une confusion & un désordre affreux.

La généreuse Ménokcké conjura le génie d'avoir pitié de leur désolation. Yaghuth ne put résister à sa prière : on vit sortir des fentes & de la cime du rocher, de petits nuages de couleur d'or & d'azur, qui, pressés par les vents, se ramassèrent & enveloppèrent bientôt la montagne. Le génie descendit ensuite, porté sur un autre nuage de feu, ayant à ses côtés un jeune homme qui fit rougir la belle fille de Zokaïr, par l'attention avec laquelle il ne cessa de la regarder. Tous les spectateurs furent agités des mêmes mouvemens qu'éprouvoit le prophète divin à la vue de l'ange qui conversoit avec

(*a*) Médecins.

(*b*) Mahomet leur permet les infidélités, pourvu qu'elles y soient entraînées par la force de l'inclination.

lui (*a*). Yaghuth élevant la voix : *Je jure*, dit-il, *par le ſceptre d'Ormoz, le puiſſant roi du Ginniſtan, que cette diaphanéïté ne peut être ôtée, à moins qu'elle ne paſſe à un autre corps.*

Vous, ma chère fille, ajouta-t-il en s'adreſſant à Ménekcké, *ce monde-ci n'eſt pas digne de vous poſſéder ; à peine y avez-vous paru, que l'envie vous a calomniée. Venez avec nous dans le ſéjour de la vertu, jouir des hommages qui vous ſont dus, & de la tendreſſe d'Yrem qui vous préſente la main.*

La belle Menékcké, toute tremblante, abandonna la ſienne au jeune Péri ; elle parut moins inquiète, quand elle entendit que le génie ordonnoit à ſon père de les ſuivre. Auſſi-tôt une partie du nuage de feu ſe détacha pour envelopper le ſage & ſa fille. Un tourbillon de vent les emporta au-deſſus du rocher. Les ſpectateurs émerveillés les ſuivoient des yeux, quand une pluie abondante, qui tomba tout-à-coup ſur eux, les obligea de changer d'attitude. Ils ſe ſentirent pénétrer d'une fraîcheur qui les ſurprit encore davantage, en s'appercevant que leur viſage & leurs habits avoient repris leur opacité naturelle.

Pendant que cette pluie merveilleuſe opéroit

(*a*) Mahomet diſoit que la vue de l'ange Gabriel lui cauſoit les convulſions auxquelles il étoit ſujet.

ces prodiges, Saphiridoun & Irem étoient à l'abri sous un grand arbre dont les feuilles étoient devenues à l'instant d'une largeur surprenante. Ils reconnurent la bienveillance du génie pour eux, & regrettèrent la belle Ménekcké dont la séparation les toucha. Ils ne purent s'empêcher de remarquer que les femmes, en qui la beauté avoit succédé à la laideur, se tournoient en tout sens pour recevoir la pluie, craignant sans doute qu'il ne restât à leur corps quelque jour par où l'on pût les surprendre. Elles y demeurèrent si long-tems exposées, qu'elles se sont rendues tout-à-fait impénétrables.

Un nouveau prodige augmenta bientôt leur étonnement. Ils virent, en rentrant dans l'île, la terre devenir transparente sous leurs pas; ils n'y marchèrent d'abord qu'avec frayeur, mais peu à peu ils s'y accoutumèrent, en voyant que les plantes & les arbres continuoient d'y croître comme à l'ordinaire. Depuis ce tems l'île a retenu le nom de *Lumineuse*. Sa transparence offre une infinité de curiosités admirables; on y voit à découvert la formation des métaux, la cause des volcans, la circulation des sources qui forment les rivières, & le travail étonnant des animaux qui sont dans ses entrailles, qu'on distingue aussi facilement que s'ils étoient enfermés dans un globe de verre.

Le vent contraire qui souffloit, nous empêcha de diriger notre route vers cette île surprenante. Eliamanzor demanda avec empressement à l'Arabe quels en étoient les souverains lorsqu'il y étoit arrivé; mais comme l'ancien ne lui en avoit rien dit, il ne put satisfaire le prince qui en parut fort chagrin. Nous fûmes bientôt distraits de nos regrets d'avoir perdu de vue cette île, par un grain (*a*) qui répandit tout-à-coup l'obscurité sur notre navire, au moment que nous commencions à jouir des premiers rayons du soleil. Nous fûmes assaillis d'un déluge d'eau & de grêle qui nous obligea de nous mettre à couvert. Après que cette bourasque fut passée, nous sortîmes sur le tillac, d'où nous fûmes étonnés de voir au dessous de nous des nuages; en regardant plus attentivement, nous nous apperçûmes que nous étions portés sur une montagne d'eau d'une hauteur prodigieuse. Nous vîmes, tous avec frayeur, que notre vaisseau étoit sur la pente de cette montagne, au bas de laquelle s'élevoient en pointe plusieurs rochers. Nous rentrâmes tous, plongés dans la consternation; nous nous crûmes à notre dernière heure quand nous sentîmes notre navire qui avoit été quelque tems immobile, faire un mouvement & s'incliner. Nous ne doutâmes plus

(*a*) Gros nuage noir.

qu'il n'allât se briser contre ces écueils. La rapidité avec laquelle il descendit, le bruit du choc qu'il reçut, nous fit tous pâlir. Une masse que nous entendîmes tomber sur notre pont, nous fit imaginer que le rocher se détachoit pour nous écraser. Je sortis, fort peu rassuré, pour reconnoître ce qui avoit occasionné ce fracas. Je vis un homme étendu par terre, que je fus secourir en vrai Musulman. Je voulus lui aider à se relever; mais à peine l'eus-je touché, qu'il lui prit un tremblement par tout le corps : il me crioit de l'épargner. Je vous révélerai tout, ajouta-t-il, en se débattant, si vous me promettez la vie. Je l'assurai que je ne lui voulois aucun mal : ne me touchez donc pas, me répondit-il d'un air inquiet. Tout l'équipage attiré par ses cris, frémit comme moi, quand il nous apprit que nous étions dans l'île *Submergée*, qui n'étoit habitée que par des magiciens & des magiciennes, où l'on fabriquoit les vices & les passions qui troublent notre monde. Il nous dit que les magiciens, pour en dérober la connoissance aux génies du bon parti, & aux sages, avoient soin de la tenir toujours cachée sous les eaux. Il faut, continua-t-il, que quelque puissance surnaturelle l'ait découverte à vos yeux. Il avoit, pendant son discours, la vue fixée sur ma bague; au moindre geste que je faisois, il

reculoit de frayeur. Hé bien, lui repartis-je, puisque tu ne peux pas douter qu'il n'y ait un pouvoir supérieur à celui de l'orgueilleux Eblis que tu adores, reconnois donc la divine unité, & que Mahomet est l'envoyé & le favori de dieu.

Je suis forcé de le sentir intérieurement, me répondit-il, mais je me garderai bien de l'avouer devant mes camarades, car ils me mettroient en pièces. Je ne suis cependant pas trop content d'eux; ils m'ont fait quitter le métier de zwangi (*a*) que j'exerçois dans les Moluques, où je gagnois beaucoup d'argent, pour me faire vivre ici misérable & travailler sans relâche. Je suis quelquefois tenté, pour m'en venger, d'embrasser la bonne voie.

Il n'est que celle du prophête, repris-je vivement! Je lui parlai ensuite avec plus de douceur, pour tâcher de l'attirer à la loi par excellence, & je ne désespérai pas de venir à bout de cette œuvre agréable au glorieux visir du très-haut; je trouvai dans l'aveu que la force de la vérité, qui le pressoit, arracha à ce kafer (*b*), une nouvelle preuve de la mission céleste de l'apôtre

---

(*a*) Sorcier.

(*b*) Impie.

divin. Je ne pus m'empêcher de prendre quelque confiance en lui, sur-tout quand il m'avoua ingénuement qu'il avoit une peur terrible de mon anneau. Je souris & je lui promis toute sûreté pour sa personne, pourvu qu'il nous fît voir les choses extraordinaires qu'il nous avoit annoncées, & qu'il ne nous cachât rien de ce qui se passoit dans l'île. Il nous le jura par les mânes de Zerdasch (b), & sur cette assurance j'ordonnai au pilote de visiter le navire. Après qu'il nous eut rapporté qu'il n'avoit reçu aucun dommage, nous nous mîmes en route pour parcourir l'île & les rochers qui la composent.

AVENTURES d'Abdalla dans l'île Submergée.

VOTRE monde, nous dit notre guide, avoit été créé pour être toujours bon ; mais nous faisons tant par nos prestiges & nos maléfices, que nous corrompons la source du bien. Pour vous expliquer avec ordre comment nous nous y prenons, il est à propos que vous sachiez que les ames sont faites par les Péris & les Périses,

(a) Grand magicien.

mais qu'elles sont d'une matière si déliée qu'elles leur échappent des mains à l'instant même qu'elles sont formées. Ces ames errent dans les airs jusqu'à ce que, par la force de l'attraction, elles s'unissent aux corps qu'elles doivent animer, ce qui s'opère par la première aspiration ou ouverture de bouche que fait l'enfant qui vient de naître, qui gobe ainsi l'ame qui lui est propre.

Les puissances de cette île ont des légions de génies répandues dans les airs, qui sont à l'affut de ces ames errantes. Ces espions ont à la main des talismans en forme d'éventails, qui sont imprégnés d'un poison subtil de défauts, de vices & de passions, préparé dans les laboratoires qui sont sur ces différens rochers, que je vous ferai connoître à mesure que nous passerons auprès.

Nos émissaires tiennent toujours leurs talismans tendus comme des filets; les ames, en voltigeant çà & là pour chercher les corps qui les attendent, ne peuvent éviter de tomber dans nos pièges qui sont imperceptibles. Elles emportent, en les touchant, une teinte du mal, qui devient plus forte par la fermentation qui s'en fait après qu'elles sont réunies aux corps qui leur sont tombés en partage.

Nous n'avons cependant aucune prise sur les ames qui sont créées par les génies d'un ordre

ſupérieur. Du plus loin que nos gens les apperçoivent, on les voit ſe tapir, en pâliſſant, derrière quelque nuage, juſqu'à ce qu'elles ſoient paſſées. Elles ſont paîtries d'humanité, de juſtice, de douceur, & d'autres vertus qui ſont notre effroi. Nous cherchons néanmoins, autant qu'il eſt en nous, à nuire à leur eſpèce, en occupant leurs auteurs à détruire le mal que nous faiſons, afin qu'ils n'aient pas le tems de les rendre plus communes ; c'eſt ce qui fait qu'elles ſont aſſez rares aujourd'hui.

Le poiſon que nos taliſmans communiquent aux autres ames, n'eſt pas toujours détruit par l'antidote, nommé éducation, que les Péris & les Périſes lui oppoſent. Souvent ce n'eſt qu'un palliatif, ou plutôt un maſque ſous lequel les effets de nos maléfices ſont déguiſés, & n'en ſont que plus dangereux. Ce ſpécifique fait beaucoup d'hypocrites & guérit peu de vicieux, ſurtout quand le mal eſt invétéré.

Nous donnons différens degrés de force à nos compoſitions, ſuivant la violence des paſſions que nous voulons leur inſpirer. Par exemple, lorſque ma curioſité m'a attiré ſur le bord du rocher, d'où je ſuis tombé ſur votre vaiſſeau, je travaillois à compoſer des taliſmans dans leſquels il entroit de la dureté, de l'orgueil, de l'injuſtice ; j'en avois doublé la doſe, parce que

je prévoyois que les ames de quelques Defterts Eminis (*a*) en devoient être imprégnées. Remarquez que chaque rocher eſt de la même matière des taliſmans qui s'y fabriquent; auſſi mon laboratoire s'appelle-t-il *le rocher d'acier.*

Celui qui eſt à côté, & qui vous rend la vue louche, eſt la manufacture de l'hypocriſie & des autres vices qui ont une marche équivoque; vous le diſcernez à peine, quoiqu'il ſoit double, & que vous en ſoyez fort proche, parce qu'il eſt toujours enveloppé d'une vapeur douceteuſe, qui rend de même les ames qui touchent ſes taliſmans.

Ne vous approchez pas de trop près de ces deux autres rochers, dont l'un eſt couvert de pampre qui ſerpente autour comme du lierre, & l'autre qui eſt de carton chargé d'hiéroglyphes, & ſurmonté de petits cubes, marqués de points myſtérieux. Vous me puniriez, peut-être, de ne vous avoir pas avertis de la fureur pour le jeu & pour le vin qu'ils communiquent à ceux qui les touchent; nos taliſmans ſont imbibés du jus du fruit que vous voyez noircir autour du premier; & les figures de l'autre s'y attachent d'elles-mêmes. Les ames qui viennent ſe frotter auprès, emportent le germe de ces deux paſſions

(*a*) Exacteurs.

qui ſont le fleau de la raiſon, du repos, de la fortune, & ſouvent des mœurs.

Je ne dois pas oublier de vous dire que ces deux rochers ont autrefois ſouffert de violentes ſecouſſes par le pouvoir de leur plus grand ennemi (*a*) qui cherchoit à les détruire. Mais heureuſement que leurs génies tutélaires ſont accourus d'Europe aſſez à tems pour les ſoutenir & les remettre dans leur aſſiette. C'eſt depuis cette époque que les ames de ſes ſectateurs n'en effleurent que légérement les taliſmans; néanmoins nous cherchons toujours à leur faire donner quelque entorſe à une loi ſi contraire à nos vues, & nous ne réuſſiſſons pas mal aujourd'hui à leur inſpirer le goût du jeu & de l'ivrognerie.

Ce groupe de deux petits rochers, dont l'un vous éblouit par ſon clinquant, & l'autre s'évapore en fumée, eſt la fabrique des taliſmans deſtinés aux ames de ces êtres merveilleux qui reſſemblent à la matière brillante du premier. La fumée du ſecond eſt pour les ames de ceux qui courent après la chimère de l'immortalité, qui leur échappera toujours, puiſque votre monde doit finir.

La flèche qui termine le rocher qui eſt derrière les deux que je viens de vous montrer, vous

(*a*) Il déſigne ſans doute Mahomet.

annonce qu'on y forge des talismans qui ont la même force : nos émissaires en tiennent toujours la pointe baissée pour piquer les ames qu'ils peuvent attraper. Ces piqûres laissent un venin de jalousie, de tristesse, de désespoir & d'inclination pour la débauche (car nous ne nous mêlons pas des amours honnêtes). On y compose encore les différentes teintes de ces passions, suivant les climats auxquels nous les destinons, & les effets que nous voulons qu'elles y produisent. Ainsi, dans le Kaledic, (a) l'amour est sans pudeur & sans délicatesse. En Asie, c'est un tyran, ou plutôt un géolier. En Afrique c'est un monstre & un barbare. Dans le nord de l'Europe, il est dur & brutal. Au midi, ombrageux, cruel & langoureux. Mais dans un certain continent, il est frémillant & léger comme un papillon qui carresse une rose, & n'a pas plus de constance que cet insecte.

Nous aurions encore une infinité d'autres rochers à parcourir; mais tenons-nous en à celui au pied duquel nous sommes; il vous plaira sans doute par la beauté & la variété de ses couleurs qui changent à chaque instant. On le nomme le *rocher de nuages*, parce qu'il en est composé, de même que les talismans qui s'y fabriquent, &

(a) L'amérique.

l'escalier qui s'éleve autour en spirale, par le moyen duquel nous n'avons qu'à monter à son sommet.

Par les voyages du grand prophète dans les cinq cent quarante espaces (*a*), vous moquez-vous de nous, interrompis-je avec vivacité, de nous proposer cette folie, à nous qui sommes des corps & des corps très-pesans.

Vous en serez fâchés, reprit notre guide; je vous assure qu'il n'y a aucun architecte dans votre monde, capable de bâtir des degrés aussi solides que ceux que vous voyez. C'est à la pointe de ce rocher, dans une boule qui lui sert de girouette, que se réunit le chef-d'œuvre de notre art dans la composition des talismans qui doivent décider du caractère d'une jolie femme (*b*). Comme il nous avoit paru de bonne foi jusqu'alors, nous nous hasardâmes de monter. Nous reconnûmes qu'il ne nous avoit point trompés sur la solidité des marches; nos pieds n'y laissoient aucune empreinte. Nous gagnâmes le globe qui étoit transparent, autour duquel régnoit une galerie où nous nous rangeâmes avec notre conducteur qui nous fit remarquer le procédé

(*a*) vision de l'alcoran.

(*b*) Le manuscrit arabe porte, *d'une femme admirable;* on a cru devoir y substituer l'épithète de *jolie*.

qui s'obſervoit dans la compoſition des taliſmans de nuages. Nous vîmes pluſieurs magiciennes raſſemblées autour d'un baſſin de criſtal, dans lequel l'une d'elles verſoit une liqueur qui rouloit comme le mercure. Notre guide nous apprit que cette liqueur s'appeloit *eſprit d'inconſtance*, & que c'étoit la baſe du caractère; une autre magicienne tâchoit de le fixer *par un précipitant d'indolence*, en l'amalgamant avec un ſel de coquetterie, de médiſance & de légéreté. Nous entendîmes diſtinctement qu'une des magiciennes diſoit à ſa voiſine, ma ſœur, ſi nous y mettions une doſe d'amour propre & de goût pour la parure & pour les plaiſirs? J'y conſens, répondit-elle, à condition que nous y ajouterons un extrait de diſſimulation, de caprices & de vapeurs; de commande s'entend, reprit l'autre? Oui. A merveilles, répliqua la voiſine, en ſouriant. A propos, continua celle-ci, nous oublions de ſaupoudrer le tout de quelque grain de démangeaiſon de parler?

Après que les différens ingrédiens furent mêlés dans le baſſin, il en ſortit de légères évaporations nuancées comme l'arc-en-ciel. Ce ſont là, nous dit notre homme, les taliſmans qui s'en vont à la chaſſe des ames des jolies femmes. Vous ne devez plus être étonnés que les beautés ſoient ſi changeantes & ſi capricieuſes, puiſque

vous en avez sous vos yeux la véritable cause.

L'attention que nous donnions à ce qui se passoit dans le globe magique, nous avoit empêché de remarquer une terrasse magnifique en jardin, qui étoit de plain pied à la galerie où nous étions; notre guide n'eut pas de peine à nous engager, par la beauté du lieu, à nous y promener. Nous découvrîmes de là un palais superbe, avec une colonade d'un beau marbre jaspé, dont les chapitaux étoient ornés de perles grosses comme des œufs. J'allois questionner notre conducteur, lorsque je sentis la terrasse s'abaisser sous mes pieds. Nous nous trouvâmes de niveau avec une grande cour dont le pavé étoit de nacre. Je soupçonnai de la trahison; un regard terrible que je lançai sur notre guide, le fit pâlir. Par le sabre redoutable de Rocail (*a*), lui dis-je, je te punirai de ta perfidie! Au mouvement que je fis pour le prendre à la gorge, il se jeta à mes pieds, en me criant miséricorde. Il me confessa que c'étoit par ordre de sa reine qu'il nous avoit attirés sur la terrasse. Je me ressouvins, mais trop tard, qu'il faut se méfier de tout inconnu. Et qui est ta reine, lui demandai-je avec colère? C'est, me répondit-il d'une voix tremblante & les yeux égarés, (il évitoit

(*a*) Son éclat seul tue les magiciens.

de se mettre à portée de moi, en regardant mon anneau) la puissante Nerkèz qui règne ici avec ses deux enfans Zanguizaf & Bouzoulah. Je devins furieux quand j'entendis ces noms : je le saisis rudement par le bras, j'allois me venger de lui, lorsqu'il me fit remarquer notre navire suspendu à la girouette du rocher que nous venions de quitter. Ah! traître m'écriai-je, nous sommes perdus! tu es la cause de notre imprudence. Il me conjura, les larmes aux yeux, de lui pardonner une supercherie qu'on l'avoit contraint de nous faire. Je frémis quand il me dit que Nerkèz lui avoit ordonné de nous précipiter tous du haut de la galerie, mais que mon humanité pour lui l'avoit détourné d'exécuter cet ordre. Je vis par là combien on court de dangers en la compagnie des méchans. Cependant je fus un peu radouci en trouvant un magicien reconnoissant. Depuis votre arrivée, ajouta-t-il, nos souverains sont dans une consternation qui ne peut s'exprimer; la reine (que vous aviez obligée d'abandonner son isle favorite, court partout, éplorée, les cheveux épars, & s'agite comme une forcenée. J'allois tirer de plus grands éclaircissemens de cet impie, lorsque nous fûmes entourés par une troupe de jeunes filles couronnées de fleurs, & revêtues de robes légères, qui ne laissoient rien perdre de leurs charmes.

Eliamanfor & mes compagnons coururent avec ces nymphes qui rentrèrent en folâtrant, dans le palais. Indigné du piège que l'abominable Nerkèz leur avoit tendu, je les fuivis & j'entrai avec précipitation dans une falle où je vis ces malheureux changés en finges, dont les gentilleffes amufoient cette cour infernale. Ah! puiffante Gorec, m'écriai-je avec amertume, fouffriras-tu .....

Je n'eus pas le tems d'achever; on vit paroître tout-à-coup une femme dont l'habillement étoit fimple, mais noble. Nerkèz, Zanguizaf, Bouzoulah & leurs courtifans, parmi lefquels je reconnus la petite femme louche, le vifage alongé, demeurèrent pétrifiés de cette apparition. L'inconnue jeta au milieu de la falle des paftilles que les nymphes & les finges ramafsèrent & mangèrent avec avidité. Nerkèz fit un cri de douleur en m'appercevant; je la vis prête à fe jeter à mes genoux, pour me demander grâce. L'inconnue joua d'un petit inftrument, au fon duquel les magiciens fe mirent à danfer: à chaque faut qu'ils faifoient, je les voyois fenfiblement diminuer. Ils devinrent bientôt de petites figures contrefaites & ratatinées qui coururent fe placer d'elles-mêmes fur la cheminée (*a*).

(*a*) C'eft fans doute en mémoire de cet événement qu'on a vu les cheminées chargées de pareilles figures.

J'aurois ri des grimaces qu'elles faisoient, sans la scène intéressante qui attira mes regards d'un autre côté : je vis mes compagnons qui avoient repris leur figure naturelle. Eliamanzor & Orcan étoient aux genoux de deux nymphes, & s'écrioient, ah Sidi ! ah Samour ! Je courus dans leurs bras verser avec eux des larmes d'attendrissement. Ces chers amis ne pouvoient se lasser de me montrer leurs belles maîtresses. Notre libératrice se transforma en serin & s'envola vers le rocher au sommet duquel notre vaisseau demeuroit toujours attaché.

Les magiciennes enchantées ne pouvant se venger sur nous, à cause de la petitesse de leur stature, se battirent entr'elles, en criant : *Perfide Gorec, ton triomphe sera de peu de durée !* Elles se poussèrent si rudement, qu'elles tombèrent sur le pavé qui étoit de marbre, & furent réduites en poudre. Au même instant nous entendîmes notre vaisseau tomber avec fracas ; nous le crûmes brisé en mille pièces. Les grains de poussière des débris des petites figures se changèrent en vers luisans, qui formoient un contraste singulier avec les carreaux de marbre noir sur lesquels ils se placèrent par préférence aux carreaux blancs.

Nous fûmes au comble de la joie quand nous vîmes notre vaisseau qui étoit entier, venir de

lui-même sous les fenêtres du palais. Nous nous hâtâmes d'y monter avec nos nouvelles compagnes, parce que la cour étoit déjà toute inondée, & que l'eau étoit presque à fleur des croisées ; peu à peu nous sentîmes notre vaisseau s'élever, & nous nous retrouvâmes au même niveau que la mer. L'île que nous quittions, fut en un instant submergée ; de manière qu'il nous auroit été impossible de la retrouver, quoique nous dussions être encore au-dessus de ses rochers. Je fis le souhait sincère pour le bien de l'humanité que ces sources impures de vices fussent à jamais détruites comme les magiciens que nous avions vu s'anéantir.

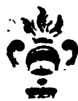
Le ciel sembloit, par sa beauté, nous faire oublier les frayeurs mortelles que nous venions d'éprouver : le vent, d'accord avec lui, poussoit légérement notre vaisseau ; nous allions toujours vers l'orient, en nous écartant fort peu de la ligne. L'étrange aventure qui nous étoit arrivée dans l'île Submergée, nous faisoit désirer de savoir celles qui nous y avoient procuré la rencontre de nos belles compagnes. Eliamanzor & Orcan étoient dans un saisissement stupide & les dévoroient de leurs yeux. L'aimable princesse de l'île Transparente prit la parole & nous dit :

L'infâme Bouzoulah, après avoir abusé de la confiance de mes parens qui se reposoient sur

elle du ſoin de mon éducation, avoit formé le déteſtable projet de me corrompre : ce monſtre, que le roi Schach-Gévaher avoit réfugié à ſa cour comme une princeſſe opprimée, cachoit, ſous le maſque de la vertu, la turpitude & la ſcélérateſſe ; elle me deſtinoit, comme je l'ai vu depuis, aux inſolens plaiſirs de l'odieux Zanguizaf. Une nuit que je me croyois ſeule, je fus ſaiſie par ces deux complices du crime ; les cris perçans que je jetai, mirent tout le palais en alarme. Ces perfides magiciens craignant le juſte reſſentiment du roi, m'enlevèrent & me tranſportèrent dans l'île qui étoit à leur pouvoir, & ſans un ſerin ſurprenant qui vint me carreſſer, lorſque je revins de mon évanouiſſement, j'aurois peut-être ſuccombé aux violences de l'impudent Zanguizaf. Ce petit animal, avec ſes ongles & ſon bec, lui déchiroit les yeux & le viſage, & l'obligeoit de fuir par la douleur qu'il y reſſentoit ; pour m'en punir, il me confina dans l'affreuſe priſon d'où mon cher prince ne m'a tiré que pour me voir précipiter dans les flots par l'impitoyable Bouzoulah. Je perdis toute connoiſſance, & je ne la recouvrai que quand je fus dans la barque de deux pêcheurs qui m'avoient ſauvée. Je tremblai quand je me vis au pouvoir de deux hommes. Ces bonnes gens remarquant mon inquiétude, me dirent que leur

reine m'attendoit avec impatience, & qu'elle étoit même sur le rivage avec sa cour, parce que je devois lui rendre un service d'où dépendoit le bonheur de ses jours. Par le grand Bathala-May-Capal (*a*), ajoutèrent-ils, vous êtes sans doute celle que nous cherchons depuis long-tems par ses ordres, pour lui expliquer la dernière volonté de son père. Je ne comprenois rien aux discours de ces pêcheurs : je m'apperçus qu'ils avoient le regard de travers ; ils me mirent à terre, à quelque distance d'une foule de monde qui s'avança vers moi en poussant des cris de joie. La reine m'accueillit avec beaucoup de douceur ; elle me fit mettre à côté d'elle dans son palanquin. Ses carresses me rassurèrent beaucoup ; mais qu'elle me les a fait payer cher depuis. C'est cette même petite femme louche que vous avez vue dans l'île submergée. Son histoire vous fera connoître les motifs de ses attentions pour moi.

(*a*) Divinité de ce peuple.



HISTOIRE de Louchine & des trois Princes bossus.

TOUTES les vérités ne sont pas bonnes à dire. L'amour propre veut bien qu'on lui fasse appercevoir les défauts des autres, mais non pas les siens. La princesse Louchine, fille du redoutable Tibalang (*a*), quoiqu'elle ne manquât pas d'ailleurs d'agrémens, avoit le défaut de loucher; cela lui étoit venu de ce qu'elle avoit été obligée de regarder de côté pour soutenir la présence de son père qui faisoit fuir tous les enfans de l'île par la frayeur que sa vue leur inspiroit; aussi sa fille ne l'aimoit-elle guères. Elle étoit vaine, orgueilleuse, avare, vindicative & aimant la flatterie. Tous ses courtisans, pour lui plaire, avoient d'abord louché comme elle; mais ils furent punis de leur adulation en restant depuis avec le regard de travers. Le peuple, qui est le singe des grands, voulut les copier, & eut le même sort qu'eux; de sorte que tout le monde louchoit à la cour & à la ville.

L'ombre de Tibalang, irritée de ce que sa fille

(*a*) Signifie fantôme.

lui avoit fait des obsèques peu dignes de son sang, quoiqu'il lui eût laissé, en mourant, des trésors immenses, étoit revenu prononcer contre elle cette terrible sentence qui fut entendue de toute l'île : *Que l'ingrate Louchine meure, si dans un mois il ne se rencontre pas à sa cour trois princes qui aient le même défaut, & une femme submergée qui lui dise la vérité.*

Ces paroles funestes portèrent la consternation dans le cœur de Louchine. Le terme fatal approchoit, sans qu'elle eût aucune espérance d'éviter la cruelle sentence de son père. Elle envoyoit de tous côtés des vaisseaux à la quête des princes; elle recommandoit aux pêcheurs de secourir tous ceux qui auroient fait naufrage, & sur-tout les femmes qu'ils verroient surnager. Mais ses recherches étoient sans succès. Elle avoit beau offrir des sacrifices au vieil arbre sacré (a), pour appaiser l'ombre de son père, on la voyoit toujours voltiger sur la cime sous une forme gigantesque, ayant le corps peint, de longs cheveux, de petits pieds, & de larges aîles étendues; les cris aigus qu'elle poussoit, marquoient combien elle étoit courroucée contre sa fille.

Louchine désespérée, pâle & tremblante,

(a) Les Tatages, dans les Philippines, ont la même superstition.

n'avoit plus que deux jours de répit, lorsqu'on lui vint annoncer l'arrivée de trois princes, Mirlouk, Chinchim & Gibolaof. Ces rivaux, attirés par les richesses de Louchine, venoient se disputer sa main. Cette princesse fut d'une joie inconcevable quand elle apprit cette nouvelle; cependant elle fut attristée quand elle fit réflexion qu'il manquoit encore la femme de vérité. S'imaginant que ses gens ne la cherchoient pas avec soin, elle se rendit elle-même sur le rivage, pour épier si elle ne la verroit pas surnager. Les princes l'avoient suivie; ils étoient obligés, pour la voir, de se tenir toujours à sa gauche, parce qu'eux mêmes louchoient à droite; de là vient la coutume de regarder cette place comme la plus honorable (a). Ces rivaux avoient chacun une bosse sur l'épaule droite, de manière que Louchine & ses courtisans, dont les regards se dirigeoient toujours dans un sens contraire, ne pouvoient s'en appercevoir. Les princes ne se soupçonnoient pas de cette difformité personnelle, quoique chacun d'eux la remarquât très-bien dans son rival; aussi disoient-ils en eux-mêmes, par Mahomet! ce petit bossu-là ne l'emportera pas sur moi. Ils rioient sous cap, en se moquant les uns des autres.

(a) En orient la gauche est la place d'honneur.

Louchine se mettoit l'esprit à la torture pour découvrir leur défaut commun. Comme elle n'en voyoit point dans leur extérieur, elle s'attacha à étudier leurs inclinations, mais elles étoient tout-à-fait différentes. Elle s'étoit apperçue, dès le soir même de leur arrivée, parce qu'ils ne se contraignoient point, que Mirloulouk étoit adonné au jeu, Chinchim aux femmes, & Gibolaof au vin. Déjà elle désespéroit d'échapper à la loi funeste; le tems pressoit, il ne lui restoit plus qu'un seul jour; mon arrivée sembla adoucir la détresse où elle étoit; elle m'en apprit en chemin la cause. Lorsque nous fûmes dans son palais: *Aimable inconnue*, me dit-elle, *dites-moi naturellement quels sont mes défauts & ceux des trois princes que vous voyez? Je vous accorderai tout ce que vous me demanderez.*

La candeur apparente avec laquelle elle me faisoit cette question, l'espoir qu'elle me rendroit aux chers auteurs de mes jours, me firent répondre ingénument: *Princesse, vous louchez d'une manière opposée à celle de ces trois princes qui sont bigles.*

Insolente, interrompit-elle brusquement, les yeux allumés de dépit, je te pardonnerois si tu ne m'avois reproché que les défauts de mon ame! mais attaquer ma beauté! orgueilleuse, je te ferai repentir de ton indiscrétion.

A l'inſtant même je ſentis le plancher fondre ſous moi, pour me faire tomber dans un ſouterrein rempli d'eau. La vindicative Louchine me ſaiſit par les pieds & m'entraîna dans le palais de l'île Submergée, où je fus fort étonnée de me trouver à ſec, quoique nous fuſſions ſous les eaux. L'implacable magicienne ne borna pas là ſa vengeance ; elle me condamna à avouer qu'elle étoit une beauté parfaite, & à être continuellement occupée à la parer. Que de caprices! que d'injures pour un cheveu dérangé ou une aigrette qui n'étoit pas à ſa place ! Elle en étoit d'une mauſſaderie & d'une colère incroyables. Mais pour avoir plus de prétextes de me gronder, elle m'avoit privée de la mémoire, de ſorte que j'oubliois, d'un inſtant à l'autre, ce qu'elle m'avoit commandé, & quand elle me demandoit ſi je la trouvois belle, je lui répondois non ; elle ſe jetoit alors comme une furie ſur moi & me maltraitoit. Un jour que j'étois en butte à ſes coups, je vis les autres magiciennes accourir toutes échevelées, pouſſant des hurlemens affreux ; je crus qu'elles alloient me mettre en pieces. J'étois toute tremblante de la frayeur qu'elles me causèrent. Une lumière extraordinaire pénétra tout-à-coup dans notre demeure ; les eaux s'étoient retirées en montagnes à l'entour des rochers qui la défendoient. Les magi-

ciennes redoublèrent leurs cris : elles consultèrent leurs livres, & firent des conjurations effroyables; elles se désespéroient de ne pas pouvoir ouvrir le réservoir des tempêtes, ni percer les outres qui renferment les vents. C'étoit sans doute pour les déchaîner contre vous; car j'entendois Nerkèz & Louchine s'écrier, où fuir? C'est le redoutable Abdalla. Zanguizaf s'offrit au même instant à ma vue, en me lançant un regard sinistre & terrible qui me glaça d'effroi. Les yeux lui sortoient de la tête, allumés de rage; il me déchargea un si furieux coup d'une massue entortillée de serpens, que je me crus morte; je tombai toute étourdie du coup, & j'eus beaucoup de peine à me relever. Le souvenir de ces aventures effrayantes s'est retracé nettement à ma mémoire, après que j'eus mangé des pastilles qu'une inconnue nous a apportées.

Samour, en passant ses beaux bras autour du col d'Orcan, lui dit : ce sont sans doute ces pastilles qui me remplissent aussi l'imagination d'ours, de tigres & des autres bêtes féroces qui me poursuivirent quand nous fûmes si cruellement séparés, & que je croyois t'avoir perdu pour jamais, ajouta-t-elle en essuyant ses larmes; il me semble que je les vois encore; j'en fus si épouvantée que je me réfugiai à demi-

morte, dans une fente de rocher où j'eus grand peine à entrer. Un pan de ma robe, pressé & resté en dehors, fut déchiré par un ours furieux; heureusement que je fis résistance, en me cramponant au rocher, & que l'entrée en étoit étroite, car je n'aurois point échappé à sa dent meurtrière.

En m'avançant, à la foible lueur qui pénétroit dans cette caverne, je heurtai quelque chose qui se leva en faisant un bond, & me jeta à la renverse. Une sueur froide me glaça tous les membres; ma peur fut bien plus grande encore, quand je me sentis lécher les mains. Je ne pouvois ni crier, ni remuer, tant j'étois saisie: cependant lorsque je vis qu'on ne me faisoit point de mal, je repris courage, & j'eus la force de me traîner jusqu'à l'entrée de la caverne; j'y fus suivie par l'objet de ma frayeur, que je reconnus pour une chèvre, à qui cet antre servoit d'asyle comme à moi. Je lui passai la main sur le dos, elle se laissa flatter; j'entendois qu'elle se plaignoit douloureusement; je m'apperçus qu'elle avoit de la peine à s'appuyer sur une de ses pattes qui étoit enflée. Je l'examinai & j'en tirai une grosse épine qui y étoit entrée fort avant. Cette pauvre bête soulagée se mit à me carresser davantage que la première fois. Elle souffroit patiemment que je

tirasse son lait qui m'a servi de nourriture pendant deux ans, que j'ai été contrainte de rester dans ma prison. Ma nourrice n'osoit sortir que la nuit pour aller chercher sa subsistance; elle venoit, à son retour, se mettre d'elle-même devant moi, comme pour me dire de prendre la mienne. Chaque fois qu'elle me quittoit, je tremblois de peur de ne la plus revoir.

Une nuit que je ne la vis point revenir, je me mis à la pleurer amèrement. Je ne doutai pas que ma pauvre chèvre n'eût été la proie des animaux voraces; j'étois vivement affligée de sa perte lorsqu'une grande lueur se répandit jusqu'au fond de ma retraite. Comme je n'entendois plus les hurlemens des monstres qui infestoient l'île, je me hasardai de sortir de ma caverne. Je vis une partie de l'île en feu, & au-dessus de ma tête, un gros nuage obscur, d'où se détacha une femme qui m'emporta avec une rapidité étonnante, par les airs, au-dessus de la mer, où elle se laissa tomber avec moi, pour me confiner dans cette prison humide; je sus alors que j'étois au pouvoir de Nerkèz, qui me donna pour tâche celle de repomper les vents dans des outres d'une grandeur énorme, dont un seul lâché eût suffi pour déraciner des forêts entières.

Nous apprîmes à nos charmantes compagnes

comment

comment les enchantemens de Nerkèz avoient été détruits, & ce qu'elles ignoroient de notre étrange aventure dans l'ile Submergée. Nous fûmes interrompus par les cris de joie de la princesse d'avoir retrouvé son serin qui vint tout effarouché se réfugier sur sa main; il étoit suivi par une bande de Tavons (*a*) qui s'abattit sur nos cordages. La nuit qui commençoit à être obscure, nous fit remarquer qu'ils avoient tous le bout du bec éclatant & lumineux. Nous voulûmes essayer d'en attrapper quelques-uns, mais ils s'envolèrent en déposant sur nos voiles & sur nos cordages, qui en furent en un instant parsemés, les petits brillans qu'ils tenoient à leur bec. Je détachai un de ces brillans que je laissai tomber de frayeur en reconnoissant les vers luisans de l'île Submergée. Ces vers se transformèrent en rubis qui demeurèrent incrustés à notre vaisseau, qui fut lui-même changé en cristal & devint immobile. Nous n'osions plus le faire mouvoir, crainte de le briser. Nous sentîmes tout-à-coup une chaleur violente qui étoit occasionnée par un grand rideau de feu qui nous barroit le chemin. Nous appréhendions à tous momens que cette chaleur ne calcinât & ne fît éclater notre navire.

(*a*) Le tavon est un oiseau dont le plumage est fort noir, à peu près de la grosseur d'une poule.

Ce rideau de flammes ne tomba que pour nous rendre ſpectateurs de nouveaux prodiges qui augmentèrent notre épouvante.

SUITE DES AVENTURES d'Abdalla.

UN grand coup de tonnerre qui ſembloit annoncer l'écroulement du monde entier, avec un fracas pareil à l'éruption d'Yajui & de Majui (*a*), fit trembler notre navire, & y excita un cliquetis qui nous fit craindre ſa deſtruction. Nous étions dans les tranſes mortelles que cette peur nous cauſoit, quand nous vîmes ſortir d'une nuée noire deux ſpectres de feu d'une grandeur extraordinaire, qui vinrent planer au-deſſus de notre vaiſſeau, & nous firent entendre ces paroles terribles : *Enfin tu ne nous échapperas plus, perfide Gorec, ta perte & celle de tes amis ſont aſſurées.*

Pendant ces menaces déſeſpérantes, qui portèrent la conſternation & l'effroi dans tout l'équipage, le ſerin s'agitoit & pouſſoit des cris aigus. Il s'échappa des mains de la princeſſe qui avoit

---

(*a*) Gog & Magog dont l'éruption, ſuivant l'Alcoran, ſera un des ſignes de la fin du monde.

la pâleur de la mort peinte sur ses joues. Quelque tems après nous entendîmes dans les airs un chamaillis affreux : nous apperçûmes plusieurs fantômes, dont les uns étoient rouges & les autres lumineux, qui se livroient un combat opiniâtre. Les étincelles qui jaillissoient des cimeterres & des casques des combattans, retomboient sur nous en pluie de feu, semblable à celle qui sort du fer rougi, battu sous le marteau. Nous vîmes tomber dans la mer quelques-uns de ces fantômes qui s'écrioient : *Ah malheureuse Gorec !* nous ne doutâmes plus que notre infortunée protectrice n'eût succombé sous les coups de ses cruels ennemis. La plus vive douleur s'empara de nous ; nous n'attendions plus que la fin la plus funeste, lorsque les petits vers rubis se changèrent en papillons gros comme des autruches qui couvrirent notre vaisseau, & y causèrent un tremblement universel par le battement de leurs aîles. Un fanal qui sortit en pyramide du sein de la mer, les attira. Ils tombèrent à demi-grillés dans l'eau qui en fut bientôt couverte. Nous entendions leur bourdonnement plaintif, & le bruit qu'ils faisoient en se débattant. Le fanal se convertit en gerbe de feu qui les consuma tous, à l'exception de trois ou quatre que nous vîmes se traîner sur la surface de l'eau, & que nous perdîmes de vue aussi-tôt

que la pluie de feu, qui tomboit fur eux eût ceflé.

Le jour qui commençoit à diffiper les ténèbres de cette nuit effrayante, nous permit de difcerner les objets. Nous découvrîmes à quelque diftance de nous une île, à la vue de laquelle le prince Eliamanzor donna les plus grandes marques du défefpoir; fes difcours entrecoupés annonçoient la violence de l'agitation où il étoit. Ah! mes chers amis, s'écrioit-il, périr fi près! Nous comprîmes que nous étions à l'afpect de Borico. L'obftacle invincible dont Nerkèz nous avoit menacé, n'étoit que trop réel, par l'impuiffance où nous étions de faire agir notre vaiffeau. Nos plaintes, nos regrets furent interrompus par le fpectacle touchant d'une femme dans l'eau, qui étoit pourfuivie par un requin monftrueux. La pitié & l'humanité qui ne manquent jamais de parler à un cœur mufulman, me firent oublier le danger que je courois en me jetant à la nage pour la fecourir. Le monftre étoit près de l'atteindre, lorfque je la tirai promptement à moi, en la faififfant d'une main par fes cheveux qui flottoient. Le requin voyant que je lui arrachois fa proie, fe jeta fur mon autre main, dont je m'aidois pour nager; mais au moment qu'il me toucha, je le vis difparoître en nuage de fumée qui répandit une odeur de

souffre. J'étois si ému que je ne fis pas alors réflexion que le monstre avoit sans doute été anéanti par la vertu de mon anneau. » Enfin, s'écria la femme que je venois de sauver, implacable Nerkèz, je ne crains plus ta fureur! Je n'eus pas le tems de lui demander l'explication de tant de choses terribles qui se passoient sous nos yeux. Un vaisseau, d'où sortoit un volcan continuel, venoit à toutes voiles sur nous : nous regagnâmes en diligence le nôtre.

Nous jugeâmes, à sa manœuvre, qu'il vouloit nous traiter en ennemis ; cependant le feu qu'il vomissoit se ralentit. Un homme ayant une physionomie sinistre, nous cria d'une voix insultante: *Hé quoi, mes braves, vous n'osez avancer! on diroit que vous avez peur?*

Cette raillerie nous rendit tout notre courage, ou plutôt notre fureur. Déjà nos ennemis tentoient l'abordage, lorsque nous les repoussâmes, le sabre à la main, jusques dans leur vaisseau. Je m'attachai à l'insolent qui étoit venu nous braver; je le fendis en deux d'un coup de cimeterre, & son corps nagea bientôt dans les bouillons d'un sang noir & épais. La femme que j'avois délivrée, poussa des cris de joie, en le voyant tomber, tandis que la princesse & Samour jetoient ceux de la désolation.

Je cherchois à vaincre ou bien à mériter la

gloire que tout courageux Musulman acquiert en périssant les armes à la main (*a*), lorsque la fureur qui m'animoit fut suspendue par ces mots que j'entendis derrière moi : *Ah mon fils !* Je vis Eliamansor, jetant par terre son épée, courir dans les bras d'un vieillard respectable qui, d'une voix étouffée de saisissement, & les larmes aux yeux, s'écrioit, en l'embrassant, mon fils ! mon cher fils ! Ce spectacle arrêta tout-à-coup l'acharnement des combattans. Tout le monde se regardoit dans un silence inquiet qui fut bientôt rompu par un cri général d'attendrissement. Chacun frémit en apprenant que le prince avoit eu le bras levé pour trancher les jours de son père. C'est ce monstre, répétoit le sultan, en nous montrant celui qui avoit succombé sous mes coups, qui m'excitoit à poursuivre mes plus chers amis. Quelle eût été ma douleur si j'avois suivi le barbare conseil qu'il me donnoit, de faire sauter votre navire, dont la merveille m'a frappé ! Nous jetâmes à la mer le corps de ce méchant homme, qui fit frémir l'eau. Au même instant l'inconnue frappa d'une baguette notre vaisseau qui reprit son état naturel ; elle passa avec la princesse & Samour, dans celui du Sultan

---

(*a*) Un Musulman victorieux se croit champion de sa loi. S'il meurt en combattant, il s'en croit martyr.

qui pâlit quand cette femme lui adressa la parole.

« Sultan, lui dit-elle, les princes sont sujets à l'erreur comme les autres hommes. Tu crois reconnoître en moi les traits d'une femme qui t'a apparu cette nuit; c'étoit la perfide Nerkèz qui avoit emprunté les miens pour t'exciter à armer contre ton fils, en te disant qu'un vaisseau ennemi alloit faire une descente pour envahir tes états; mais en te livrant à l'illusion d'un songe, tu as failli marcher à ta perte. Le magicien Zanguizaf, sous les traits de ton capitan Bacha (*a*), t'animoit à faire périr ton fils & ses libérateurs. Le traître, après avoir reçu des mains d'Abdalla le juste châtiment de sa barbarie, gémit actuellement dans la montagne de Caf (*b*), avec l'indigne Nerkèz, sa mère, & l'infâme Bouzoulah, sa sœur, où il pleurent leurs méchancetés dans de sombres cachots.

» Toi, Abdalla, ajouta-t-elle, fie toi à l'amitié & à la reconnoissance de Gorec : tu m'as sauvé la vie en me délivrant de cet affeux requin qui étoit prêt de me dévorer; c'étoit l'implacable Nerkèz qui, sous sa forme, alloit m'immoler

(*a*) Amiral.

(*b*) Prison des magiciens où Surkrag les tient enfermés dans de noirs cachots.

à la haîne qu'elle a contre moi, de ce que j'ai abandonné leur détestable parti. Elle m'avoit précipité dans la mer en me saisissant, en trahison, par le corps, dans le combat acharné qu'elle m'a livré dans les airs : ma chûte vous a été salutaire par ma métamorphose en pluie de feu qui a consumé les insectes énormes qu'elle avoit suscités contre vous. Je ne me suis apperçue qu'il en étoit échappé, que lorsqu'après avoir repris ma figure de femme, je me suis vu poursuivie par le monstre que mon cher Abdalla a détruit en me secourant avec une humanité & un courage dont il recevra la récompense des puissances bienfaisantes du Ginnistan. Reconnoissez le serin de la belle Sidi.

Cette femme, à l'instant même, redevint petit oiseau, & disparut en nous laissant émerveillés d'apprendre la cause de tous les prodiges qui nous avoient frappés. Le sultan ne pouvoit revenir de son étonnement; il fit beaucoup d'accueil à l'aimable princesse de l'île Transparente, dont il avoit appris les malheurs par un vaisseau que le roi Schah-Gévaher avoit envoyé à sa recherche. Il ne cessoit de nous remercier de lui avoir rendu son fils. Il ne voulut point souffrir que nous rentrassions dans notre navire. J'en confiai la conduite au pilote, & nous gagnâmes de compagnie le port de Borico, joyeux de

toucher enfin au terme si désiré de nos recherches. Je ne doutai point de leur succès ; car j'avois remarqué la fraîcheur des traits du sultan, malgré l'âge avancé qu'il paroissoit avoir.

ARRIVÉE d'Abdalla dans l'île de Borico.

AUSSI-TÔT que nous fûmes débarqués, le sultan dépêcha à la reine deux de ses Itchoglans (*a*), pour lui annoncer l'heureuse nouvelle du retour de leur fils. Nous vîmes, en aprochant de la ville, une foule de monde qui accouroit au-devant de leurs souverains ; leur présence excita un cri général d'allégresse. Nous fûmes conduits au milieu des acclamations, jusqu'au palais où nous trouvâmes la sultane à qui un saisissement de joie ôta la parole. Son regard, ses gestes appeloient dans ses bras son cher Eliamanzor. La jeune princesse Charmen sautoit au col de son frère & l'accabloit de carresses. La belle Sidi voulut se prosterner, mais la reine l'en empêcha en l'embrassant. Ben-Adir s'étoit déjà rendu au palais, & témoigna au prince la

(*a*) Pages.

ſatisfaction qu'il avoit de le revoir, en ne lui faiſant aucun reproche.

Non, les fidèles Muſulmans qui ſont à l'ombre du tuba (*a*), n'ont pas une joie plus délicieuſe que celle que me cauſoit le contentement de tant de perſonnes! Eliamanzor nous donnoit tous les jours de nouvelles preuves de ſon amitié. Les ſouverains de Borico me traitèrent avec une diſtinction particulière. Samour & Orcan avoient auſſi part à leurs attentions; Charmen étoit inſéparable de la belle Sidi & de ſon frère. Your-Sophi & la tendre Naïskah versèrent des larmes au récit des aventures de leur fils & de l'aimable princeſſe de l'île Tranſparente : ils furent vivement touchés des malheurs d'Orcan & de Samour; Charmen en avoit le cœur ſi gros, qu'elle s'écrioit en ſanglottant : Ah les monſtres! ah les barbares! Eliamanzor élevoit fort haut les ſervices que je lui avois rendus. Le ſultan & la reine me regardoient avec des yeux qui peignoient leur ſenſibilité & leur reconnoiſſance. Charmen accourut m'embraſſer; je vis par là qu'elle avoit le cœur bon. Je ſaiſis cette occaſion

(*a*) Arbre merveilleux nommé l'*arbre du bonheur*, placé dans le ſeptième ciel, dont les branches viendront d'elles-mêmes offrir aux vrai-croyans tout ce qu'ils pourront déſirer.

pour adresser la parole au grand Your-Sophi, après l'avoir salué par trois fois, en m'inclinant jusqu'à terre. « Glorieux sultan, lui dis-je, qui règne sur un peuple dont l'amour pour toi & le visage ne vieillissent jamais ; unique possesseur de cette source divine qui donne aux habitans & aux plantes de cette île un printems perpétuel, fais que le magnifique Chah-Jéhan, l'ombrage du célèbre empire des Munguls (*a*), digne par ses vertus d'être ton ami, reçoive de toi, par les mains de ton esclave fidèle, ce trésor précieux de force & de santé ».

Le sultan me tendit, avec bonté, sa main que je baisai respectueusement. « Fils d'Hanif, me répondit-il tristement, des prodiges incroyables ont jusqu'à présent repoussé l'audace des étrangers qui ont tenté de pénétrer à cette source merveilleuse. Une loi terrible »..... Il détourna son visage, pour me cacher la peine qu'il avoit de m'annoncer une nouvelle aussi affligeante.

Je me retirai le cœur rempli d'amertume, & désespéré de me voir sur le point de perdre le fruit de mes travaux. Accablé de mille idées sinistres, je passai la nuit dans des agitations cruelles qui me procurèrent un sommeil pénible pendant lequel j'eus un songe effrayant.

(*a*) Mogols.

SONGE D'ABDALLA.

IL me sembloit que j'étois transporté dans une vallée où l'on ne recevoit de clarté que de l'éclat que jetoient des pierres brillantes, portées par des dragons aîlés. J'entendis les cris plaintifs d'oiseaux lugubres, & les sifflemens de serpens d'une grandeur monstrueuse. Je marchois dans une gorge environnée de précipices affreux, qui devenoit plus étroite à mesure que j'avançois. Je voyois des masses de pierres prêtes à se détacher des rochers pour m'écraser. Une bête hideuse, ayant plusieurs têtes qu'elle dardoit contre moi, me boucha le chemin & me fit reculer de frayeur. En me retournant, j'apperçus un autre monstre qui, la gueule béante & armée de dents longues & aiguës, m'attendoit pour me dévorer. Engagé, entre ces deux bêtes effroyables, dans un défilé, sans pouvoir me sauver, je tirai mon canjar, avec lequel j'abattis plusieurs têtes de l'hydre qui renaissoient sur le champ. Par bonheur que les deux monstres, en s'élançant contre moi, me renversèrent par terre, & s'entreprirent l'un & l'autre en se rencontrant dans leur bond. Je profitai du moment où ils étoient aux

prises, pour me glisser, en me traînant, dans un petit sentier que je découvris à quelques pas. Je me relevai tout tremblant de frayeur, & je suivis ce petit chemin qui me conduisit à une caverne, où je fus fort étonné d'entendre prononcer mon nom. En m'avançant à l'entrée, je vis, à la lueur d'une lampe sombre, suspendue à la voûte, trois corps morts étendus sur une table de marbre noir. Des hommes, ou plutôt des spectres les contemploient en grinçant les dents & en s'arrachant les cheveux. Les miens me dressoient sur la tête; je voulois fuir, lorsque je fus atterré par une voix épouvantable qui m'en ôta la force. « Impitoyable Demerousch (*a*), prononça-t-elle, qui n'a jamais su pardonner; toi Dilsenguin, l'ennemi irréconciliable de Perifirime, & dont le cœur est un gouffre de méchanceté; & vous, ministres de mes fureurs, souffrirez-vous que ces trois infortunés, Nerkèz, Bouzoulah & Zanguizaf demeurent sans vengeance? Immolez à leurs manes les barbares qui ont anéanti ces soutiens de la magie, & montrez-vous dignes de la douleur & de la rage d'Eblis (*b*), en enfonçant, comme lui, dans le sein du perfide Abdalla, le poignard

---

(*a*) Chef des dives.

(*b*) Chef des anges apostats.

d'Adriel (*a*), qu'il n'en retirera que pour vous l'y voir plonger.

Je m'éveillai en ſurſaut, tout mouillé d'une ſueur que je crus être mon ſang, dans lequel j'étois baigné. Le bruit des clairons & des trompettes qui ſe fit entendre, acheva de me tirer de ce ſonge terrible : c'étoient Eliamanzor & le Spahilard Aga (*b*) qui venoient, accompagnés d'un détachement de cavaliers, me prendre par ordre du ſultan pour me conduire au temple.

AVENTURE d'Abdalla à la fontaine de Borico.

CETTE marque de bonté du ſultan diſſipa peu à peu les impreſſions funeſtes que mon ſonge m'avoit laiſſées. Notre cortége ſe mit en marche au ſon d'une muſique guerrière, entre deux haies de ſpectateurs que la curioſité avoit attirés. Les Spahis s'avançoient en ordre, montés ſur des chevaux richement caparaçonnés. Nous étions au milieu d'eux, le prince & moi, ſuivis d'Orcan & de mes autres compagnons, tous à cheval.

(*a*) Ange de la mort.

(*b*) Commandant des Spahis.

Nous apperçûmes, en arrivant au parvis du temple, deux géans d'une grandeur déméſurée, placés aux deux côtés de la porte qui paroiſſoient vouloir en défendre l'entrée. Ils étoient couverts de peaux de tigres & de lions, dont les têtes leur ſervoient de bonnets. Ils portoient de longues mouſtaches noires & épaiſſes, & pour armes, des lances auſſi grandes que des arbres, au bout deſquelles brilloit un fer pointu ; un cimeterre d'une largeur effrayante pendoit à leur côté. Un de ces géans, en nous voyant approcher, cria d'une voix de tonnerre, qui fit trembler le temple & les maiſons voiſines : *Peuple de Borico, ſouffrirez-vous que des étrangers enlèvent impunément votre tréſor le plus précieux ?*

A ces paroles ſéditieuſes, le peuple fit pleuvoir ſur nous une grêle de pierres. Notre cortège en déſordre cherchoit à s'en garantir, lorſque nous fûmes enveloppés par des tourbillons de flammes qui ſortoient de la bouche de ces deux coloſſes, dont les cheveux hériſſés ſembloient autant de ſerpens qui ſe dreſſoienr en ſifflant, pour s'élancer ſur nous : nos chevaux épouvantés ſe cabroient ; déjà pluſieurs de nos cavaliers avoient été jetés par terre, quand deux guerriers inconnus, montés ſur des griffons, parurent dans les airs, & fondirent ſur ces géans qu'ils percèrent de leurs lances ; il ne ſortit de leurs bleſſures que

du vent. Ces fantômes tombèrent en poussière, comme s'ils eussent été frappés de la foudre. Le peuple, émerveillé de leur destruction, cessa de nous accabler. Nos libérateurs, en ôtant leurs casques, nous montrèrent les deux plus beaux visages de femmes qu'il soit possible de voir. *reconnoissez*, nous dirent-elles, *Gorec & la Ginne des pyramides! Le ciel, toujours juste, punit enfin les méchans; il nous a choisies pour exécuter ses decrets sur ces monstres d'iniquité envoyés contre vous par les infâmes amis de Nerkèz. Toi, Abdalla,* ajouta Gorec, *va recevoir le prix de ton humanité.*

Ces deux femmes célestes se dérobèrent au même instant à notre vue; les portes du temple s'ouvrirent; nous mîmes pied à terre. Le pontife en robe verte, doublée d'hermine, avec un gros turban dont le tour imitoit des joncs & des roseaux entrelacés, vint nous recevoir à la tête de ses gardes. Une petite clef d'or pendoit sur sa poitrine, attachée à un ruban violet liséré, de blanc, passé en sautoir à son col. Il nous introduisit dans le temple qui étoit d'un beau marbre, soutenu par des colonnes d'agate & de porphyre. Nous nous avançâmes vers une grotte revêtue de coquillages de différentes couleurs; ensuite le pontife déployant un rouleau de grandes écailles de poisson, sur lesquelles étoient gravées

en



Le Pontife nous en fit boire par trois fois a mes compagnons et a moi, dans une Coupe de Vermeil.

C. J.s Marillier del.   Le Villain Sc.

en caractères d'or, les volontés de la perise Naïs, nous lut à haute voix : *Que tout étranger soit rejeté ! Cependant s'il surmonte les obstacles, qu'on observe alors pour lui les nombres mystérieux.*

Nous entendîmes aussi-tôt derrière la grotte une musique harmonieuse : le pontife, après avoir baisé la clef, s'en servit pour ouvrir la porte du sanctuaire qui nous éblouit par l'éclat des pierres précieuses dont il étoit tapissé. Nous vîmes la statue de Naïs appuyée d'une main sur une urne de nacre qui recevoit d'abord l'eau de la source divine, pour la laisser retomber ensuite dans une grande coquille d'émeraude, placée au-dessous ; le pontife nous en fit boire par trois fois, à mes compagnons & à moi, dans une coupe de vermeil, après quoi il en remplit trois grandes bouteilles de crystal qu'il renferma dans un coffre à trois compartimens.

L'eau que nous venions de boire nous communiquoit déjà une chaleur étonnante ; nous lui avions trouvé un goût fort agréable. Nous reprîmes gaiment le chemin du palais, dans le même ordre que nous étions venus : quatre des gardes du pontife portoient en pompe le coffre sur leurs épaules : nous les plaçâmes dans le centre de notre cortège, avec nos musiciens à leur tête : le peuple nous reconduisit en nous

comblant de souhaits heureux pour notre retour dans notre patrie.

Rien ne pouvoit égaler la satisfaction que j'avois de posséder enfin le trésor que j'avois désespéré d'obtenir. Quand je fus seul, je frappai la terre de mon front, en adorant le souverain maître de sept cieux merveilleux (*a*), & des puissances protectrices qui m'avoient favorisé; je n'oubliai pas non plus de me prosterner devant celui que la divine unité regarde d'un œil de prédilection (*b*).

Eliamanzor m'inquiétoit par la mélancolie où je le voyois plongé : les carresses de sa sœur ne pouvoient l'en distraire : cette jeune princesse nous enchantoit tous les jours par les grâces & la vivacité de son esprit : elle comprit la cause de la tristesse de son frère, & s'y prit fort adroitement pour faire sentir au sultan la violence de sa passion pour la belle Sidi. Un soir que nous étions tous rassemblés auprès du Sultan, si vous vouliez, lui dit-elle, je vous raconterois une histoire intéressante que j'ai lue ce matin : un souris d'approbation de la part de son père, nous procura le plaisir de l'entendre.

(*a*) Mahomet dit les avoir parcourus en une nuit.

(*b*) Mahomet.

CONTE DE CHARMEN.

DANS une île appelée l'île du Bonheur, régnoit un roi nommé Ysouf-Manfoul : ce bon prince ne se seroit pas couché content, s'il eût su quelqu'un de ses sujets dans l'affliction; aussi étoit-il adoré de son peuple; les étrangers en étoient accueillis, & s'en retournoient pleins de reconnoissance & d'amour pour sa personne. Ce souverain bienfaisant avoit une fille unique qu'il aimoit tendrement : cette fille charmante se nommoit Mirzala (a); elle étoit aussi bonne qu'elle étoit belle : un jour, en se promenant dans les jardins de son père, elle vit tomber dans un canal profond un jeune enfant qui, en courant après un oiseau, n'avoit pas pris garde au précipice qui étoit devant lui; elle ne balança point à voler à son secours; mais son humanité pensa lui être funeste : le bord de l'eau étoit escarpé & le terrein glissant; le pied lui manqua; elle alloit même périr, lorsqu'un jeune homme de bonne mine arriva assez à tems pour la tirer, avec le jeune enfant, du péril où ils

(a) Fleur de rosier.

étoient tous les deux. Mirzala voulut exprimer sa reconnoissance, & le jeune Siud son admiration : la parole leur manqua ; ils rougirent en se regardant, & se séparèrent sans avoir la force de se rien dire : c'est depuis ce tems-là, que quand deux amans se rencontrent, ils sont embarrassés, & qu'un silence plein de trouble est plus expressif & plus éloquent qu'un étalage de belles paroles.

Mirzala s'en alla fort inquiète de savoir où elle pourroit retrouver son cher inconnu : Siud retournoit chez son père, fort attristé de connoître qu'il aimoit la fille du roi. La belle Fleur de rosier se fana bientôt d'ennui & de langueur : Siud, de son côté, se reprochoit la témérité de son amour, & dépérissoit à vue d'œil ; il ignoroit sa naissance : son père devenu sage par le malheur, la lui avoit cachée, pour ne pas l'affliger. Le bon Ysouf-Mansoul étoit alarmé de l'état de sa chère Mirzala ; elle s'obstinoit à lui taire la cause de son mal : une pie qui avoit été témoin de son aventure avec Siud, vint tout conter au roi ; car les animaux parloient aussi dans cette île fortunée.

Que fit le roi, demanda avec vivacité le Sultan ?

Il envoya sur le champ, répondit Charmen, chercher Siud & son père, qui se trouva un

prince détrôné, ancien ami du monarque : il unit Siud avec la belle Mirzala : ces jeunes époux firent les délices du peuple & la consolation de la vieillesse du bon Ysouf-Mansoul.

Je vous entends, ma fille, répliqua le sultan, ne seriez-vous point la pie qui m'avertit de ce que j'aurois dû faire ? Visir Azem, ajouta-t-il, en s'adressant à lui, préparez-vous à partir demain pour l'île Transparente.

Eliamanzor fut transporté de joie quand il entendit l'ordre que son père donnoit au Visir. Les joues de la belle Sidi devinrent deux roses vermeilles. Le sultan embrassa Charmen, pour la punir de la petite malice qu'elle venoit de lui faire.

CONCLUSION DE L'HISTOIRE *d'Eliamanzor & de la princesse Sidi.*

LA satisfaction de revoir bientôt les chers auteurs de ses jours, brilloit dans les yeux de l'aimable princesse de l'île Transparente ; elle en entretenoit souvent le prince qui ne lui parloit que de son amour. Sidi, interdite, ne lui répondoit que par un regard plein de douceur. L'espérance de son bonheur prochain rendoit à

Eliamanzor sa gaieté & son éclat, avec autant de promptitude que la rosée rend la fraîcheur aux fleurs languissantes. Charmen lui en faisoit agréablement la guerre; Samour & Orcan n'étoient point à l'abri de ses saillies ingénieuses: le sultan s'en amusoit beaucoup. La Reine partageoit sa tendresse entre ses deux enfans & Sidi qu'elle nommoit sa chère fille. Nous passions une soirée agréable, réunis dans un magnifique salon, lorsque nous entendîmes voler au-dessus de nous un oiseau qui vint se percher sur le sourguis (a) du sultan: il se changea tout-à-coup en une escarboucle, dont l'éclat effaça bientôt celui des lumières qui éclairoient le salon. Au même instant nous vîmes Sidi, toute émue, se lever avec précipitation, & courir vers deux personnes qui entroient, en s'écriant: Ah mon père! ah ma mère. Le sultan & la reine vouloient les aller recevoir, mais l'escarboucle qui s'étoit transformée en une femme majestueuse, dit au sultan: *Prince, j'ai lu dans ton ame & j'ai prévenu tes désirs, en t'amenant moi-même les souverains de l'île Transparente. Leur présence manquoit au bonheur de ma chère Sidi, & son union avec ton fils manque au tien. Tu dois à l'amitié & aux services d'Abdalla, que son devoir*

(a) Porte-aigrette d'un turban.

rappelle auprès de son maître, de l'en rendre témoin. Je cours l'annoncer à ton peuple.

Les souverains de Borico & de l'île Transparente bannirent entr'eux le cérémonial gênant de l'étiquette : Schah-Géyaher & Pehry Rokſar, se livrèrent sans réserve à la joie qu'ils eurent d'avoir retrouvé leur chère fille. Ils furent saisis d'indignation contre ses ravisseurs, & frémirent des dangers qu'elle avoit courus : la reconnoissance qu'ils eurent pour Eliamanzor, de ceux auxquels il s'étoit exposé pour la délivrer, augmenta l'inclination qu'ils se sentoient pour lui ; ils lui témoignoient leur bienveillance, quand on entendit retentir, dans le palais & dans les cours, ces cris : *Vive Eliamanzor, la prunelle de nos prunelles ! vive la belle Sidi, le rosier de notre bonheur ! que les étoiles du ciel soient autant de perles de prospérité qui couronnent leur union !*

Lorsque le sultan voulut donner des ordres pour les préparatifs de cette fête, il demeura stupéfait, quand on lui répondit que tout étoit prêt. Plusieurs azamoglans (*a*) apportèrent à la princesse, dans des corbeilles galamment ornées, des robes d'étoffes les plus riches, & des écrins remplis de pierreries d'un prix inestimable ; ils

(*a*) Pages.

présentèrent au prince des féredges (*a*) & des caftans (*b*) de brocard, avec un crit (*c*) dont la poignée paroissoit toute de diamant, & un turban où brilloit une aigrette d'une richesse immense.

Le murmure affectueux du peuple annonçoit son impatience de voir ce couple charmant, si digne l'un de l'autre : quand ils parurent sous leurs nouveaux habits, on les eût pris pour deux divinités ; leur physionomie présageoit le bonheur ; ils se montrèrent au peuple, accompagnés de la plus brillante jeunesse de Borico, & se rendirent en pompe au milieu de ses acclamations, à la principale mosquée où nous les suivîmes avec les souverains de Borico & de l'île Transparente qui étoient précédés par leurs itchoglans & leurs azamoglans richement vêtus. Leur arrivée fut annoncée par une musique bruyante, qui joua des airs plus doux quand le Muphti posa sur la tête des jeunes mariés deux couronnes d'or en lacs d'amour, surmontées de tourtereaux qui leur servoient de fleurons ; il leur remit ensuite à chacun un épi d'or

(*a*) Veste à manches larges, doublée de fourrures.

(*b*) Longue robe à l'asiatique.

(*c*) Poignard court.

enrichi de diamans, parfaitement imité, pour ſymbole de la fécondité & de la fin du mariage. Cette cérémonie étoit à peine achevée, que nous vîmes la foule s'ouvrir pour laiſſer le paſſage libre à une femme reſpectable qui vint embraſſer l'adorable Sidi : *Ma chère fille*, lui dit-elle, *le ſoin que vous avez pris de moi, quand ſous la forme d'un oiſeau, j'ai partagé vos peines, m'engage à vous accorder le don d'avoir tout le monde pour ami, & de porter la félicité partout où vous ſerez.*

Vous, prince, vous avez toutes les qualités du cœur & de l'eſprit ; j'y joins la prudence, la ſageſſe & la ſcience de gouverner, pour faire, comme le ſultan, le bonheur de ſon peuple.

C'eſt à regret que Gorec vous quitte ; mais je me dois au ſecours des opprimés, & au ſoin d'écarter nos ennemis de la route de mon bienfaiteur, le généreux Abdalla.

Le peuple ſe proſterna quand il vit diſparoître ma reconnoiſſante protectrice. Mille voix unanimes répétèrent : *Donnez-nous donc de nouveaux cœurs pour ſuffire à l'amour que nous portons à nos dignes ſouverains !*

Le Sultan prit ſon ſceptre & le remit entre les mains de ſon fils pour marquer qu'il l'aſſocioit à l'empire : il l'embraſſa avec une tendreſſe digne de ſa belle ame. Eliamanzor ſe proſterna avec

noblesse aux genoux de son père, pour lui témoigner qu'il lui seroit toujours soumis : les applaudissemens se renouvelèrent avec plus de force ; tout le monde étoit vivement affecté de cette scène majestueuse & touchante.

Le chemin par où nous retournâmes au palais étoit jonché de fleurs : une troupe de jeune filles parées de robes élégantes, à la tête desquelles brilloit l'aimable Charmen, formoit avec des guirlandes une chaîne à l'entour de la belle Sidi : ces filles charmantes chantoient des aganis, où les noms de cette princesse & d'Eliamanzor étoient bénis & célébrés ; elles s'accompagnoient d'instrumens dont l'harmonie frappoit agréablement nos oreilles. Les habitans de Borico signalèrent leur amour pour leurs souverains, par des fêtes magnifiques : ce que nous en admirâmes le plus, fut un jardin au naturel, rempli de fleurs, de légumes & d'arbres fruitiers, que l'on fit avancer par le moyen des machines au milieu d'une grande place vis-à-vis du palais, où les princes & les princesses prirent le plaisir de la promenade. On lui fit succéder, de la même manière, un étang rempli de poissons, sur lequel les souverains de Borico & de l'île Transparente se promenèrent dans une barque ornée de banderoles & de voiles de soie de diverses couleurs, accompagnés d'une mu-

sique agréable qui étoit dans une autre barque. Des plongeurs furent chercher au fond de l'eau des coquillages qui renfermoient des perles d'une grosseur extraordinaire, qu'ils présentèrent à la charmante Sidi.

La joie de tant de cœurs se communiquoit au mien avec une vivacité que je n'avois point éprouvée depuis long-tems : elle fut encore augmentée par la satisfaction de Samour & d'Orcan qui imitèrent l'exemple d'Eliamanzor & de Sidi, en couronnant des mêmes nœuds leur tendresse mutuelle.

L'avertissement que m'avoit donné la dive convertie, ma protectrice, de me rendre à mon devoir, ne m'étoit point échappé de la mémoire, malgré les charmes de mon séjour à Borico. J'aurois craint, en parlant de mon départ, d'en troubler les fêtes, ou de paroître trop empressé de partir, après avoir obtenu le prix de mes recherches. Cependant lorsque je fus déterminé à reprendre la route de ma patrie; je n'oubliai point d'aller remercier le pontife : « Abdalla, me dit-il, en l'abordant, reconnoissez Rem-Corim sous le nom de Ben-Addir ! je reculai de surprise, mais il continua en souriant; j'avois déjà fait plusieurs voyages ici, avant que de me retirer dans la Longue-Vallée, où je me suis donné un successeur au gré du peuple qui l'habite. Ne

ſoyez pas étonné que je ſois arrivé avant vous; l'ordre des ſages, auquel je vous ai propoſé de vous initier, a des priviléges inconnus au reſte des hommes. L'étude de la nature à laquelle je me ſuis appliqué toute ma vie, m'a fait conjecturer que la terre devoit renfermer dans ſon ſein, pour les corps affoiblis, les mêmes principes de vigueur qu'elle communique aux plantes qui couvrent ſa ſurface : en parcourant diverſes contrées, j'ai découvert cette ſource-ci, & les propriétés que je lui ai trouvées, ont ſecondé mon zèle pour le bien de l'humanité, par les expériences que j'en ai faites. Cependant comme l'eau de cette ſource, priſe inconſidérément, peut nuire beaucoup par la trop grande chaleur qu'elle porteroit dans le ſang, il a fallu lui donner une origine merveilleuſe, & obſerver dans ſa diſtribution des cérémonies myſtérieuſes, afin que le peuple n'en abusât pas. Sa grande vertu réſide dans ſa ſource, parce que les parties alcalines qu'elle contient ſont preſque toutes évaporées avant qu'elle ait quitté l'enceinte du temple : de là vient que celle du dehors a moins de qualité.

Les puiſſances malfaiſantes qui ont traverſé votre entrepriſe, ſont l'emblême de l'ignorance qui s'oppoſe aux progrès des ſciences & des découvertes utiles au genre humain ; les génies qui

vous ont favorisé, désignent ces hommes sages & éclairés qui applanissent les difficultés qui se rencontrent dans l'étude de la nature & dans la recherche de ses trésors : la loi qui écarte d'ici tout étranger qui ne surmonte pas les obstacles, veut dire qu'il n'est pas permis à tout le monde de pénétrer dans le sanctuaire de la nature, & que ce n'est que par un travail opiniâtre, & après bien des peines, qu'on y peut parvenir ».

Rem-Corim m'embrassa & me fit présent de plusieurs bouteilles de cette eau salutaire pour la reine Zulikhah & pour moi : je retournai au palais, si rempli d'étonnement, que je doutois encore si le pontife n'étoit pas un fantôme qui m'avoit parlé sous les traits de Rem-Corim. Je trouvai, en arrivant, Orcan qui m'attendoit avec impatience ; il étoit déjà instruit de mon dessein : cher Abdalla, me dit-il, mon ame est cruellement déchirée ; les bontés du prince, votre amitié, vos services me mettent dans l'affligeante alternative d'être ingrat envers l'un ou envers l'autre. Je voudrois vous suivre, & je ne peux quitter Eliamanzor : ma patrie, vous le savez, m'est interdite par les menaces d'une puissance qui m'en puniroit, si j'oubliois les bienfaits que j'en ai reçus. Généreux Abdalla, prononcez !

Non, s'écria le prince qui l'avoit entendu ;

il n'aura pas la cruauté de m'enlever deux amis. Les souverains de Borico & de l'île Transparente, accourus avec les princesses & Samour, furent vivement affligés quand ils apprirent la résolution où j'étois de partir : Charmen ne pouvoit me pardonner d'attrister son frère : hélas! s'ils avoient pu lire dans mon ame ce qui s'y passoit, ils auroient vu qu'elle se rouloit sur les épines du regret & de la douleur. J'engageai Orcan, malgré la peine que j'avois à me séparer de lui, de céder à l'amitié d'Eliamanzor : j'emportai la satisfaction de voir ce jeune homme trouver avec Samour, dans le cœur d'un ami & dans ses bienfaits, la fin des cruels malheurs qu'ils avoient essuyés : je me disposai à partir, le cœur serré des tendres adieux de tant d'illustres & de chers personnages.

DÉPART d'Abdalla de l'île de Borico.

LORSQUE je fus rendu à bord, la quantité & la richesse des présens que j'y trouvai, me frappa : le sultan & Eliamanzor en avoient comblé mes compagnons : notre navire ressembloit à une ville bien approvisionnée ; aucune des commodités pour notre voyage ne fut oubliée. Je ne

pus m'empêcher d'être ému à la vue des portraits d'Eliamanzor & de l'adorable Sidi. Orcan & Samour s'étoient fait peindre avec moi dans un tableau, au moment de notre séparation : je sentis couler mes larmes, en voyant l'expression de leur douleur : je leur vouai à tous un souvenir & une amitié qui n'auroient de terme que ma vie.

Avant que de lever l'ancre, tout l'équipage, la face tournée vers la ville auguste & sacrée (*a*), éleva ses mains; après les avoir purifiées par une ablution légale vers le ciel, pour implorer sa divine protection, nous invoquâmes l'ami de dieu & la lumière de son trône (*b*) : je rendis intérieurement un hommage de reconnoissance à ma chère dive; après quoi, plein de confiance en la bonté céleste & dans la promesse que ma protectrice m'avoit faite de favoriser notre retour, j'ordonnai de mettre à la voile, en arborant le pavillon de l'invincible sultan des Indes.

Nous étions déjà éloignés de la rade, quand nous apperçûmes plusieurs cavaliers qui accouroient à toute bride vers le rivage; leurs cris, leurs gestes me percèrent le cœur : c'étoient Elia-

(*a*) La Mecque.

(*b*) Titres donnés à Mahomet.

manzor & Orcan qui me témoignoient leur désespoir de ne pas m'embrasser encore une fois. Cette dernière preuve de leur amitié me causa dans l'ame un déchirement cruel que le tems n'a pu guérir. Nous perdîmes bientôt de vue la terre & ces chers amis, pour rentrer dans ce vaste élément à qui le ciel sert de voûte, & reprendre nos fatigues & nos dangers.

J'avois eu le soin, pendant mon séjour à Borico, de vérifier la situation de cette île qui est sous la ligne au 192e degré de longitude : elle abonde en toutes sortes de choses nécessaires à la vie. Il y croît un arbre surprenant, dont le fruit donne à la fois du sucre, du vin, du miel & un baume admirable qu'il renferme dans autant de cellules qui leur sont propres : le tronc de cet arbre se divise en plusieurs couches, & l'on tire de son bois des parfums exquis & des cordiaux excellens. Je n'avois vu aucun vieillard infirme dans l'île : je reconnus beaucoup de franchise, de droiture, & d'affabilité dans ses habitans qui sont fort adonnés à la poësie ; ce qu'on pourroit peut-être attribuer à la vertu de l'eau de la fontaine merveilleuse. Les honneurs que l'on rend aux poëtes qui se sont distingués, entretiennent l'émulation. La fable & le mensonge sont proscrits de leurs ouvrages ; car c'est dans ces poëmes que la nation puise ses con-

noissances morales & économiques. Les hommes vertueux, & ceux qui ont le plus mérité de l'humanité, sont les héros qu'ils célèbrent, & les seuls qui devoient être chantés : les femmes y sont d'une beauté, d'une douceur & d'une modestie sans égales ; tendres mères, épouses complaisantes ; le soin de leur famille & de leur ménage est pour elles le premier & le plus grand des plaisirs. Des mœurs aussi sages furent un regret de plus pour moi, d'avoir été obligé de quitter ce peuple aimable, & les tristes & chers objets qui partageoient mon amitié.

L'immense étendue d'eau qui s'offroit de tous côtés à nos yeux, au milieu de laquelle nous découvrions différentes îles qui ne nous paroissoient que comme de petits points, nous détermina à éviter d'aborder nulle part, à moins que nous ne fussions contraints par le mauvais tems d'y relâcher. Nous résolûmes de ne nous arrêter qu'à Gilolo, & de la gagner en doublant la pointe des Célèbes, le Barostan dans l'île de Sumatra, pour m'acquitter de la promesse que j'avois faite à la Reine Zeineb & à la belle Zulikhah de les visiter à mon retour. Nous avions des rafraîchissemens & des vivres pour quatre voyages comme le nôtre : nous allâmes pendant plusieurs jours la sonde à la main. La curiosité nous prit de chercher à découvrir quelques traces de l'île Submergée

que nous jugions devoir être dans la proximité de notre parage ; mais nos tentatives furent inutiles : nous ne pûmes nous défendre d'un ressentiment de frayeur, en nous rappelant qu'il falloit, quand nous y fûmes portés, que nous eussions pénétré dans les plus profonds abîmes de la mer. Nous ne tardâmes pas à être à la vue de l'île Transparente que nous côtoyâmes ; nous avions su de ses Souverains à Borico, que c'étoit la même dont nous avoit parlé l'Arabe aux belles moustaches noires, & dont il nous avoit raconté les particularités surprenantes. Sans l'envie d'accélérer notre route, nous aurions condescendu à la demande qu'il nous fit de nous y arrêter.

Après une navigation non interrompue de plusieurs mois, nous vînmes mouiller au port de Coheb (*a*), où nous apprîmes que le *roi Batoche*, son gendre, & la belle Zeineb sa fille étoient partis avec une flotte considérable pour l'expédition de Borneo : nous remîmes à la voile pour suivre leurs traces ; en gagnant le sud des Célèbes, nous sentîmes la mer fort agitée. Elle étoit blanche d'écume & sembloit mugir. Il n'y avoit cependant aucune apparence de gros-tems ; le ciel étoit brillant & serein : nous vîmes très-distinctement un homme qui de dessus une émi-

(*a*) Dans le royaume de Gilolo.

nence, nous faisoit un signal ; nous jugeâmes qu'il nous demandoit du secours ; nous lui envoyâmes notre chaloupe dans laquelle il se rendit à notre bord. Il nous demanda avec instance de le recevoir, en nous disant qu'il nous avoit reconnus à notre pavillon pour sujets du glorieux monarque de l'Indoustan sa patrie ; nous l'embrassâmes & nous fûmes charmés de rendre ce service à notre compatriote qui paroissoit dans la fleur de sa jeunesse : il nous apprit que dans la partie des Célebes qu'il venoit de quitter, on avoit essuyé un violent tremblement de terre dont les secousses n'étoient pas encore tout-à-fait appaisées. Nous conclûmes que l'agitation de la mer en étoit une suite. Nous sûmes de lui que les habitans de ces îles faisoient consister une partie de leur luxe à porter des dents artificielles d'or ou d'autre métal, en se faisant arracher celles que la nature leur a données, & que la mode, en les conservant, étoit de se les teindre en vert ou en rouge, de même que les ongles qu'ils laissent croître fort longs (*a*). Il nous ajouta que le commerce qu'il avoit fait dans ces îles & dans celles de la Sonde, l'avoit mis à portée de connoître les idées bisarres que ces insulaires avoient du systême du monde, avant que l'éten-

(*a*) Les Macassarois ont cet usage singulier.

dard du prophète des prophètes y fût arboré par une prédilection singulière du très-haut pour son favori (*a*). Nous le priâmes de nous faire part de ce systême. Voici, reprit-il, ce qu'un des vieillards, dont la mémoire étoit le dépôt vivant des dogmes & des rites de leur religion, me dit.

Le nouveau Systême du monde.

LE ciel n'a jamais eu de commencement; le soleil & la lune, qui en ont toujours été les souverains, vécurent assez long-tems en paix; mais le soleil, d'un caractère bouillant, souffroit impatiemment qu'une femme se mêlât de tenir avec lui les rênes de l'empire céleste. Il forma le projet de la détrôner : la lune qui en fut avertie, quoique d'un naturel pacifique, résolut de défendre courageusement ses droits; elle mit sur pied une armée d'étoiles que le soleil fit disparoître par sa présence seule.

La reine abandonnée de ses troupes, fut for-

(*a*) C'est un Musulman qui parle. Le retard des missionnaires chrétiens qui furent prévenus par les Imans, fut la véritable cause que le mahométisme fut adopté dans le royaume de Macassar.

cée de chercher ſon ſalut dans la fuite : le ſoleil plus animé contr'elle, la pourſuivoit vivement, dans le deſſein de la maltraiter; malheureuſement pour la reine qui étoit enceinte, elle rencontra un gros nuage qui la fit trébucher : elle tomba ſur un ciel de cryſtal, & ſe bleſſa. Cette chûte la fit accoucher de la terre qui par ſon poids, fit au ciel du cryſtal un trou par lequel elle paſſa, & vint s'arrêter à l'endroit où elle eſt aujourd'hui.

La terre, en tombant, accoucha elle-même de deux ſortes de géans, dont les uns s'enfoncèrent dans ſes entrailles, & les autres s'emparèrent de la mer. Le ſoleil émerveillé de cette heureuſe fécondité, ſe radoucit un peu pour la lune; il fit même avec elle une trève dont la principale condition fut le partage des enfans de la terre; le ſoleil en adopta la moitié qu'il fit travailler à la formation des métaux, & à creuſer les canaux par où circulent les ſources. Ce ſont les efforts que font ces ouvriers, en ſe remuant, qui occaſionnent les tremblemens de de terre, dont les ſecouſſes ſont plus ou moins violentes, à proportion de la force des mouvemens de ces géans, & de la difficulté de leurs travaux.

La lune à qui l'autre moitié des enfans de la terre étoit échue en partage, les employa à

gouverner les poissons de la mer, & à vernir les coquillages qui font l'admiration des hommes. Cependant comme leur souveraine est un peu capricieuse, ces géans se mutinent quelquefois contr'elle, & dans leur colère ils excitent ces tempêtes affreuses dont on est assailli sur la mer; leur haleine produit ces vents impétueux qui s'y déchaînent avec furie; & quand ils soufflent avec moins de violence, c'est que plusieurs de ces géans sont endormis, & reposent la face tournée vers la vase de l'eau. Si l'âcreté du sel dont elle est imprégnée leur picotte trop fortement les narines, ils éternuent avec tant de véhémence, que s'il se rencontre quelque vaisseau au-dessus de leur tête, ils le renversent & le font échouer. Depuis que la lune se mêle du district de la mer, on a remarqué qu'elle *influe* beaucoup sur son flux & reflux, & que les marées lui sont subordonnées.

Ces deux souverains ayant reconnu que leurs querelles nuisoient beaucoup à la fécondité de la terre, cimentèrent par une paix la trève qu'ils avoient faite, & réglèrent qu'à l'avenir l'empire du ciel demeureroit partagé entr'eux, à condition que le soleil régneroit le jour, & la lune pendant la nuit. Néanmoins comme deux rivaux se pardonnent rarement sans conserver de rancune, s'il leur arrive de se rencontrer; leur

haîne se réveille, ils se battent & se prennent au colet; de là viennent les éclipses de soleil, parce qu'alors ces deux astres sont aux prises, corps à corps.

Ce systême singulier de la cause des tremblemens de terre, des marées & des éclipses, nous amusa beaucoup dans le trajet que nous fîmes de Célèbes, pour arriver au port de Benjarmassen (*a*), dans l'ile de Borneo, d'où nous nous rendîmes, par terre, à Soucad, en laissant du monde sur notre navire, pour en prendre soin pendant notre absence. Nous apprîmes, en débarquant, qu'il s'étoit fait une heureuse révolution dans la fortune de la belle Zeineb.

FIN DE L'HISTOIRE du Roi Léopard & de la Reine Zeineb.

EN arrivant à la cour de Soucad nous trouvâmes le roi Léopard & Zeineb assis sur un trône, ayant à leur côté le roi Batoche, qui recevoient les hommages de leurs sujets, & le

(*a*) Bendarmassin, ou Bendarmassen.

repentir de ceux qui s'étoient révoltés contr'eux. Je perçai, avec peine, la foule qui les environnoit. Voici, dis-je, en me jetant aux pieds de Zeineb, encore un fugitif que l'amitié vous ramène. La reine fit un cri de joie & me tendit la main. Mes chers sujets, dit-elle à l'assemblée, c'est mon bienfaiteur, c'est celui qui vous a rendu votre reine. On répondit par une acclamation générale, nous l'aimons autant que vous l'aimez ! Ce cri universel de bienveillance fut un des momens le plus agréable de ma vie. Le roi de Soucad me témoigna l'amitié la plus vive. Le bon roi Batoche se ressouvint que j'avois eu le bonheur de lui rendre sa chère Zeineb.

Quand nous fûmes en liberté, cette belle reine m'apprit que son père, fidèle à sa promesse, avoit armé ses propres sujets pour la rétablir avec le roi son époux, dans leurs états, & que l'entreprise avoit été conduite si secrettement, qu'ils avoient surpris l'usurpateur dans Soucad, où il se plongeoit dans la débauche avec ses complices. Voyant, ajouta-t-elle, qu'ils ne pouvoient nous échapper, ces lâches se jetèrent sur l'usurpateur & le percèrent de plusieurs coups. Au bruit de sa mort, les portes de la ville nous furent ouvertes. Ses assassins se dérobèrent, par la fuite, à leur juste punition. Nous ne pûmes nous empêcher de donner des larmes à la fin

tragique de celui qui avoit causé nos malheurs. Le roi mon époux fit faire des obsèques à son frère, comme s'il n'eût point eu à se plaindre de lui. Vous avez été témoin de l'empressement de nos sujets. L'attention que nous avons eue de ménager les villes par où nous avons passé, en faisant observer à nos troupes une exacte discipline, nous a regagné les cœurs que la nouveauté & l'intérêt avoient pu faire changer. Nous avons terminé heureusement cette expédition, sans répandre de sang. Qu'il est satisfaisant, qu'il est doux, cher Abdalla, quand on apporte les horreurs de la guerre, & d'un juste ressentiment, de leur faire succéder la clémence & les bienfaits.

Je remarquois que Zeineb me considéroit attentivement. Les voyages, continua-t-elle, épuisent ordinairement ceux qui les entreprennent; je vois au contraire que votre visage annonce un embonpoint & une fraîcheur dans les traits, qui semblent vous faire retourner à la jeunesse. J'aurois peut-être eu de la peine à vous reconnoître, si le souvenir d'un bienfaiteur pouvoit s'effacer d'une ame reconnoissante.

Je souris au discours de la reine; je lui appris le succès de mon voyage, & que le changement qu'elle trouvoit en moi, étoit l'effet de

l'eau merveilleuse de Borico. Je la priai d'en accepter, non pas pour elle, qui étoit la jeunesse & la beauté même, mais pour le roi son père. Le cœur de Zeineb n'y put tenir, elle m'embrassa avec une reconnoissance affectueuse. Elle courut, transportée de joie, faire part de mon présent au bon Roi Batoche; ce vieillard courageux en fit une heureuse expérience. Mais le soin de son royaume le rappelant à Sagonofaé, son séjour à Soucad fut le terme du mien. J'y trouvai, avec plaisir, le bon Iman Portugais; son zèle pour le progrès de sa croyance, & son attachement pour Zeineb, l'avoient déterminé à la suivre dans les états du roi son époux. Ce fut de nouveaux assauts pour mon ame, quand il fallut me séparer d'eux. Le bon roi Batoche, en me comblant de remercimens, reprit la route de Gilolo, & moi celle de Sumatra, en regrettant que mon devoir ne pût s'accorder avec le désir que j'avois de jouir plus long-tems de l'amitié de l'admirable Zeineb & du reconnoissant roi de Soucad.



CONTINUATION DES AVENTURES d'Abdalla.

A MESURE que j'avançois vers Sumatra, je sentois diminuer le chagrin que j'avois eu de quitter Soucad. L'espérance de revoir bientôt mes bons amis, Almoraddin & Zulikhah, me rappeloit à la vie. Cependant un vent qui s'éleva avec violence, nous donna de l'inquiétude; nous étions menacés de mauvais tems : un ouragan qui dura presque une journée entière, nous obligea de relâcher au port de Bantam (*a*), où nous trouvâmes un Zwangi Moluquois qui nous dit que c'étoit le grand Lanitho (*b*) qui avoit excité la tempête dont nous avions été battus en envoyant contre notre navire ses Nitos (*c*); il nous proposa de les conjurer. Il nous assura que depuis qu'il étoit à Bantam, il avoit délivré de leurs maléfices plusieurs de ses habitans. Nous fûmes curieux de voir les cérémonies bisarres de cette conjuration. Il nous fit d'abord ranger en cercle,

(*a*) Dans l'île de Java.

(*b*) Démon de l'air.

(*c*) Mauvais esprits.

& après avoir allumé plusieurs bougies, il tira d'une espèce de coffre de petites images de bois de ses Nitos, qui étoient hideuses; il prit ensuite une gousse d'ail & un coûteau, dont il nous dit que la vertu étoit redoutable à ces esprits, & après avoir prononcé certaines paroles mystérieuses au son du tambour, il conjura ses Nitos d'appaiser leur colère contre nous. Il ajouta que nous pouvions remettre, en toute sûreté, à la voile, & que nous n'avions plus rien à craindre de ces esprits malfaisans qui, par ses ordres, étoient allés se réfugier dans des cannes de rocas (a).

Nous donnâmes plusieurs pièces d'argent à ce charlatan, dont toute la science consiste dans l'imbécille crédulité du peuple. Il parut si satisfait de notre générosité, qu'il auroit emprisonné tous les Nitos du monde, si nous le lui eussions demandé. Mais le vent plus favorable & plus sûr que lui, nous engagea à reprendre notre route pour Sumatra. Le ciel & la mer sembloient d'accord pour seconder l'impatience & l'empressement que j'avois d'aborder la côte si désirée du Barrostan. Du plus loin que je pus la découvrir :- O Almoraddin! ô Zulikhah! m'écriai-je, il ne falloit pas me faire jurer sur le

(a) Production particulière des Moluques.

livre dont l'original est resté au ciel (*a*), que je reviendrois auprès de vous ; mon cœur seul suffisoit pour m'y ramener. Le plaisir que j'éprouve, en me rapprochant de vous, m'est un sûr garant de celui que vous aurez de me revoir. Je reconnus, à l'émotion où j'étois, que j'avois les passions plus vives depuis que mon corps avoit repris de nouvelles forces. Enfin nous jetâmes l'ancre, je sautai le premier dans la chaloupe, en pressant les rameurs de me mettre promptement à terre. Je m'avançai à grands pas vers la ville, avec la même légèreté que j'avois eue dans ma jeunesse : j'y trouvai le peuple qui étoit encore dans les fêtes & dans la joie que leur occasionnoit la naissance d'un prince à qui Zulikhah avoit donné le jour ; je la vis avec le sultan auprès du berceau de leur fils qu'ils caressoient. Je viens, m'écriai-je, en courant dans leurs bras, partager vos embrassemens paternels ! C'est un ami de plus que nous vous avons donné, reprirent-ils à la fois d'une voix entrecoupée & tremblante de plaisir. Est-ce bien vous, me demandoient ces chers amis, en me faisant question sur question, sans me donner le tems d'y répondre ?

(*a*) L'Alcoran, dont la copie fut apportée par l'ange Gabriel à Mahomet.

Après que ce tumulte charmant de notre amitié fut un peu modéré, j'offris à Zulikhah le présent de Rem-Corim. Des larmes d'attendrissement, au souvenir de ce sage, coulèrent le long de ses belles joues. Je lui appris son occupation dans l'île de Borico, & le motif qui l'y retenoit. Il est bien digne d'un sage, & d'un ami de l'humanité, me répondit-elle. Je lui rendis compte, & au Sultan, de mes aventures depuis que je m'étois sépaté d'eux. Je remerciai cette adorable amie du présent qu'elle m'avoit fait, & je lui racontai les prodiges que sa bague avoit opérés; sans elle, ajoutai-je, en souriant, je serois à présent un des mignons de Nerkèz. Almoraddin & Zulikhah me témoignèrent leur satisfaction de me voir échappé aux périls que j'avois essuyés; ils furent charmés de savoir que Eliamanzor & Orcan oublioient dans la tendresse de la belle Sidi & de l'aimable Samout, les disgraces cruelles qu'ils avoient éprouvées. Un douloureux souvenir de ces dignes amis m'arracha un soupir amer, qui passa dans le cœur des Souverains du Barrostan.

Nous fûmes alarmés, la reine & moi, de la rêverie dans laquelle Almoraddin tomba. Après un moment de silence, si nous envoyions, dit-il, à Cambaye une partie du présent ? La sultane lui sauta au col. Je vous entends, lui ré-

pliqua-t-elle, Abdalla m'a donné un époux, il nous donnera à tous les deux un père que ses infirmités empêchent de venir jouir de notre affection & du contentement que nous aurions de prendre soin de sa vieillesse.

Oh que les cœurs vertueux & reconnoissans ont de puissance sur les autres! chaque parole de la reine sembloit un rayon de la divinité qui pénétroit mon ame; elle épuisoit mon admiration par ses vertus. Elle fit partir sur le champ une saïque pour Cambaye, avec l'eau salutaire de Rem-Corim, pour le père d'Almoraddin. J'avois autrefois blâmé la tendresse aveugle de ce père par le sacrifice qu'il avoit fait de toute sa fortune pour complaire à son fils; mais je ne connoissois pas alors le prix de la reine du Barrostan. Aucun trésor ne peut entrer en comparaison avec elle; elle mériteroit les richesses & l'empire du monde entier.

Je m'oubliois avec eux dans les douceurs de l'amitié, lorsque le cri intérieur de mon devoir m'arracha à ces délices. Je ne pus les faire consentir à mon départ, qu'en leur promettant, qu'après le service de mon auguste maître, je reviendrois jouir auprès d'eux du bonheur d'avoir de véritables amis.

Je me rendis au port, l'ame absorbée de tristesse & d'amertume que la présence d'Almo-

raddin, qui m'y suivit, me faisoit encore sentir plus vivement. Après nous être embrassés, sans avoir la force de nous parler que par nos sanglots, je rentrai à bord. Nous levâmes l'ancre pour côtoyer l'île de Sumatra, & nous rejeter ensuite vers le nord dans le golfe de Bengale, où il sembla, quand nous y fûmes arrivés, que toutes les puissances qui favorisoient notre retour, s'étoient réunies pour régler l'haleine des vents qui enfloient nos voiles.

Nous éprouvions chaque jour, en nous rapprochant de notre patrie, ce sentiment d'amour que toute ame bien née conserve pour la terre qui a été son berceau. Nous remarquions cependant une certaine altération sur le visage de notre nouveau compagnon; sa tristesse augmentoit même à mesure que nous avancions vers les côtes de l'Indostan. Comme nous ne lui soupçonnions point d'autres aventures que celles dont il nous avoit entretenus, nous fûmes fort étonnés de l'entendre soupirer. Il nous témoignoit par ses regards inquiets, qu'il avoit quelque chose qui lui pesoit sur le cœur. Nous tâchâmes de lui faire prendre assez de confiance en nous, pour l'engager à nous faire part du sujet de son chagrin. Il nous avoua, d'un air confus & embarrassé, que la crainte de perdre notre estime l'avoit seul empêché de nous dire le motif qui

lui

lui avoit fait quitter sa patrie ; mais qu'il comptoit sur notre indulgence pour les égaremens de sa jeunesse.

HISTOIRE de Selim & de Zaphie.

JE m'appelle, nous dit-il, Selim ; je suis né auprès de Patan. Mes parens m'avoient donné, dès mon enfance, des principes de vertu. Heureux si je les avois toujours suivis ! J'aimois en secret la belle Zaphie, parente de Mesrem, lorsque je fis connoissance avec des jeunes gens de mon âge, qui m'entraînèrent dans la débauche. Un jour que nous avions la tête échauffée par les liqueurs que nous avions bues, nous nous racontâmes nos aventures. J'avouai ingénuement ma passion pour Zaphie, & mon embarras pour la lui déclarer. Un grand éclat de rire de mes camarades me décontenança & me fit monter le rouge au visage : ils me traitèrent d'imbécille, en me disant qu'une belle aimoit à être brusquée. Je résolus de profiter de leurs leçons & de m'en faire un mérite auprès d'eux. Je ne songeai plus qu'à épier Zaphie & à chercher le moment de la joindre seule. Je sus qu'elle avoit coutume de se promener sur le soir dans un

jardin. J'en franchis le mur, & je me cachai dans un endroit, d'où je ne tardai pas à la voir arriver. Ses grâces, sa sécurité, son innocence, me donnèrent des remords qui pensèrent me faire abandonner mon déteſtable projet; mais la crainte d'être en dériſion à mes indignes amis, l'emporta & me la fit ſaiſir par le bras au moment qu'elle paſſoit à côté de ma retraite : je joignis l'inſulte à la violence. Zaphie, la courageuſe Zaphie ſe battoit comme une lionne. Le juſte ciel, protecteur de la vertu, irrité de ma ſcélérateſſe, envoya, pour m'en punir, un reptile qui s'élança ſur moi, & me contraignit, par les plaies qu'il me fit au viſage, & la douleur que j'y reſſentis, d'abandonner la vertueuſe Zaphie. Je cherchai mon ſalut par une prompte fuite. Honteux des marques que je portois, je n'oſai m'expoſer aux railleries de mes camarades, ni au reſſentiment de mes parens quand ils apprendroient les plaintes de Zaphie contre moi. Je pris la route de Cambaye où je m'embarquai ſur un vaiſſeau qui partoit pour les îles de la Sonde. Je m'attachai à un riche négociant auquel il appartenoit, qui me prit en affection. L'intelligence que j'annonçois, l'aveu ſincère que je lui fis de mes fautes, me gagnèrent ſa confiance; il m'aſſocia à ſon commerce, & toutes nos entrepriſes nous ont réuſſi au-delà de nos

désirs. J'ai perdu ce cher ami dans le dernier voyage que j'ai fait avec lui aux Célèbes où notre vaisseau est venu échouer sur la côte où vous m'avez trouvé. Heureusement que j'ai sauvé mes richesses que j'avois converties en pierreries. Le remords des outrages que j'ai faits à la beauté & à la vertu me suit par tout. Le repentir que j'en ai, m'a fait prendre la résolution de profiter de la première occasion que je trouverois de venir les réparer. Mais Zaphie me pardonnera-t-elle ; ajouta-t-il, en essuyant des larmes qui couloient de ses yeux ?

La sincérité de ce jeune homme me toucha : je vis dans sa conduite l'emportement & l'imprudence de la jeunesse. Son heureux naturel avoit été corrompu par les conseils pernicieux d'une mauvaise compagnie. Je recommandai au pilote d'engager Mesrem à intercéder pour lui auprès de Zaphie : il me répondit par des éclats de rire. Vraiment, dit-il, Selim m'a déjà l'obligation de lui avoir donné, sous la forme d'un lézard, des leçons de sagesse ; je les lui ai gravées sur la figure avec mes griffes & mes dents, de manière qu'elles ne doivent pas être encore effacées. Le jeune homme rougit : nous remarquâmes effectivement plusieurs cicatrices sur son visage. Le pilote lui apprit sa métamorphose en lézard. Selim loua le ciel de l'avoir châtié par

cette voie de ses desseins criminels. Il embrassa le pilote, & je l'en estimai davantage.

SUITE DES AVENTURES d'Abdalla.

APRÈS une navigation longue & périlleuse, nous revîmes enfin le glorieux empire de l'Indostan. Un sentiment d'humilité & d'adoration nous fit prosterner tous, les yeux élevés vers la voûte admirable qui sert de parquet au trône de la suprême unité, à côté duquel est son premier favori & son divin envoyé. Je me rappelai, avec reconnoissance, l'effet des promesses de la dive, ina protectrice, qui avoit veillé à notre conservation. Nous prîmes terre pour gagner Daca (*a*) & nous rendre ensuite à Jéhan-Nabat (*b*), que l'auguste Chah-Jéhan achevoit de faire bâtir, & où il avoit transféré, depuis notre départ, le siége de son empire. Mes compagnons de voyage ne voulurent point se séparer de moi; ils me suivirent à cette nouvelle capitale. Nous

(*a*) Ville au royaume de Bengale sur le Gange.

(*b*) La nouvelle Dély.

fûmes frappés de la magnificence du palais & du férail que Chah-Jéhan y avoit fait construire. Aussi-tôt qu'il fut informé de mon retour, il commanda à Ouglouf-Kan de m'introduire dans son appartement; il parut étonné de me revoir aussi changé que je l'étois à mon avantage. « Invincible monarque des monarques, source de justice, abri de l'orphelin, lui dis-je, après avoir frappé par trois fois la terre de mon front, ce que tu vois est l'effet admirable de l'eau de la source divine dont j'apporte la plus pure à tes pieds ».

L'Empereur, transporté de joie, me releva lui-même & m'embrassa. « Cher Abdalla, me répondit-il, comment pourrai-je récompenser ton zèle? Ouglouf-Kan, conduis en triomphe au milieu de mes gardes, le nouvel omrah (*a*) de Jéhan-Nabat, & l'ami de ton maître. Celui qui n'a pas craint d'exposer ses jours pour augmenter les miens, ne peut être assez honoré ».

Chah-Jéhan voulut être lui même témoin de la pompe de sa reconnoissance envers moi : il se travestit & se mêla dans la foule du peuple que ce triomphe nouveau faisoit accourir dans toutes les rues par où nous passions. Il combla de présens tous ceux qui avoient partagé mes

(*a*) Gouverneur.

travaux. J'y joignis les marques de mon amitié pour eux ; ils me promirent de revenir me trouver après qu'ils auroient satisfait à ce qu'ils devoient à leurs parens. L'Arabe aux belles moustaches noires s'attacha auprès de moi, ainsi que Moslema, l'autre Arabe, avec qui je me rappelois tendrement le souvenir des chers amis dont la destinée me forçoit de vivre éloigné.

L'exactitude que j'apportois à remplir les devoirs de ma nouvelle dignité, redoubla l'amitié de l'empereur pour moi. Un jour que nous étions rassemblés auprès de lui, l'émir Gemla, le vénérable chef des Imans, le capitaine de ses gardes & moi, par le saint Mont Arafat (*a*), s'écria Chah-Jéhan, la vérité est souvent derrière le rideau de l'erreur ! Sans l'ignorance de l'ancien Bengale, & les monstres fantastiques d'Amrou, fils de Gigim, je ne posséderois pas maintenant un trésor de santé.

Magnifique sultan, lui répartis-je, Amrou ne nous a point trompés dans ce qu'il dit de la source merveilleuse & des prodiges qu'on y rencontre. Là-dessus je lui racontai ceux qui avoient précédé mon arrivée à Borico, & ce qui s'étoit passé à la fontaine. L'empereur & ceux

(*a*) Montagne près de la Mecque, fort révérée des Musulmans.

qui m'écoutoient, ouvroient de grands yeux où se peignoit leur surprise. Chah-Jéhan reprit, en riant, que j'ai d'obligation à ces monstres d'avoir épargné un ami qui m'est aussi précieux ! Il me prit à l'écart : Gemla & les autres s'éloignèrent par respect. « Infatigable fils d'Hanif, me dit-il, la gloire & l'intérêt de mon empire appellent à Jacatra (a) le plus zélé de mes serviteurs, pour y traiter du commerce de mes états & le faire fleurir ; je n'en connois point qui soit plus digne que toi de ma confiance. Pars & souviens-toi que c'est à regret que je t'expose à de nouvelles fatigues ».

Je me prosternai & je reçus les ordres de mon auguste maître, avec toute la soumission que lui devoit son esclave. Je courus me mettre en état de les exécuter promptement. Le pilote qui étoit de retour, ne voulut pas confier à d'autre le gouvernail du vaisseau qui me devoit transporter à Jacatra. Cette nouvelle preuve de son attachement pour moi me fut sensible : il m'apprit que la belle Zaphie, vaincue par les larmes de Selim & par les sollicitations de Mesrem, peut-être même par son inclination, car Selim avoit une figure fort agréable, avoit accepté son repentir, sa main & ses richesses.

(a) Batavia.

Après avoir reçu mes instructions secrettes, je m'embarquai avec les deux Arabes qui voulurent de nouveau partager ma fortune. Je pris la même route que j'avois tenue la première fois en allant à la recherche de Borico. Je n'oubliai point en passant par Calicut la belle Rouschen, ni l'aimable Loulou, dont l'esprit & les grâces étoient augmentés avec son âge. Sa mère & elle eurent beaucoup de peine à me remettre. Hé bien, malicieuse Loulou, lui dis-je, en l'embrassant, les hommes, comme vous le voyez, quittent leurs vieilles peaux, aussi-bien que les serpens! J'ai laissé la mienne à Borico. Elle sourit & me répondit que j'avois sans doute retrouvé le brevet de jeunesse perpétuelle que l'âne s'étoit si lourdement laissé dévaliser. Elle me paya sur le champ d'un nouveau conte.

Quatrième conte de Loulou.

AU tems où, tout ce qui existe dans la nature, avoit le don de la parole, cet heureux tems s'appeloit l'âge d'or, l'oiseau mouche apperçut deux petits grains qu'il prit pour du millet; il courut les ramasser : il ne lui faut pas beaucoup pour le rassasier; un pareil repas étoit

pour lui des nôces : il étoit prêt à les avaler, lorſque l'un de ces grains lui parla de la ſorte : bel oiſillon, mon ami, de grâce ne nous mange pas ! nous ignorons encore le bonheur de vivre ; aide-nous plutôt à en jouir ; porte-nous ſur ce mûrier & reviens dans quelque tems, tu verras des merveilles.

Le petit oiſeau qui n'étoit ni cruel ni vorace, fit ce que ces grains lui demandoient ; il les dépoſa ſur une feuille. La curioſité le ramena, au bout de quelques jours, auprès de ſes petits grains parlans : il les cherchoit de tous ſes yeux, & n'appercevoit, à l'endroit où il les avoit laiſſés, que deux petites chenilles ; ce ne ſont pas là, dit-il, nos deux amis ; ils avoient la figure ronde, & ceux-là ont le corps long ; ces nouveaux venus les auront ſans doute dévorés. Il alloit les en punir, lorſqu'une de ces chenilles lui dit : cher oiſillon, nous ſommes tes petits grains ; laiſſe-nous ronger ces feuilles, & tu ſeras encore plus dans l'admiration : à la bonne heure, répondit-il ; là-deſſus il les quitta. Il revint quelque tems après ; il vit ſes deux élèves étendus ſur le dos & ſans mouvement : comme ils avoient groſſi, hélas ! s'écria-t-il ; ils ſont ſûrement morts, puiſqu'ils ſont enflés : oiſillon s'en alla fort triſte. Peu de jours après, en voltigeant autour du mûrier, il fut tranſporté de joie de retrouver

ſes chères chenilles vivantes ; il les embraſſa ; en verſant des larmes de plaiſir. Elles lui parurent encore plus belles depuis qu'elles avoient changé de peau. Il fut bientôt alarmé de les voir attachées par quantité de fils très-déliés ; il voulut les rompre : n'en faites rien, lui crièrent-elles à la fois. Je le veux bien, répliqua-t-il, vivez à votre guiſe. Notre oiſeau ne tarda guères à revenir. Que vois-je ! s'écria-t-il, ô malheur ! ô barbarie ! quelque ennemi a ſans doute enfermé nos amies dans ces deux priſons ! Auſſitôt il donne un coup de bec à chaque coque & la crève. Il fut effrayé de n'y trouver que deux chryſalides informes : la peur qu'il en eut le fit reculer & s'enfuir. L'agitation où il étoit, l'empêcha de dormir pendant pluſieurs nuits. L'inquiétude de ſavoir ſi ces deux monſtres étoient ſes élèves, ou bien d'en apprendre des nouvelles, le rappela auprès d'eux. Conſole-toi, lui dit une de ces chryſalides, nous ſommes vivantes & nous t'aimons toujours ; tu vois en nous l'exemple des viciſſitudes humaines. L'oiſeau émerveillé fut quelque tems ſans les voir ; il courut, à ſon retour, à leurs coques, & n'y trouvant qu'une enveloppe brunâtre : hélas, s'écria-t-il, en ſanglottant, voici leurs triſtes dépouilles ! je ne les reverrez plus ! Il étoit inconſolable. Un jour qu'il planoit légérement dans les airs, il fut ſurpris

de s'entendre appeler ; il vit, en s'approchant, deux petits papillons vifs & sémillans, qui lui dirent, cher ami, voilà pourtant vos deux petits grains ; nous savons à présent ce que c'est que la vie, elle n'est qu'un songe & ne vaut pas la peine qu'on se tourmente tant pour la conserver ; car quelle a été notre destinée ? Nous avons manqué de vous servir de déjeûner ; échappés à ce danger, notre première forme ne s'est développée que pour nous rendre sujets aux besoins, à la douleur & aux maladies ; nous avons été condamnés au travail en grandissant, &, pour récompense, nous nous sommes trouvés enfermés dans une étroite prison ; l'amour nous en a tirés pour nous faire jouir un instant de ses plaisirs, & quand nous semblons rajeunir, la mort est derrière nous, qui nous presse de quitter ce que nous avons de plus cher. C'est donc là ce qu'on appelle *bonheur ?* Ce qui nous console, avant que de mourir, c'est de pouvoir embrasser encore une fois notre bienfaiteur. Ils firent un dernier effort pour se traîner vers lui, & tombèrent à ses pieds. Le petit oiseau, attendri, ne put s'empêcher de les pleurer.

Je me souviendrai long-tems de votre leçon, méchante Loulou ; vous m'avez fait l'histoire de ma vie ; mais si j'ai un jour quelque regret en la quittant, ce sera le vôtre que j'empor-

terai. Je lui contai, & à sa mère, ce qui m'étoit arrivé depuis notre séparation. Je leur appris les propriétés étonnantes de l'eau de la fontaine de Borico, dont elles voyoient la preuve en moi. Je vous en offrirois, continuai-je, si l'on pouvoit ajouter quelque chose à la fraîcheur de votre teint à l'une & à l'autre. Rouschen ne parut point surprise de ce que j'avois vu dans l'île Submergée, après ce qui lui étoit arrivé à elle-même dans l'île Détournée. Je regrettai de ne pas pouvoir prolonger mon séjour à Cali[illegible]; je pris congé de cette belle Persane & de la charmante Loulou, & je fus rejoindre, à bord, mes compagnons.

FIN DES AVENTURES d'Abdalla.

L'HEURE de notre départ, & celle de la première priere approchant, après nous y être préparés par l'ablution de précepte, nous mîmes sur un tapis le livre divin que nous saluâmes respectueusement, en nous bouchant les oreilles avec les deux pouces. Nous nous recueillîmes ensuite & nous récitâmes, en remuant avec mesure les lèvres, les quatre-vingt-dix-neuf noms

du très-haut, sur les quatre-vingt-dix-neuf grains du chapelet (*a*) ; nous nous recommandâmes aussi à la protection de son visir chéri (*b*), & nous continuâmes notre route pour Jacatra. Jamais la mer n'avoit été plus tranquille qu'elle l'étoit. Sa surface, en réfléchissant les rayons du soleil, paroissoit argentée. Les vents qui la faisoient à peine rider, enfloient nos voiles, & portoient légérement notre vaisseau vers la pointe de Ceylan que nous doublâmes pour gagner ensuite les côtes de Sumatra. Je ne pus me voir si près de mes chers amis, Almoraddin & Zulikhah, sans entendre de nouveau le cri de l'amitié qui m'appeloit vers eux. Ils me bénirent mille fois de leur avoir rendu un père pour qui Zulikhah disputoit de tendresse avec Almoraddin. Je vis ce vieillard, dont le visage frais n'avoit plus aucunes traces de rides, & annonçoit la santé la plus décidée. Je regrettois que Chah-Jéhan n'eût point encore éprouvé les effets merveilleux de l'eau de Borico ; ce n'étoit point à son esclave à pénétrer les raisons qui lui en faisoient différer l'usage.

(*a*) Les Musulmans, en priant cinq fois le jour, sont fort religieux à observer ces cérémonies.

(*b*) Mahomet.

Ma nouvelle commission causa beaucoup de joie à Almoraddin & à Zulikhah, parce qu'elle me rapprochoit d'eux. Ils en eurent moins de peine à consentir à mon départ. Je trouvai, en arrivant à Jacatra, une nouvelle colonie d'infidèles (*a*), qui s'étoit emparée du commerce de l'île. C'étoit avec eux (*b*), que j'avois à traiter; j'admirai leur intelligence dans le commerce, & leur simplicité dans leurs habits & dans leurs mœurs. L'amitié que je liai bientôt avec un de ces nouveaux colons, nommé Berkuys, me procura des facilités pour ménager les intérêts de l'invincible Chah-Jéhan, & la douceur de sa société rendoit mon séjour à Jacatra plus agréable. J'y reçus une preuve signalée de l'amitié d'Almoraddin & de Zulikhah, par le voyage exprès qu'ils firent pour profiter du tems que mes *négociations* exigeroient que j'y restasse. . . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

(*a*) Les Musulmans traitent d'Infidèles tous ceux qui ne sont pas de leur croyance.

(*b*) Les Hollandois.

Le manuſcrit arabe ne dit point ſi Abdalla conclut ce fameux traité de commerce. Sa mort précipitée fit ſoupçonner qu'il s'étoit empoiſonné à la fauſſe nouvelle qui ſe répandit de celle de ſon maître.

Chah-Jéhan, qui réſervoit ſans doute ſon tréſor de ſanté pour ſes plaiſirs, le ménageoit, & n'y avoit point encore touché avant le départ d'Abdalla. L'uſage immodéré qu'il en fit au ſortir des bras d'une jeune aſeki (*a*), dont l'eſprit & les grâces avoient charmé ce bon empereur, lui fut funeſte. Cette eau ſpiritueuſe lui cauſa un dérangement ſi conſidérable dans le cerveau, par ſa trop grande chaleur, qu'il tomba en démence. Aureng-Zeb, le plus ambitieux de ſes fils, profita du déſordre de ſon eſprit, pour s'emparer de ſon trône. Il le confina dans une priſon, où ce prince infortuné finit, long-tems après, ſes jours que la vertu de l'eau ne prolongea malheureuſement que trop pour lui. Quel dommage pour nos validés (*b*), que ce précieux antidote contre la rage de l'ennemi de leurs charmes, ſe ſoit perdu! On verra ſans doute un jour quelque héroïne affronter les fatigues &

(*a*) Favorite.

(*b*) Sultanes mères.

les dangers d'un nouveau voyage à Borico. Elle doit être sûre d'emporter avec elle les vœux de son sexe pour le succès de son entreprise & de son retour ; en rendant son nom immortel, elle méritera celui de la FÉE PROTECTRICE DE LA BEAUTÉ.

Fin du treizieme volume.

TABLE DES CONTES,

TOME TREIZIÈME.

LES AVENTURES D'ABDALLA.

Fin de la Table du treizième Volume.



